N° 687 38e Année. Tome CXCIII 1er Février 1927

# MERCVRE

DE

# FRANCE




Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

**PRIX DU NUMÉRO**

***France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

## GEORGES DUHAMEL

# Journal de Salavin

**Volume in-16 double couronne. Prix.................. 12 fr.**

La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier, savoir :

1625 ex. numérotés de 496 à 2120, à 35 fr..... *épuisés.*
25 ex. marqués à la presse de A à Z... *hors commerce,*

*Il a été imposé en in-8 raisin et tiré :*

55 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à 200 fr............................ *épuisés.*

275 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 330, à........................ **100** fr.

55 ex. sur Ingres vert, numérotés à la presse de 331 à 385, à.............................. **100** fr.

55 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 386 à 440, à.............................. **100** fr.

55 ex. sur Ingres bleu-gris, numérotés à la presse de 441 à 495............................ **100** fr.

# BULLETIN FINANCIER

Bien que la hausse de nos Rentes ait été extrêmement vive depuis la seconde quinzaine de décembre, leur marché peut-être un peu moins actif n'en reste pas moins parfaitement tenu, et nous revoyons des cours améliorés qui n'avaient pas été cotés depuis deux ans. A ce sujet d'ailleurs, on peut signaler l'accroissement journalier des placements à revenu fixe, preuve manifeste du revirement qui est en train de se produire dans le grand public. Les Bons du Trésor sont également fermes et en nouvelle avance, ainsi que les diverses obligations du Crédit National.

Le comité de la Caisse autonome de gestion des Bons de la Défense a décidé de suspendre, à partir du 14 janvier, le renouvellement des Bons de la Défense à trois mois, ainsi que la mise en circulation des coupures de 100 francs des bons de toutes catégories. Le maximum d'émission a été fixé à 46 milliards.

Les Fonds étrangers sont calmes, petites oscillations en fonds russes, bien que l'on n'ait aucune confirmation des bruits de reprise des pourparlers avec les Soviets En raison des événements politiques qui se déroulent au Mexique, les fonds de ce pays furent assez agités. On dit que les sommes déposées par le gouvernement mexicain seraient insuffisantes pour payer le coupon trimestriel.

Les bilans de 1926 de nos grands établissements de crédit se présentent dans des conditions favorables; aussi la fermeté est-elle générale dans ce groupe. Le Comptoir d'Escompte répartit un acompte de 20 francs contre 15 l'an dernier, payable le 31 janvier. Le Crédit Foncier proposera pour 1926 un dividende de 90 francs contre 80. Les Banques étrangères sont plutôt en recul.

Nos chemins de fer supportent quelques dégagements, mais n'ont que de petites variations. Le Midi va émettre en Suisse un emprunt de 100 millions de francs français. Peu de transactions en valeurs de Transports en commun et de navigation. Suez en assez forte régression. Bonne orientation des valeurs d'Eaux, Gaz, Electricité, les valeurs directrices de ce compartiment obtiennent de substantielles plus-values ; par contre, les affaires de métallurgie et de charbonnages se présentent en réaction. La tendance des mines métalliques est indécise, mais plutôt faible, de nombreux dégagements venant alourdir indistinctement les cours du Rio, Mokta el Hadid et même ceux de Tekkah, malgré la situation du marché de l'étain dont la consommation est bien au-dessus de la production. Les valeurs sucrières sont bien orientées ; les stocks mondiaux sont en diminution, mais dépassent néanmoins le total correspondant de 1926 à la même époque.

Le compartiment des pétroles faiblit légèrement : groupe hollando-américain bien tenu ; groupe roumain résistant ; groupe russe calme et sans affaires. Les produits chimiques sont plus hésitants ; toutefois, bonnes dispositions de Saint-Gobain et de Péchiney qui a été recherché par suite du projet proposé au Parlement sur les gisements de bauxite. Un peu de réaction sur les caoutchoucs, bien qu'on persiste à se montrer optimiste sur l'avenir des cours et que l'on considère comme probable un nouvel abaissement du quantum exportable à partir du 1er février.

LE MASQUE D'OR.

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

*VENTE ET ABONNEMENT*

**Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.**

FRANCE ET COLONIES

**Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.**

ÉTRANGER

*1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :*

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

**Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50**

*2° Tous autres pays étrangers :*

**Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.**

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.



Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier

# BULLETIN FINANCIER

Bien qu'on ne puisse préjuger quelle théorie monétaire sera victorieuse, parmi toutes celles qui s'affrontent, notre marché ne s'est pas départi d'une grande stabilité cambiste, livre et dollar ayant évolué dans une limite très étroite. Cette stabilisation, désirée par notre gouvernement, ne pouvait inciter la spéculation étrangère à poursuivre ses opérations à la hausse de notre franc; aussi s'est-elle tenue depuis fin décembre dans une prudente réserve. Il eût d'ailleurs été regrettable pour l'industrie, le commerce et les affaires en général, de voir pousser plus avant la revalorisation de notre monnaie.

Au parquet et en coulisse, la fermeté a été générale, la fixité relative de notre devise étant considérée comme un encouragement à la reprise des affaires, consécutive au renouveau de confiance qui se manifeste sous différentes formes. Si nous recherchons la source de cette heureuse renaissance, nous constaterons que c'est la première fois que depuis 1913 le budget de 1927 a les plus grandes chances de se solder en équilibre, que la création d'une Caisse d'amortissement a écarté les dangers provenant de la dette flottante, et que l'aisance du Trésor a permis une réduction des avances de la Banque de France, ayant pour conséquence un amoindrissement de la circulation fiduciaire, se chiffrant par plus de 5 milliards depuis l'avènement du cabinet Poincaré.

Rentes françaises actives et en nouveaux progrès; plus-values généralisées sur les diverses séries du Crédit National et les valeurs à revenu fixe qui retrouvent la faveur du grand public. Banque de France, Banque de Paris, Comptoir d'Escompte, Société Générale et autres titres de banques françaises sont fermement tenus. Meilleures dispositions de nos valeurs industrielles et chemins de fer.

Au marché en Banque, les pétrolifères sont en sensible amélioration et les valeurs de caoutchouc de nouveau orientées vers la hausse. Le marché de Londres reste également bien disposé sur les titres de ce compartiment, et on estime que les Américains chercheront à maintenir le prix de la matière aux environs de 2 shillings, afin d'empêcher une nouvelle diminution du quantum exportable.

LE MASQUE D'OR.

---

B1 3

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

*VENTE ET ABONNEMENT*

**Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.**

FRANCE ET COLONIES

**Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.**

ÉTRANGER

*1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit* :

Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, République d'Haïti, Hongrie, Lettonie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie.

**Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50**

*2° Tous autres pays étrangers* :

**Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.**

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

---

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier

# ANATOLE FRANCE ET GŒTHE

## LA « FIANCÉE DE CORINTHE »

—

L'esprit de la critique littéraire semble avoir été gravement faussé par la guerre. Comme les forces matérielles, celle-ci a mobilisé les forces intellectuelles des belligérants. Sans doute, plus elle durait, plus la grande niveleuse uniformisait la technique des combattants, leurs tranchées et leurs armes. Mais, inversement, elle inspirait partout aux penseurs, aux écrivains, le désir, le besoin passionné de découvrir des « antinomies » (1), d'accuser des contrastes, de « corser » des antithèses... Fatalité inéluctable ! Car, transposer le conflit dans le domaine de l'art et de la pensée, c'était, semblait-il, défendre l'intégrité des forces agonales contre les révoltes intempestives de l'esprit.

Par instinct de conservation, la Guerre, qui voulait vivre, spiritualisait partout sa tactique. Depuis lors, nous assistons à ce que j'appellerais une démobilisation lente et progressive des forces spirituelles. Les tranchées se comblent et, démantelées, les forteresses de l'âme se font accueillantes au penseur. Bref, chaque jour plus impérieuse, l'œuvre de reconstruction pacifique, qui s'impose actuellement à l'Europe, exige d'elle un effort, souvent pénible, en sens inverse. La présente étude se propose d'illustrer cette thèse par un exemple qui nous a paru remarquable et frappant.

(1) Cf. dans le *Mercure de France* du 1er août 1923 mon article : « Culture et Civilisation selon les Allemands », où j'ai essayé de dégager de l'œuvre de Thomas Mann quatre « antinomies » essentielles.

Gœthe ! Combien de fois n'a-t-on pas, outre-Rhin, mobilisé ce grand génie contre nous ! Oswald Spengler (2) ne va-t-il pas jusqu'à prétendre démontrer que nous autres, néo-latins, devons être définis par nos tendances « anti-faustiennes » ?... comme si *Faust* devait fournir à une nouvelle religion germanique, intelligible aux seuls Allemands, un mythe et un dogme. Et, d'autre part, faut-il s'étonner qu'écœurés par ce « morne massacre », dont on ne voyait pas la fin, beaucoup d'entre nous aient cédé à la tentation de vouloir démontrer qu'ils étaient étrangers à l'ennemi jusqu'aux intimes profondeurs de l'âme ? Sous le coup de l'indignation que lui inspirait la « mentalité wilhelminienne », Anatole France lui-même, malgré sa tolérance et son idéal de fraternité humaine, a, tout naturellement, glissé sur cette pente. Et certes, il faut reconnaître que nul écrivain n'est plus fondé à se croire « intraduisible » en allemand. A ceux qui en douteraient je conseille la lecture, souvent savoureuse, de ses traducteurs (3). Du texte original rien en subsiste ; son charme s'évanouit, son parfum s'évapore ; les pointes s'émoussent, le sourire se fige.

Aucune affectation d'archaïsme ne réussit à donner au lecteur allemand la moindre idée de cette prose, si spontanément classique que, seule, la patine du temps semble l'avoir rendue vénérable.

Mais ceux qui, malgré tout, gardent au cœur l'espoir d'une communion spirituelle des peuples à venir, se hâte-

(2) Cf. *Un philosophe allemand contemporain : Oswald Spengler, le prophète du déclin de l'Occident*, par André Fauconnet, Alcan, 1926.

(3) A titre d'exemple je ne citerai que le curieux contresens commis par le traducteur des *Dieux ont soif*. Dans la charrette qui conduit au supplice les victimes de la Terreur, l'épicurien Brotteaux admire tristement la jeune Athénaïs qui, elle aussi, va mourir. Et, dit Anatole France, « contemplant en connaisseur la gorge de la jeune femme, il regrettait la lumière du jour ». Egaré par le sens du mot « regretter » (*vermissen* ne veut pas dire : regretter de perdre, mais : regretter de n'avoir plus, en latin : *desiderare*) qui, lorsque la phrase implique l'idée d'un futur, est délicat à virer en allemand, le traducteur nous donne à entendre que Brotteaux regrette... qu'il fasse encore trop sombre pour jouir de l'aimable vue qui s'offre à ses yeux !... (*Les Dieux ont soif*, p. 319 et « traduction autorisée », par Fr. von Oppeln-Bronikowski, Munich, Georg Müller, éd. 1911, p. 311 :... *und bedauerte, dass es nicht heller Tag war.* »)

ront de distinguer ici la « forme » du « fond ». Nous verrons dans quelle mesure il est légitime d'opérer ce départ. En tout cas, une chose est constante : dans une circonstance grave et décisive, A. France s'est mis à l'école de Gœthe et semble avoir voulu manifester comment l'intime collaboration d'un latin avec un germain pouvait s'avérer utile et féconde.

## I

Il ne s'agit pas du *Faust*, que France avait d'ailleurs lu et médité comme en fait foi sa lettre-préface à Camille Benoît. Il s'agit des *Noces Corinthiennes* et, qui plus est, du thème philosophique développé par France, non seulement dans cet important poème dramatique, mais encore dans toutes les œuvres qui suivent. Ecoutons-le nous dire la genèse des *Noces Corinthiennes* et, d'elle-même, la source où il a puisé pour rajeunir et vivifier le mythe antique jaillira sous nos yeux.

Composé au second siècle de l'ère chrétienne, probablement entre 117 et 138 p. CHR. le traité : περὶ θαυμασίων nous offre l'essentiel de l'affabulation. Sur son auteur, Phlegon le Trallien, affranchi de l'empereur Adrien, nous ne possédons (4) aucune indication précise. Il composa, dit A. France, « pour un monde affolé de merveilles et pour un prince astrologue" (*curiositatum omnium explorator*, dit Tertullien) un traité des choses merveilleuses. Le texte qui nous intéresse ici se présente sous la forme d'une lettre adressée par un procurateur à quelque fonctionnaire de l'aula impériale". France, sans produire ses arguments, juge cette lettre apocryphe. Voici pourquoi je pense qu'il a raison : au second siècle, la lettre ou l'adresse à l'empereur est devenue une façon de genre littéraire. Peut-être les éloquents

(4) Cf. *Fragmenta historicorum graecorum*, collegit Carolus Müller, Paris 1849, Firmin Didot, tome III, livre VIII, p. 602 ss. « Phlegontem Hadriani fuisse libertum in aprico est. De vita hujus scriptoris accuratius quiddam non traditur. »

messages de Pline le Jeune à Trajan avaient-ils révélé ou rappelé aux rhéteurs et aux sophistes quel cadre précieux la forme épistolaire pouvait fournir aux amplifications oratoires. Un peu plus tard, sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, sous le règne de Commode, nous verrons Aelius Aristide (5), le célèbre sophiste de Smyrne, affolé lui aussi de merveilles et crédule adorateur d'Asclépios, épancher, complaisamment, dans des « adresses aux empereurs », son intarissable faconde. L'affranchi d'Adrien se conforme donc aux règles du genre, j'allais dire : aux règles du jeu, en supposant qu'un personnage consulaire croit devoir, sans retard, informer l'empereur des événements merveilleux qui émeuvent la province romaine. De cette épître nous ne possédons qu'un fragment, traduit par France, et dont voici une brève analyse :

A noter d'abord que le début du manuscrit ne nous a pas été conservé et que le texte commence, au milieu d'une phrase, par ces mots : « εἰς τὸν ξενῶνα προσπορεύεται ταῖς θύραις », c'est-à-dire : « elle (6) (la nourrice) entre dans la chambre réservée aux hôtes, etc... D'autre part, ce même manuscrit se termine ainsi : « Que s'il te paraît bon que je mande ces faits à l'empereur, écris-le-moi, etc... Salut à toi ! » Ἐὰν οὖν σοι φαίνηται περὶ τούτων γράφειν τῷ βασιλεῖ, ἐπίστειλον κἀμοί... Ερρωσο.

Ces derniers mots, et notamment le dernier (ἔρρωσο est la formule d'adieu usitée dans les lettres) justifient l'hypothèse formulée par A. France : l'auteur de l'épître conclut son rapport en demandant des instructions, comme il se doit de la part d'un bon fonctionnaire (procurateur réel ou supposé), et tout comme Pline le Jeune écrivant à Trajan.

(5) Sur la crédulité de ce sophiste, qui se croit le favori d'Asclepios, visite le sanctuaire du dieu avec la ferveur d'un chrétien en pèlerinage, sur son appétit de miracles, son mysticisme païen, cf. le bel et vivant ouvrage de M. André Boulanger, *Aelius Aristide*, Paris, Boccard, 1923. Sur les *discours aux empereurs*, cf. op. cit., p. 382 ss.

(6) Le sujet de la phrase n'est pas exprimé. Mais la suite prouve qu'il s'agit de la nourrice (ἡ τροφός).

Quant à la partie manquante de la lettre, comment la reconstituer ? Xylander nous dit :

*Narrationis caput deest. Videtur summa haec esse : Philinnium, Demostrati et Charitûs filiam, clam cum hospito Machata, etiam vita functam, consuevisse, idque nutricem deprehendisse.*

France admet cette conjecture puisqu'il se contente, dans ses *Notes* (7), de traduire le texte précité :

Philinnion, fille de Démostratos et de Kharitô, s'unit secrètement, bien que morte, à l'hôte de sa famille, Makhatès. La nourrice les surprend.

Reste à résumer le fragment conservé du texte grec :

« Venez, dit la nourrice aux parents », venez voir votre fille, que nous croyions morte, dans les bras de votre hôte Makhatès. Je l'ai vue vivante *par la volonté d'un dieu.* Exclamations, douleur et joie, incrédulité des parents, etc... La nuit empêche la mère de contrôler le dire de la nourrice et, *probablement sur le signe d'un dieu,* Philinnion se retire avant l'aube. Interrogé par la mère, l'étranger avoue avoir possédé une jeune fille qui lui aurait dit : « Je me cache de mes parents pour venir à toi. » Mais, selon lui, cette jeune fille, réellement vivante, a seulement dérobé les ornements de la morte et ne se confond pas avec elle. Ainsi, point de prodige, mais une simple mystification. Les parents, d'ailleurs, n'ont qu'à venir au rendez-vous nocturne : ils seront désabusés.

A l'heure dite, ils aperçoivent, en effet, Philinnion, et reconnaissent leur fille. Alors, celle-ci : « Oh, mes parents, dit-elle, qu'injustement vous m'avez envié les trois jours que je devais passer avec l'hôte dans la maison paternelle, *sans nul maléfice !* Vous gémirez de nouveau à cause de votre curiosité. Moi, je retourne dans la demeure qui m'est assignée. Et *ce n'est pas sans une volonté divine* que je suis

(7) Cf. A. France : *Poésies* (Edition Lemerre, Note 1, pp. 267-280. (Je n'ai pas l'impression que France ait beaucoup pratiqué le texte original. Sa traduction me paraît plutôt être une adaptation française heureuse de la traduction latine, donnée par Car. Müller (Cf. *Fragm.*, p. 611 ss.), lequel utilise Xylander.

venue ici. » Ce disant, elle tombe morte. Désespoir des parents. Rumeur dans la ville... Tumulte à l'assemblée... Inquiétude du fonctionnaire chargé d'assurer l'ordre. Inquiet, il prescrit des sacrifices et, comme nous l'avons vu, demande, pour finir, à son correspondant, s'il faut aviser l'empereur.

## II

Comment cette histoire, qu'il jugeait « absurde », a-t-elle pu inspirer à A. France les *Noces Corinthiennes* ? L'explication est double. Une première réponse nous est fournie par certains traits du texte grec, une seconde par la célèbre ballade de Gœthe, une des plus belles qu'il ait écrites : *la Fiancée de Corinthe.*

Phlegon le Trallien, dit (8) Origène, « attribue au Christ la prescience de certains événements à venir ». Je ne sais si A. France connaissait ce texte important qu'il ne cite pas. Mais les tendances mystiques que révèle le texte du Trallien ne lui ont pas échappé.

Au temps des premiers Césars, écrit-il, une sorte de délire agita les esprits... Phlégon fut un enfant du siècle... Son récit nous touche par quelque chose de vague et de profond. Il y a, dans ce qu'il conte, une beauté qui lui échappe. Il veut préciser un fait ; il laisse entrevoir un symbole. Cette morte amoureuse a je ne sais quoi d'une chrétienne. Le Nazaréen semble l'avoir effleurée.

On ne saurait mieux dire, et, si l'on se reporte au texte grec, certaines expressions, que j'ai, à dessein, traduites et soulignées, attirent d'abord l'attention. Lorsque la nourrice raconte aux parents l'incroyable prodige, elle ne met pas en doute qu'il ne soit dû à quelque intervention divine : διά τινα θεἰαν βούλησιν, dit Phlegon. Ainsi s'explique aussi, selon lui, l'évanouissement du spectre aux premières lueurs du jour : εἴτε διὰ θεῖαν βούλησιν. Enfin, c'est à une

(8) Cf. Origenes. C. Cels. II, 14 : « Φλέγων μέντοι... καὶ τὴν περί τινων μελλόντων πρόγνωσιν ἔδωκε τῷ Χριστῷ. »

intervention surnaturelle que la jeune fille elle-même attribue le miracle de sa résurrection : οὐ γὰρ ἄνευ θειάς βουλήσεως ἦλθον εἰς ταῦτα. Pourtant, dira-t-on, la fin de la « lettre » évoque les sacrifices expiatoires à Hermès, à Zeus et tout le détail des rites païens. Sans doute ; mais n'en deviennent-elle pas d'autant plus remarquables, ces expressions abstraites et vagues, répétées en écho (telles : διά τινα θείαν βούλησιν), du fait même qu'elles semblent éviter la désignation plus précise d'un dieu particulier, autour du miracle, pour suggérer au lecteur, par la monotonie même des redites, l'idée d'un mystérieux dessein providentiel ? Il suffira donc de lire le texte grec avec des yeux chrétiens pour transposer la légende et lui conférer une valeur symbolique toute neuve. Cette transfiguration du prodige, conté par le Trallien, nous la devons au génie de Gœthe.

Nous savons par le témoignage de Riemer que cette « histoire de vampire » fut rédigée par Gœthe dès le 4 juin 1797. Deux jours plus tard, il adressait son manuscrit à Schiller. *L'Almanach des Muses* le publia, remanié, sous le titre de *Romance*, titre qui disparut dans l'édition des poésies lyriques de 1799. Depuis lors, cette pièce figure parmi les « Ballades », entre *l'Apprenti sorcier* et *le Dieu et la bayadère*.

Comment Gœthe a-t-il connu le récit du Trallien ? D'une façon médiate, semble-t-il, et, probablement, soit par les *Discours des spectres, visions et apparitions* de Pierre le Loyer, soit par les *Desquisitiones magicæ* (9) de Del Rio. Mais, comme le remarque (10), avec raison, Düntzer, on

(9) Cf. Del Rio : *Disquisitionum magicarum libri VI*, Mayence, 1593, in-fol. Ce « procureur général de Belzébuth » était peu sympathique à Voltaire et Bayle ne voyait dans cette compilation qu'un « ramas de contes grotesques ». L'ouvrage fut vulgarisé par André Duchesne (Paris, 1611, in-8°) dans les : *Controverses et recherches magiques, traduites et abrégées du latin de Del Rio*.

(10) Cf. Düntzer : *Erlaüterungen* (*Goethes lyrische Gedichte*, t. II, p. 425 ss : « Woher Goethe die Sage kannte, steht nicht fest. » Après Riemer, Düntzer signale, en passant, la *Vie d'Apollonius de Tyane*, par Fl. Philostrate, comme susceptible d'avoir inspiré à Gœthe quelques motifs (p. ex. celui de l'empuse, des fiançailles, etc.), qu'il a introduits dans le récit du Trallien.

ne peut faire à ce sujet que des conjectures. Ce qui est certain, c'est qu'il modifia, comme suit, la donnée fournie par Phlegon.

Unis par les liens de l'hospitalité, deux amis, un Athénien et un Corinthien, ont, autrefois, fiancé leurs enfants encore en bas âge. A l'insu de ses amis d'Athènes, la jeune Corinthienne est morte.

Un jour, le jeune Athénien se rend à Corinthe pour hâter son mariage avec celle qu'on lui a jadis promise. Mais, chemin faisant, il s'inquiète et son inquiétude s'explique : ses parents athéniens et lui sont demeurés païens, tandis que ses amis de Corinthe se sont, il le sait, convertis au christianisme :

> *Er ist noch* ein Heide *mit den seinen*
> *Und sie sind schon* Christen *und getauft...*

Chrétiens !... On s'explique, dès lors, pourquoi le poète a choisi Corinthe pour lieu du rendez-vous et l'on tient moins invraisemblable le silence de la mère, à l'arrivée du jeune homme, durant la nuit : l'angoisse de l'Athénien explique qu'il n'ose pas, d'abord, s'enquérir de sa fiancée devenue chrétienne ; puis, l'on admet sans répugnance que, surprise par cette visite inopinée, et toute aux devoirs de l'hospitalité, la mère de famille ne songe pas non plus à rappeler son récent deuil au nouveau venu.

Les strophes suivantes (4-22) semblent, de prime abord, uniquement destinées à orchestrer, si je puis dire, le récit du Trallien : apparition de la morte ; erreur de l'Athénien qui croit retrouver sa fiancée vivante ; scène d'amour lorsqu'elle consent à partager sa couche... Mais, on ne tarde pas à connaître que, par les motifs nouveaux qu'il y introduit, Gœthe modifie profondément l'affabulation primitive.

En premier lieu, le motif chrétien reparaît à la huitième strophe, lorsque la Corinthienne rappelle le vœu prononcé par sa mère, vœu qui fait obstacle à leur bonheur :

Loin de moi, jeune homme, reste immobile ! Je n'appartiens plus aux joies de l'amour ! Hélas ! la démarche fatale est accomplie. Sous le coup d'une morbide illusion, ma bonne mère, lors de sa convalescence, l'a juré : ma jeunesse et mon cœur, elle les a voués au ciel.

Puis, çà et là, se dessinent des traits de détail qui veulent rendre la fable plus humaine, plus vraisemblable, plus dramatique, et surtout moins arbitraire : si les parents chrétiens de la vierge morte ont bien accueilli l'Athénien, c'est qu'ils n'ont pas renoncé à faire de lui leur gendre ; on lui réserve la sœur cadette de la victime du Christ :

Non, chère âme, tu ne m'obtiendras pas ! C'est à ma seconde sœur qu'on veut te donner. (Strophe X.)

Enfin, pour graduer l'impression d'horreur que doit produire cette scène d'amour entre une morte et un vivant, Gœthe a eu l'idée d'improviser un repas nuptial, auquel la nuit et les attitudes de la fiancée, soigneusement notées par le poète, vont prêter la sombre couleur d'un rite funéraire.

Mais, seule, la fin de la ballade met pleinement en valeur l'originalité créatrice de Gœthe. S'il a, jusqu'ici, suivi assez fidèlement, en somme, le texte du Trallien, il va, cette fois, s'affranchir de son influence et conférer un sens nouveau à toute l'affabulation : chez Phlegon, la jeune fille se contente de reprocher à ses parents leur curiosité jalouse : " ὡς ἀδίκως ἐφθονήσατέ μοι... διὰ τὴν πολυπραγμοσύνην ", etc., curiosité qui leur vaudra de nouvelles larmes. Chez Gœthe, elle oppose, avec éloquence, la conception eudémoniste de la vie à l'ascétisme chrétien où elle ne voit que délire impie et folie barbare :

N'est-ce point assez pour vous de m'avoir, à la fleur de l'âge, ensevelie dans un suaire, ensevelie dans un tombeau ?...Les chants que psalmodient vos prêtres sont dépourvus d'efficace. Quand un jeune cœur s'échauffe, le sel ni l'eau ne le peuvent éteindre. Non ! la terre ne refroidit pas l'amour... Ce jeune homme me fut d'abord promis alors que le temple de Vénus se

dressait encore dans le ciel limpide. Et pourtant Mère, vous avez manqué à votre parole parce qu'un vœu *barbare* (11), un vœu absurde vous avait liée. Mais nul dieu n'exauce la mère qui jure de refuser la main de sa fille.

Ainsi donc, indiqué en sourdine dès la seconde strophe, rappelé ensuite à maintes reprises, ici par un détail, là par une allusion, le double thème : *paganisme-christianisme* développe maintenant *crescendo* toute son ampleur. Au sens fort du mot, les deux mélodies concertent, « concertant »... Formule d'art traditionnelle en Allemagne ! Qu'on évoque un contemporain de Gœthe : Beethoven (par exemple : concerto en mi bémol, ouverture d'*Egmont*, etc.) ou un maître plus récent : Richard Wagner, partout on la retrouvera. Pour ne citer ici qu'un exemple célèbre : l'ouverture de *Tannhäuser* nous présente d'abord isolés, puis « concertant », luttant l'un avec l'autre, puis conjugués et comme réconciliés, deux groupes de mélodies, dont l'un chante le paganisme sensuel, Vénus, le Venusberg et ses joies, l'autre le repentir du pécheur, la nostalgie de la douleur rédemptrice, l'amour ascétique et chrétien. Mais, tandis que, chez R. Wagner cette réconciliation se fait toute aux dépens du paganisme, *Gœthe nous offre l'autre dénouement possible* : le christianisme vaincu par l'idée païenne comme l'obscurité de la nuit par la lumière renaissante. Conviction ou plutôt... convention « romantique » chez Wagner, convention ou plutôt... conviction « classique » chez Gœthe. Au lieu d'écraser sous un pompeux choral les voix du Venusberg, le poète (tel Théophile Gauthier) semble, ici, « par des strophes plastiques », venger... la déesse insultée. Oui, le vœu prononcé par la mère chrétienne fut sacrilège, fut « impur », au sens païen du mot, et, fidèle à ses dieux, la vierge sacrifiée va réclamer, de ses parents égarés, l'accomplissement d'un rite expiatoire :

(11) *Fremd* est pris ici dans le sens du grec Βάρβαρος, de même que *heiter* rappelle les attributs de Vénus-Uranie.

*Höre, Mutter, nun die letzte Bitte :*
*Einen Scheiterhaufen schichte du ;*
*Öffne meine bange, kleine Hütte,*
*Bring in Flammen Liebende zur Ruh !*
*Wenn der Funke sprüht.*
*Wenn die Asche glüht.*
*Eilen wir den alten Göttern zu.*

On explique donc qu'avec une parfaite sincérité A. France ait pu décrire :

*Gœthe*, dont le génie portait la lumière sur tout ce qu'il explorait, *illumina les ténèbres du Trallien*. Il fit voir en ces deux amants, séparés par leurs parents et rejoints par une force mystérieuse, *deux victimes de la lutte des Dieux* qui agita le monde depuis Néron jusqu'à Constantin. Il fit... *la fiancée de Corinthe*.

Bel exemple, on le voit, de probité littéraire qui nous incite à dire ici brièvement quel fut, dans ce commerce avec Gœthe, l'apport personnel de France, enfin ce que doit et ce qu'ajoute à la ballade allemande le poème français.

## III

En premier lieu, A. France a purgé la fable du Trallien de tous les faits surnaturels et invraisemblables que, dans sa crédulité, cet historiographe d'un César épris d'occultisme y avait complaisamment introduits. Hippias (le « Makhatès » du texte grec) retrouve sa fidèle Daphné (Philinnion). Mais le merveilleux n'a aucune part à leur rencontre (A. I., Sc. II.). L'histoire de revenants, contée par Phlegon et reprise par Gœthe, France la transpose dans le monde *réel* : Daphné est vivante. Point d'empuse, plus de vampire dans le drame.

Depuis Bürger et sa *Lenore*, la ballade allemande se colorait de teintes macabres. En nous montrant (strophe 26) la fiancée fantôme condamnée à flétrir sous ses baisers l'ardente jeunesse des éphèbes en fleur, dont l'étreinte pour-

tant un instant la réchauffe, Gœthe se conformait aux règles du genre. Ici le poète français retouche son modèle : c'est faire preuve de goût. Fidèle en somme à l'idée directrice de Gœthe, il reste lui-même et sait choisir.

Quant au *leit-motiv* de la ballade :

> *Er ist noch* ein Heide *mit den Seinen,*
> *Sie sind schon* Christen *und getauft...* (Strophe II)

les premières scènes des *Noces Corinthiennes* se bornent à l'exposer sous forme dramatique. Dès la troisième scène, le dialogue, balançant les antithèses, formule nettement le conflit.

HIPPIAS

Invoque en ma faveur Hespèros, l'astre clair.

DAPHNÉ

J'invoquerai Jésus qui marchait sur la mer.

Cependant, la tolérance du paganisme d'Hippias, qui admet les dieux étrangers, semble d'abord rendre une conciliation possible. Mais, à la scène IV, le vœu de Kallista (la Karitô du Trallien) resserre le nœu tragique. Brutalement, Daphné se trouve mise en demeure de choisir entre sa mère et son fiancé, entre son respect de la loi chrétienne et sa fidélité à Hippias.

KALLISTA

Il est fait, l'indéniable vœu.
Roi d'Orient assis à la droite de Dieu,
Christ, ne refuse pas celle que je te donne !...

DAPHNÉ

J'ai juré qu'Hippias délierait ma ceinture.

KALLISTA

Nous devons tout à Dieu, rien à la créature.

La fin de la « première partie » nous montre l'amour filial triomphant dans le cœur de Daphné :

> Mère, rassure-toi, ton vœu sera rempli...
> Cher Hippias, un vœu t'a pris ta fiancée...

Et, pour finir, ce vers admirable et résigné, gros de ré-

volte pourtant et qui fait pressentir les développements futurs du thème central :

> Réjouis-toi, Dieu triste, à qui plaît la souffrance !

Dans la seconde partie, A. France a très heureusement modifié l'affabulation de la ballade. Chez Gœthe, les parents de la jeune Corinthienne ont abjuré le paganisme ; chez France, la mère seule s'est convertie à la foi nouvelle. Quant au père de Daphné, Hermas (le Demostratos du Trallien), il est resté fidèle à ses dieux, partant à la parole donnée. Pour la doctrine ascétique du Christ, il partage les sentiments d'Hippias :

> Un démon est en elle et dompte son cher cœu .
> Le Dieu galiléen sans doute est son vainqueur;
> Et ce Dieu mort, par qui ma fille est entraînée,
> *N'aime point les époux et les chants d'hyménée*
> *Il n'aime point la vie et n'a jamais vanté*
> *Que la faim et la soif et la stérilité.*
>
> Une femme séduit mon enfant et la mène,
> Inerte, vers celui qui hait la race humaine !

France a donc enrichi le drame d'un trait nouveau : ce n'est plus seulement entre les deux familles, c'est au cœur même de la famille corinthienne que le conflit tragique des croyances établit la division.

Je glisse rapidement sur les péripéties des dernières scènes de la deuxième partie. Puisque ses parents eux-mêmes sont divisés, on conçoit que la jeune fille fasse sur elle-même un douloureux retour. En paroles, il est vrai, elle a renoncé à l'amour. Mais un conflit tragique de sentiments contraires déchire son jeune cœur. Elle ne se résout à sacrifier ni son fiancé, ni son dieu. Et la catastrophe se dessine. *Mourir vierge*... n'est-ce pas à la fois rester fidèle au Christ et à l'époux ? Donc, sa résolution est prise, elle voudra,

> souple aux destins contraires,
> Faire un lit nuptial de son lit funéraire...

La troisième et dernière partie nous montre Daphné préparant, puis exécutant son tragique projet. Elle avale un

philtre de mort, invite Hippias à fêter leurs noces dans un tombeau, lui redit ses serments d'amour et meurt dans ses bras. Visiblement, la *Fiancée de Corinthe* a sans cesse, ici, hanté l'imagination d'A. France. A la ballade de Gœthe il emprunte son décor nocturne et aussi une foule de traits secondaires, par exemple l'idée du repas, ensemble nuptial et funéraire. Mais, *surnaturelles*, chez Gœthe, les sources de l'émotion tragique demeurent, ici, constamment *naturelles* : point d'apparition, point de revenants, point de fantômes ; ni merveilleux chrétien, ni merveilleux païen ; la simple, la cruelle, l'éternelle histoire de deux enfants qui s'aiment et qu'un conflit de croyances religieuses sépare, l'histoire de la foi torturée par le désir, du désir sacrifié à la foi.

Au dénouement, Gœthe et France, qui ont constamment suivi la même route, alors même qu'ils cessaient de marcher côte à côte, se retrouvent pour ne se plus quitter. Ici et là, le paganisme prend sa revanche. Le poète français se borne à faire proférer par la bouche d'Hippias l'admirable protestation des divinités humaines et tutélaires contre la nouvelle religion, venue d'Orient, la religion cruelle qui déshonore l'amour humain. Si, comme je le crois, traduire, c'est non pas, à la manière de l'école, décalquer des mots, mais bien chercher à émouvoir le lecteur comme le texte original l'aurait ému, je me sens autorisé à dire que les derniers vers des *Noces Corinthiennes* sont la *traduction* fidèle, la traduction, merveilleusement sincère, de la strophe qui termine la ballade de Gœthe :

*Höre, Mutter, nun die letzte Bitte :*
*Einen Scheiterhaufen schichte du;*
*Öffne meine bange, kleine Hütte,*
*Bring in Flammen Liebende zur Ruh !*
*Wenn der Funke sprüht.*
*Wenn die Asche glüht,*
*Eilen wir den alten Göttern zu.*

On sait qu'A. France n'entendait pas l'allemand. Voici

donc sous quelle forme, assez littérale, mais bien peu poétique, il avait lu (12), dans la traduction de Camille Benoît, le passage précité :

Ecoute, mère, ma dernière prière : fais dresser un bûcher, ouvre mon étroite demeure d'angoisse, et conduis, par les flammes, les amants au repos. Quand l'étincelle jaillira, quand le bois s'embrasera, nous nous envolerons au sein des Dieux antiques.

Et voici maintenant les derniers vers des *Noces Corinthiennes* :

L'ÉVÊQUE THÉOGONIS :

Tournons vers l'Orient la face de la morte.

HIPPIAS :

Laissez ! elle est à moi. Je la prends, je l'emporte.
Je veux fuir avec elle un monde dévasté,
Car en *elle* ont péri *l'*amour et *la* beauté.
*Puisque au Dieu de la mort la terre est asservie,*
*Je vais chercher ailleurs la lumière et la vie.*
J'abattrai les grands pins et les chênes des bois,
Afin qu'un seul bûcher nous consume à la fois ;
Et confiés tous deux à la flamme brillante
Dans un même réseau de fidèle amiante,
*Nous nous envolerons, loin d'un monde odieux,*
*Sur l'étincelle auguste, au sein profond des Dieux.*

S'il ne s'agissait ici que d'un emprunt de détail, le sourcier pourrait, en toute quiétude, déposer sa baguette de coudrier. Encore une fois, la source jaillit à ciel ouvert et A. France reconnaît y avoir largement puisé. Tout au plus faudrait-il préciser, comme nous l'avons fait, en comparant les textes originaux, la nature exacte de l'influence exercée par Gœthe sur notre écrivain. Mais notre étude perdrait sa véritable raison d'être si elle renonçait à montrer, très brièvement, que l'*idée* des *Noces Corinthiennes* se retrouve

(12) Cf. *Poésies*, éd. Lemerre, p. 274 : « J'en donne (i. e. de la *Fiancée de Corinthe*) *une traduction que M. Camille Benoît a bien voulu me communiquer*. Sur Anatole France à Berlin, cf. les amusants devis de M. Jean-Jacques Brousson : *A. France en pantoufles*, Paris, 1924, éd. Crès, p. 259 ss.

partout dans l'œuvre de France, et même qu'elle en explique le *plan*, l'*unité*, les *tendances*.

## IV

*Paganisme-Christianisme* ! il vaut ici la peine de tâcher à dérouiller ces termes usés : leur contact peut produire une étincelle dont la fugitive lueur permet de fixer une attitude très caractéristique de France... Nouveau portrait du maître ? Oh, certes non ! Mais simple « instantané » documentaire, sans prétentions...

On a beaucoup parlé (13), ces derniers temps, des études que François-Anatole Thibault fit à Stanislas, de ses premiers maîtres, de ses premières amours, de ses premières révoltes, de ses premiers essais. Mais l'intérêt de curiosité qui s'attache au détail ne fait-il pas parfois méconnaître la valeur philosophique de la question ?... Comme la plupart d'entre nous, France reçut une *éducation* chrétienne, une *instruction* païenne : formé par des prêtres *catholiques*, il fut nourri aux lettres *antiques* dès son enfance. En morale, on lui enseigna le renoncement, le mépris de la chair, du bonheur terrestre, l'ascétisme ; en littérature, en esthétique, les livres qu'on lui mit aux mains respiraient l'amour appollinien de la forme harmonieuse, le culte dionysiaque de la vie triomphante. Et son histoire est la nôtre... Immanente, si je puis dire, au monde moderne, cette contradiction a persisté au cours des âges ; on la retrouve partout. Chaque génération formule l'antinomie à sa manière, sans l'abolir. Que d'écoliers ont appris à connaître l'amour divin dans les *Litanies de la Vierge* au moment même que l'*Hymne à Aphrodite* leur révélait l'amour humain.

Et qu'on ne dise point que le « laïcisme » a résolu le problème : tout se passe, en effet, comme si laïques et religieux vivaient sur le décalogue et sur la morale évangéli-

(13) Cf. notamment Georges Girard : *La Jeunesse d'Anatole France*. (Paris, 1915. « Les documents bleus », n° 23, p. 59 ss.)

que. Même quand elles existent, les différences qui distinguent l'une de l'autre leur règle de conduite sont si minimes que le recul du temps les rendra presque imperceptibles à nos descendants éloignés.

Le lycéen bien sage, qui n'a point été baptisé, ne ressemble-t-il pas au premier communiant, son camarade de classe, comme un frère ? Le Dieu chrétien règle leur conduite, les dieux païens leurs humanités. En cinquième, le *Télémaque* de Fénelon est leur guide. Un évêque, admirateur fervent de Minerve... quel meilleur symbole !

Comme l'école, notre littérature est un petit panthéon : les saints et les démiurges y voisinent. Au vrai, pour que tout ce monde puisse vivre en bonne intelligence, une grande discrétion est requise des fidèles, d'autant plus enclins à cette vertu... qu'ils sont plus ignorants. Mais à certains trouble-fête, à tels penseurs, tracassiers et fâcheux, que, n'était leur génie, on aurait tôt fait de réduire au silence, ne suffisent pas les lâches compromis, les formules commodes, conciliantes... et vides. Entre ce culte païen de la beauté et ce culte chrétien du renoncement, ils perçoivent une contradiction criante, et qui pis est... ils le disent. Qu'on évoque le tumulte que, malgré leur prudence et leur diplomatie, suscitèrent dans le temple le Rabelais du *Pantagruel*, le Montaigne des *Essais*, le Racine de *Phèdre*, le La Fontaine des *Contes*, et l'on connaîtra que, fier d'un tel lignage, A. France pouvait se réclamer d'une puissante tradition quand il jugeait digne de lui d'orchestrer, dans un vaste poème dramatique, cette ballade où Gœthe mettait aux prises le « Dieu de la mort » et les « dieux de la vie » !

Si ce problème-là se retrouve partout, dans l'œuvre de Gœthe comme dans l'œuvre d'A. France, c'est qu'à chaque étape de son évolution notre civilisation européenne le pose et repose en termes nouveaux. De la parenté qui, sous ce rapport, l'unissait à Gœthe, notre écrivain, d'ailleurs, avait conscience. Dans sa lettre liminaire à Camille Benoît (*Faust*, éd. Lemerre, p. VII), il écrivait :

Faust, c'est vous, c'est *moi*, c'est l'homme. Quand je dis l'homme, je veux dire l'élite du genre humain, l'homme par excellence, celui qui est, comme on disait au temps de Faust lui-même, le vrai microcosme, le reflet intelligent et sensible de l'univers.

Et, plus loin :

Hélène s'évanouit bientôt après la mort de son généreux fils. Elle laisse à Faust la robe qui moula sa forme divine. Ce symbole a la pure transparence des fables primitives. Il enseigne que la beauté grecque doit servir de vêtement à l'âme moderne.

Est-ce à dire qu'Anatole France veuille imiter l'art de Gœthe ? Nullement ! En termes très lucides, il définit le domaine propre de l'art français :

A vous dire vrai, cher ami, tout en approuvant Faust, je souffre cruellement de voir cette divine Hélène enfermée *dans un burg germanique*. C'est peut-être de l'envie. Mais ce Faust est un barbare ravisseur. Hélène est à nous, à nous Latins, à nous Français. Nous seuls pouvons la posséder sans adultère. Je vais m'expliquer en laissant là toute image. Les Allemands doivent beaucoup aux lettres antiques. Mais ils n'en procèdent pas naturellement et fatalement. Ils ont ailleurs leurs traditions et leurs livres héroïques ; ils ont leur Iliade dans l'Edda. Il pourrait exister, sans la Grèce, une littérature allemande. Quant à nous, la culture latine est notre culture nécessaire. Nous avons deux langues maternelles : le latin et le français. Les Allemands n'ont que faire d'Hélène et de sa beauté. Ils ne sont pas condamnés comme nous à la perfection, ni destinés à porter la pensée au plus haut degré possible d'ordre et d'harmonie. Ce fut là notre œuvre, à nous, fils de Romains. Mais nous perdrons notre vertu en oubliant nos pères. Si les études grecques et latines tombent chez nous, notre esprit subira un dommage irréparable. On est délicat quand on est exquis. C'est ici, *c'est sur la montagne Sainte-Geneviève qu'il nous faut retenir l'Hélène symbolique*... Une de nos plus nobles fonctions, à nous Français, c'est de garder l'héritage intellectuel des Latins. *N'en laissons pas la charge et le bénéfice à des étrangers.*

Mais, tout cela est bien général et France ne livre pas,

ici, le fond de sa pensée. Bien autrement révélatrices sont les phrases, apparemment peu cohérentes, où, *cum grano salis*, il félicite le traducteur d'être... bon musicien. Aimable digression, semble-t-il, que seule la politesse explique, mais, au vrai, transition cachée qui permet de découvrir la pensée essentielle et implicite de l'auteur.

Donc, la Musique serait, à l'en croire, « l'art par excellence, le plus libre, le plus régulier »!... Il ne « connaît de loi que celle des nombres »... « idéal comme les mathématiques, exact comme elles »... Cruel destin, en vérité, de n'être pas musicien (comme Camille Benoît...) et de posséder, comme le pauvre France, les « oreilles de Caliban » !

Thème favori du maître ! Que de fois ses familiers (14) l'ont entendu, les larmes dans la voix, pleurer sur lui-même ! Heureux Allemands, si généreusement doués par dame Nature! Quelle disgrâce d'en être réduit à ne pas distinguer la *Marseillaise* de *Prête-moi ta plume* ou de juger qu'en fait de musique la plus bruyante est la meilleure!..., etc., etc... Et d'excuser (15) cette pauvre poésie ! Ah! qu'elle a donc besoin d'indulgence ! « Elle tient par trop de fils à la réalité, elle suit de trop près les accidents vulgaires pour nous exalter et nous ravir comme fait la musique... Elle s'exprime par des mots et dépend du langage : c'est une grande infirmité »...

Plus ou moins discrètes, ces facéties ont toutes le même sens : A. France *n'est pas et ne veut pas être musicien ; il est et veut être poète*. Formule banale, en apparence, mais qui, somme toute, résume sa méthode de travail, son art d'écrire. Car toutes ses « histoires », la « contemporaine » comme les autres, sont des façons de poèmes en prose. Qu'il s'agisse, par exemple, du thème paganisme-christianisme, A. France laisse aux littérateurs allemands et à

(14) Cf. notamment J.-J. Brousson, *loc. cit.*, p. 262 s. : « Moi, je ne me connais guère en musique : *Je n'ai pas d'oreille*... Je suis comme l'illustre Kant, qui distinguait mal la bonne musique de la mauvaise. Il n'aimait que la musique forte, la musique militaire », etc.

(15) Cf. Gœthe : *Faust*, éd. Lemerre, traduction C. Benoît, préface, p. II.

Gœthe le soin de le traiter selon la formule « musicale » (16). Entendons que le conflit (Marguerite-Hélène dans *Faust*, Elisabeth-Vénus dans *Tannhäuser*, etc.), sera symbolisé de façon assez vague, assez générale, assez abstraite. Le « pauvre » France, lui, en bon Latin, en incorrigible poète, « tient par trop de fils à la réalité » pour les imiter. D'être si peu doué pour la mathématique et la métaphysique, il s'excuse avec une feinte modestie. Mais nul, qui le connaît, ne sera dupe de son sourire. Libre aux « musiciens » germaniques d'idéaliser, d'abstraire, de se complaire à planer au-dessus de l'espace et du temps ! Solidaire et corrélative d'un *milieu historique* et d'une *époque*, l'œuvre d'art que médite France sera littéraire, *poétique*, au sens latin du mot, parce qu'elle saura faire jaillir le problème philosophique des détails concrets, des situations singulières, souvent fort cocasses et divertissantes, qu'offre à l'écrivain la vie d'un chrétien ou d'un païen des premiers siècles, la vie d'un croyant du moyen âge, d'un sujet du grand roi, d'un contemporain de la Révolution ou... de l'affaire Dreyfus. Et voici venir le procurateur de Judée, la courtisane Thaïs, les Saints et les Saintes des Contes, l'abbé Jérôme Coignard et... M. Bergeret. Plus de disparates, plus d'arbitraire dans le choix des sujets et des situations : tout s'ordonne, tout devient harmonieux et régulier dans cette œuvre pour qui sait utiliser ce fil conducteur. Notre écrivain, entraîné par sa fantaisie, semble-t-il un instant s'écarter de sa route, bien vite il redresse le sillon que, très consciemment, et à dater des *Noces Corinthiennes*, il a voulu tracer. Qu'on évoque sainte Scolastique dont la tombe, miraculeusement fleurie, dit aux chrétiens le triomphe céleste de la virginité, aux païens la colère de Vénus outra-

(16) Je ne puis procéder ici que par allusion. Quant à « la formule musicale » (*musikalische Kompositionsart*) dans l'art, la *littérature*, la philosophie, et, d'une façon plus générale, la *Culture* allemande, cf. mes Essais : 1° sur l'*Esthétique de Schopenhauer*, 2° éd., Alcan, 1913, p. 333 ss. et *passim.* ; 2° sur *Oswald Spengler*, Alcan, 1926, p. 247 ss. ; 3° sur *Thomas Mann* (*Mercure de France*, 1er août 1923, tome CLXV, p. 599 ss.)

gée, qu'on évoque les discours du plus gentil esprit qui onques fut, l'abbé Jérôme Coignard, païen de fait, mais catholique en théorie, puis les boutades de M Bergeret, « bénédictin narquois », archéologue sceptique, au surplus universitaire français... et l'on connaîtra que l'idée s'offre ici lumineuse et claire, dépouillée et, si j'ose dire, toute nue. Mais, ailleurs, plus difficile à saisir, plus fuyante ou plus enveloppée, elle anime une foule d'autres œuvres ; on la retrouvera dans l'âme troublée, idyllique et cruelle, du « Brutus calviniste » des *Dieux ont soif*, dans les folles imaginations des *anges* en révolte, dans le code moral des *Pingouins*, longtemps heureux et païens, puis évangélisés et devenus chrétiennement pudibonds, enfin presque à chaque page des derniers volumes d'autobiographie : vie *scolaire* et... « vie *en fleur* ».

Non, ce n'est pas par hasard que Gœthe et France se sont rencontrés... à Corinthe. Cette jeune païenne convertie, qui hésite entre l'Olympe et le Paradis, leur a paru *le symbole de notre civilisation tout entière*, prise entre deux religions, entre deux conceptions de la vie humaine... et qui ne se décide pas à choisir.

Que s'il s'agit maintenant de réaliser une *œuvre d'art*, le tempérament germanique a ses exigences, le tempérament latin les siennes. Du dehors et du dedans, la langue, la tradition, les tendances affectives, l'idéal de son peuple s'imposent au génie créateur : il les subit et les peut nuancer sans doute, mais ne les invente ni ne les choisit. Tel le virtuose asservi au registre, au timbre, à la sonorité de son instrument, alors même qu'il en joue avec le plus d'originalité et de bonheur. A l'heure où, des deux côtés du Rhin, des deux côtés de l'Atlantique, les amis de la paix, revisant un procès séculaire, mettent en question la fameuse « incompatibilité d'humeur », qui justifierait, pour les esprits belliqueux, le sanglant divorce des peuples, il nous a paru assez utile de signaler, pour la première fois, le carrefour où les routes suivies par deux penseurs, que l'on

répute très « représentatifs », se sont croisées. Mais nous savons aussi que, fatalement, pour mener au but, ces routes devaient demeurer distinctes et même paraître diverger. Aussi bien, à la variété du dessin, aux caprices du tracé, au libre choix des teintes et des valeurs, l'art et la beauté trouvent leur compte. L'harmonie cachée, disait le philosophe grec, vaut mieux que l'harmonie visible : « ἁρμονίη ἀφανὴς φανερῆς κρείττων. »

C'est ce qu'a merveilleusement discerné et senti notre Anatole France. « Rome, Gœthe !... écrit-il (17), ces deux grands noms... resteront à jamais *associés*. » Et d'inviter son lecteur à redire avec lui ces vers que, presque sans ironie pour la forme somptueuse d'Auguste Barbier, il nomme « magnifiques » :

*O Gœthe*, ô grand vieillard, prince de Germanie,
Penché sur *Rome antique* et son mâle génie,
Je ne puis m'empêcher, dans mon chant éploré,
A ce grand nom croulé d'unir ton nom sacré,
Tant ils ont tous les deux haut sonné dans l'espace,
Tant ils ont au soleil tous deux tenu de place
*Et dans les cœurs amis de la forme et des dieux*,
Imprimé pour toujours un sillon glorieux.

ANDRÉ FAUCONNET
Professeur à l'Université de Poitiers.

(17) Cf. *Faust*, éd. Lemerre, Lettre-préface à Camille Benoît, p. XI : ...« Il faut redire ces vers magnifiques », etc.

# LETTRE A UNE DAME QUI A COUPÉ SES CHEVEUX

—

La familiarité charmante où vous m'avez admis me valut à mainte reprise, lorsque nous vivons à la campagne les uns près des autres, de pénétrer dans votre chambre, le matin, à votre petit lever, pour accompagner mes enfants qui venaient avec les vôtres vous souhaiter le bonjour. Quand vous n'aviez pas encore sacrifié vos cheveux à la mode cruelle qui règne aujourd'hui, il arrivait parfois que votre camériste ou que votre coiffeur survînt, au cours de ma visite, et j'assistais alors à l'un des actes les plus aimables de votre toilette : à votre coiffure. Quel spectacle! Je me plais à l'évoquer. Votre noire chevelure roulait déployée sur vos épaules. Cent boucles indociles se tordaient en tous sens. Les unes descendaient sur vos yeux, d'autres voltigeaient alentour de votre tête, et sur cette masse soyeuse et vivante, d'un noir bleu en ses profondeurs, la lumière mettait des moirures éclatantes.

Vous pensez bien que les vers de Baudelaire où une toison moutonne jusque sur l'encolure, que mille autres souvenirs littéraires encore, m'assaillaient. Je ne m'en vante point. C'est une faiblesse que d'avoir la tête farcie de citations, et je ne veux pas vous les énumérer. Je veux vous entretenir d'autres pensées qui me traversaient alors l'esprit.

Ainsi donc, me disais-je à la vue de vos cheveux répandus, cette femme qu'entoure en tous lieux une foule d'admirateurs, qui leur apparaît chaque jour dans tout son éclat, qui les comble de joie en leur tendant à baiser

sa main, en leur accordant un regard ou un sourire, — il m'est donné de la considérer dans ce ravissant abandon.

Mêlé à tous ceux qu'elle charme, je l'ai suivie dans la plupart des lieux qui servent de cadre à sa beauté. J'ai vu comme elle appuie ses bras parfaits au rebord d'une loge, de quel air elle entre dans une réunion, portée en quelque sorte par l'assentiment unanime des hommes et même des femmes, qui n'envisagent point d'être ses rivales. Je l'ai vue parée de cent façons heureuses, et, tandis qu'elle inclinait complaisamment son visage pour recueillir quelque hommage, luisaient doucement des ornements diamantés dans cette chevelure qui faisait paraître son col plus flexible et plus clair.

Mais ce spectacle incomparable, mille autres que moi, le monde entier avec moi le voyait et pouvait s'en composer de précieux souvenirs. Plus heureux que cette foule, me disais-je poursuivant mes pensées, je dois à la fraternelle amitié qui nous joint de posséder une vision d'elle qu'aucun homme n'en saurait avoir, un souvenir qui leur est interdit. Je l'ai vue dans un état où son époux, son père et son fils sont les seuls hommes à la connaître. Quel est mon privilège! En suis-je digne? Sinon, quelle raison pour qu'il me soit plus cher encore.

Voilà, chère amie, ce qui me passait en tête, tandis que votre caméristc ou que votre coiffeur disciplinait, moi présent, vos sombres cheveux.

Hélas! les ciseaux parricides qui les ont sacrifiés abolirent en même temps cet aimable privilège. Vous ne pouvez plus me faire la faveur de vous montrer à moi autrement qu'à quiconque. Je ne suis plus si avant dans votre intimité et vous m'avez fait un tort personnel en adoptant la mode nouvelle. Vous pensez bien que je ne le lui pardonnerai jamais : je lui en garderai toujours rancune.

Moi qui, par chance, ai vu la chevelure la plus chère à mon cœur préservée de cette révolution, je plains singulièrement les hommes, maris ou amants, qui perdent

l'incomparable volupté de voir se dénouer pour eux seuls, parmi les plaisirs de l'amour, une chevelure bien-aimée, qui ne savent plus ce qu'est une chère tête gisant parmi ses cheveux répandus, qui ignorent comme une femme peut se cacher la face sous ce voile et leur sourire au travers. Leur intimité a perdu sa plus belle couronne. Ils ne se réveillent plus auprès d'une amante échevelée, mais auprès d'un camarade de chambrée dépeigné. Nous avons tous passé par la chambrée et savons qu'un garçon qui se réveille n'est pas chose extrêmement plaisante. La plus radieuse jeunesse le sauve à peine d'être disgracieux, et c'est grand dommage pour les dames que leur coiffure présente évoque une pareille idée chez les hommes, mais non plus celles qu'éveillaient jadis de lourdes tresses disposées en couronne, ou quelque abondant chignon tordu comme un serpent. Que n'aurait-on fait pour les dénouer? Quel regard suivait l'homme fortuné qui accompagnait une femme semblablement parée, et qui tout à l'heure tremperait ses mains dans ces tresses ou dans ce chignon défait!

Pourquoi envierait-on aujourd'hui celui qui accompagne une femme à la nuque tondue? On sait bien qu'elle ne peut plus se métamorphoser dans l'alcôve : on la connaît exactement comme lui.



Encore s'il n'y avait que ce bien que les femmes aient renoncé à réserver au maître de leur cœur, peut-être en prendrait-on son parti. Mais vous savez bien que le costume qu'elles adoptent de nos jours met bien autre chose que leur nuque ou que leurs cheveux dans le domaine commun, comme à la disposition de quiconque. Leurs bras jusqu'à l'aisselle, leurs jambes au delà du genou, leur gorge, leur dos hardiment dégagés des costumes abrégés qu'on leur voit, s'offrent à tous les regards et les supportent avec une tranquille impudeur. Tous leurs

charmes sont publics : elles n'en ont plus de secrets, et l'on ne peut même pas dire que la beauté y gagne rien, car les vêtements qu'on leur fait, pour mettre ainsi à la disposition de tous les regards ce qui n'y devrait pas être, sont d'une laideur qui offense. Dans les plus riches tissus, et quel que soit le prix qu'en demande un impudent couturier, on leur taille des robes qui sont pauvres, tant la matière en est employée avec économie. La femme la plus élégante, mise à côté de celle qui tenait sa place il y a un siècle ou deux, en paraîtrait la femme de chambre. On oublie qu'il n'est de richesse vraie que dans l'abondance et dans la prodigalité, l'on pense que le faste peut être sans pompe et qu'il demeure compatible avec cette restriction et cet étriqué.

Au reste, cette illusion est bien de celles dont il faut entretenir une société ruinée comme la nôtre, mais qui cherche à s'aveugler sur sa condition sans voir qu'elle ne retrouverait sa dignité qu'en prenant clairement conscience de son état pour s'en faire gloire. Car le plus quinteux censeur serait quinaud quand les femmes répondraient à ses remontrances : si nous nous habillons si court, sans souci de beauté ni de pudeur, c'est dans un esprit de sacrifice national et pour que les finances publiques s'étoffent de ce que nous retranchons à nos habits. Mais je gage que si cette idée venait à être distinctement comprise par vos semblables, les chères folles à leur habitude prendraient immédiatement le rebours du bon sens et que, dans ce triste temps qui commande l'économie, elles se mettraient à gaspiller éperdument des kilomètres de tissus, des plus simples comme des plus coûteux. Elles ne verraient plus aucun avantage à porter ces robes disgracieuses qui font paraître nabotes les petites, et qui font perdre aux grandes ce qu'elles peuvent avoir d'allure et de majesté.



Je dois ici, chère amie, me résigner à vous adresser des critiques exactement directes. Vous êtes de ces créatures exceptionnelles qui peuvent consentir aux plus périlleuses aberrations de la mode sans qu'il en résulte de dommage pour elles. Admettez-vous une coiffure ignoble, elle ne parvient pas à vous défigurer non plus qu'à réduire votre beauté. Vous conformez-vous pour vous habiller au mauvais goût que propagent les dictateurs de la mode, leurs plus sinistres imaginations, les plus saugrenues, bénéficient, quand vous vous les appropriez, de votre élégance native. Elles font illusion quand vous les portez, elles imposent. Rien ne vous nuit. Vous rendez tout admissible. Que dis-je, à toute chose vous ajoutez votre séduction, et l'esprit humain enclin aux confusions doute si la séduction est prêtée ou rendue. Un échange se fait entre la parure et celle qui la porte. C'est une mystérieuse réverbération, un jeu complexe de miroirs où l'on s'étourdit comme une alouette, et qui fait consentir à la mode, à cause de ce qu'elle gagne si vous l'adoptez.

Pesez donc la gravité du crime public que vous commettez lorsque vous appuyez de votre souveraine autorité des caprices absurdes. Songez à toutes les disgrâces irrémédiables qui vont accabler le moutonnant troupeau des femmes vulgaires. La vanité personnelle leur voile ce qui vous distingue d'elles et elles pensent qu'elles vont devenir semblables à vous si elles adoptent des atours et des façons dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ne réussissent pas à vous déparer, mais qu'ils vous laissent demeurer tranquillement égale à vous-même. Qui n'a ri des bévues cruelles de ces folles, qui ne prêtaient cependant point à rire.

Qu'une femme telle que vous devrait autrement comprendre le rôle qui lui incombe et sa grandeur, et qu'elle mériterait de louanges et de vénérations si elle employait

sa gracieuse énergie à faire obstacle aux erreurs générales et à tenir tête à la montée du mauvais goût. Vous ne devriez arborer que des coiffures et des robes indépendantes — indépendantes de toute mode, veux-je dire. — Loin de vous plier au style du jour, on devrait voir un style naître de vos exigences, et c'est vous enfin dont il faudrait que le goût régît les façons du monde, au lieu qu'on vous voie les adopter comme la première venue. C'est abdiquer qu'agir de la sorte et je ne puis supporter que vous vous y résigniez si aisément, vous qui auriez le pouvoir — nul de vos admirateurs ne me contredira — de contre-balancer seule les ridicules aberrations du siècle. Or vous savez très bien que vous le pourriez faire. Cependant, pour vous défendre d'adopter un parti si héroïque, lorsque je vous y engage, vous prenez toujours les dehors d'une modestie feinte qui cache mal le penchant instinctif et secret que vous nourrissez pour tout ce qui est de la mode. Puis comme vous sentez bien que le terrain où vous vous risquez n'a point de solidité et n'offre aucun appui, vous le quittez et vous alléguez que la mode actuelle, coiffure et vêtements, par son extrême commodité, présente une parfaite convenance aux nécessités de la vie contemporaine.

L'argument est sans poids ni force. La mode et le commode ne sont point accoutumés d'aller ensemble. Jamais ils ne s'accordèrent; ce n'est pas aujourd'hui qu'ils commenceront, et s'ils formaient un tel dessein, c'est par la chaussure qu'ils l'aborderaient. Tant que les femmes s'avanceront dans la vie, montées à toute heure sur de ravissants souliers de bal, hauts, découverts, qui ne maintiennent point le pied, qui ne favorisent point la marche, qui défendent la course et exposent les fragiles chevilles à se tordre, elles ne seront pas reçues à soutenir que la recherche du commode les guide dans l'étude de leur costume.

En outre, et c'est là qu'il faut bien insister, aucune

époque n'a moins fait que la nôtre aux femmes une nécessité de se vêtir commodément. Depuis l'origine des temps, jamais jours ne furent si favorables que les nôtres aux incommodités du costume. C'est quand l'égout des eaux se faisait par le milieu des rues mal pavées, c'est quand on devait parfois recourir aux bons offices d'un passeur costaud pour les traverser qu'il eût été urgent d'aller court vêtues. Sur nos trottoirs unis et doux, sur les chaussées élastiques de nos larges avenues, rien ne s'opposerait à ce que vous fussiez toujours en jupes traînantes comme dans un salon.

Vous mettez en avant l'entassement dans le métro. J'évoquerai pour vous une époque où c'est dans les rues mêmes que l'on s'entassait. Souvenez-vous, dans ce qui subsiste de l'ancien Paris, de ces ruelles si étroites que le passage d'une voiture suffit à y coller le passant au mur. Imaginez ce que pouvait y être le moindre concours de populaire. Souvenez-vous des écrasements de la place de la Concorde — alors place Louis-XV — et qui furent tels qu'ils entraînèrent la suppression à jamais déplorable des fossés qui l'entouraient. Ou bien représentez-vous une cohue élégante se pressant par exemple rue Quincampoix et alentour pour spéculer dans les affaires de Law, et dites de bonne foi s'il n'eût pas été plus urgent pour les femmes de ce temps de vivre en chemise, comme les nôtres, et non pas en robes à paniers comme vous savez bien qu'elles étaient.

Vous alléguez les sports, comme si vos contemporaines et vous, eussiez inventé de vous mouvoir et de vous agiter. Mais pour ne s'être point appelés sports, les exercices du corps ont été de tout temps pratiqués par les dames, et de façon bien plus suivie que vous ne le faites. Songez que pendant des siècles l'habitude du cheval fut une nécessité pratique. On voyageait ainsi, bien loin de ne trouver à ce jeu que la distraction d'une matinée. Et quand bien même le cheval n'eût été qu'une mule

comme celle de Dame Pluche, c'est alors qu'il eût été opportun d'adopter une tenue masculine, de renoncer aux jupes flottantes, aux voiles de têtes, d'aller même jusqu'à prendre l'habitude de monter à califourchon si cela eût constitué d'authentiques commodités. Mais les dames mettaient alors la vue de leurs jambes à trop haut prix pour se résoudre à de telles déterminations. Et d'ailleurs vous savez bien, encore que leurs sports ne s'appelassent ni le golf, ni le tennis, que M^lle de Montpensier, que M^me de Chevreuse, et que toutes les élégantes Frondeuses n'étaient ni moins sportives, ni moins entraînées que nos illustrissimes championnes. Ce n'est cependant qu'à la génération suivante que les dames du XVII^e siècle se coupèrent les cheveux.

Vous me dites que la femme qui conduit elle-même sa petite Citron doit n'être pas gênée dans ses mouvements. Souvenez-vous, je vous prie, de Marie Mancini telle qu'on la voit sur l'une de ces gravures qui nous ont si souvent divertis. Vous savez ce que je veux dire, et que je fais allusion à cette suite d'images romantiques que vous possédez, et qui sont inspirées du *Cinq-Mars* de Vigny. Sur l'une d'elles, où Cinq-Mars rencontre Marie à la chasse, cette princesse est assise sur le marchepied du carrosse de la reine en lapin, comme disent nos automobilistes, en reprenant une antique locution parisienne. Pensez-vous, si l'on voyage en lapin, qu'il soit moins nécessaire d'avoir les mouvements aisés dans un carrosse Louis XIII que dans une Amilcar? J'opinerais pour le contraire.

Croyez-moi, croyez-moi, jamais époque, jamais condition de vie tant que les nôtres ne se seraient prêtées à des modes incommodes. Voyez plutôt comme vous voyagez. En moins d'une nuit, le Pullmann ou le sleeping vous mettent au bout de la France, dans un vrai fauteuil, dans un vrai lit. Comparez ensuite vos déplacements à ceux de M^me de Sévigné, à qui il fallait une semaine pour gagner la Provence ou la Bretagne dans sa chaise de

poste, et dites en toute sincérité à laquelle de vous ou d'elle s'impose avec le plus d'urgence la nécessité d'une mise commode.

J'admets cependant qu'aux midinettes que leur bon ami emmène le dimanche derrière sa motocyclette, et qu'on voit sur les routes, écarquillées comme des grenouilles, un excès de costume et de juponnage serait de quelque encombrement. Mais s'il fallait que toute la société adoptât ce qui convient à ces créatures, assurément aimables, nous nous retrouverions placés en présence d'un nivellement par le bas qui serait, comme tous ses pareils, proprement insupportable. Aussi bien n'est-ce point la commodité des midinettes qui ont un ami motocycliste qui vous détermine dans vos ajustements.

Non, rien de ce que vous faites ne s'explique que par le caprice. On n'y saurait trouver ni motifs, ni raison, c'est la mode : il suffit, — la mode toute-puissante, éperdument contagieuse comme le choléra ou comme la lèpre. On ne devrait donc pas en discuter, pas plus que de ce qui échappe au raisonnement comme à la raison. D'où vient que cependant on se laisse aller à le faire, et que l'on veuille épiloguer sur cette mode-ci quand on ne le fit point sur tant d'autres. C'est que l'on y découvre certains traits qui jettent une vive lumière sur le caractère moral de ce siècle.

Que les commodités que leur mise leur accorde soient ou non nécessaires aux femmes, il n'importe, elles les veulent et les ont. Or, c'est une bien grande étrangeté que de les voir à ce point préoccupées de leurs aises dont elles se soucièrent peu pendant des siècles et des siècles de siècles où elles s'accommodaient d'être gênées de mille manières. Leur beauté seule leur importait alors. Elles savaient qu'il faut souffrir pour la gagner ou pour la mettre en valeur. S'il faut admettre que l'entretien d'une riche chevelure était souffrance, elles refusent aujourd'hui de souffrir. Elles renonceront bientôt tout à

fait à être belles — et c'est bien elles qui seront les premières punies.

Cette exigence des aises, cette recherche des plus basses commodités, ce besoin de se sentir aussi bien libérée de la contrainte du corset que dégagée des ajustements et de toutes les disciplines de la parure, tout cela apparait comme le fait d'un sybaritisme, et s'il faut parler plus librement, d'un égoïsme qui a de quoi inquiéter. C'est un laisser-aller, un débraillé auquel rien n'oblige. On l'adopte librement, en pleine connaissance de cause. Quand on refuse si catégoriquement de se soumettre aux plus bénignes contraintes, comment pensez-vous que l'on acceptera celles qui sont plus sévères? Vous le savez aussi bien que moi, et que personne ne veut plus admettre aujourd'hui la moindre obligation. On envoie tout promener. C'est pourquoi la société chancelle sur ses bases et menace ruine. Ce qu'on poursuit d'ailleurs, c'est beaucoup moins des aises matérielles que des commodités morales. Ce n'est point aux entournures que la femme refuse d'être gênée, c'est dans toutes ses démarches et dans toutes ses activités. Un éperdu besoin d'affranchissement l'a saisie, comme si elle s'était récemment encore trouvée esclave. Elle veut plus que jamais, suivant une expression ridicule et périmée, vivre sa vie. Elle le crie. Elle affiche sa volonté de cent façons et croit que les plus extérieures, celles du costume, sont celles où se marque le mieux son appétit d'émancipation.

Je ne me donnerai pas le ridicule d'épiloguer plus amplement sur ce sujet, et ne veux point me mettre à parler des malheurs du temps à propos d'une façon de se coiffer qu'adoptent les dames. Je ne veux pas faire croire que ceci soit la cause de cela, ni que je le croie. Il me suffit bien que c'en soit le signe et qu'on le sache : il faut voir clair. Il n'y a pas tant de caprice dans les choses que l'on serait enclin à l'imaginer. Elles se tiennent au contraire avec rigueur et conséquence, et les modes dé-

centes ne fleurissent que dans les temps où les mœurs sont retenues par l'honnêteté, ou bien, ce qui vaut mieux encore, par l'hypocrisie. Vous protestez? Vous ne voulez pas entendre louer l'hypocrisie. Ne lui doit-on pas cependant des voluptés beaucoup plus aiguës que celle que fournit le relâchement? Le plaisir a besoin d'ombres et de cachettes, de dissimulation même. Quant à ce qui concerne la chose publique, nul n'ignore que les grandes époques sont les époques hypocrites : le siècle de Louis XIV, l'Empire, l'ère victorienne. En dépit de leur primauté morale, la franchise et la sincérité ne mènent à rien de bien fameux dans les mœurs ni dans la politique. Elles sont trop faciles à pratiquer pour que l'on en puisse attendre beaucoup de bien : elles sont naïves. Bien plus, elles marquent un retour à la sauvagerie avouée. Et c'est bien par sauvagerie que les femmes vont et viennent demi-nues sous le regard placide des hommes indifférents.

On doit en effet supposer que cet étalage d'attraits secrets que l'on dispose sous leurs yeux agit bien peu efficacement sur leurs sens. Autrement pourraient-ils vivre, ce qui s'appelle vivre, dans la société constante de leurs compagnes dévêtues, ou faut-il croire que tous ces trésors perdent leurs pouvoirs en se trouvant constamment divulgués. De quelque façon que l'on pose ce problème, il inquiète, car il montre une singulière transformation dans les rapports des sexes. Bien peu de chose quand ils étaient normaux suffisait à éveiller la concupiscence. Quand Verlaine parle *de bas de jambes trop souvent interceptés,* on sent qu'une flamme s'allume dans son regard, et l'on se souvient que Musset devait se borner à imaginer la jambe des passantes d'après leur pied :

Et quand on voit le pied la jambe se devine.

D'après le dessus du genou, nos contemporains ne prennent la peine de rien imaginer outre. Il faut donc leur

supposer une froideur incroyable et l'on peut croire que c'est pour la vaincre que les femmes s'exposent de plus en plus indécemment à leurs regards. Mais le calcul est étrangement faux. Les sens se perdent, et je n'en donnerai pour preuve que cette chasteté croissante des jeunes gens, phénomène curieux qui ne déconcerte pas moins leurs aînés que leurs pères, et dans lequel on ne pourrait voir l'effet d'un progrès moral que si d'autres valeurs et d'autres mérites, que si d'autres conditions le venaient corroborer. Pour moi, je n'y vois qu'un signe supplémentaire de cette froideur et de ce caractère blasé qui habite au plus profond des hommes de notre temps.



Faut-il aborder encore un autre sujet et se risquer dans des régions dangereuses, sinon sur des écueils? Cette hauteur de vues que vous montrez en toutes choses, cette manière sereine dont vous envisagez tous les problèmes m'y autorise, et je pénétrerai donc dans un domaine dont on ne peut plus dire qu'il est interdit puisque l'on y voit foule. Vous me comprenez déjà, je l'espère, à demi-mots.

J'ai mis tout à l'heure en doute l'ardeur des sens de nos contemporains. Je crois que l'on peut pareillement douter de la direction générale de leur sensualité. Si l'époque que nous traversons ne se range point parmi celles où la femme triomphe, c'est que les hommes aiment beaucoup moins les femmes. Il y en a énormément qui sont... je cherche un mot. Ne croyez pas que je le fasse par pudeur. Je veux parler et ne m'en cache point de ce sujet que Proust et Gide (André) ont popularisé vingt-cinq ans après Willy au grand dam du populaire. Je sais parfaitement comment les choses se nomment et ne crains point d'user de leur nom, mais je me heurte en vérité à une question de lexique, car ici le nom des choses me déplaît encore plus que les choses. *Homosexuel* porte en soi quelque chose d'allemand qui doit troubler

le lecteur français. *Pé...* ce mot est trop scandaleux pour que je puisse l'écrire jusqu'au bout. *Non conformiste* donne une impression de sectarisme religieux : on dirait d'un schisme et cela détourne l'esprit du point où on veut le mener. Evoquer *Sodome,* comme Henry d'Argyl ou comme Proust même, me semble d'une emphase extrêmement démodée. Parler de *Beau Vice* me semble inadmissible, même par antiphrase. Reste *uranien* que mes souvenirs tout à coup me suggèrent. C'est un mot de bonne apparence française, il a une sonorité voilée, un peu triste, qui lui donne de la discrétion,et comme huit personnes sur dix l'ignorent, on n'a pas l'impression de lâcher une inconvenance quand on le prononce. J'en userai donc, s'il vous plaît, pour vous redire que les hommes d'aujourd'hui aiment beaucoup moins les femmes et qu'il s'en trouve un très grand nombre pour être uraniens. Un grand nombre, mais non pas tous, ni peut-être même la majorité, mais une de ces minorités agissantes qui mènent le monde. Il n'existe plus personne qui puisse vivre dans la sainte ignorance de leur aberration, et de ce fait elle passe pour beaucoup plus répandue qu'elle ne se trouve être réellement. Ce n'est, je le sais bien, qu'un épisode de l'histoire des mœurs et qui n'est pas inédit. Il passera comme ont déjà passé ceux qui le précédèrent et qu'il répète. Les bons conformistes — que j'estime et que j'aime comme moi-même — peuvent se tranquilliser, et modérer leurs protestations : leur triomphe final est assuré. En fin de compte, c'est toujours eux qui croîtront et qui multiplieront : ils tiennent le bon bout.

Mais, cependant, que voulez-vous que fassent les femmes dans ces conjonctures, et tant que dure cet état de choses? Elles voient l'homme se détourner d'elles. Elles se font hommes pour se défendre et pour le ressaisir.

Pour vous qui, malgré vos cheveux coupés, êtes à l'antipode de vous croire homme, mais qui demeurez au contraire radieusement femme, et puissamment, ce darwi-

nisme de circonstance vous fait hausser les épaules. Tout darwinisme produit d'ailleurs assez facilement cet effet, car les gestes des espèces se laissent si malaisément et si peu saisir que lorqu'on y fait allusion, on paraît toujours nager dans l'humour et dans la supposition. A certaines époques, on croit bien cependant avoir saisi des mouvements généraux qui semblaient les procédés de défense de la race. Quand, par exemple, dès avant la fin de la guerre, on remarqua que les mariages tendaient à se contracter entre individus beaucoup plus jeunes qu'auparavant, quand on vit baisser de façon notable la moyenne de l'âge nuptial, ne se fut-on pas trouvé bien fondé à prétendre que par ce moyen l'espèce tendait à se restaurer de ses blessures et de son épouvantable hémorragie?

Sans doute tous ces jeunes gens, toutes ces jeunes filles, pleins de la présomption de leur âge, croyaient prendre délibérément leurs responsabilités. Ils avaient l'impression d'agir librement en engageant leurs destinées dès leur aurore et se seraient trouvés décontenancés, peut-être même humiliés, si l'on avait tenté de leur dire que l'espèce délibérait en leur place, et que c'était leur soumission à des lois particulièrement obscures qu'ils prenaient pour leur liberté.

Leur sentiment compte peu. Arguez de la transformation des mœurs, de la nouveauté des usages, de la désuétude des coutumes, arguez même des caprices de la mode, vous n'opposerez rien de très solide à ce mouvement aveugle d'une race qui se défend et qui trouve parfois de foudroyantes ripostes où l'on s'y attendait le moins.

Ainsi, et tout de même, l'espèce sent un danger dans l'uranisme croissant; aussitôt la femme de se métamorphoser pour parer le coup. Plus de hanches, plus de seins, plus de cheveux; et pour que ce caractère des mœurs de notre temps gagne aux yeux de l'observateur une

évidence plus sensible encore, nous apprenons, et c'est vous, chère Amie, qui me le dites, que le maître de la plus choquante de ces modes à l'envers est uranien patent.

Je me souviens encore de la verve avec laquelle vous m'avez dépeint l'antre obscur où il tond les femmes. C'est, je crois, un entresol inconfortable, bas de plafond, installé sans luxe ni raffinements, où se précipitent en foule les plus ravissantes femmes de Paris et des deux mondes. Princesses et bourgeoises, milliardaires et lionnes pauvres, femmes de quelque chose et filles de rien y jouent des coudes sans obtenir un regard de ce puissant du jour. Sagement, de longues heures durant, elles attendent leur tour, et que l'un de ses subalternes ait le loisir de les accommoder. Pour le surplus, je n'insiste pas sur le prix qu'il met à de tels soins, ni sur les ardoises où le rusé coiffeur allonge interminablemet la dette des imprudentes qui se laissent entraîner chez lui à une dépense qui excède leurs possibilités.

De tels faits confondent l'imagination. Bathylle pare les femmes et affiche en le faisant le mépris comme la jalousie qu'il nourrit pour elles, car on ne sait si la façon dont il les arrange cache son désir de les défigurer, en les dépouillant d'attraits avec lesquels ses idéaux ne peuvent rivaliser, ou s'il faut reconnaître un effort instinctif pour les dénaturer, pour les rendre semblables à ce qu'il chérit, comme s'il voulait les rendre abominablement pratiquables aux exigences de sa propre nature.

Mais je me laisse entraîner sur un étrange terrain et votre nouvelle coiffure, chère amie, me conduit à de bien singulières dissertations. J'ai beau savoir que ce dont je parle est admis dans les conversations de la bonne compagnie, c'est avec malaise que j'en discours. Je ne saurais m'étendre davantage sur cette triste matière. Aussi bien que pourrais-je ajouter à ma plainte? Quelles nouvelles réflexions pourrait m'inspirer ce qu'il faut bien appeler

l'abdication de la femme? Vous avez beau vous imaginer que vous maintenez toujours intacte votre souveraineté, le sceptre glisse de vos doigts, la couronne est déjà chue de votre front. Vous vous êtes ravalée au niveau de l'homme. Vous êtes descendue à son égalité. C'est un grand événement, et l'un de ceux qui donnent à notre siècle sa triste couleur. Je ne pensais pas qu'il dût se réaliser si tôt, et, quoique les prophètes l'eussent annoncée, je ne croyais pas si proche l'*époque qui survit à la beauté*.

C'est Mallarmé, vous le savez, qui a prononcé cette parole, dans l'un de ses plus beaux poèmes dont le titre est : *Le Phénomène futur*. Il le déroule dans une époque semblable à la nôtre, où les femmes n'ont plus de charmes, ni de beauté, ni de cheveux, où les hommes n'ont plus de nerfs ni d'appétits. L'abrutissement général règne. Or, dans une fête publique, à la devanture de sa baraque, un charlatan ameute la foule, annonçant le merveilleux phénomène qu'il va lui montrer : c'est une femme, une vraie femme, une femme des temps antérieurs à la décadence du monde.

« J'apporte, dit-il, et le poète, le devin, parle par sa bouche... J'apporte vivante et préservée une femme d'autrefois. Quelque folie originelle et naïve, une extase d'or, je ne sais quoi, par elle nommé sa chevelure, se ploie avec la grâce des étoffes autour d'un visage qu'éclaire la nudité sanglante de ses lèvres; à la place du vêtement vain, elle a un corps, et les yeux semblables aux pierres rares ne valent pas ce regard qui sort de sa chair heureuse, des seins levés comme s'ils étaient pleins d'un lait éternel, la pointe vers le ciel, aux jambes lisses qui gardent le sel de la mer première. »

Femmes, femmes qu'avez-vous fait de l'extase d'or ou de nuit nommée par vous chevelure? Qui nous eût dit que le phénomène futur que Mallarmé, le grand vaticinateur, annonçait, mais qu'il reculait, par bienveillance,

dans un avenir indéterminé, deviendrait une réalité dans notre temps à nous, ses propres fils?

Qui eût pensé que ce serait dans nos jours qu'une femme parée des plus réels attributs de son sexe pourrait faire figure de *phénomène,* de phénomène présent.

Ah! chère amie, donnez-vous la gloire d'être ce phénomène attendu, d'être ce beau monstre séduisant. Laissez, je vous en conjure, renaître autour de votre tête l'extase originelle, l'étoffe vivante dépeinte par le poète. J'y suis personnellement intéressé, non seulement pour la raison que j'ai dite au début de cette lettre, mais pour ce que vous m'avez un jour promis, si le caprice vous venait de ressusciter vos cheveux, ou si le reflux de la mode vous le commandait, de me laisser croire que ce serait uniquement par amitié pour moi que vous le feriez.

PIERRE LIÈVRE.

# POÉTIQUE DU CIEL

—

*Le Taureau, le Bélier, le Cygne, la Colombe,*
*L'Oiseau de Paradis, le Phénix et le Paon,*
*Ces astres dont le nom parmi mes rêves sonne,*
*Paissent-ils, volent-ils dans l'impalpable champ?*
*L'oiseau de Paradis est-il encor le prisme*
*Ailé de quelque froide et livide clarté,*
*Le Cygne nuageux vogue-t-il, comme une île,*
*Parmi les ondes d'or des astres épuisés?*
*De l'Antarctique blanc où le Caméléon*
*Guette la Mouche qui vole dans le Tropique,*
*Du Dauphin au Navire, à travers les trillions*
*De lieues de la Nuit, les récifs magnétiques,*
*Qu'y a-t-il, que font donc si haut les Lévriers,*
*Le Renne, les Poissons, le Renard, la Grande Ourse,*
*Le Vautour, le Lézard, le Lion, l'Aigle altier,*
*Dans cette arche d'argent qui, sur nos têtes, tourne?*
*Car ce ciel, enchaîné à ses rythmes sans fin,*
*Ces mondes dont se tord la chevelure en flammes,*
*Ces nuages, amas d'univers en chemin,*
*Ces planètes au ciel en fulgurantes danses,*
*Ces nébuleuses bleues qui percent à travers*
*L'Infini, tourbillon que remuent leurs spirales,*
*Des gouffres où les gaz, les métaux, les éthers,*
*Soufflent des incendies et creusent des tornades,*
*Tout cela n'est pour nous que songes, souvenirs;*
*L'Homme a nommé Persée, La Chèvre, Bételgeuse*
*Un astre dont l'éclat met mille ans à venir;*
*Il a peuplé de Dieux, de Déesses rieuses,*

*L'hélium incandescent et le titane en feu*
*Et Diane, Céphée, La Vierge, Bérénice,*
*Ce qui rutile, explose et crève, il l'a vu bleu*
*Avec des noms de femme et des regards complices!*
*Ainsi, tout près de moi, je sens ce ciel humain,*
*Moi aussi je vous suis, visages sous vos voiles,*
*Le cœur sombre et les yeux de vos diamants pleins*
*Je prononce vos noms et je vous parle, étoiles :*

### I. — *LA GRANDE OURSE, LA PETITE OURSE*

*Elles glissent le soir dans ces vergers de miel*
*Et tandis que, frissons dont tremble tout le ciel,*
*Les étoiles, troublées, de leurs ruchers s'envolent,*
*Chaque ourse se nourrit des rayons qu'elle voie.*

### II. — *ETOILE POLAIRE*

*Toute petite fille, en l'épouvante claire*
*De sa trop longue nuit boréale, la frêle*
*Etoile sent rôder l'ourse immense autour d'elle,*
*Et j'ai vu scintiller ses pâles pleurs qui gèlent.*

### III. — *CROISSANT DE LUNE*

*Les astres chaque soir se lèvent graves, puis,*
*Guide lent, bienveillant, familier de la nuit,*
*Un croissant perce l'ombre, ivoire blanc, défense*
*De l'éléphant, berger de ces troupeaux immenses.*

### IV. — *LE NAVIRE*

*Etoiles pavoisées de lueurs, le Navire,*
*Parmi les chaudes eaux de son ciel austral, vire*
*Et l'on voit scintiller sur la lointaine houle*
*Ses feux verts balancés par l'irréelle poupe.*

V. — *LA LYRE*

*Au ciel extasié sonne la grande Lyre :*
*Strophes de la lumière et des clartés, musiques,*
*Mais, avant que notre œil ait fini de les lire,*
*Comme des mots de craie, l'aube efface ces signes.*

VI. — *VOIE LACTEE*

*Dans les fêtes de nuit où ces bleus confetti,*
*Les étoiles lancées, pleuvent parmi les buis,*
*La Voie lactée, de quelle épaule nue, tombée*
*Traine, écharpe légère, aux buissons accrochée.*

VII. — LE DAUPHIN

*Poisson de nulle mer, du Pôle Arctique et blanc*
*Jusqu'au rebord du ciel où sont les seules vagues,*
*Voici que le Dauphin, astres rieurs, argents,*
*A rayé de son saut les grandes nuit étales.*

VIII. — *LE TAUREAU*

*Enorme, debout dans l'herbage étincelant,*
*Le Taureau veille sur ses troupeaux blancs d'Hyades :*
*Il les suit, son œil plein de grands reflets sanglants,*
*Son mufle bas, tordu d'un long désir d'étoiles.*

IX. — LA BALEINE

*La Baleine qui s'est nourrie, toute la nuit,*
*D'étoiles, millions de pâles infusoires,*
*Respire et le ciel d'or qu'elle achève de boire,*
*Comme un jet de clartés, l'évent l'épanouit.*

X. — *LE CYGNE*

*Quand tous les cygnes blancs, dans ton cœur, seront morts,*
*Regarde, sur le ciel, ce Cygne brille encor.*

*Embarque, tu le vois, sa nacelle est de neige:*
*Mystérieux vaisseau, il portera tes rêves.*

XI. — LUNE

*Lorsque la lune, au croissant rond comme une voile,*
*Appareille, léger vaisseau, que les étoiles,*
*Récifs battus, au ciel marin, toutes blanchissent,*
*Dans ce périple noir, si je pouvais la suivre!*

XII. — *COMETE*

*Lorsque, sirène au ciel, une comète émerge,*
*Avec sa chevelure à son front rebroussée,*
*Quel marin la suivra, dans sa nage éternelle,*
*De l'esquif Arachné ou du vaisseau Céphée?*

XIII. — *SYSTEMES PLANETAIRES*

*Cœur de l'arbre céleste, au centre est cette moelle,*
*Le Soleil, puis Vénus, et ces ligneuses couches,*
*Saturne, Jupiter, Mars en sang et la Terre,*
*Uranus et Neptune, écorce verte et rouge.*

XIV. — *L'OISEAU DE PARADIS*

*Tache de velours pourpre où brille une émeraude,*
*A l'azur noir, oiseau de paradis, tu voles,*
*Soleil de plumes qui, parmi tes pennes, tiens*
*Captifs l'or et le feu des arcs-en-ciel éteints.*

XV. — *LE CIEL*

*C'est une clairière singulière, le Ciel*
*Où la lune, parmi les nuages, ces arbres,*
*Et sur l'or répandu des genêts éternels,*
*Luit, cryptogame blanc d'une prairie sauvage.*

XVI. — *MERS LUNAIRES*

*Appels parmi le ciel est le nom de ces mers:*
*Golfe de la Rosée, des Iris, lacs des Songes.*
*Et le lac de la Mort lui-même parle clair*
*A notre cœur promis à ses finales ondes.*

XVII. — *REVOLUTIONS*

*Migrations de mille univers planétaires,*
*Passages par frissons, dont la lueur est l'aile,*
*Par quel instinct guidées volent ces hirondelles,*
*De retour, chaque soir, dans leurs déserts lunaires!*

XVIII. — *ERIDAN*

*Parmi le fleuve Pô, quand tombe Phaéton,*
*Jupiter, dans le ciel, met Eridan, lueur,*
*Et le pâtre, comptant les constellations,*
*Dans l'astre qui s'éveille a vu le dieu qui meurt.*

XIX.— *ETOILES FILANTES*

*Il est des désespoirs, même dans ces décors,*
*Des suicides blancs d'étoiles qui se lassent*
*Et qui, brisant avec leurs existences d'or,*
*Se jettent tout à coup, de douleur dans l'espace.*

XX. — *ANDROMEDE, PERSEE...*

*Andromède, Persée, Cassiopée, Pégase,*
*Légendes où le sang de Méduse encor coule,*
*Fables d'or qu'on retrouve à la divine page,*
*Papyrus que le soir entre ses doigts déroule!*

XXI. — *LA COLOMBE*

*Pour toute la douceur que ton nom pâle éveille,*
*Colombe de Vénus, sois aimée, monde blanc,*

*Que chaque soir revoit, volant et ramenant*
*Les amours, les baisers, les soupirs, les caresses!*

XXII.— *LE SAGITTAIRE*

*Archer au bord du ciel, la lune comme cible,*
*Rapide, il a tiré mille flèches. On voit,*
*Sur le corps frais et bleu des grandes nuits limpides,*
*Trembler, astre de sang, chaque trait maladroit.*

XXIII.— *QUARTIER DE LUNE*

*Argonaute perdu sous sa rieuse voile*
*La lune, à son quartier, émerge et, douce nacre,*
*Tente, aux îles d'argent, aux archipels d'étoiles,*
*Léger Nautile blanc, des traversées astrales.*

XXIV. — *L'ATELIER TYPOGRAPHIQUE*

*Ajoute-t-il encore à cette étrange page*
*Dont l'étoile est le mot, la planète une phrase,*
*Les constellations, les spirales, les astres,*
*L'Alphabet, à jamais pour nous indéchiffrable?*

XXV. — *LA VENDANGEUSE*

*Elle s'est arrêtée au bord du ciel et n'ose,*
*Face aux astres trop mûrs, aux soleils sur leurs treilles,*
*Tant la vigne est immense et belle sa récolte,*
*Toucher vos grappes d'or, étoiles éternelles.*

XXVI. — *PEGASE*

*Vol ailé du cheval fabuleux! Le croissant*
*De la lune n'est-il que le fer et l'argent*
*Du sabot dur, posé sur ton roc, Andromède,*
*Dans un jaillissement d'étoiles, étincelles!*

GUY LAVAUD.

# AU RIFF[1]

## CARNET DE ROUTE

—

*5 avril.* — De bonne heure debout, je rassemble tout ce qui me reste encore de vivres pour en envoyer une partie à Bouhem et remettre le reste à la prison de Temassint.

Je n'ai plus rien pour les prisonniers français de ce que j'ai apporté, mais leur ai acheté des œufs, des oranges, des noix et des nattes d'alfa pour qu'ils ne couchent pas sur la terre nue. Je vais leur porter tout cela après ma visite d'adieu à Abd el Krim.

Nous arrivons très exactement à l'heure dite à Sidi Abdallah ben Youssef. Je suis immédiatement reçu par le Sultan.

J'aborde de suite la question des prisonniers.

Abd el Krim me répond qu'il est au courant de ce que j'ai à lui dire, qu'il en a pris bonne note, mais qu'il espère que bientôt tous seront libres et n'auront plus besoin de mon aide.

Décidément, il doit y avoir quelque chose que je ne connais pas.

En ce qui concerne les prisonniers riffains, Abd el Krim serait heureux qu'ils soient mis dans des camps spéciaux et que je lui en envoie une liste.

Je lui promets formellement de le demander au Gouvernement du Protectorat et je l'assure que je considérerai comme un devoir de faire parvenir aux prisonniers riffains actuellement dans nos mains quel-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 685 et 686.

ques douceurs, comme il m'a permis de porter des vivres aux captifs qu'il détient lui-même.

Abd el Krim remercie chaleureusement.

Je lui demande la permission de le photographier, ce à quoi il acquiesce bien volontiers, mais il désire ne pas sortir de la tente. Je prends avec un petit appareil 4 1/2 × 6 deux photographies : un instantané et une pose, sans grand espoir de réussite, étant donné les conditions dans lesquelles j'opère.

Avant de me laisser partir, Abd el Krim tient à me répéter que les Riffains estiment les Français, sont désolés d'avoir été obligés à la lutte contre eux et appellent de tous leurs vœux la cessation des hostilités avec eux.

Il espère qu'il ne sera plus nécessaire que je revienne, mais en tout cas je puis considérer que les lignes riffaines me seront toujours ouvertes et que je serai toujours bien accueilli quand je voudrai venir.

Il ajoute que j'ai pu me rendre compte que rien de ce qui n'était pas strictement militaire ne m'a été caché; j'ai pu tout voir et tout entendre; on n'a pas cherché à me jouer la comédie ni à embellir la situation.

Ils ont eu confiance en moi comme j'ai eu confiance en eux, et il espère que ni d'un côté ni de l'autre on n'aura à le regretter.

Aussitôt que j'ai quitté Abd el Krim, je me rends chez les prisonniers français. Il y a trois jours que je ne les ai vus.

Je ne les reconnais déjà plus. Ils sont nettoyés, propres, ayant arboré chemises et chandails distribués les premiers jours. Ils ont fait une bonne consommation de bouillon et de lait. Grâce à l'argent que je leur ai laissé, ils se sont acheté des poulets le lundi de Pâques et, le jour de Pâques même, ils ont sacrifié un mouton.

Les trois malades dont je désespérais quelque peu

sont debout; je suis heureux d'entendre l'un d'eux me dire :

— Ah! maintenant, monsieur Parent, on ne mourra plus.

L'un des captifs, Salaün, qui a à présent très bonne mine, m'assure qu'il revient de loin. En effet, lors d'un déménagement du camp de prisonniers par un temps affreux, il était resté en arrière de ses camarades avec un autre jeune Français; tous deux absolument anéantis et n'ayant plus la force d'avancer. Leurs compagnons de misère les avaient portés jusqu'à épuisement de leurs propres forces. Salaün avait vu son camarade tué par les Riffains; quant à lui-même, il avait roulé au bas d'une pente presque à pic et les gardiens l'avaient laissé pour mort, privé de connaissance.

Le lendemain, les prisonniers français avaient demandé l'autorisation d'aller l'enterrer, autorisation qui leur fut accordée. On juge de leur heureuse surprise quand, arrivés à l'emplacement où Salaün avait glissé, ils le trouvèrent assis se frottant les yeux et ne sachant pas du tout ce qui s'était passé. Il n'avait aucune blessure grave et s'était bientôt remis.

Je me fais inviter par eux à déjeuner. C'est à qui me fera goûter les bonnes choses qu'ils ont reçues dans leurs colis individuels. J'en mange le moins possible, ne voulant pas les en priver. Pour payer mon écot, je leur distribue tout ce que je leur ai apporté : 4 kilos de café, 5 kilos de sucre, du thé, des œufs et des oranges.

J'ai apporté également 3 nattes d'alfa qui leur font vraiment plaisir, car à force de coucher sur la dure, ils ont des plaies aux hanches et aux coudes.

Nous conversons toute l'après-midi. Je rassemble les nouvelles lettres qu'ils ont écrites pour leurs familles et je leur déclare que, sans pouvoir leur donner des précisions bien nettes, je puis leur assurer que leur captivité touche à sa fin.

Quoi qu'il en soit, si leur libération devait tarder encore quelque peu, ils me verraient revenir, je leur en donne ma parole la plus sacrée.

C'est donc sans trop d'amertume et en les laissant pleins de confiance et d'espoir que je les quitte pour retourner à Temassint.

En sortant de chez eux, je rencontre Azerkane qui se confond en salutations et me répète, comme Abd el Krim, que je dois considérer le Riff comme mon domaine, et que j'y serai toujours le bienvenu. Je remarque qu'il reste un bon moment avec Si Bou Tahar, qu'il lui parle assez sèchement, tout en me regardant du coin de l'œil. Si Bou Tahar a l'air assez contrit. Je n'aime pas beaucoup ces simagrées et, dès que mon cicérone me rejoint, je lui pose aussitôt la question :

— Il y a quelque chose qui ne va pas? Azerkane t'a parlé de moi, que t'a-t-il dit?

Après s'être fait un peu prier, Si Bou Tahar me donne des explications. Voici ce dont il s'agit :

J'avais amené avec moi un phonographe et dix disques, sans être bien fixé, du reste, quant à l'emploi que j'en ferais. La situation des prisonniers était telle que je n'osais vraiment pas leur parler de ce phonographe, ce qui eût pu paraître une dérision; mais pendant le trajet, Si Bou Tahar m'avait demandé ce que c'était. Il m'avait informé que les malades et blessés riffains de « l'hôpital de Bouhem » seraient enchantés d'avoir un peu de musique.

Désireux de me montrer aimable, j'avais répondu que j'en faisais volontiers cadeau aux Riffains et Si Bou Tahar en avait fait part à Azerkane. Ce dernier l'avait pris de très haut, disant qu'il était inconcevable que j'ose offrir une machine à musique à des gens qui souffraient pour défendre leur pays contre l'ennemi et que j'avais grand tort de les prendre pour des enfants.

Assez vexé par cette comédie, je décide de manifester

très nettement mon mécontentement. Dès mon arrivée à la Mahakma de Temassint, je fais demander Azerkane au téléphone par Si Bou Tahar, et je le prie de lui dire très exactement ce qui suit : « J'ai cru faire plaisir aux Riffains en leur donnant un phonographe pour égayer un peu leurs malades, mais Azerkane a tort de croire que, ce faisant, je les ai pris pour des enfants. L'enfance est cruelle, mais les Riffains le sont bien davantage et aucune assimilation n'est possible. Quant au phonographe, s'ils n'en veulent pas, tant mieux; je le remettrai aux prisonniers français, qui, eux, ne sont pas uniquement des machines à manger, et dont je tiens à soigner le moral. » Si Azerkane me fait répondre que je suis libre de faire remettre le phonographe aux Français, si cela me fait plaisir.

J'en profite pour lui faire dire que je serais fort heureux de voir tenir la promesse qui m'a été faite de me renseigner sur le sort des trois artilleurs.

Il m'est répondu que ces derniers sont morts dans les tribus où ils avaient été amenés et qu'il ne peut pas me donner d'autres précisions.

Force m'est donc de me contenter de cette réponse.

Au cours de la soirée, je distribue de nombreux « fabors » aux gens qui m'entourent. Ils refusent très énergiquement, mais... en tendant la main. Je n'ose donner quelque chose à Si Bou Tahar et suis assez gêné. Je demande à Chbihi ce qu'il en pense.

Chbihi cause quelques minutes avec Si Bou Tahar et revient en me disant que ce dernier accepterait bien volontiers 125 pesetas.

La somme étant ainsi fixée, je n'ai qu'à m'exécuter, ce que je fais de bonne grâce, car Si Bou Tahar a toujours été fort obligeant et m'a rendu de précieux services.

★

*7 avril.* — Il est 6 h. du matin, nous sommes en route. Abd el Krim a bien voulu me donner un cheval qui me conduira jusque dans les lignes françaises et que je lui ferai retourner comme je le jugerai bon. Des mulets sont mis à la disposition de Chbihi et de Moulay Hamed; un autre mulet porte ma valise et les vivres qui nous seront nécessaires pendant le trajet.

Un soldat riffain nous accompagne. Il est entendu que nous ne reprendrons pas le chemin que nous avons suivi à l'aller, et nous nous dirigeons sur les gorges des Ighrouanen que nous gagnerons en passant par Souk el Arbaa de Taourirt.

Rien à signaler jusqu'à notre arrivée à Souk el Arbaa, où nous tombons en plein marché.

Une foule dense est rassemblée là; et j'imagine les ravages que feraient les avions dans cette multitude; mais Chbihi me fait remarquer qu'il y a des veilleurs partout et qu'en un clin d'œil tout cela peut disparaître. Au moment où nous arrivons à l'emplacement du souk, nous sommes croisés par un soldat riffain accompagnant un indigène dont les mains sont liées derrière le dos. Le prisonnier me salue très correctement en français.

Je le fais interroger par Chbihi. Il est, paraît-il, de Sidi Ali Bou Rokba, et a été pris sur un marché riffain où l'on croit qu'il se livrait à l'espionnage.

Il est conduit à Temassint.

Nous arrivons sur le souk où, est-il besoin de le dire, je suis l'objet d'une curiosité intense. En une minute, j'ai autour de moi quelques dizaines de mioches écarquillant les yeux. Je dois dire que je n'entends pas un mot malsonnant, que je ne vois pas un geste menaçant, et que tous restent d'une correction absolue. Mais subitement j'éprouve moi aussi un étonnement presque égal à celui des indigènes qui m'entourent.

Je ne me trompe pas, ce sont bien deux soldats français que je vois là-bas entourés de Riffains, avec lesquels ils partagent des oranges. Voulant à tout prix savoir ce qu'il en est, je pousse mon cheval à travers la foule, vers les deux militaires qui, en m'apercevant, ouvrent de grands yeux. Ils se lèvent, me saluent, et je les interroge immédiatement.

Ils me prennent, je crois, pour un de ces « fameux Européens » au service d'Abd el Krim. Je leur parle assez brutalement et ils m'avouent être des déserteurs du 4e bataillon d'Afrique. Ils s'inquiètent immédiatement du sort qui leur sera réservé, et me disent qu'ils espèrent bien ne pas être traités en prisonniers de guerre, puisqu'ils se sont volontairement rendus. Je les cravacherais bien volontiers. Ne pouvant le faire, je veux au moins les inquiéter et je leur dit :

— Vous allez être conduits à Temassint, mais il est fort probable qu'on vous livrera aux Français.

Ma déclaration ne leur fait évidemment pas plaisir et je me réjouis sans aucun remords de ma petite méchanceté, en pensant que d'ici à Temassint ils vont ruminer mes paroles, qui ne sont pas faites pour les tranquilliser.

Nous continuons notre route dans le lit de l'oued extrêmement encaissé et où la rivière trace des méandres très compliqués.

Sur une distance d'une centaine de mètres, à un certain endroit, nous traversons l'oued sept fois. Heureusement, il est très peu profond, mais le courant est assez violent. Nous arrivons vers les quatre heures du soir en vue d'un petit village, niché dans la verdure, ce à quoi on n'est pas habitué dans le Riff, et où nous attend le caïd Mohamed Ben Youssef, qui est chargé de me loger ce soir.

J'avoue que je me ressens de mes dix heures de cheval, et ce n'est pas fini; pour gagner la mechta du caïd, nous passons par de véritables sentiers de chèvres, des

à pic impressionnants et c'est absolument épuisé que je me laisse tomber sur le sol de la petite pièce où nous reçoit Mohamed Ben Youssef.

Je donne immédiatement à Chbihi l'argent nécessaire pour acheter les vivres, et le caïd nous sert en abondance du lait, des œufs et des fruits. Je m'endors presque aussitôt, mais, hélas, suis bientôt réveillé et obligé d'aller coucher dehors, pour échapper quelque peu à l'offensive des puces.

Avec ironie, au moment où je sors, le caïd me montre les fusils qui lui ont été remis par les deux déserteurs français, et en riant me demande si nous avons beaucoup de soldats comme cela dans notre armée. Je feins de ne pas comprendre.



*8 avril.* — J'ai naturellement passé une très mauvaise nuit et suis debout bien avant le jour.

Nous continuons à cheminer aujourd'hui par des sentiers de chèvres et j'avoue parfois que je ne suis pas à mon aise, car, avec mes chaussures, je glisse sur les rochers. Inutile, bien entendu, d'essayer de monter à cheval. Vers les huit heures, nous arrivons à une sorte de petit plateau dont il paraît que l'extrémité est gardée par des partisans français.

Le caïd Mohamed Ben Youssef m'a accompagné avec un sergent riffain.

Nous nous arrêtons alors, et j'en profite pour manger un peu, pendant que Chbihi donne au sergent quelque monnaie. Notre caravane s'est augmentée d'une unité, car après avoir quitté la mechta du caïd nous avons rencontré Abdeslem, un indigène ami de Montagne, qui était précédemment venu avec lui lors de son voyage.

Montagne était inquiet, car on lui avait dit que j'étais en danger.

Tandis que je prends quelque nourriture, des coups de

feu éclatent devant nous. Je n'ai pas de peine à me rendre compte, au bout de quelques minutes, que ce sont des partisans français qui s'amusent et tirent sur des blocs de rochers se dressant à quelques centaines de mètres de nous.

On voit que les munitions ne leur coûtent pas cher.

Je prends congé du caïd Mohamed Ben Youssef. Il voudrait m'accompagner plus avant, mais je juge inutile de le mettre en contact trop étroit avec les partisans, ce qui pourrait amener des incidents.

Il s'installe sur une pierre qu'il ne quittera que lorsqu'il nous aura vus en sûreté.

Je remonte à cheval, cheval blanc pour préciser ; Chbihi et Moulay Hamed laissent les montures qui les ont amenés à la garde du caïd Mohamed Ben Youssef, qui les renverra à Temassint, et je conserve un seul mulet portant ma valise.

Abdeslem, Moulay Hamed, Chbihi marchent à quelques pas devant moi et le mulet nous suit tout tranquillement.

A peine avons-nous fait cinquante mètres que cinq ou six coups de feu sont tirés sur nous. Je ne puis avoir aucun doute : une pierre vole en éclats à une dizaine de mètres à ma droite, quelques petits nuages de poussière se lèvent devant Moulay Hamed qui marche le premier.

Armé de mon cheich, et dressé sur mes étriers, je fais des signaux, tandis qu'Abdeslem, Chbihi et Moulay Hamed poussent des cris de reconnaissance. La fusillade s'arrête, nous nous avançons tranquillement.

Une vingtaine de mètres plus loin, elle reprend de plus belle et bien mieux ajustée cette fois. Chbihi reçoit une balle entre les jambes, et mon cheval a dû entendre un projectile siffler de bien près, car, inquiet, il se dresse et bat l'air de ses sabots. Je me demande à ce moment s'il vaut mieux descendre de cheval et nous tapir dans un

trou quelconque en attendant qu'on ait pu s'expliquer. Je suis d'autant plus surpris de la réception qui nous est faite, qu'à la demande même du commandant de la Région de Taza, je lui ai promis de rester huit jours dans le Riff et, à 24 heures près, on devait connaître la date de ma rentrée dans les lignes françaises.

Je décide néanmoins de rester à cheval, d'abord par amour-propre pour ne pas, devant mes compagnons, paraître avoir peur, et ensuite parce que c'est le meilleur moyen de me rendre plus visible, et par conséquent de me mieux faire reconnaître.

Une complication surgit. Le caïd Mohamed Ben Youssef et le sergent ont vu de loin qu'on nous tirait dessus; ils sont accourus en rampant et me demandent l'autorisation de riposter. Ils ont des ordres formels des autorités riffaines de ne pas se servir de leurs fusils, mais dans les circonstances présentes me demandent de leur donner des instructions.

Je les renvoie imédiatement d'où ils viennent en leur interdisant de la façon la plus expresse de tirer. Pendant tout ce temps, nous avons été en butte à la fusillade. Il n'y a qu'une chose à faire : avancer. Je m'aperçois à ce moment-là que Moulay Hamed a disparu. Se serait-il donc sauvé? Au moment où nous débouchons dans une sorte de petite prairie, le tir se fait plus nourri et plus précis à la fois, malgré signaux et cris. Je me demande vraiment à ce moment si nous en sortirons vivants.

Puis brusquement, plus rien. A ma grande surprise, j'aperçois, à 150 mètres environ, devant moi, Moulay Hamed ayant obligé un partisan français qui tirait sur nous à se mettre debout. Cet incident a arrêté la fusillade. J'en profite pour accélérer l'allure de mon cheval et j'arrive près d'eux. Immédiatement nous sommes entourés par cinq ou six partisans, qui hurlent à qui mieux mieux et dardent sur Moulay Hamed des yeux moins que rassurants.

Je prends mon revolver en main pour bien indiquer que je ne suis pas décidé à me laisser faire. Abdeslem de son côté a un fusil, Moulay Hamed et Chbihi ont chacun de vieux pistolets qui n'ont jamais dû fonctionner, je crois, mais qui néanmoins font de l'effet.

Je commence par « attraper » copieusement les partisans qui, sans l'initiative remarquable de Moulay Hamed, auraient fini par nous « descendre ». Moulay Hamed m'explique qu'il s'est jeté dans les broussailles et qu'il est arrivé sur les partisans derrière eux. Ils étaient tellement occupés à tirer qu'ils ne l'ont pas entendu et il a pu sauter sur l'un d'eux. Ils ont été si surpris qu'ils ont suspendu leur tir.

Ils ne s'excusent du reste pas et donnent comme prétexte à leur attitude qu'ils avaient pour instructions de tirer sur tout ce qui venait de la zone ennemie et que, par conséquent, ils n'ont fait qu'exécuter les ordres.

Je m'aperçois qu'il est inutile de discuter et nous continuons notre chemin.

Quand nous avons fait 50 mètres, un des partisans nous crie que, s'il voulait, à l'heure actuelle, il pourrait tous nous tuer et, pour nous en donner la preuve, il tire sur nous. Avec intention, il a tiré beaucoup trop haut; il a voulu certainement nous effrayer.

Je continue ma route sans autre incident vers le bureau de renseignements de Dar Caïd Mohand.

Abdeslem se refuse à m'accompagner, car, me dit-il, le capitaine lui a promis de la prison pour la première fois qu'il le verrait, et cela parce qu'il passe souvent les lignes.

Je n'insiste pas et nous convenons qu'aussitôt arrivé à Dar Caïd Mohand je renverrai à Abdeslem, qui sera resté à quelques centaines de mètres, mulet et cheval qui seront reconduits par lui-même en zone riffaine.

Au bureau de Dar Caïd Mohand, personne : tous les

officiers sont sortis; seuls quelques sous-officiers sont là qui, très gracieusement, m'offrent une collation.

Je puis téléphoner à Kiffane où justement une auto est disponible. Une heure après, je suis avec Chbihi et Moulay Hamed dans une Ford et j'ai le plaisir de voir à Kiffane le docteur de l'ambulance, qui est l'affabilité même.

Arrivé à Taza, je rencontre Bildgen, venu au-devant de moi.

Bildgen me dit que l'on a été très inquiet sur mon sort; que Montagne avait appris que les Gzennaia étaient très énervés; que les officiers de renseignements étaient, paraît-il, impuissants à les tenir en mains et que, dans ces conditions, mon passage des lignes présenterait des difficultés. Il avait aussitôt écrit au commandant de la Région pour lui faire part de ces renseignements et lui dire qu'il serait inadmissible qu'il puisse m'arriver quelque chose.

Je raconte alors à Bildgen la façon dont j'ai été « fusillé » à mon passage des lignes.

— Cela ne m'étonne nullement, me dit Bildgen, et Montagne n'en sera pas plus étonné que moi.

Je rends immédiatement visite au colonel commandant de la place, qui m'apprend que Gabrielli et un médecin, le docteur Gaud, sont à Taourirt, prêts à passer les lignes avec un convoi extrêmement important. Le colonel juge indispensable que j'aille les voir, pour leur faire part de mes observations, et met son automobile à ma disposition.

Il est entendu que demain matin à la première heure je partirai pour Taourirt.

Je puis, à l'hôtel, prendre un bain et me débarrasser de quelques parasites.

J'ai peine à me reconnaître dans la glace, tellement le soleil m'a bronzé.



*9 avril.* — J'arrive vers les 10 heures à Taourirt où je

fais la connaissance de Gabrielli, car, si j'avais correspondu souvent avec lui, je n'avais pas encore eu le plaisir de le voir. Gabrielli me présente immédiatement le docteur Gaud. Tout leur matériel est prêt à Aïn Amar, et ils peuvent se mettre en principe en route le lendemain à 11 heures.

Je leur donne tous les renseignements qui, à mon avis, peuvent leur être utiles. Le docteur m'interroge sur l'état sanitaire des prisonniers et, après que je lui ai exposé tout ce que j'ai vu, m'assure que mon manque de précautions dans mes visites aux prisonniers espagnols eût pu m'être fatal. A tous les symptômes que j'énumère, il reconnaît là sans aucun doute le typhus.

Quand je lui ai décrit les conditions dans lesquelles ces malheureux sont parqués, il a une exclamation :

— Pas un n'en reviendra.

Je suis un peu atterré, mais reprends espoir en songeant que dans les 48 heures lui-même y sera et pourra prendre toutes précautions utiles.

Je quitte ces braves gens, dont quelques heures ont fait pour moi des amis, et rentre à Casablanca.

★

Dès mon retour à Casablanca, mon premier devoir fut de faire expédier les lettres des prisonniers français et espagnols que j'avais rapportées.

J'apprenais en même temps, par la voie des journaux, que des négociations officielles étaient entamées avec les Riffains.

Il semblait donc que le rôle de la Fédération était terminé, puisqu'un convoi important, sous la direction du docteur Gaud et de Gabrielli, devait partir et que des pourparlers s'engageaient entre les Riffains, les Espagnols et les Français.

Mais j'apprenais presque aussitôt que ni Gabrielli ni Gaud n'étaient partis; que leur expédition devenait très

aléatoire et dans tous les cas était remise aux calendes grecques. Dans ces conditions, notre devoir était de faire tout notre possible pour ravitailler à nouveau les malheureux qui continuaient à souffrir dans le Riff.

La Fédération des Mutilés et Anciens Combattants décidait d'offrir officiellement au Gouvernement du Protectorat de se charger du ravitaillement des prisonniers français, espagnols et indigènes. Elle indiquait qu'il n'y avait ni un jour ni une heure à perdre si l'on voulait les sauver, et elle concluait en disant que dès à présent son président, qui revenait d'un séjour dans le Riff, se tenait à la disposition des négociateurs d'Oudjda pour leur donner tous renseignements nécessaires.

Cela parut sans doute inutile, car aucun renseignement ne me fut demandé par les plénipotentiaires.

Le Protectorat nous fit savoir que l'offre de la Fédération était acceptée en principe, et que l'on était très heureux que nous prenions en mains le ravitaillement des captifs. On me demandait en même temps d'être prêt à partir au premier signal.

Entre temps, je voyais le général Mougin pour lui demander la liste des prisonniers riffains dans nos mains et lui faire part des doléances d'Abd el Krim à leur sujet.

La liste m'était confiée et la permission de les ravitailler m'était accordée.

Sur ces entrefaites se produisait la rupture d'Oudjda et le Protectorat me demandait de partir avec le docteur Gaud immédiatement.

Nous n'avions pas le temps de constituer des stocks. Il fut entendu que nous prendrions en passant à Taourirt tout ce qui s'y trouvait. J'emportais de l'argent français et espagnol, l'argent français devant me servir à faire des approvisionnements à Nemours, où un torpilleur de l'escadre d'Oran devait nous prendre pour nous débarquer sur la côte riffaine.

★

*8 mai.* — A 3 heures du matin, je pars de Casablanca avec ma voiture. Je trouve à Rabat le docteur Gaud avec une auto de la Résidence, qui nous emmène à toute vitesse. Nous nous arrêtons à Meknès pour prendre un infirmier indigène, Abdeslem, qui nous accompagnera dans notre mission. Nous sommes vers les 15 heures à Taourirt où nous retrouvons Gabrielli.

C'est certainement un crève-cœur pour Gabrielli de ne pouvoir nous accompagner là-bas où il ferait très certainement du si bon travail. Du moins a-t-il voulu nous donner le maximum d'appui. Il a fait revenir d'Aïn Amar une partie des stocks qui y étaient entreposés, et le tout sera rapidement chargé sur une camionnette qui partira demain matin à la première heure pour Nemours.

A Gaud et à moi, il donne d'excellents conseils et de précieux renseignements sur l'état d'esprit des Riffains qui sont partis d'Oudjda, persuadés qu'on avait voulu les « rouler ».

Gabrielli connaît admirablement son Riff et la psychologie de ses habitants. Par le peu que j'ai entrevu lors de mon premier voyage, je puis comprendre combien cet homme voit juste et combien remarquable est sa documentation.

Au beau milieu de la conversation, on nous téléphone d'Oudjda. C'est M. Ponsot, ministre plénipotentiaire, délégué français à la conférence d'Oudjda, qui nous fait connaître qu'il tient absolument à nous voir le lendemain dans cette dernière ville. Dès à présent, il nous indique que Gaud devra se rendre à Oran pour s'entendre avec l'amiral Hallier qui met un torpilleur à notre disposition, tandis que je gagnerai moi-même directement Nemours pour constituer l'approvisionnement définitif nécessaire aux prisonniers.

Une demi-heure après, nouveau coup de téléphone pour

nous avertir que M. Ponsot, accompagné du délégué espagnol, M. Lopez Olivan, ne nous verra pas à Oudjda, mais au contrôle d'El Aioun (à mi-chemin de Taourirt et d'Oudjda) où il nous prie de les attendre. Est-ce que la comédie des ordres et contre-ordres va recommencer comme lors de mon premier voyage?

Dans la soirée, Gabrielli nous présente un jeune Riffain, Aissa, serviteur d'Azerkane, oublié à Taourirt par son patron, qui faisait partie de la délégation riffaine. Nous nous en chargerons volontiers et le ramènerons chez lui.



*9 mai.* — Nous quittons Gabrielli, dont les meilleurs vœux nous accompagnent, et sommes à 9 heures à El Aïoun où nous rejoignent bientôt MM. Ponsot et Lopez Olivan. M. Ponsot nous indique que nous devons prendre à Melilla un médecin espagnol, qui nous accompagnera, et du matériel sanitaire.

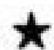
A midi nous sommes à Oudjda, où nous apprenons que, pour ne pas perdre de temps, le docteur Mosnier et son infirmier sont déjà partis pour le Riff, avec les délégués riffains rentrant chez eux à la suite de l'échec de la conférence.

Gaud prend le train pour Oran, tandis que je file sur Nemours. En cours de route, je suis rejoint par une automobile où les délégués espagnols du comité de secours de Rabat ont pris place, pour m'apporter quelques colis individuels pour leurs malheureux compatriotes retenus dans le Riff.

J'arrive sans encombre à Nemours, accueilli avec une bonne grâce cordiale par le capitaine commandant d'armes, qui met immédiatement à ma disposition des locaux, pour entreposer mes marchandises, et des hommes pour la manipulation.

Je retrouve à Nemours le jeune Aissa qui avait pris

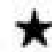
place sur la camionnette venue de Taourirt. Le commandant d'armes a l'obligeance de me faire préparer une chambre à l'hôpital où pendant la conférence d'Oudjda tout avait été aménagé pour recevoir les prisonniers dont on espérait la libération à ce moment.



*10 mai.* — Toute ma journée se passe en achats de toutes sortes. Je suis accompagné par le maire de Nemours et le commandant d'armes, qui ne ménagent ni leur temps ni leur peine pour me faire obtenir les marchandises de la meilleure qualité au meilleur prix.

Dans l'après-midi, un télégramme officiel d'Oran m'avise que le torpilleur *Sénégalais* me prendra le lendemain matin vers 11 heures.

La soirée se passe en causeries dont le caïd Haddou, un des délégués riffains à Oudjda, fait surtout l'objet, car il est fort connu dans la contrée.



*11 mai.* — De bonne heure, tous les colis sont acheminés vers le quai d'embarquement. Le *Sénégalais* est exact et, toujours grâce au maire de Nemours et au commandant d'armes, tout est chargé très rapidement. Je fais la connaissance du commandant d'Ythurbide dont l'amabilité n'a d'égale que l'obligeance des petits matelots de l'équipage.

Nous appareillons à midi.

Nous passons bientôt près des îles Zaffarines et ce nous est l'occasion de rappeler la prouesse du caïd Haddou qui, retenu prisonnier par les Espagnols, gagna la côte marocaine à la nage.

A 5 h. nous sommes à Melilla. Le commandant d'Ythurbide, en grande tenue, descend à terre pour rendre visite aux autorités espagnoles. Nous l'accompagnons

et sur le quai sommes reçus par le docteur espagnol qui doit venir avec nous dans le Riff.

Nous allons en sa compagnie chez le commandant de la Place, que nous ne trouvons pas, et nous échouons finalement dans un bureau où nous indiquons l'heure à laquelle le *Sénégalais* appareillera.

Nous décidons qu'avec le docteur espagnol nous allons examiner les approvisionnements qu'il a préparés, car il ne sait pas trop, nous avoue-t-il, ce qu'il doit emporter. Il n'est nullement au courant de la situation dans le Riff et je l'étonne en lui affirmant que le typhus fait des ravages parmi les prisonniers et la population riffaine.

Lorsque nous arrivons devant la montagne de colis que les Espagnols ont préparés, nous restons, Gaud et moi, absolument confondus.

Il y a là cinquante brancards, des caisses énormes pesant plus de cent kilos, des ballots de couvertures, etc. J'explique au docteur espagnol qu'il ne faut que des petits colis facilement transportables à dos de mulet. Bref, nous faisons un tri sérieux et seuls sont chargés sur le *Sénégalais* les articles et denrées vraiment indispensables.

Vers les onze heures, nous rentrons tous à bord, y compris le docteur espagnol et son infirmier, un jeune homme qui paraît intelligent et débrouillard.

★

*12 mai.* — De très bonne heure, nous sommes en vue de la pointe de Bou Skour, où il est entendu que nous essayerons de débarquer. Je me lève et souhaite le bonjour au docteur de Melilla qui est à côté de moi. La mer est houleuse et je ne suis pas à mon aise. Je remarque que le docteur a un air dolent. J'en conclus qu'il n'a pas le pied plus marin que moi et je le plaisante à ce sujet. Il m'affirme qu'il n'a pas le mal de mer, mais se trouve

indisposé. Il a de la température, 37°5, me précise-t-il, et éprouve de violentes douleurs intercostales.

Cela est vraiment fâcheux, juste au moment de débarquer et alors que rien ne faisait prévoir ce malaise soudain, puisque à 11 heures du soir, la veille, il était en bonne santé. Je préviens Gaud, qui, d'accord avec le commandant d'Ythurbide, dresse un procès-verbal constatant que le docteur, se plaignant de fièvre (37°5) et de douleurs intercostales, ne peut débarquer. Le docteur signe lui-même ce P. V. Nous serions désireux d'emmener le jeune infirmier espagnol, mais ce dernier, voyant que son chef reste à bord, refuse de nous accompagner.

Nous descendons dans un canot du torpilleur, et nous nous dirigeons vers la côte marocaine, éloignée de nous de quelques centaines de mètres.

Aissa, le Riffain, muni d'un porte-voix, hèle quelques personnages qui se trouvent sur les crêtes bordant le rivage, et l'on nous indique une petite plage où nous pourrons aborder, ce que nous faisons sans difficulté.

Deux Riffains en armes sont sur la plage; ils sont connus d'Aissa et nous font savoir que, dans quelques instants, le caïd de l'endroît sera là. On vient de l'envoyer chercher.

Effectivement, quelques minutes plus tard, un homme encore dans la force de l'âge se présente; il se nomme El Haddi, parle remarquablement le français et la première chose qu'il nous annonce est qu'il connaît fort bien Paris où il a séjourné.

Il marche difficilement, s'appuyant sur une canne; il paraît souffrir; nous apprenons en effet qu'il a un éclat d'obus dans l'épaule.

Il nous fait savoir qu'un de ses envoyés est allé téléphoner pour avoir des ordres et que nous n'avons qu'à attendre.

C'est ce que nous faisons, nous restons sur la plage.

Les matelots qui étaient venus avec nous dans le canot débarquent également et nous devisons gaiement.

Je prends quelques photographies. Les Riffains armés qui nous entourent s'y refusent tout d'abord, mais ne font plus de difficultés lorsque je leur ai montré l'agrandissément que j'ai pu faire de la petite photo d'Abd el Krîm, que j'ai particulièrement réussie et dont j'apporte un exemplaire au Sultan.

Vers les dix heures, l'envoyé du caïd El Haddi revient, mais c'est pour nous donner l'ordre à tous de regagner le bord avec les matelots qui nous ont accompagnés. Personne ne doit rester à terre.

L'arrivée prochaine du caïd Allouche des Bocoya nous est annoncée. Lorsqu'il sera là, nous pourrons revenir à terre et entrer en conversation avec lui.

Gaud et moi ne tenons nullement à retourner sur le *Sénégalais* qui, vu de loin, me paraît danser très désagréablement sur les vagues.

Nous insistons auprès d'El Haddi pour pouvoir rester à terre.

Il y consent après quelques difficultés. Les marins regagnent leur bord.

Nous causons quelques instants avec El Haddi, tout fier de montrer son érudition en ce qui concerne la France. Il se croit obligé, quand il parle du Sultan, de dire « M'sieur Abd el Krim ».

Il a l'air assez fatigué de la guerre et pas très désireux de continuer à se battre, mais, comme il dit lui-même, « M'sieur Abd el Krim seul est au courant de ce qu'il faut faire ».

Du *Sénégalais* on nous a fait parvenir quelques vivres que nous mettons à mal. Puis nous attendons.

Vers les deux heures, le caïd Allouche arrive. Il est réfrigérant au possible; il ne parle que par monosyllabes et nous indique que nous sommes autorisés à débarquer notre matériel.

Mais il précise que les matelots qui débarqueront les caisses ne devront avoir aucun contact avec les Riffains présents.

Je crois que cette décision est le résultat de la visite d'un avion espagnol qui nous a survolés, environ une heure auparavant.

Cette visite était vraiment intempestive.

L'après-midi se passe à débarquer toutes nos marchandises, et les Riffains nous font savoir que le docteur Mosnier et son infirmier, qui doivent regagner l'Algérie par le *Sénégalais* qui nous a amenés, ne seront là que le lendemain matin à 9 h.

Nous allons passer la nuit sur la plage à les attendre.

En effet, le déchargement terminé, le *Sénégalais* disparaît; il va chercher un abri plus sûr pour la nuit; nous ne le reverrons que demain matin.

Avec nos colis, les Riffains constituent une sorte de petite muraille adossée aux rochers et ils nous indiquent que nous pourrons reposer là.

Eux-mêmes s'installent non loin de nous et le caïd Allouche envoie l'un d'eux me demander si je n'aurais pas un peu de sucre à lui passer.

Je m'empresse de lui en donner un pain et vois là le gage de rapports moins tendus, car pendant l'après-midi le caïd ne nous a pas adressé la parole et s'est montré extrêmement distant et hautain.

★

*13 mai.* — Le *Sénégalais* est à l'heure, mais nous ne voyons arriver ni docteur Mosnier, ni infirmier.

Pendant que nous attendons, un incident caractéristique se produit.

Les Riffains qui nous gardent ont reçu l'ordre du caïd Allouche de ne pas nous approcher. L'un d'eux enfreint cette défense et vient examiner notre installation. Il est immédiatement arrêté et emmené. Mais, chose qui m'é-

tonne profondément, au moment où on l'éloigne, il se met à rire en disant :

— J'aime encore mieux la prison que la bataille.

Décidément le moral des gens de la côte n'est pas le même que celui des guerriers que j'ai vus lors de mon premier voyage.

Enfin, deux lettres cachetées nous arrivent, et l'on nous fait savoir que le docteur Mosnier reste dans le Riff. Nous sommes obligés d'ouvrir une des lettres pour savoir ce qu'il en est, puis remettons les missives au commandant du *Sénégalais*.

Rien n'est changé au programme; en principe, le *Sénégalais* reviendra à la pointe de Bou Skour le 27 mai pour prendre contact avec nous.

Quelque temps après, le *Sénégalais* appareille; nous sommes maintenant bien seuls dans le Riff.

Le caïd Allouche nous prévient que des mulets vont arriver et emporteront une partie de notre chargement ainsi que nous-mêmes. L'autre partie sera mise sous la garde du caïd El Haddi qui la fera acheminer par la suite sur Sidi Abdallah Ben Youssef où nous nous rendons.

En attendant, le docteur fait un pansement au caïd El Haddi et soigne deux ou trois Riffains assez gravement brûlés par les gaz espagnols.

Neuf mulets arrivent bientôt. Nous chargeons tous les médicaments, quelques vivres et partons sous la conduite d'un chef de convoi nommé Ali, vieillard débonnaire.

La route est assez facile, d'autant plus que pendant un certain temps nous suivons le « Trick Tomobile », qui est une piste assez large aménagée pour le passage des autos d'Abd el Krim et à laquelle ont travaillé pendant longtemps, paraît-il, les prisonniers espagnols faits à Monte Arruit avec le général Navarro.

Nous passons par Bouhem, tout à côté de l'atelier de

réparation de canons où travaille toujours Klems, qui nous salue au passage.

Nous longeons les deux marabouts où j'ai vu la première fois les prisonniers indigènes; les prisonniers sont toujours là. Je ne puis me rendre compte si des vides se sont produits parmi eux. M'ayant aperçu, ils sortent tous de leurs tentes en me saluant et me demandant des cigarettes. Mais leurs gardiens les obligent rapidement, à coups de crosses, à rentrer dans les marabouts. J'ai cependant le temps de leur crier qu'ils ne seront pas oubliés et que je leur apporte tout ce dont ils ont besoin.

Nous faisons ainsi huit heures et demie de mulet, sans désemparer. Depuis longtemps, la nuit est tombée lorsque nous arrivons au bas de la côte de Sidi Abdallah ben Youssef.

C'est avec étonnement qu'au moment où après avoir grimpé une pente assez raide nous nous arrêtons, je reconnais la fameuse maison camouflée où Si Bou Tahar avait eu le tort de me conduire la première fois que je devais voir Abd el Krim. Mais le Sultan n'y est plus et la maison sert très probablement à l'heure actuelle de magasin.

Dès notre arrivée, qui est faite aux bougies (une dizaine de Riffains nous éclairant de leur mieux), je suis pris à partie par un indigène qui paraît être le régisseur du lieu et qui, avant même que j'aie le temps de me dégourdir les jambes, me prie très sèchement de lui fournir une liste des marchandises que j'apporte.

Je l'envoie très carrément promener, et lui indique que la liste ne lui sera donnée que lorsque j'aurai pu voir par moi-même que tous les colis que nous avons apportés sont bien arrivés et en bon état.

Il grogne quelque peu, mais il voit que je ne suis pas décidé à me laisser faire et s'éloigne sans insister.

Pendant que je dénombre mes colis, je remarque parmi la foule des Riffains qui nous entourent un soldat

français en uniforme. Je l'interroge. C'est un déserteur allemand de la Légion Etrangère. Il était employé jusque-là par les Riffains; il paraît qu'on n'a plus besoin de lui et on va tout simplement le joindre aux prisonniers.

Le déchargement des mulets opéré, nous voyons arriver une dizaine de prisonniers espagnols, dont quelques-uns me reconnaissent. Ils sont chargés de nous monter une tente à quelques mètres de là.

En effet, on nous conduit peu après dans un petit champ d'orge qui se trouve un peu en contre-bas et où nous voyons la tente dressée. En route, je rencontre le caïd Mohamed Ben Youssef qui m'avait accompagné dans mon retour aux lignes françaises, lors de mon premier voyage, et qui, très triste, m'apprend que son « bled » est maintenant en possession des partisans du caïd Medboh. Je lui fais remettre immédiatement la lampe électrique que je lui avais promise quand j'avais été son hôte.

Rien dans la tente; ni natte, ni tapis. Gaud et moi protestons énergiquement et nous rappelons aux Riffains qui nous entourent que lorsque Azerkane, Haddou et Cheddi sont venus à Oudjda, on les a reçus de façon correcte. Une automobile était même mise à leur disposition.

Nous n'en demandons pas tant, évidemment, mais voulons néanmoins qu'on nous reçoive civilement. L'algarade produit son effet. On nous apporte des tapis, puis du pain et du thé.

Un personnage que je ne connais pas vient ensuite nous entretenir, nous disant qu'Azerkane était couché, qu'on ne nous attendait pas à une heure aussi tardive; que tout le monde est pris par la guerre, bref nous faisant des excuses.

Enduits de poudre de pyrèthre, nous ne tardons pas à nous endormir, après une journée aussi fatigante.

★

*14 mai.* — Nous sommes réveillés de fort bonne heure par un indigène qui nous apporte du thé et plusieurs sortes de gâteaux, dont de délicieuses pâtisseries au miel. Décidément, nous avons bien fait de protester hier soir. Le porteur du déjeuner nous annonce du reste qu'Azerkane viendra nous voir ce matin.

Je sors de la tente avec l'infirmier Abdeslem qui est d'un dévouement et d'une discrétion auxquels on ne saurait assez rendre hommage. Tandis que nous faisons les cent pas dans notre champ d'orge, nous voyons un Riffain armé escortant un prisonnier français porteur d'un sac vide. Je reconnais d'autant mieux ce prisonnier qu'il est habillé d'un caleçon et d'un chandail d'un vert à faire hurler. Ce chandail avait attiré mon attention lors de la distribution que j'avais faite lors de mon premier voyage et j'ai le souvenir précis de l'avoir remis au sergent Siméoni. C'est lui du reste qui est chargé de venir tous les matins chercher la nourriture de ses compagnons de captivité.

Il me salue de loin avec un air épanoui. Je le vois repartir vers la mechta des Français aussi vite que possible. Je présume qu'il est impatient de leur apprendre la bonne nouvelle.

Un Riffain s'approche, nous apportant des chaises, et nous annonce qu'Azerkane sera là dans quelques minutes.

En effet, il arrive bientôt et s'assied avec nous à l'ombre de quelques grenadiers. Avant même que la conversation ait été amorcée, survient le caïd Haddou.

Après les salutations d'usage, Gaud leur explique le but de notre venue dans le Riff. Azerkane tient à s'excuser tout de suite de la réception peu aimable qui nous a été faite la veille au soir et en indique les raisons par la conduite de la guerre, qui absorbe toutes leurs facultés.

Je demande des nouvelles d'Abd el Krim, et Haddou me répond que « l'Emir » va bien. Il paraît que depuis Oudjda il n'est plus question de « Sultan », mais simplement « d'Emir ». Puisque le terme est adopté, nous l'emploierons dorénavant.

Je remets donc à Azerkane la photographie de l'Emir, que je lui ai apportée, et la liste des prisonniers riffains détenus par les Français. Je lui indique en même temps les mesures qui ont été prises en leur faveur. Haddou et Azerkane me remercient.

Haddou nous indique que l'on va monter notre tente juste en face de la porte de la mechta des prisonniers français, avec lesquels nous pourrons librement communiquer. Dès que nous serons installés, il viendra causer avec nous.

Nous voyons alors arriver une dizaine de prisonniers français, chargés de démonter et de remonter notre tente. Je passe sous silence leurs effusions et la joie qu'ils éprouvent tous à me revoir. Ils affirment qu'ils étaient sûrs que je reviendrais.

— Dès que le baroud a recommencé, me dit l'un, nous nous sommes tous dit : Parent va sûrement s'amener.

Nous nous dirigeons sur la mechta où se trouvent les autres captifs, qui nous accueillent avec les mêmes transports, est-il besoin de le dire. Ils connaissent du reste notre arrivée depuis la veille au soir. Un de leurs gardiens, homme pratique, leur avait dit :

— Si je vous annonce une bonne nouvelle, que me donnerez-vous?

On avait discuté et décidé finalement qu'une bonne nouvelle valait bien trois mouchoirs. Le marché conclu, le gardien leur avait annoncé « que le Français qui avait un bras coupé était revenu ». Ils n'osaient encore trop y croire, mais Siméoni, le matin, au retour du ravitaillement, leur avait confirmé le renseignement.

Gaud leur demande immédiatement des nouvelles de

Mosnier; ils ne savent pas où il est, ils ne l'ont du reste vu qu'une fois. Une rapide visite sanitaire permet à Gaud de constater qu'ils ne sont pas trop mal en point. Je distribue les lettres que j'ai apportées.

Haddou arrive sur ces entrefaites et nous emmène, Gaud et moi, sous un figuier où nous pourrons causer à l'aise.

Il commence par nous dire que l'Emir n'était nullement disposé la veille à nous recevoir. Il avait été très fortement prévenu contre nous. On lui avait fait savoir que j'avais donné à des journaux, après ma première visite, des interviews sensationnelles au cours desquelles j'aurais dit pis que pendre sur son compte. D'un autre côté, on lui aurait affirmé que Gaud n'était médecin que de nom, alors qu'il ne faisait en réalité que de la politique et n'était venu au Riff que comme informateur.

Haddou nous certifie que personnellement il n'a jamais cru un mot de ces racontars. C'est lui qui avait été chargé de prendre des renseignements sur mon compte avant mon premier voyage et ces renseignements, nous avoue-t-il, avaient été excellents. J'en suis vraiment flatté ! Quant à Gaud, il avait fait sa connaissance à Taourirt et savait à quoi s'en tenir.

Il nous informe que les difficultés de l'état de guerre vont obliger les Riffains à nous traiter de moins bonne façon qu'ils ne l'auraient désiré. C'est ainsi que le Maghzen nous fournira le pain et que nous aurons à pourvoir au reste. Le caïd Amar, chef des gardiens des prisonniers, sera à notre disposition pour les achats que nous aurons à effectuer. Nous pourrons demander à un prisonnier français de faire notre cuisine.

Très amicalement, Haddou nous avoue qu'il a deux choses à nous reprocher. D'abord il trouve que j'ai eu tort de distribuer aux prisonniers français des lettres sans l'autorisation des Riffains. A cela je réponds en rappelant les paroles d'Abd el Krim lors de ma première

visite. Il est entendu que pour l'avenir je remettrai les lettres à Haddou lui-même.

Il regrette ensuite que Gaud ait pris des photographies le matin sans autorisation. Le docteur lui donne aussitôt l'assurance qu'il n'a pris aucune photographie depuis son arrivée à Sidi Abdallah et que c'est machinalement qu'il porte son appareil en bandoulière.

En résumé, Haddou nous confirme que :

1°) Nous pouvons voir librement les prisonniers français;

2°) Il nous est formellement interdit de distribuer des lettres;

3°) Il nous est interdit également de prendre des photographies;

4°) Il nous est interdit de soigner un Riffain quelconque blessé ou malade, homme ou femme, sans une autorisation écrite du Maghzen;

5°) Sous aucun prétexte nous ne devons nous éloigner de notre tente;

6°) Il nous est interdit de visiter les prisonniers espagnols.

Nous nous récrions vivement en ce qui concerne ce dernier point. Nous faisons en effet ressortir à Haddou qu'une mission humanitaire ne peut s'arrêter à une question de nationalité et que notre devoir strict est de nous intéresser autant aux prisonniers espagnols et indigènes qu'aux captifs français. D'un autre côté, il serait déplorable qu'on apprenne que les Riffains se sont refusés à laisser donner des soins aux prisonniers espagnols, alors que pendant mon premier voyage ils m'ont laissé toute latitude pour les secourir.

Nous indiquons de plus à Haddou que, si aucun Espagnol n'est avec nous, c'est que le docteur qui devait nous accompagner s'est trouvé souffrant au moment de débarquer.

Haddou nous assure de la façon la plus nette que, si

le docteur en question avait débarqué, il eût été reçu très courtoisement, mais reconduit immédiatement dans les lignes espagnoles.

Il convient en tous les cas que la mesure qui nous interdit de visiter les prisonniers espagnols n'est pas très heureuse, et il va s'employer de tout son pouvoir à la faire modifier.

Bien entendu, nous causons de la guerre et de la conférence d'Oudjda. Haddou me confirme ce que je savais déjà : que les Riffains auraient vivement désiré que la France servît d'arbitre entre eux et les Espagnols. Il critique la conférence à laquelle, selon lui, on a donné beaucoup trop d'importance, alors qu'il aurait fallu, suivant ses propres termes, « causer sous un arbre en savourant une tasse de thé ».

Il ne nous cache pas qu'il a été profondément désillusionné par la délégation française, qui lui a paru être à la remorque de la délégation espagnole. Selon lui, M. Olivan Lopez est un homme de tout premier plan et il ajoute textuellement :

— Cela m'a fait beaucoup de peine, monsieur Parent, de voir un général français roulé par un Espagnol.

Il se plaint aussi de ce que ni la France, ni l'Espagne, ne paraissaient savoir exactement ce qu'elles voulaient et il ajoute :

— On nous avait d'abord présenté quatre points : 1° Reconnaissance du Sultan; 2° Eloignement d'Abd el Krim; 3° Désarmement des tribus; 4° Remise sans condition des prisonniers; et en très peu de temps ces quatre points se sont changés en une douzaine. On voulait nous tromper, ou l'on ne savait pas exactement ce que l'on avait à nous demander.

Il nous explique comment il était impossible aux Riffains d'accepter de reculer de 7 kilomètres devant les Espagnols, « qui, depuis 300 ans, n'ont pas encore réussi à avancer sensiblement ».

Si les délégués, ajoute-t-il, avaient accepté cette condition, les femmes du Riff leur auraient à leur retour craché au visage et arraché les yeux.

Haddou ne se fait aucune illusion. Il continue :

— Il est certain que vous nous battrez et que vous nous écraserez, mais, au moins, nous n'aurons pas accepté de conditions infamantes.

Haddou parti, nous faisons porter dans la mechta des prisonniers français tous les colis que nous avons amenés avec nous de Bou Skour et qui, provisoirement, avaient été déposés dans l'ancienne maison de l'Emir.

Nous distribuons des vivres à nos compatriotes et nous causons longuement avec eux. Ils nous apprennent tout d'abord que le typhus a fait rage dans le camp des prisonniers espagnols de Boucalah. Les 18 officiers que j'avais vus à mon passage sont tous morts, ainsi qu'une centaine d'hommes.

Personnellement, je cause avec leurs gardiens auxquels je distribue un peu d'argent. L'un d'eux me fait savoir que cela marche mal pour les Riffains et que ces derniers jours ils ont eu de très grosses pertes.

Il m'explique qu'il s'est entendu avec un des prisonniers français pour, en cas de débâcle, gagner les lignes françaises au plus vite.

Je me hâte de leur dire que les opérations militaires ont été en effet désastreuses pour eux, que leur situation est bien précaire et qu'ils n'ont qu'une chose à faire : bien traiter leurs prisonniers, s'ils veulent être bien traités eux-mêmes, quand les Français seront là.

Dans la soirée nous parvient une communication d'Haddou, nous indiquant que nous avons l'autorisation de voir les prisonniers espagnols tous les trois jours.

Nous décidons de voir ceux de Sidi Abdallah Ben Youssef dès le lendemain matin.

Un des prisonniers nous fait cuire quelques aliments; nous nous couchons de bonne heure, puisque nous n'a-

vons rien d'autre à faire et que les sentinelles riffaines ne nous autorisent pas à nous éloigner de notre tente à plus de 10 mètres.

Gaud et moi nous nous consolons en nous récitant la tirade du « Pas prisonnier, mais... » de *l'Aiglon*.

PIERRE PARENT.

(*A suivre.*)

# UNE PAGE DE LA VIE DE P.-J. TOULET

## 1887-1889

—

J'ai connu Toulet entre sa vingt et unième et sa vingt-troisième année. C'est en 1887, à Alger, où je faisais mon droit, que pour la première fois je le vis, adolescent qui aurait poussé trop vite, long et mince, le haut du corps légèrement penché en avant, les yeux trop brillants dans un visage émacié, un peu pâle, qu'une fine barbe encadrait. Débarqué de la veille dans la Ville blanche, par un jour maussade de novembre où la pluie, alternant avec de brusques éclaircies, tombait en rafales hargneuses et drues, il s'était tout de suite enquis du quartier où logeaient de préférence les étudiants. Et c'est ainsi que péniblement, au long d'interminables escaliers, il avait atteint les hauteurs tranquilles de la rue Dupuch.

Nous occupions alors, Joseph Casanova (1) et moi, au n° 15 de cette rue, un petit appartement meublé, au premier étage d'une maison à façade plate, d'apparence et de loyer modestes, dont les étages supérieurs abritaient, outre un étudiant en médecine et deux étudiants en droit de nos amis, une forte chanteuse belge, d'âge mûr et de grand talent, Mme de Garden (je retrouve son nom après trente-huit années), venue en droite ligne, affirmait-on, de la Monnaie de Bruxelles, et qui faisait depuis deux hivers les délices des Algérois.

(1) J. Casanova, depuis homme de lettres à Paris, auteur de l'*A. B. C. du Soldat français*, la *Bonne Semeuse* et la *Tournée du Grand-Duc* (Picard, 1920).

Le hasard conduisit Toulet dans cette maison. Il n'y restait plus une seule chambre à louer. C'est probablement la décevante réponse qu'était occupée à lui faire, en son langage mâtiné de patois sicilien, la patronne du meublé, Mme Ritter, au moment précis où, rentrant chez moi, je passai devant la loge, me bornant à toucher du bout des doigts, en manière de salut, le bord extrême de mon chapeau. L'entretien cessa sur mon passage ; mais le jeune visiteur dut s'informer de mon état, de ma situation dans la maison — avait-il flairé en moi le camarade, l'ami de demain ? — car quelques instants s'étaient à peine écoulés, que j'entendis deux coups discrets frappés à ma porte. C'était Mme Ritter qui, effacée et craintive, s'excusait de venir m'importuner. Toulet, son feutre gris à la main, correct et froid, était derrière elle.

La glace fut vite rompue entre nous. Nous nous sentîmes liés de sympathie dès les premières minutes. Avec une bonne grâce charmante, en petites phrases brèves, coupées de silences, dont la concision et le tour très personnel me frappèrent, il me conta qu'il était venu se fixer en Algérie, pour un an ou deux... ou davantage, « sur ordonnance du médecin », le vieux docteur béarnais qui le soignait depuis l'enfance ayant affirmé que seul le climat du littoral algérien, et celui d'Alger en particulier, pourrait avoir raison d'une certaine débilité native dont l'aggravation était à craindre. Très bas, il avait même été question de « poumons attaqués ». Et ces deux mots, soulignés par lui, eurent le don de déclencher le rire de Toulet, rire dont il n'était certes pas prodigue, et qui sonnait, clair et sec, comme un cliquetis d'épées. Lui, poitrinaire ! Il n'y croyait pas, il n'y avait jamais cru. Le bon docteur familial se trompait lourdement. Mais cette erreur enchantait Toulet qui, grâce à elle, allait connaître l'Algérie, son ciel, son soleil, son azur, ses femmes. Et de nouveau le rire étrange cliqueta, plus aigre, laissant voir la double rangée des dents, fines et très blanches. Poitrinaire, lui ? Quelle dérision ! Il ne le fut pas durant les vingt mois

qu'il passa, sur la terre algérienne, au milieu de nous; il ne le fut jamais, puisque la mort le saisit, de nombreuses années plus tard, grisonnant et désenchanté, presque au seuil de la soixantaine. Ce qui couvait en lui, dès ce moment, ce qui le brûlait intérieurement et, tout en creusant ses traits d'ascète, allumait au fond de ses yeux une flamme perpétuelle, ce n'était point le mal impitoyable et sournois qui étrangle les hommes en leur printemps; c'était le feu toujours ardent de ses rêves et de ses désirs, — désirs effrénés de poète et de penseur, désirs d'amoureux aussi, pour qui la femme est, avec les fleurs, presque l'unique raison de vivre, dût-on en être meurtri, dût-on en mourir. Et c'était déjà, en ce jour brumeux de novembre 1887, dans ma modeste chambre d'étudiant, le Toulet des temps à venir, le Toulet des *Contrerimes* que j'avais devant moi, — celui qui, trente ans plus tard, devait écrire (2):

Quoi, c'est vrai, tu m'aimas, qui de moi fus aimée ?
Amour, divine flamme, amour, triste fumée...

et plus loin, ne consacrant à Alger que ces quatre vers, mais si suggestifs, si intensément exacts pour qui l'a connu dans cette cité d'enchantement (3):

Alger, ville d'amour, où tant de nuits passées
M'ont fait voir le henné de tes roses talons,
Tu nourrissais pour moi, d'une vierge aux doigts longs
L'orgueil, et l'esclavage, et les fureurs glacées.

§

Toulet, qui n'avait pas trouvé de chambre dans notre maison, alla se loger dans la même rue, au n° 12, presque en face de nous, et n'en fut peut-être pas fâché: car, au fond, comme tous les rêveurs et tous les passionnés, il était en proie certains jours à des crises brusques d'isolement, qui au début de nos relations ne laissèrent pas de me surprendre et de me heurter. Ce n'était guère qu'aux heures des repas — il avait adopté, pour être avec nous, la popu-

(2) *Contrerimes*, page 119, IV (Emile-Paul Frères, 1923).
(3) *Contrerimes* (ibid.), page 130, XLV.

laire pension Fautrier — et le soir, après souper, autour d'une table du *Café du Ballon*, que nous le retrouvions, enjoué et cordial, une cigarette et un calembour aux lèvres, ou nous offrant, à mi-voix et tête penchée, comme on administre un sacrement, la primeur savoureuse d'un sonnet ou d'une épigramme.

Porté comme nous tous aux plaisirs faciles, il était libertin, mais non débauché. Et c'est surtout en dilettante, épris de sensations neuves, qu'il s'attardait parfois en notre compagnie dans quelque maison perdue de la vieille Casbah, dont les patios minuscules, les anémiques jets d'eau et les recoins d'ombre retenaient ses regards surpris, tandis que notre attention goulue de jeunes poulains lâchés allait droit à ces Zohrad ou à ces Meriem trop peintes, somptueuses et frelatées, qui faisaient courir en nous le frisson des premiers désirs.

Une après-midi de mars, — il y avait quatre mois à peine que Toulet était en Alger, — j'allai sonner à sa porte pour lui communiquer un article badin que je destinais à une revue de la ville. Coiffé du béret basque dont il avait fait sa coiffure de travail, il vint lui-même ouvrir, et, tout de suite, dans la pénombre de la pièce close où mes yeux de myope n'avaient rien perçu, il me présenta Marguerite. Je la connaissais bien, parbleu! la grande et jolie fille au teint mat qui fréquentait, non loin de là, cet atelier de couture dont on entendait du dehors le frais caquetage, quand au tournant de la rue Dupuch on s'engageait dans les escaliers en échelle de la rue Levacher.... Je la connaissais bien, Marguerite... et ses yeux pers, fendus en amande, ombragés de cils épais, et son chignon lourd aux nattes sombres, et sa démarche de reine, un peu féline sous des atours de soubrette endimanchée... Mais la retrouver là, brusquement, ce soir de mars, frileusement blottie dans ce pouf à ramages désuets, la voilette fripée, son coquet chapeau de deux sous visiblement de travers, tel sur des flots noirs un frêle esquif chargé de fleurs... non, cela m'apparaissait tout

à coup comme une chose ahurissante, irréelle, qui laissait mes yeux béants et mon cerveau vide. Cependant Toulet, cérémonieux, m'avait tendu une chaise, et très distinctement avait prononcé ces mots péremptoires : « Mon amie ». Elle n'avait rien répondu, rien objecté. Je ne pus que m'incliner, risquer un obséquieux « Mademoiselle... » et m'avouer *in petto* que je n'avais point rêvé.

Ce fut une liaison longue et tourmentée. Dans maints poèmes des *Contrerimes*, P.-J. Toulet parle avec une amertume parfois cruelle des désenchantements de l'amour et de l'inconstance des femmes qui, une heure, une semaine ou une saison, ont laissé leur trace dans sa vie. C'est qu'en effet, comme il arrive à tous les hommes, il fut souvent trompé, bafoué, meurtri. Mais c'est aussi qu'il prêtait plus qu'un autre peut-être le flanc à ces meurtrissures. Les sensitifs, justement parce qu'ils « sentent » vivement, ont presque toujours l'humeur ombrageuse. Comme une corde trop tendue, ils vibrent au moindre pincement, au moindre choc, et cette vibration, loin de s'atténuer suivant la loi physiologique, s'amplifie au contraire en eux, s'exaspère jusqu'au malaise, parfois même chez certains jusqu'à la douleur. Toulet, qui était aussi un cérébral et qui avait pris de bonne heure l'habitude de s'analyser à vif, de « s'ausculter moralement », comme il aimait à dire, souffrait doublement de cet excès de sensibilité ; et il voulait, je crois, en souffrir, ou du moins il ne faisait rien pour guérir son mal : « Quel coupeur de cheveux en quatre tu fais ! », lui disais-je souvent pour le taquiner, « et comme tu me rappelles ces gens dont parle Chamfort, qui à force de carder leur matelas finissent par coucher sur la dure ! »

Après trois semaines d'une vie amoureuse intense, au cours desquelles ne le revirent plus ni les hôtes de la pension Fautrier ni, au *Café du Ballon*, les partenaires habituels de la manille ou du mistigri, il revint un matin d'avril, hâve et cassé, les traits tirés et les jambes lourdes, s'asseoir, avant l'heure du repas, à la grande table ovale où

nous avions, deux fois le jour, coutume de nous retrouver. Sa présence fut saluée par des cris de joie. Il ne s'émut pas. Sur une question que Casanova lui posa, indiscrètement peut-être, il répondit entre ses dents : « J'ai été malade », et, le nez dans son assiette, obstinément muet, il commença à manger. Le déjeuner fut terne et rapide. Auguste, le garçon qui depuis des mois était spécialement affecté à notre table, n'en revenait pas et, à chaque service, nous interrogeait d'un regard inquiet. A la fin du repas, il eut sans doute une lueur d'espérance : l'un de nous allait commander le dessert, et alors, sûrement, la « scie » accoutumée se déclencherait, et avec elle la verve endiablée de Toulet qui ne saurait résister ni à la force de l'habitude ni au plaisir rare de l'à-peu-près. Ce fut, cette fois, le camarade en médecine Bernard G... qui ouvrit le feu : *Garçon, le dessert!* un petit arrêt, plein d'anxieuse attente ; puis, comme Toulet se taisait, je poursuivis : ... *de Sahara*, puis d'autres en cascade folle :... *Bernhardt... et sciences... de panier... donc après ça... di Carnot.* Rien, toujours rien : ... *vis à tête plate... ude ou trente-cinq ans de captivité*, reprîmes-nous obstinés. Il n'avait même pas bronché! Oh ! oui, décidément, il avait été malade, bien malade, et il l'était encore, certainement, pour rester ainsi muet, impassible, — lui le plus gai de nous d'ordinaire — au milieu de notre exubérante gaieté. Il ne toucha pas au dessert, nous salua tous d'un geste de tête, et quitta la table. Pourtant, avant de s'éloigner, il passa près de moi, se pencha sur mon épaule, et d'une voix qui sonna lointaine et glacée, il me dit ces simples mots : « Martin... je te verrai ce soir. »

Il me revit vers quatre heures en effet, dans ma chambre où je l'attendais patiemment, ayant préféré « sécher » au cours que manquer mon ami.

Comme je l'avais prévu, Toulet était malade de jalousie. Lui qui, plus tard, assagi par les années, s'était gaussé de ce sentiment tyrannique dont il disait si finement : « La jalousie est une preuve de cœur, comme la goutte, de jam-

bes (4) », il était à ce moment de sa vie le plus férocement jaloux des humains. Un instant il parut se recueillir, rassembler ses pensées. Puis, d'un seul coup, comme il eût jeté bas un lourd fardeau : « Marguerite m'a trompé », dit-il. — Pas possible ! m'exclamai-je. Il dut prendre mon étonnement pour une objection ; car d'une voix plus calme, un peu grave, avec ce débit haché et nerveux qui lui était familier, il me confia le secret de son cœur. Ouvrant toutes grandes les vannes, il ne me fit grâce d'aucun détail. Peu à peu il s'exalta, ses paroles mêmes le grisaient... Et ce fut alors, en une prose tumultueuse, une nouvelle et pathétique *Nuit d'Octobre* — car, ce soir-là, il ressemblait étrangement à Musset — qui, durant une heure d'horloge, vibra, s'indigna et palpita devant moi !

« Elle m'a trompé, te dis-je... Jeudi dernier encore, à la tombée de la nuit, je l'ai surprise causant avec un jeune homme brun et mal vêtu, au coin de la rue Randon. » J'eus peine à étouffer mon rire. Il s'en aperçut et se leva brusquement, comme se détend un ressort. « Ainsi tu ne me crois pas... et tu te moques de moi ! Tu me prends pour un crétin, c'est évident !... Et moi qui m'imaginais avoir un ami en toi !... Mais non ! je me trompais... je me trompe toujours, moi... et l'on me trompe aussi, on se donne le mot, on s'acharne à me tromper ! » Epuisé par cette explosion soudaine, il retomba sur sa chaise qui craqua, et, sa tête dans la main gauche, reprit sa position repliée et immobile des jours de méditation et de spleen (5). Sa poitrine haletait seulement un peu, et j'avais l'impression d'entendre les battements de son cœur. Il souffrait, il souffrait réellement. Touché par une douleur si profonde je me penchai fraternellement sur lui et passai de longues minutes à le calmer.

(4) *Monsieur Du Paur, homme public*. Page 256, 20 (Emile-Paul frères, 1921).

(5) P.-J. Toulet était très sensible au spleen, et ce mot même semblait lui plaire par sa sonorité brève et son exotisme. Nous reproduisons ci-après une des plus jolies scènes de *Madame Joseph Prudhomme*, où l'héroïne parle du spleen avec la plus divertissante fantaisie.

Cette scène inattendue, véritable coup de théâtre, fut pour moi une révélation. Le Toulet de tous les jours, l'ironiste, le blasé, celui qui froidement, cruellement, derrière son masque d'impassibilité se jouait de tout et de tous, je le vis, ce jour-là, à visage nu, presque effondré sous la souffrance morale qui le torturait, et sincèrement je le plaignis. Je remarquai cependant qu'il ne versa pas une larme, et que son œil ne se voila même pas. Il avait malgré tout la pudeur de sa souffrance, et quand il fut apaisé, je compris qu'il s'était volontairement raidi pour que je ne fusse pas le témoin d'une défaillance et d'un désordre plus grands.

Peu de temps après, sa plume guidée par une raison plus calme (il avait renoué avec Marguerite), écrivait ces lignes où je retrouve encore aujourd'hui l'écho adouci de cette soirée tragique (6) :

MADAME PRUDHOMME

Toujours vos idées noires .. Quel diable est-ce donc qui s'est installé là-dedans, qu'on ne puisse l'en déloger ?

LÉON

Ah ! ma tante, un diable que vous ne connaissez pas — heureusement pour vous : le dégoût de la vie, le spleen.

MADAME PRUDHOMME

Le spleen ? Mais c'est une vieille connaissance à moi... Seulement il espace ses visites. Tenez, à Paris, l'hiver, je l'avais souvent, quand le brouillard emplit les rues, qu'on a l'air de fantômes et qu'on dirait qu'il pleut dans le cœur. Et maintenant encore il y a une certaine brise de l'ouest qui me le donne sûrement... Ces jours-là, rien ne marche : mon piano chante faux, ma chatte est sale, le dîner est brûlé, et mon mari plus... distrait que de coutume. Le spleen ! mais c'est la maladie à la mode. Tout le monde l'a aujourd'hui, même les imbéciles... c'est à s'en dégoûter.

LÉON

Il se peut que je sois un de ces imbéciles... En tout cas, j'ai fait l'impossible pour me guérir. Tous les remèdes ont échoué.

(6) *Madame Joseph Prudhomme*, scène IV (Revue Algérienne, 1889).

MADAME PRUDHOMME

Allons, c'est décidé ! Vous êtes incurable... « Tous les remèdes ont échoué » !... Et vous avez dix-neuf ans !

LÉON

Vingt ans, ma tante.

MADAME PRUDHOMME

Vingt ans, soit !... Enfin vous êtes un vieillard... Je pourrais vous dire qu'à votre âge il y en a beaucoup qui commencent d'apprendre ; qu'à défaut de la science il y a l'art, et qu'à défaut de ces deux il y a le plaisir. Mais à quoi bon ? Vous avez vingt ans... Les distractions n'ont plus de mystère pour vous, et vous avez fouillé au plus secret des vices.

LÉON

Vous vous moquez de moi !...

MADAME PRUDHOMME, *continuant.*

Le vin et le jeu, vous en êtes las ; et quant aux pays lointains où il y a des maisons de toutes les formes et des femmes de toutes les couleurs, vous les connaissez sans les avoir vus. Ah ! vous avez vingt ans et nous sommes en mai, et dehors c'est plein de soleil, de lilas, de papillons, et dans cette cervelle remplie de brouillards, il n'y a pas deux prunelles de femme bleues, noires ou jaunes qui vous regardent et que vous regardez toujours, même pendant votre sommeil.

LÉON

Comme vous avez de beaux yeux, ma tante !

MADAME PRUDHOMME

Laissons là mes yeux et parlons de vous. Vrai, vous êtes incroyable... Allons, la main sur le cœur, vous n'êtes pas amoureux ?

LÉON

Amoureux, moi ! Mais où donc prendrais je un cœur pour cela ? Mon cœur, je l'ai livré aux bêtes : il n'en reste que des débris sanglants. Mon cœur ? C'était une cloche de pur cristal. Je l'ai prêtée à une enfant maladroite qui l'a brisée en jouant avec... et celle qui voudrait en ramasser les morceaux se blesserait !

MADAME PRUDHOMME

Voyons, pas tant de romantisme. Je parie que les morceaux en sont bons. Mais racontez-moi donc... l'accident.

LÉON

Vous raillez encore ! Pensez-vous que, pour être trahi, il faille avoir l'âge des Pyramides? Et quand même mon infortune serai des plus vulgaires, quand même celle que j'aimais n'aurait été qu'un artichaut qui a donné les trois-quarts de ses feuilles... ce n'est pas elle que je regrette, c'est mon amour.

MADAME PRUDHOMME

Bon ! Vous n'êtes pas comme le cactus qui n'a qu'une fleur par siècle... Vous refleurirez, beau cousin !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Trois fois en moins de deux ans, Toulet rompit et renoua ainsi avec Marguerite, qui, toujours soumise, revenait au bercail et retombait dès le seuil dans les bras de son ami. Et la fête amoureuse recommençait, comme au premier jour. Il y avait dans leur attachement quelque chose de singulier, de presque anormal qui déconcertait la psychologie la plus avisée. Alors que, dans la généralité des cas, l'un des amants ne tarde pas à avoir sur l'autre une prédominance marquée — et ce n'est pas toujours l'homme,— nos deux amoureux donnaient l'impression assez nette pour un observateur attentif d'être alternativement le maître et l'esclave. Certes, Marguerite avait été, au début, entraînée par le charme étrange qui émanait de Toulet et qui même sur nous ses amis ou camarades agissait infailliblement dès la première rencontre; et ce charme venait de *tout lui*, de ses yeux profonds et clairs, où semblaient briller des paillettes, de sa voix chaude et prenante, un peu brève, qui savait devenir âpre et dominatrice, de la noblesse alanguie de ses gestes, mais surtout de la droiture de son caractère et des grâces délicates de son esprit. Comment une modeste fille du peuple eût-elle pu résister à un tel prestige ? Mais si Marguerite était sans culture, elle ne manquait ni d'intelligence ni de finesse, et elle s'était vite aperçue que l'emprise

qu'elle exerçait sur son « grand ami » procédait d'une cause éminemment sensuelle, et que c'était surtout par les séductions de son corps qu'elle avait conquis cet artiste raffiné que n'avaient pas encore blasé, quoi qu'il en ait dit, les premiers contacts amoureux. Et elle savait bien qu'elle le tenait par là, qu'elle n'avait qu'à lui offrir, au moment voulu, la caresse de sa peau fraîche et brune, et celle plus troublante de ses yeux changeants dont les cils longs et drus exaspéraient encore le mystère, pour le faire tomber à ses pieds, affolé et repentant, oublieux de tout. Elle avait constaté aussi, presque tout de suite, qu'elle possédait le pouvoir de donner subitement à son regard une telle expression de froideur que son ami, fût-il en cet instant au paroxysme de la colère, se calmait, s'avouait vaincu en quelques secondes et implorait son pardon. Ce regard glacé de sa maîtresse l'effrayait véritablement, moins par ce qu'il semblait recéler d'indifférence ou de dédain que par l'idée d'irréparable et de mort que son esprit inquiet se complaisait, même aux heures de passion, à y chercher et à y trouver.

Jamais P.-J. Toulet ne confessa — il en eût été trop humilié — cette faiblesse à l'égard de son amie; mais je la devinai un jour et lui-même m'en fit indirectement l'aveu, peu de temps avant son départ d'Algérie, en me communiquant ce sonnet, auquel il n'avait pas mis de titre, mais qui pour moi était si manifestement plein de celle qu'il avait aimée et qu'il quittait définitivement cette fois :

Ne cueillez point le myrthe : aucun épithalame
Pour chanter les amours joyeux, demi-moqueurs,
Mais un psaume plutôt, funèbre et qui proclame
L'amertume sans fin qu'Elle met dans les cœurs.

Pâle et hautaine, avec des prunelles sans flamme,
Elle a le geste las et grave des vainqueurs ;
Et dans ses longs baisers qui coulent jusqu'à l'âme
Réside le pouvoir des pesantes liqueurs.

Elle inspire la peur comme d'autres la joie :
Plaine glacée où nul Hélios ne rougeoie,
Marbre mystérieux, impassible décor!

Et je révère en vous, ô sinistre amoureuse,
L'image de la mort, qui, mieux que vous encor,
Me sera bienfaisante, et fraîche, et langoureuse.

Et c'était encore à elle, indubitablement, qu'il avait pensé, quand il écrivait :

J'admire qu'un regard ait ce pouvoir en lui
Qu'un homme en fait sa joie ou sa désespérance,
Sur qui l'œil souverain de sa maîtresse a lui (7).

§

La vie sentimentale de P.-J. Toulet, pour agitée qu'elle fût, ne nuisit pas de façon notable à sa vie intellectuelle, non plus qu'à la stricte observance de ses devoirs amicaux. Il fut pour nous tous, et, j'ose le dire, pour moi en particulier, le plus dévoué et le plus loyal des amis. Joseph Casanova seul eût pu, je crois, me disputer cette dilection. Nous sympathisâmes dès les premières heures parce que, tout simplement, nos aspirations et nos goûts étaient semblables, et que nous avions voué à la poésie le même culte fervent.

Plus que son esprit, qui faisait pourtant de lui le causeur le plus séduisant, sa nature, généreuse et droite, lui conciliait tous les cœurs. Son altruisme était sans ostentation : il aidait et secourait ses amis, de simples camarades parfois, avec une bonne grâce et une simplicité vraiment exquises. Il plaçait au-dessus de tout la correction, même dans les rapports les plus familiers, laissant éclater sans contrainte son humeur lorsqu'il lui apparaissait que l'ami auquel il s'était confié n'usait pas envers lui de ce tact, de cette droiture qu'il apportait lui-même en toutes choses, mais surtout dans l'amitié. Il était de ceux qui pensent que le véritable ami peut s'offusquer « du repli d'une rose » ; mais même en ces rares occasions, sa rancune ignorait l'aigreur et ne savait pas durer.

Après ses amis et Marguerite, ce qu'il affectionnait le

(7) Ces trois vers, ainsi que le sonnet qui précède, font partie d'un groupe de sonnets inédits de P.-J. Toulet.

plus au monde, c'étaient les livres, les journaux, les revues. Sa table de travail en était toujours couverte, et il consacrait à leur acquisition une large part des subsides paternels. D'abord il les lisait tous, avidement, goulûment, pourrais-je dire ; puis, cette première fringale apaisée, ne s'attachait qu'aux meilleurs. Ses préférences allaient nettement à ces revues de jeunes ou d'avant-garde dont les audaces, loin de l'effaroucher, avaient au contraire toute sa faveur ; et parmi elles (témoin impartial de sa vie, je n'éprouve aucune gêne à dire cela ici) il plaçait le *Mercure* au premier rang. Je le revois par la pensée, au cours de nos promenades, tenant serrée contre son bras la petite brochure mauve, et je me rappelle la joie intense, presque enfantine, qu'il manifesta un jour, en retrouvant sur la table du restaurant, à côté de son couvert, deux numéros de sa revue favorite, qu'il croyait avoir égarés. Il manqua, ce jour-là, embrasser le bon Auguste qui les avait soigneusement recueillis.

A dire vrai, Toulet, par une disposition singulière de son esprit, aimait et recherchait avec une sorte de raffinement voluptueux tout ce qui chatoie, éclate, éblouit, surprend. Il pouvait paraître bizarre, alambiqué, excessif, il n'était jamais banal. Ses rimes, riches toujours, allaient jusqu'à la somptuosité ; je n'en veux citer ici que quatre, tirées d'un de ses meilleurs sonnets d'alors : *accidentelle-pantelle-dentelle-devant-elle*. Les allitérations les plus imprévues naissaient sous sa plume sans effort. Mais surtout il montrait un goût très vif, poussé parfois jusqu'au macabre, pour ce que, à défaut d'un terme plus adéquat, j'appellerai volontiers la « plaisanterie contrastée ». Il avait coutume d'affirmer les choses les plus énormes — nous dirions aujourd'hui les plus colossales — avec un sérieux déconcertant, et son *pince-sans-ririsme* (j'ai entendu ce mot dans sa bouche dès 1889) dépassait quelquefois, il faut l'avouer, cette mesure qui était au fond un des traits essentiels de son caractère. Je veux me borner à en donner,

entre cent, deux exemples typiques que je puiserai, l'un dans mon souvenir, l'autre dans son œuvre.

A cette époque, Sadi Carnot était le premier citoyen de la République. C'était un Président plein de prestance, très décoratif, portant correctement l'habit et le renom de la France. Or il advint que je ne sais plus quel *Fantasio* ou quel *Rire* annonça un jour à ses lecteurs, avec illustration à l'appui, que le chef de l'Etat, en proie à la névralgie, avait recours à l'antipyrine pour calmer son mal, et que même il faisait de cette drogue un usage immodéré. Peut-être n'était-ce là que l'astucieuse réclame d'un industriel aux abois, secondé par un dessinateur malicieux. Quoi qu'il en fût, le cas de ce président solennel et migraineux avait en un tournemain réveillé la verve de notre ami et fait naître en sa cervelle une idée bizarre, saugrenue, extravagante, dont la primeur nous fut donnée, un matin, à la pension Fautrier, où nous attendions d'être au complet pour attaquer le dîner. Toulet était en retard. Il arriva enfin sur le coup de onze heures, la mine longue, l'air absorbé. A ce moment précis débouchait dans la rue, à quelques mètres de là, un convoi funèbre, précédé d'une fanfare qui exécutait, avec une louable componction, la célèbre marche de Chopin. Notre ami cependant avait pris sa place comme nous autour de la table, mais il demeurait, contrairement à son habitude, silencieux et fermé. Une telle attitude nous intriguait et nous inquiétait à la fois : on ne savait jamais avec lui ce qu'une attitude cachait. L'un de nous, croyant à quelque malheur, se hasarda à l'interroger. Alors Toulet, qui n'attendait que cela, redressa sa tête fine, et de sa voix la plus lamentable, lentement et tout d'un trait, laissa tomber sur nous cette stupéfiante nouvelle : « *Le président Carnot est mort d'excès d'antipyrine* ». Puis, comme nous restions ahuris et confondus sous le choc, et que d'autre part le motif principal de la Marche reprenait à cet instant même, implacable, sous les fenêtres de la pension, il se mit à répéter la phrase maca-

bre, mais en la modulant cette fois sur le rythme martelé de la mélodie. « *Le président Carnot est mort* (ter) *d'excès d'antipyri-i-i-ine !* » Et, sans transition, d'une voix redevenue naturelle, il ajouta : « Ne trouvez-vous pas, messieurs, que mes paroles, pour inexactes et irrévérencieuses qu'elles soient, s'adaptent comme un gant à la musique du Maître ? » Impassible jusqu'au bout, il n'avait même pas eu à réprimer un sourire ! La clameur des cuivres s'estompa, puis se fondit à un tournant de la rue... Le repas, mal commencé, fut très gai. Toulet nous conta sérieusement, comme chose authentique, que ce bon Chopin avait d'abord composé un *Hymne au Printemps*, mais qu'ayant, sur ces entrefaites, reçu commande très urgente d'un chant de deuil pour d'illustres funérailles, il modifia en une nuit la tonalité et le rythme de cet hymne d'allégresse et le transforma en marche funèbre !

Et maintenant relisez ces lignes que Toulet écrivait, quelque douze ans plus tard, et qui sont tirées de son roman *Le Mariage de Don Quichotte*, ouvrage qu'on me dit être épuisé, qui n'est resté que quelques heures entre mes mains, et dont j'ai conservé, comme des joyaux de prix, quelques passages choisis :

— Vous prenez, j'en étais sûr, les femmes comme elles viennent, sans tactique, sans rien leur dire, ou des riens.

— Je leur dis qu'elles sont belles, et puis je les prie d'ôter leurs vêtements.

Don Quichotte sembla choqué.

— Et que font-elles ? interrogea-t-il.

— Mais... elles les ôtent.

Dans ce même ordre d'idées, je ne puis résister au plaisir de citer encore ce curieux sonnet composé en 1888, et qui provoqua dans notre petit monde algérois une admirative, mais légitime stupéfaction.

A L'AME DE DUMOLLARD

Je rêve quelquefois aux frais coffrets de pierre
Où la cupide mort met ses joyaux de prix,

entre cent, deux exemples typiques que je puiserai, l'un dans mon souvenir, l'autre dans son œuvre.

A cette époque, Sadi Carnot était le premier citoyen de la République. C'était un Président plein de prestance, très décoratif, portant correctement l'habit et le renom de la France. Or il advint que je ne sais plus quel *Fantasio* ou quel *Rire* annonça un jour à ses lecteurs, avec illustration à l'appui, que le chef de l'Etat, en proie à la névralgie, avait recours à l'antipyrine pour calmer son mal, et que même il faisait de cette drogue un usage immodéré. Peut-être n'était-ce là que l'astucieuse réclame d'un industriel aux abois, secondé par un dessinateur malicieux. Quoi qu'il en fût, le cas de ce président solennel et migraineux avait en un tournemain réveillé la verve de notre ami et fait naître en sa cervelle une idée bizarre, saugrenue, extravagante, dont la primeur nous fut donnée, un matin, à la pension Fautrier, où nous attendions d'être au complet pour attaquer le dîner. Toulet était en retard. Il arriva enfin sur le coup de onze heures, la mine longue, l'air absorbé. A ce moment précis débouchait dans la rue, à quelques mètres de là, un convoi funèbre, précédé d'une fanfare qui exécutait, avec une louable componction, la célèbre marche de Chopin. Notre ami cependant avait pris sa place comme nous autour de la table, mais il demeurait, contrairement à son habitude, silencieux et fermé. Une telle attitude nous intriguait et nous inquiétait à la fois : on ne savait jamais avec lui ce qu'une attitude cachait. L'un de nous, croyant à quelque malheur, se hasarda à l'interroger. Alors Toulet, qui n'attendait que cela, redressa sa tête fine, et de sa voix la plus lamentable, lentement et tout d'un trait, laissa tomber sur nous cette stupéfiante nouvelle : « *Le président Carnot est mort d'excès d'antipyrine* ». Puis, comme nous restions ahuris et confondus sous le choc, et que d'autre part le motif principal de la Marche reprenait à cet instant même, implacable, sous les fenêtres de la pension, il se mit à répéter la phrase maca-

bre, mais en la modulant cette fois sur le rythme martelé de la mélodie. « *Le président Carnot est mort* (ter) *d'excès d'antipyri-i-i-ine !* » Et, sans transition, d'une voix redevenue naturelle, il ajouta : « Ne trouvez-vous pas, messieurs, que mes paroles, pour inexactes et irrévérencieuses qu'elles soient, s'adaptent comme un gant à la musique du Maître ? » Impassible jusqu'au bout, il n'avait même pas eu à réprimer un sourire ! La clameur des cuivres s'estompa, puis se fondit à un tournant de la rue... Le repas, mal commencé, fut très gai. Toulet nous conta sérieusement, comme chose authentique, que ce bon Chopin avait d'abord composé un *Hymne au Printemps*, mais qu'ayant, sur ces entrefaites, reçu commande très urgente d'un chant de deuil pour d'illustres funérailles, il modifia en une nuit la tonalité et le rythme de cet hymne d'allégresse et le transforma en marche funèbre !

Et maintenant relisez ces lignes que Toulet écrivait, quelque douze ans plus tard, et qui sont tirées de son roman *Le Mariage de Don Quichotte*, ouvrage qu'on me dit être épuisé, qui n'est resté que quelques heures entre mes mains, et dont j'ai conservé, comme des joyaux de prix, quelques passages choisis :

— Vous prenez, j'en étais sûr, les femmes comme elles viennent, sans tactique, sans rien leur dire, ou des riens.

— Je leur dis qu'elles sont belles, et puis je les prie d'ôter leurs vêtements.

Don Quichotte sembla choqué.

— Et que font-elles ? interrogea-t-il.

— Mais... elles les ôtent.

Dans ce même ordre d'idées, je ne puis résister au plaisir de citer encore ce curieux sonnet composé en 1888, et qui provoqua dans notre petit cénacle algérois une admirative, mais légitime stupéfaction.

A L'AME DE DUMOLLARD.

Je rêve quelquefois aux frais coffrets de pierre
Où la cupide mort met ses joyaux de prix,

Où les corps tant aimés par son ombre surpris
Gardent encor leur grâce en perdant la lumière.

Amant inassouvi des chairs de cimetière,
Consolateur des morts, toi seul plein de mépris
Pour les corps où le sang met un tiède pourpris,
Tu gardais tes baisers aux pâleurs de la bière.

Je voudrais bien savoir, poète méconnu,
Ceux que tu préférais de ces corps mis à nu :
La linceul soulevé de la vierge encor fraiche,

Ou la chair trentenaire et que mûrit l'amant,
Et que mûrit la mort encor plus savamment,
Très molle, avec des bleus, comme une vieille pêche...

Tel fut Toulet au début de sa carrière littéraire, tel je l'ai retrouvé plus tard dans ses œuvres d'âge mûr, et surtout dans ces étranges *Contrerimes* dont les brefs poèmes, si compréhensifs — j'allais dire si « comprimés » — ont tant de finesse et de saveur pour qui sait seulement en découvrir la « substantifique moelle ».

§

Un soir de décembre 1888, où nous devisions, Antoine Cotoni et moi, dans sa chambre, au coin d'un bon feu, Péji (nous l'appelions le plus souvent ainsi) nous proposa d'écrire avec lui un à-propos en vers, qu'il se targuait de faire accepter et représenter au Théâtre des Nouveautés à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Molière. Nous sautâmes des deux pieds sur l'offre flatteuse de notre ami. En onze jours, la *Servante de Molière* fut debout, robuste et pimpante, se ressentant seulement un peu, je l'avoue, d'une trop courte gestation, de notre jeunesse, et aussi de cette collaboration tripartite où se manifesta tout de suite entre les collaborateurs une inégalité marquée. Chacun de nous avait composé trois scènes de l'œuvre commune, et je dois à la vérité de reconnaître que seuls les vers de Toulet avaient cet éclat et ce relief qui décèlent le vrai talent : les nôtres, vraiment, n'étaient que pauvre verroterie à côté de leur pur cristal...

La pièce fut jouée le 23 janvier 1889, et obtint un vif succès. Il y avait dans la salle une majorité compacte d'étudiants de toutes catégories, qui applaudirent très fort et nous obligèrent même, le rideau baissé, à paraître tous trois sur la scène, ce dont il me souvient que nous nous montrâmes, notre ami surtout, fort marris.

Le manuscrit de cette charmante bluette a été égaré. Notre collaborateur Cotoni, qui d'Alger était allé poursuivre ses études de médecine à Lyon, en avait emporté une copie dans sa nouvelle résidence, et avait même réussi à faire représenter *la Servante* au Théâtre des Célestins, avec Duquesne dans le rôle de *Molière.* Mais la mort le frappa prématurément, en pleine jeunesse, au printemps de 1891. Il ne restait dès lors qu'un espoir bien précaire de retrouver le texte d'une œuvre dont deux deuils successifs ont à mes yeux singulièrement rehaussé le prix (8). Mais ma mémoire fidèle a retenu, en dépit des années, une trentaine de vers de la scène II, dans laquelle se trouvaient en présence, causant librement de la vaine science des médecins de leur temps, le bon Poquelin et sa vieille servante Lafforêt. Ces vers sont de P.-J. Toulet ; les voici exactement reproduits :

LAFFORET, *à Molière.*

Ainsi vous ne croyez pas à la médecine ?

MOLIÈRE

Je crois aux médecins, — et qu'ils prennent racine
Auprès des coffres-forts et des faibles cerveaux.
Quant à la médecine, hélas ! les froids caveaux
Où nous mettons les corps de ceux qui nous aimèrent,
Tristement, au grand jour, tous les jours énumèrent
Ses défaites... — Mais toi, tu crois donc, Lafforêt ?

(8) Le frère et héritier de notre regretté collaborateur, officier ministériel en Algérie, m'écrivait récemment encore que toutes les recherches que sur ma demande il avait entreprises dans ce but étaient demeurées vaines. Il ajoutait cependant que son frère, peu après la représentation à Lyon, avait envoyé la pièce à Jules Claretie, alors administrateur du Théâtre-Français, et qu'une chance restait peut-être de récupérer le précieux manuscrit, en orientant de ce côté de nouvelles investigations. C'est ce que je me propose de faire incessamment.

LAFFORET

Oui.

MOLIÈRE

Tu n'as pas été malade, il y paraît !
Et tu n'as jamais vu quelque parent débile
Mourir en peu de temps sous leur main malhabile,
Torturé jusqu'au bout par ces esprits épais,
Et ne pouvant pas même agoniser en paix!

LAFFORET

Non, monsieur : mes parents sont morts la même année,
Dans leur grand lit de chêne, auprès la cheminée,
Tous deux quelque cent ans. Pour mon frère, un bon gars,
Sauf qu'étant soûl il fait quelquefois des dégâts,
Il songe à se soigner autant qu'à voir la Chine;
Et quand à labourer tout le jour il s'échine,
Deux grands verres d'un vin que sa cave a pâli
Lui servent de remède avant qu'aller au lit.
Ce qui n'empêche point qu'il ne dit un mot contre
Les médecins, et quand par chance il en rencontre,
Il leur tire, monsieur, un grand coup de chapeau :
Car, bien qu'on l'ait tannée, on respecte sa peau;
En cas de déchirure, il vaut mieux se résoudre
A prendre pour ami celui qui sait recoudre.

N'est-ce pas tout simplement délicieux? Et peut-on sans injustice se refuser à admirer déjà chez le jeune poète (il n'avait pas vingt-deux ans lorsqu'il écrivait cela), cette vigueur d'expression, ce sens aigu du réel, ce goût si sûr dans le choix des mots et des images, cette abondance de la rime unie à l'harmonieuse pureté du rythme, toutes ces qualités, en un mot, qui sont, avec la causticité d'un esprit toujours en éveil, comme les marques distinctives de son généreux talent?

Quand je me récite à moi-même ces beaux vers, amples et sonores, il me vient quelque regret, je le confesse, que par une évolution trop radicale peut-être, P.-J. Toulet, qui déjà ne craignait rien tant que d'être apparenté aux romantiques, ait cru devoir délaisser pour des mètres tour-

mentés et bizarres (où d'ailleurs il excelle) le solide et puissant instrument de l'alexandrin, qu'il maniait si dextrement, et ce cadre merveilleux du sonnet qui convenait si bien à sa concision verbale et où il savait faire entrer tant de substantielle et vigoureuse beauté.

Mais, à vrai dire, même à ses débuts, il ne voulait et ne croyait avoir rien de commun avec le romantisme, dont il désapprouvait l'emphase et le sentimentalisme massif. Il n'avait aucun goût pour l'ode et en général pour les poèmes de longue haleine. Le développement oratoire et le lyrisme sous toutes ses formes lui faisaient horreur, non certes qu'il en méconnût la valeur et les effets, mais parce que son esprit l'inclinait d'instinct vers des formes brèves, vers une sorte de condensation algébrique de la pensée, qu'il a pu même, tant elle lui était naturelle, pousser jusqu'aux limites extrêmes sans tomber dans la sécheresse ou l'obscurité. Il ne pardonnait point en tout cas à Hugo d'avoir écrit ou dit que « le calembour n'est que la fiente de l'esprit humain », et il lui reprochait aussi de n'avoir jamais su faire un sonnet. Cependant son ironie, souvent agressive on le sait, n'osait pas s'attaquer ouvertement à lui, et j'ai noté sur mes tablettes ce qu'il riposta un jour à l'un de nous qui, croyant flatter ses tendances anti-romantiques, gouaillait sans ménagement la fameuse tirade de *Ruy Blas*: « Non, mon cher, je ne raffole point de Hugo, mais je me garde bien d'y toucher. On ne touche pas aux géants : ils vous aplatissent d'une pichenette ». Et il ajouta : « Un tel homme certes a des défauts. Qui n'en a pas ? Mais ces défauts sont perdus dans la masse, et la masse nous écrase. Je ne sais plus dans quel livre j'ai lu — est-ce bien dans un livre? — l'histoire de cet Anglais qui, voyageant en Egypte, inscrivit sur son carnet de route que la Pyramide de Chéops présentait vers le milieu de sa face occidentale quelques bavures regrettables. Il était pour le moins enfantin : ne l'imitons pas ! »

§

Mis en goût par le succès de la *Servante*, Toulet et Cotoni se remirent prestement à l'ouvrage, et, après quelques semaines d'active collaboration, m'apportèrent, un matin radieux de mars où, comme il arrive parfois en Algérie, s'annonçait déjà le printemps, un petit cahier d'écolier de trente feuillets, sur la couverture duquel s'élargissait en ronde ce titre prometteur : *Madame Joseph Prudhomme*. Prometteur, oui : car ayant assisté, presque jour par jour, à la genèse de cette piquante comédie, en ayant même révisé quelque peu le scénario primitif, je savais que sur un tel sujet l'esprit facétieux et la rosserie de Toulet allaient se donner libre cours.

J'avoue cependant que la première lecture me causa quelque déception. L'intrigue me parut maigre et sans grand intérêt scénique. Mais ici encore les scènes écrites par notre ami se détachaient en un relief saisissant, notamment la scène IV que nous avons reproduite plus haut presque en son entier, et qui est si caractéristique de l'esprit et du style de son auteur.

*Madame Joseph Prudhomme*, représentée au Théâtre des Nouveautés en avril 1889, ne fut pas comprise de la masse du public; le succès fut surtout pour les interprètes qui, le père Bousquet en tête dans le rôle de *Prudhomme*, firent vraiment merveille ce soir-là. Peu de jours avant la représentation — pourquoi avant ? — la pièce avait été publiée dans la *Revue Algérienne*, aujourd'hui disparue, dont le souci était alors (et je me plais à le souligner ici) d'encourager l'effort des jeunes écrivains de la colonie.

Je possède l'exemplaire de cette revue, ou plus exactement le fragment d'exemplaire, numéroté de la page 191 à la page 206, qui contient en huit feuillets toute la pièce. Ce document est doublement précieux pour moi : outre qu'il est sans doute resté, après plus de trente-six ans, le seul de son espèce, il porte sur sa première page et en marge, écrites de la main même de Toulet, avec date et

signature, cinq strophes de cinq vers de huit pieds chacune, suivies d'annotations en prose, où se révèle la plus folle et la plus ahurissante fantaisie. Je suis heureux de donner ici, dans cette maison des lettres dont mon ami a été souvent l'hôte honoré, la primeur de ce morceau si curieux, qu'il écrivit pour moi et que j'ai jalousement conservé :

Il était trois étudiants
Qu'avaient de l'esprit comme quatre.
(Ils en donnaient aux mendiants !)
Et donc mes trois étudiants
Voulurent faire du théâtre.

C'était agir fort savamment
Que d'être trois. Dans les familles
On voit travailler savamment
Le mari, la femme et l'amant
A faire des petites filles.

Je dis fille, non sans raison.
Leur pièce appartient « au sexe ».
Elle fut faite à la maison.
Il pleuvait en cette saison :
De l'hiver *dura lex, sed lexe !*

Ainsi, les pieds sur les chenets,
(Position fort incommode)
Entre un cours et deux déjeuners,
Firent, les pieds sur les chenets,
Une pièce en prose à la mode.

Becque avec Alfred de Musset
S'y prend de bec. Plaute avec Lope.
C'est un véritable mussé (e).
Si pourtant cela t'amussait,
Public, stupide Pénélope !

*Annotations*

(très important pour la compréhension de ce qui précède).

Vers 3 : « Ils en donnaient aux mendiants ». — Les étudiants n'ont pas toujours des sous à donner.

Vers 9. — Cf. *Lakmé* : le mari, la femme et le Brahman.

Vers 12. — « *au sexe* » : sous-entendu : auquel nous devons notre mère (voir Legouvé).

Vers 15. — *Lex* ne prend pas d'e à la fin (pas plus que les

gens qui ont le ténia ne mangent à la leur). — Coppée en prend deux, mais c'est une exception.

Vers 18. — « cours », ainsi appelés parce qu'ils sont très longs. Simple antiphrase, comme *Euménides*. Voir Boissier (sous qui il ne faut pas mettre la lumière).

Vers 20, — « à la mode » : expression culinaire appelée par l'idée de déjeuner.

Vers 23. — « Mussée » (et vulgairement *Musée*) : chambre où l'on suspend des tableaux en y inscrivant le nom des personnes qui ne les ont pas faits, — quelque chose comme *Salammbô* par G. Ohnet.

Vers 25. — *Pénélope*, étant tombée en enfance, faisait et défaisait sa tapisserie, comme le public ses gloires.

Une fois de plus, c'est Toulet tout entier que nous retrouvons là, étrange et mordant, féru certes jusqu'à l'excès de calembour et d'épigramme, mais toujours probe écrivain, amant passionné de cette belle et pure langue française qu'il n'a jamais cessé, depuis sa prime jeunesse, d'exalter et de servir.

§

Il nous quitta, s'embarquant pour la France, vers le début de juin 1889. Son départ nous laissa attristés et désemparés. Longtemps son amitié nous manqua, mais surtout cette intimité laborieuse, cette étroite communion de l'esprit et du cœur, qui, tout en haussant le plan moral de notre cénacle, lui communiqua, durant près de deux années, une vie si intense et si variée.

Les derniers vers qu'écrivit Toulet, avant de s'éloigner à jamais de cette terre algérienne dont il avait plus qu'un autre subi tout le charme, furent ce sonnet, presque impeccable de forme, qu'il intitula témérairement peut-être : « *Dernier amour* », et qui est au fond la plus humaine, la plus directement personnelle de ses œuvres:

Fatigué de m'étendre en des couches banales,
De couvrir de baisers un front inhabité,
D'inscrire quelques noms en mes sèches annales
Avec ce qu'ils couvraient de vice ou de beauté ;

Avant que le cadran des heures automnales
Sonne le couvre-feu dans mon cœur dévasté,
J'arracherai ma vie aux vaines saturnales
Pour rentrer dans la paix et la simplicité.

Dans un bourg verdoyant de la vieille province,
Celle qui doit m'aimer a grandi, blonde et mince ;
Elle a l'éclat des fleurs et le pas des oiseaux.

Je la vis, par un soir doré, cueillant aux treilles
Le raisin transparent avec de grands ciseaux
Dont le bruit argentin effrayait les abeilles (9).

Je ne devais revoir notre ami que dix-neuf ans plus tard, en avril 1908, à Paris. Dans l'intervalle, j'avais reçu de lui quelques lettres, datées le plus souvent de Salies-de-Béarn où il avait coutume d'aller chaque été « se mettre au vert ». De ces lettres, empreintes de la plus franche amitié, une seule m'est restée, que je ne relis jamais sans émotion. Il y est bien toujours le même : esprit subtil et caustique, cœur sincère, ami charmant. Qu'on en juge par ces brefs extraits :

28 avril 91.

Mon cher Louis,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ai assez souvent des nouvelles de Casa (10) : une de ses dernières lettres m'a bien attristé. Tu devines qu'elle m'annonçait la mort de Cotoni. Une surprise aussi, pour moi qui ignorais qu'il fût malade. Mais enfin t'expliques-tu qu'une quantité considérable de vieillards imbéciles continuent à vivre, et que celui-là, jeune et brillant, s'en soit allé ? C'est ça qui donne une haute idée de la Providence ! Pauvre Coto !...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je fais ici une sévère retraite... C'est d'ailleurs un peu ma faute si j'en suis là, après l'existence que je viens de mener : ce est vuider force hanaps de champagne, pratiquer tripots et bouges, filles et brelandiers, laisser son cœur sur grandes routes, sa raison ès-bouteilles, sa santé en clair de lune, et avoir son bled

(9) Ce sonnet a été publié en 1889 par la *Revue Algérienne*, paraissant à Alger.

(10) C'est l'abréviatif familier sous lequel nous désignions d'ordinaire J. Casanova.

vert mangé d'avance ; ayant raffiné (vu que tout progresse) sur les cent et quelques manières qu'avait Panurge de manger et boire son argent. Pourquoi messire et compaing Dieu vous garde de dame de cœur, voire de dame de pique.

Pour parler de moins sinistres choses, ma dernière folie fut un voyage en Espagne... J'ai vu Madrid la fastueuse et Séville la débauchée. Les tableaux de Velasquez le disputent dans ma mémoire aux filles d'Andalousie : celles-ci, heureusement pour les pauvres touristes, coûtant infiniment moins cher que ceux-là. J'ai vu aussi les moulins à vent de la Manche, don Quichotte ne les ayant pas tous détruits, et les Sierras aux noirs abymes, et l'Escurial aux bières royales. Et puis j'ai revu la France, qui après tout n'est pas si mal pour son âge...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A Paris, je le retrouvai, une veille de Pâques, au Café Vachette. Il n'était pas physiquement très changé, en dépit des quatre lustres — ou presque — qui depuis la séparation avaient pesé sur nous. Il avait quarante-deux ans. Quelques fils blancs et gris argentaient seulement ses tempes ; ses yeux étaient plus profonds, ses épaules plus lourdes et plus courbées. Mais son regard avait conservé la même acuité, avec plus de pénétration sans doute : car lorsqu'il se posa sur moi, j'eus l'impression d'être examiné, fouillé jusqu'au plus profond de l'âme ; et j'avoue que j'en éprouvai d'abord quelque gêne. Mais bien vite il se montra accueillant, empressé, s'informa de ma santé, de mes occupations, de ma situation sociale, me déclara non sans aigreur que les lettres n'enrichissent pas leur homme quand on se refuse à vendre ou à prostituer sa plume, et que j'avais eu raison de rester « pratique » et sans ambition.

Je constatai dès les premières paroles qu'il était devenu plus sceptique et plus amer. Il avait visiblement perdu ce qui depuis Alger lui était resté d'illusions et de foi. Il n'aimait guère que la poésie, et encore ne l'aimait-il que d'une âme désenchantée, sans élan, sans enthousiasme, sous sa forme la plus réduite, la plus quintessenciée, en raccourci :

et il me faisait penser malgré moi à ces malades obstinés qui vivent de régime et ponctuellement absorbent, en boulettes, des remèdes très compliqués qui guérissent ou qui tuent. Nous parlâmes peu d'Alger, point de Marguerite. Tout ce passé doré était, pour lui, je le sentis, déjà plongé dans l'oubli, submergé, écrasé sous vingt années de soucis, de deuils et de déceptions. Il ne me confia rien de cette longue phase de sa vie, et je ne lui en voulus pas. Le sentiment de l'amitié, si vif en lui autrefois, s'était émoussé sous les coups de boutoir de l'existence. Son rire n'était plus jeune ; il ne rappelait plus le clair cliquetis des épées, mais, plus rare et plus rauque, il semblait sortir du fond de la gorge, par saccades brèves, comme d'un cor fêlé et lointain.

Notre entretien ne se prolongea pas, ce premier jour. Péji se leva le premier, me montra, assis à des tables voisines, Emile Faguet, Antoine Albalat, Claude Terrasse, puis, au seuil même du café, il me quitta, non sans avoir pris rendez-vous avec moi pour le lendemain. J'avais à tout hasard apporté le manuscrit d'un drame en cinq actes et en vers (11), que je voulais lui soumettre. Il s'était rendu de bonne grâce à mon désir et m'avait demandé de lui faire moi-même, dans ma chambre d'hôtel, la lecture de mon « ours ».

J'eus la bonne surprise de le voir, à l'heure dite, arriver avec Casa : lui aussi, depuis plus de quinze ans, faisait du journalisme et écrivait des romans philosophiques et sociaux dans une modeste chambre du Quartier.

Tous deux m'écoutèrent avec attention. Mais cinq actes, c'est long, et le temps marchait. Après la lecture du deuxième acte, je décidai de m'en tenir aux scènes principales... Un peu avant six heures, Toulet s'excusa de m'interrompre, obligé qu'il était d'aller avant la nuit relancer un éditeur. Mais il désirait connaître toute la pièce ; il me pria de lui confier le manuscrit, s'engageant à me le rapporter, avec

(11) *Etienne Dolet*, par Louis Martin (Costantini, Philippeville, 1923).

ses impressions et son avis « motivé », le surlendemain au Bar de la Paix. « Tu vas ce soir-là voir *l'Aiglon* avec Sarah, me dit-il en se retirant. Casa et moi, nous avons des fauteuils pour *la Femme nue*. Je préfère ça. Donc, à après-demain, à la sortie de nos théâtres respectifs, au Bar de la Paix ! »

§

Nous fûmes exacts. Dans ce petit salon carré, guère plus grand qu'une cellule de chartreux, mais tout feutré de divans et de tentures, où Toulet semblait être chez lui et donnait des ordres nets à un garçon bien stylé, nous échangeâmes d'abord quelques généralités sur le théâtre d'Henry Bataille dont la dernière pièce tenait l'affiche depuis plus d'un mois. Trois verres de cocktail étaient posés devant nous, et je me rappelle que Toulet savourait le sien à petits coups espacés, l'œil brillant, avec une sorte de volupté. Casa était absorbé, songeur, encore sous le charme de *la Femme nue* : il semblait applaudir mentalement Bataille, pour lequel son admiration éclatait, par intervalles, en menues exclamations. Moi, je pensais à mon drame. Toulet me l'avait-il rapporté et allait-il enfin m'en parler ? Brusquement, il se haussa jusqu'à la patère et tira de la poche intérieure de son manteau un rouleau de papier à couverture orange : je respirai.

Casa se cala dans son fauteuil. Péji vida son verre, posa sa tête dans sa main gauche — je le retrouvai tout entier dans cette attitude qui déjà en Alger lui était familière — puis, lentement, avec des pauses nombreuses, comme il avait fait du cocktail, il parla : « Mon cher, j'ai lu ça l'autre soir, jusqu'à minuit. C'est bien... Il y a du souffle... Il y en a trop !... Et de la fantaisie aussi, dans certaines scènes... Le gentilhomme italien surtout : il ne dit que douze vers... c'est dommage !.. mais il me plaît. C'est un pince-sans-rire, il fait des jeux de mots... Comment s'appelle-t-il donc ?... Stroli, oui... C'est un type ; je l'aime beaucoup,

beaucoup! — Et puis il y a ton Dolet... oui, un personnage de premier plan, celui-là... et un caractère... que tu as fièrement campé ! Mais il est grave, trop grave... et il est condamné à mort au dernier acte ! — Bien sûr, tu ne pouvais faire autrement : l'histoire est là, et la placeMaub aussi... Comment en sortir ?... Ce n'est pas ta faute, après tout, s'il a étérôti et s'il était grave !... Tu as bien fait de mettre à côté de lui Rabelais. Ah ! le bon vivant !... et comme tu l'as saisi, croqué ! Son rire énorme tempère très heureusement la gravité de ton ténor... Coquelin y serait parfait, vois-tu! —J'aime moins « tes femmes ». Pourtant, l'une d'elles dit, au premier acte, une tirade qui, bien que pastichée de Rostand, ne manque pas d'allure... Il est vrai que les femmes, dans un drame écrit pour un homme, un héros !... Très jolies d'ailleurs, et bien habillées, elles passeront tout de même... »

La pause fut ici plus longue ; il releva trois secondes sa tête, la reposa dans sa main et reprit : « Rostand, oui, mon vieux... ta pièce m'a trop fait penser à lui... et à Hugo. Trop d'enflure, trop d'emphase... des mots qui sonnent, qui sonnent !... Enfin c'est le genre qui veut ça. Moi, à ta place, avec ta verve, je n'aurais pas choisi un sujet historique... ». Nouvel arrêt. « Et le placement donc... y as-tu songé seulement dans ton trou de Sétif, à quatre cents lieues d'ici ?... Des costumes, des décors, la mise en scène... le public, qui, en fait d'histoire, n'aime que les histoires !... Comment diable as-tu pu penser que tu trouverais à Paris un directeur assez fastueux ou assez fou pour adopter et représenter un drame si copieux, si compliqué, si historique... avec tant de monde sur la scène... et tant de beaux vers ? — Et voilà ! Ne m'en veuille pas, mon cher. Tu as voulu avoir mon avis : il est un peu décousu peut-être, mais il est sincère... Je t'ai dit la vérité *nue*, aussi nue que la *femme* de Bataille ! — Encore un cocktail, n'est-ce pas ? ».

C'était le septième verre : j'en avais assez. La conversation

prit un autre tour : les femmes ; et je vis bien que Toulet les aimait toujours. Son œil s'allumait en parlant d'elles ; mais son cœur décidément, depuis Marguerite, avait fait du chemin... et « la cloche de pur cristal » de *Madame Joseph Prudhomme* n'était guère à présent, me sembla-t-il, qu'une vague mosaïque péniblement ajustée !..

§

Cher et pauvre Péji ! Il était déjà engagé sur le deuxième versant de sa vie, et il n'avait dépassé la quarantaine que de deux années. Mais il avait vécu intensément, plus et mieux que nous peut-être, par l'esprit et par le cœur. Le monde, la société n'avaient plus guère d'attraits pour lui. L'art même, dont il avait trop vite pénétré et épuisé les enchantements, était presque sans pouvoir. Et l'amitié enfin, où je pensais qu'il aurait toujours trouvé quelque réconfort... je compris que son prestige avait sombré, lui aussi, sous les durs orages.

Je quittai Paris le lendemain, inopinément, sans avoir revu Toulet. Et c'est fini maintenant : je ne le reverrai plus. Comme Gilbert, « il a avalé sa clé » et s'en est allé, voici plus de six ans, dans l'inconnu, dans un monde meilleur peut-être, mais auquel — sceptique impénitent — il ne croyait point.

Moi, trop heureux de l'avoir fait mieux connaître à ceux qui l'aimèrent et qui conservent fraternellement son souvenir, je me rappellerai toujours, avec une douceur émue, l'adolescent long et mince qui, en 1887, un jour gris de novembre, se présenta devant moi, au seuil d'une pauvre chambre d'étudiant, dans cette merveilleuse Cité blanche où la lumière est si chaude, où les amitiés, écloses sous un ciel très doux, durent éternellement...

Et je ne veux plus avoir de P.-J. Toulet que cette heureuse et juvénile vision.

LOUIS MARTIN
juge à Philippeville (Algérie).

# LA VIE MEURTRIÈRE[1]

—

La nuit d'après, j'eus peine à trouver le sommeil, et jusqu'à l'aube je m'agitai sur l'oreiller; à peine debout, je courus à l'hôpital, aux nouvelles, mais personne ne sut m'en donner, et l'entrée — ce jour-là n'était pas jour d'admission — me fut refusée. Je revins chez moi tourmenté des pires inquiétudes.

On m'y remit un mot assez bref de Darnac, disant qu'après lecture de mon manuscrit, trouvé sur une chaise, il l'avait remis à Montessac, et que j'aurais réponse incessamment. Pas de commentaire, sauf, en post-scriptum, l'avis qu'il comptait se rendre à l'hôpital le lendemain, heureux de m'y rencontrer.

Je fis provision de fleurs et de gâteaux, je fus exact au rendez-vous; Darnac n'y était pas. La petite, immobile sur sa couche, les yeux clos, les lèvres entr'ouvertes et comme vernies par la fièvre, haletait sans rien voir. A son chevet, une forme noire, en qui je devinai la mère, se leva; nous échangeâmes quelques mots de circonstance, tous deux malhabiles et fort embarrassés. Une infirmière survint aussitôt, qui nous pria d'éviter toute conversation et d'écourter notre visite.

La mère se rassit, et sa maigre silhouette se fixa de nouveau sur le carré blanc de la fenêtre. Son visage était un trou d'ombre où, de temps à autre, montait, gantée de filoselle, une main crispée sur un mouchoir. Je m'installai de l'autre côté après avoir disposé mon offrande; puis, gêné par l'étrangeté du cadre, je m'immobilisai à

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 686.

mon tour, et nous demeurâmes en présence, étrangers, et sans plus mot dire.

Dans la longue salle mangée de lumière, les couchettes s'alignaient avec une rectitude glaciale et militaire; aucune n'était vide, et presque toutes avaient, penchés à leur creux, les dos sombres de parents ou d'amis. De certaines jaillissaient parfois des rires qu'un « chut » énergique faisait sitôt taire; d'autres étaient mornes, sans personne autour. Vers une, dans laquelle râlait une phtisique, le père sanglotant poussa de force deux galopins qui regimbaient; on dut expulser un ivrogne qui menaçait sa femme et lui réclamait de l'argent.

Je compris l'effroi traditionnel que l'hôpital inspire aux pauvres. Je me disposais à partir quand Darnac survint.

Il s'excusa de son retard, puis salua la mère, exprima sa sympathie, et se mit à son entière disposition pour tout ce qu'il faudrait. Je devinai plutôt que je n'entendis, tant il mit de discrétion à ses offres, et j'admirai la façon dont il se tira d'un pas si difficultueux.

La petite dormait toujours, et de ce sommeil étrange la surveillante nous donna la raison. On l'avait littéralement bourrée d'opium, seul moyen de calmer un peu des douleurs insoutenables. En deux mots, elle nous mit au courant.

Le haut du bras gauche, à partir du coude, brûlé au second degré, n'était plus qu'une horrible ampoule; le derme de la hanche, d'une partie du ventre et de la cuisse, plus sérieusement atteint, avait par endroits disparu, et les marques seraient indélébiles. Quant au sein qui, portant le premier, avait le plus souffert, l'aspect en était effroyable; de la douce fleur rose et des chairs si tendres ne subsistait qu'une masse informe et boursouflée, une sorte de magma visqueux, à peine maintenu par les gazes du pansement. Des suites, on ne pouvait rien dire encore, et le docteur ne s'était pas prononcé.

Nous joignîmes nos prières pour que les soins ne fussent pas marchandés, et Darnac se réclama de l'interne son ami, ce qui fit grand effet. De mon côté, j'avisai la fille de salle, et pour aider à mes recommandations, lui glissai dix francs dans la main. Sur quoi, n'ayant plus que faire, nous nous en allâmes, et plus émus que nous ne le voulions paraître.

Le dimanche d'après, je revins à l'hôpital, envahi cette fois par la foule des petites gens. La salle avait un vague air de fête et les fleurs abondaient; je déposai les miennes, et la blessée, tournant vers moi sa maigre figure où battait la fièvre, fit l'effort d'un sourire; elle tenta même de parler, mais je l'en retins, elle céda vite. Je m'efforçai de l'encourager; les mots tremblaient à mes lèvres et prenaient tous, quoi que j'y fisse, la forme implorante d'un pardon; bientôt ses yeux se fermèrent; j'interrompis ma phrase et me rassis, inutile, à son chevet.

Au bout d'un temps, la surveillante vint me dire que déjà la mère et M. Darnac étaient venus et, respectueux du sommeil de la malade, tout de suite repartis. Je ne pouvais mieux faire que les imiter, et m'en allai, après avoir obtenu quelques renseignements, moins bons, hélas, que je l'eusse voulu.

Les brûlures du bras étaient en voie de guérison, celles de la hanche aussi, mais des parties en restaient ouvertes, dont la suppuration ne cessait pas. On craignait toujours l'infection, la fièvre demeurait inquiétante. Quant au sein, il était perdu sans espoir. En tout cas, la vie de la malade ne semblait pas en danger.

— A moins que... ajouta la surveillante, d'un ton qui raviva mes craintes.

Je rentrai quelque peu rassuré, et pris l'habitude de venir tous les jours ouvrables. Entre temps, je vivais dans l'appréhension, et si bien que la vue de Jeanne, de ses plaies et de ses douleurs devint une rémittence et presque un soulagement.

J'étais d'heure en heure plus assuré qu'en moi résidait un principe de mort; que je portais la mort dans mes yeux et la répandais aux alentours. Les faits ne justifiant que trop de tels égarements, aucun effort de volonté ne pouvait m'en distraire, et le spectacle de la malheureuse y apportait une espèce de certitude que j'estimais, en l'état, préférable à tant d'angoisses solitaires.

Je ne m'abandonnai pas sans lutte, et toutes les raisons auxquelles put s'accrocher ma faiblesse furent invoquées. Une fois de plus, j'essayai de ne voir en ce drame que la fatalité des circonstances; j'en reconstituai les phases, je me cherchai des justifications et finis à force par m'en trouver. Au fond, je plaidais coupable et mendiais les circonstances atténuantes.

Par ailleurs ma vie n'était pas changée, je vaquais à mes habitudes, et rien n'eût trahi mon secret, si ce n'est une propension de plus en plus marquée à la retraite et au silence. On se méprit sur la cause et j'y aidai. Les interprétations les plus ridicules furent imaginées; je n'en démentis aucune; je fus bientôt qualifié d' « ours »; on me délaissa.

Dans cet esprit, j'avais cessé de voir Darnac; le mal que j'en ressentis me fut doux comme une mortification nécessaire. J'avais une peine de plus; je pris un plaisir morbide à la joindre aux autres, à les conjuguer et à m'en repaître. Je me considérais comme l'élu du malheur et son représentant sur terre; d'excès en excès même, j'en vins à être jaloux des misères d'autrui. Cet état dura plusieurs semaines et je n'envisageais pas qu'il dût prendre fin, quand un soir je reçus ce mot :

*Puisqu'on ne vous voit plus, mon cher, voici : Montessac prend l'article et le fera passer au prochain numéro. Allez le voir et tâchez de vous entendre. Il m'a paru bien disposé, profitez-en.*

*Votre*

DARNAC.

J'avais presque oublié cet écrit; le rappel de Darnac, et sa forme concrète en un papier que je tenais, changea le cours de mes divagations; j'échafaudai les plus sottes billevesées. Je me figurai Montessac enthousiasmé; je vis ma prose en tête du *Parthénon,* mon nom illustré, l'opinion remuée, que sais-je enfin!... Bien plus, j'imaginai des contradicteurs, des jaloux, je pressentis même une correspondance aigre-douce, à l'usage de quoi j'accumulai par avance les traits les plus acérés. De grands journaux mendiaient ma collaboration; je me faisais désirer, c'était la gloire!...

A ce train, les papillons noirs eurent tôt fait de s'envoler. Remonté sur ma bête, j'envisageai l'avenir avec audace et résolus de parler haut à Montessac, de lui poser mes conditions et de ne pas souffrir une seconde qu'elles fussent discutées.

Je répondis à Darnac et le remerciai, tout en promettant de l'aller voir, puis, deux ou trois jours après, me présentai au *Parthénon* de l'air le plus nonchalant que je pus. Malgré que j'eusse fait en sorte d'arriver tôt, je posai une demi-heure parmi les garçons et l'emballage; j'en fus outré, mais Montessac, et dès le début, me coupa ma doléance aux lèvres d'un bref : « Asseyez-vous, monsieur, j'ai peu de temps », qui me replongea du coup dans les abîmes du malheur.

— Monsieur, continua-t-il, j'ai lu votre article, et, pour être agréable tant à mon ami Darnac qu'à vous-même, je consens à le publier.

Je balbutiai quelques mots vagues qui se perdirent dans le bruit haussé de sa phrase.

— L'usage de la maison veut qu'un premier article ne se paie pas; c'est une manière d'essai dont le public reste juge. Si son verdict est favorable, je serai enchanté, monsieur, de continuer nos relations. Sommes-nous d'accord?

Le sang me gicla aux tempes; je me levai et, cherchant

le mot qui d'un seul coup vengerait le désastre de mes illusions, je n'en trouvai qu'un; d'ailleurs il m'échappa :

— Parfaitement !

— Alors, monsieur, je vous enverrai sous peu les épreuves. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

L'audience était finie.

Je me retrouvai sur le pavé, tout déconfit, et plein de pensées contradictoires. Montessac m'avait roulé — je me l'imaginais, — mais je ne lui en voulais pas tant qu'à moi-même. Furieux, je ne digérais pas l'idée de mon effondrement, et je résolus de prendre une revanche éclatante. Pour n'y point tarder, je reconstituai la scène, la fis mentalement ce qu'elle aurait dû être, et, faute de contradicteur, la conduisis vite à mon avantage. Montessac n'en mena pas large durant un quart d'heure, et je m'offris sur son dos un petit triomphe qui, s'il n'en souffrit guère, du moins me soulagea.

Cette exécution faite, mon aigreur s'atténua; bientôt, par une pente naturelle et quelque désir aidant, j'envisageai de plus gracieuses interprétations. J'étais roulé, soit, mais on ne roule pas tout le monde, et qu'un Montessac, directeur de revue et homme important, en ait pris la peine prouvait beaucoup en ma faveur. Ainsi parti, je n'avais qu'à suivre. Ces conclusions étaient trop flatteuses pour que je ne m'y complusse; je m'y cramponnai, grâce à quoi l'affaire prit vite un tour des plus avantageux. J'affirmai ce sens, et si bien que, peu de minutes après ma sortie, je muais l'accueil de Montessac en rondeur et en bonhomie.

Ainsi restauré, je voulus passer chez Darnac. Je le trouvai rentrant juste de l'hôpital, et vis que j'avais oublié d'y aller moi-même. Je lui manifestai le plus d'amitié que je pus, et lui contai ma version de l'entrevue, il me félicita et me promit la fortune, ce dont j'acceptai l'assurance avec modestie. Après quoi seulement, je lui demandai des nouvelles de Jeanne.

Elle se portait assez bien et certaines complications graves semblaient définitivement écartées, mais Monbrun, l'interne, redoutait encore une fluxion de poitrine. Très anémiée par le lit, il lui faudrait, une fois rentrée chez elle, des soins assidus; Darnac ne m'en cacha pas la difficulté.

J'étais trop à mon succès pour n'être pas optimiste; j'affirmai que tout irait au mieux, et poussai même jusqu'à railler Darnac et le plaisanter de ses peurs.

Il me laissa dire, se contentant de hocher la tête. Grisé par ma nouvelle importance, j'étais devenu verbeux et ne mesurais plus mes paroles. Brusquement, à l'occasion de je ne sais quelle maladresse, il m'arrêta.

— Vous en parlez à votre aise, mon cher. Eh bien! je ne suis pas rassuré du tout, moi!

Darnac mit-il à ce « moi » quelque intention de reproche, je ne sais; toujours est-il que je crus l'y percevoir et ma faconde s'éteignit. Je tombai de ma suffisance avec aussi peu de retenue que j'en avais mis à m'y hausser et fus même si pauvre en cette attitude que, par pitié sans doute, Darnac m'offrit de dîner avec lui; j'acceptai; nous finîmes la journée en compagnie, et si bien qu'au dessert je reprenais le sens normal.

Je m'entretins dans cet état du mieux que je pus, mais lorsque trois jours plus tard je revins à l'hôpital, l'aspect de Jeanne me stupéfia. Sa figure était émaciée, ses traits tirés et, dans le mince visage où saillaient en rouge les pommettes, les yeux, si doux jadis, luisaient d'un feu singulier.

Ma surprise ne lui échappa pas; elle m'interpella la première.

— Je suis fichue, hein?

Et, comme je protestais, risquant un vague badinage :

— Allons donc!... Je me sens, et je me vois!

Je tentai de l'amener à d'autres sujets, ce fut en vain,

mon vouloir ne l'atteignit pas, et sa pensée en délire suivit son cours.

— Sûr que je suis fichue!

Elle disait cela d'un ton à la fois fiévreux et obstiné qui m'étonnait d'elle, si réservée, et tous ses mouvements marquaient l'agitation la plus vive. Je fis, sans y parvenir, l'impossible pour la calmer.

— Voyons, Jeanne, vous êtes guérie. Dans quelques jours vous sortirez et...

— Les pieds devant!...

— Jeanne, vous vous faites du mal, je vous assure.

— Au trou, Jeanne, au trou!

— Soyez raisonnable, voyons.

— Ah! et puis flûte!... D'abord on me l'avait prédit que je mourrais tuée par un brun.

Je reçus un coup d'assommoir sur les yeux. Un instant, je restai sans pensée, puis, niaisement, bégayai je ne sais quelle inadmissible défense, mêlant à de sottes explications l'espoir de lui arracher l'affreuse idée.

Ce fut encore elle qui me secourut.

— Ne vous frappez pas!... Si ça n'était pas vous, c'en aurait été un autre!

Je luttai néanmoins, mais mes arguments, et je le sentis, dénotaient un souci plus personnel que je n'eusse voulu. Je m'oubliai même jusqu'à tenter des justifications; je repris l'accident, j'en reportai la cause sur sa maladresse, bref j'abondai et fis de tels éclats que la surveillante vint et me pria de les modérer.

Ce rappel me consterna, j'eus honte, je m'excusai, je fis à Jeanne mille protestations chaleureuses; je l'engageai à venir me trouver à sa sortie de l'hôpital que je garantis prochaine, et lui promis mon appui pour tout ce qui serait nécessaire. Ensuite, comme elle était fatiguée, je jugeai qu'il serait mieux de la laisser; aussi bien avais-je hâte de changer d'air. Je partis donc, et passai le reste du jour à m'apitoyer sur ma destinée. Il y avait

matière; paisiblement donc, mes lamentations changèrent d'objet; le soir, je me mis au lit, réconcilié avec moi-même et plein de tendresse pour ma personne.

Mon article parut vers ce temps et je le lus avec complaisance. Il était en bonne place, et je vis là un pronostic agréable, que Montessac ne tarda pas à confirmer en me proposant une collaboration régulière. Je l'acceptai, les conditions n'étaient pas à dédaigner; si tout marchait sans accroc, je pouvais compter sur un fixe mensuel de quinze à vingt louis.

Joint à mes ressources personnelles, ce supplément m'assurait le bien-être et mes façons s'en ressentirent. Je taillai ma barbe que je portais un peu longue, et fis quelques frais dans mon logis; je me pourvus d'une bibliothèque en palissandre, et exigeai de ma femme de ménage une tenue et des attentions plus en rapport avec cette opulence.

Ces soins et d'autres plus urgents m'occupèrent au point que le dimanche vint plus tôt que je ne l'attendais. Dans mon agitation, j'avais une fois de plus oublié Jeanne; je courus à l'hôpital, mais quel ne fut pas mon effroi à voir son lit occupé par une autre!... Par bonheur, on me rassura.

— Elle est partie hier. Vous comprenez, avec ce qu'elle a, on ne pouvait pas la garder... Il y en a tant qui attendent!

Je demandai quelques explications, elles ne me satisfirent qu'à demi.

De ses blessures proprement dites, Jeanne était guérie, au prix de cicatrices dont on se doute; mais la fièvre et les semaines de lit avaient déterminé ce qu'on craignait, une congestion pulmonaire. Le docteur, parant au plus pressé, lui avait donné les soins immédiats, puis, ce genre d'affection ne pouvant être traité à l'hôpital où il immobilisait un lit aux dépens de quelque cas plus grave, on lui avait remis son exeat.

L'émotion de la nouvelle une fois calmée, j'examinai le fait et m'efforçai d'en tirer les conclusions les moins désavantageuses. Du moment que la malade était sortie, c'est que son état le permettait; sans cela, jamais on ne l'y eût autorisée. Je n'avais pas à me montrer plus difficile que le docteur et conclus, pour le bien de chacun, que tout irait au mieux; puis j'attendis pour penser de plus près à cette affaire que le hasard m'y obligeât.

Peu après, je reçus de Montessac une invitation que j'acceptai avec empressement. Je commençais à sentir le besoin de me répandre un peu; non que je fusse sans relations, seulement j'étais plus propre à conserver les anciennes qu'à m'en créer de nouvelles. J'étais curieux aussi de connaître ce milieu dont Darnac m'avait dit grand bien, et j'espérais y rencontrer quelques figures intéressantes.

Je pensais l'y trouver lui-même, et, comme je l'avais un peu négligé, je fus ravi de cette occasion qui nous mettait en présence sans qu'il y eût volonté apparente de ma part. En attendant, je passai le plus clair de mes journées à la Bibliothèque Nationale où j'amassais des notes pour une série d'articles sur « la Sculpture française au XII^e^ siècle » que je comptais publier dans le *Parthénon*.

Rentrant un soir, je trouvai ma concierge dans l'escalier; elle me dit qu'une jeune fille montait précisément chez moi, bien qu'elle l'en eût dissuadée. A la description, je reconnus Jeanne; je galopai quatre à quatre mes étages, et la trouvai devant ma porte, où, me dit-elle, elle était bien résolue à m'attendre le temps qu'il faudrait.

Je la fis entrer et l'installai dans mon fauteuil.

Elle était fort simplement vêtue, mais non sans goût, d'une robe de drap noir, et coiffée d'un chapeau de velours piqué par quatre épingles. Je vis avec satisfaction que ses bottines étaient neuves et ses gants immaculés; j'en jugeai ses affaires matériellement prospères.

Dans le jour tombant, ses yeux luisaient d'une joie

enfantine, encore qu'effarés par les barbares effigies qui décoraient mon mur; un air d'élégance correcte émanait de sa personne, et ses moindres gestes sentaient bon. Je n'en revenais pas... La lamentable mutilée de l'hôpital, c'était elle!... Elle, cette jolie demoiselle enviable! Je le lui dis, et le plus galamment que je pus, ce qui la fit vite rire aux larmes, et moi par contre-coup.

Les choses ainsi posées, je ne pouvais qu'insister; j'appuyai donc avec autant d'esprit qu'il m'était donné. Je me sentais léger, du poids aboli de toutes mes angoisses, et cette bonne humeur, que des mots suffisaient à déchaîner, me coûtait si peu que j'en abusai. Je renchéris donc, et mes facéties devinrent telles que, alors que sa joie éclatait le plus haut, je la vis porter brusquement un mouchoir à ses lèvres, et se lever en me faisant de l'autre main un signe pressant. Sans trop savoir, je la menai à ma toilette; elle s'y pencha, retira le mouchoir, et un flot de sang jaillit, éclaboussant le marbre, son corsage, jusqu'à ses mains.

Prise de faiblesse, elle s'abandonna, et je la sentis choir dans mes bras. Affolé, je précipitai mes soins et mes paroles; je l'étendis sur mon divan, je lui baignai les tempes et lui fis prendre un doigt de liqueur, puis, multipliant mon zèle, avec un peu d'incohérence, j'offris de la reconduire chez elle ou de chercher le docteur et de la coucher dans mon propre lit.

Un bon vouloir si diffus ne pouvait que lui causer une fatigue supplémentaire; doucement, elle me pria de la laisser en repos, et j'y souscrivis d'autant plus volontiers que j'évitais ainsi des responsabilités dont je n'avais cure. J'allai m'asseoir dans la pièce voisine, et j'y restai, l'oreille tendue, jusqu'à ce que je l'entendisse m'appeler. Il était tard alors, et la nuit remplissait la chambre.

Nous prîmes du thé ensemble et je m'efforçai de la remonter. J'y eus peu de mal, la pauvrette ne se doutait pas de la gravité de son cas, et pour un peu se fût

excusée. J'étais très ému et le marquai par une exceptionnelle diligence; je l'entourai, je lui passai un foulard et lui demandai l'adresse de son docteur afin de l'aller voir le lendemain.

Elle ne se défendit de rien, souriante déjà, mais, comme l'heure s'avançait, elle voulut se lever. Je proposai de la ramener, elle s'y opposa formellement; de même au désir que je manifestai d'aller prendre des nouvelles à son domicile.

— Non! non!... Je reviendrai.

— Je vous en prie, lui dis-je, et souvent... très souvent... c'est promis?

— C'est promis.

Je l'accompagnai cependant jusqu'à la rue, et ne la quittai que dûment en voiture et le cocher réglé.

Le lendemain, je courus chez son docteur. Il ne me cacha pas ses appréhensions, surtout après le récit que je lui fis de la scène. Je le priai de voir Jeanne chaque semaine, à mon compte, bien entendu; il s'y engagea et, comme il avait l'air brave homme, je rentrai chez moi l'esprit un peu réconforté.

Deux ou trois jours après, je reçus un mot me disant qu'une parente lui offrait asile en Bourgogne; elle partait pour deux mois et passerait me dire bonjour le surlendemain vers les cinq heures.

Je fus enchanté, car je voyais à ce départ de multiples bénéfices; pour elle d'abord, à qui je comptais bien que le grand air serait salutaire, et pour moi, que son éloignement délivrerait d'une source permanente de remords. Je n'étais pas, en effet, sans avoir réfléchi sur ce dernier accident et, malgré toutes les arguties, la conviction de mon triste pouvoir s'était une fois de plus, et plus profondément, incrustée dans mon cerveau. J'étais trop faible pour lutter; l'absence de Jeanne m'aiderait peut-être, et je m'en félicitai comme d'un réconfort.

Je préparai quelques friandises et, à l'heure dite, elle




sonnait à ma porte. Son premier souci fut de déposer sur ma table un bouquet ; pâle encore, ses prunelles dans

l'ombre douce du chapeau brillaient d'une lueur plus chaude que de coutume; j'admirai son aisance et surtout cette réserve de bon ton qui m'étonnait, chaque fois que je songeais au métier qu'elle avait choisi.

Avec chaleur, je lui parlai d'elle, de son séjour, du plaisir qu'elle aurait là-bas, et du bien qu'elle en retirerait. Penser aux souffrances de cet être délicieux me causait une telle émotion que ma tendresse n'eut pas à feindre; l'expression en fut profondément sincère et spontanée. Des rougeurs passaient sur ses joues aux mots les plus caressants, et sa main, que j'avais prise et tenais dans les miennes, y palpita comme si j'y eusse serré son propre cœur.

Elle répondit à tout sur le ton convenable et, voyant l'heure, voulut s'en aller. Je la reconduisis, le bras à la taille, en la pressant des plus minutieuses recommandations. Comme on se quittait, je me penchai vers elle, et, pour écarter toute méprise, lui dis, du ton le plus détaché :

— On s'embrasse, hein?

Et j'achevai le geste.

Mais elle, haussant le front, fit qu'à sa place, je trouvai sous les miennes deux lèvres brûlantes, qui s'y collèrent, s'y tordirent, cependant qu'à mon corps le sien se rivait d'une étreinte.

A demi renversé, je cherchai l'équilibre, et fis, sans qu'elle me quittât, un pas qui nous remit dans la pièce. Crut-elle que je voulais l'y entraîner?... Je ne sais? Toujours est-il qu'alors seulement elle se détacha. Je n'avais pas encore trouvé d'attitude qu'elle me saisissait à nouveau les mains, plongeant dans les miens ses yeux sombres, puis, soudain, s'arrachait, et partait, criant un adieu qui se perdit dans l'escalier.

Je rentrai, les jambes molles et bouleversé de cette aventure; j'y réfléchis la soirée et le jour suivant, et, bien

entendu, versai dans les hypothèses les plus déraisonnables, et sans parvenir à mettre les choses à leur point.

Je m'arrêtai à ceci toutefois, qu'une telle scène ne pouvait se renouveler. Il était évident qu'entraîné par la meilleure intention, j'avais donné à mes propos une allure blâmable; peut-être aussi Jeanne, agitée par la fièvre, avait-elle interprété faussement un geste amical, je ne sais. En tout cas, permettre la récidive eût été criminel.

J'avais pour cette petite une affection profonde, et l'idée de la contrister m'eût fait horreur; cependant, je ne me mépris pas sur mes sentiments. Il est certain que le plaisir de la sentir chez moi, si gracieuse et désirable, avait pu forcer le ton de ma galanterie; pas une seconde je n'envisageai qu'il fût possible d'abuser. Je résolus donc de clore l'incident. Le départ de Jeanne facilitait le programme; je n'avais pour le bien remplir qu'à me laisser vivre. Bientôt, requis par mes travaux, je trouvai des soucis plus immédiats. La soirée des Montessac fut un second dérivatif, et non le moindre. A l'heure dite, je m'y rendis, bien décidé à me conduire avec adresse, et pour le mieux de mes intérêts.

## III

Montessac occupait, avenue de l'Observatoire, un superbe entresol donnant par sept fenêtres sur les jardins du Luxembourg. Largement éclairées, elles luisaient ce soir-là comme des phares, et la file de voitures barrant la porte remplissait le quartier de claquements de portières et d'éclat. Je tombai dans le vestibule dans une telle animation que je m'y vis perdu. Je fis effort néanmoins, et tentai de franchir le sextuple rang d'habits derrière lesquels je pressentais les maîtres de la maison; dans ce bloc, quelques épaules lumineuses se mouvaient avec une lenteur calculée.

Enfin j'arrivai.

Montessac me fit mille protestations colorées d'accent, puis, avisant à sa droite Mme Montessac, que je n'avais pas encore eu le temps de voir, me présenta :

— Chérie, monsieur Jacques Verdier, tu sais bien?...

Je fis mon salut et levai les yeux, mais le compliment me resta sur les lèvres, émerveillé d'un tel visage.

— Je vous connais, monsieur, entendis-je. J'ai beaucoup aimé votre article, et notre ami Darnac m'a souvent parlé de vous. Je suis heureuse que vous ayez bien voulu nous donner votre soirée.

Je bredouillai je ne sais quoi et, pressé par le flot, me retrouvai dans son remous. Un instant j'errai, cahoté, puis je découvris une embrasure d'où je pourrais voir. Jouant des coudes, j'y cinglai et m'accrochai au rideau; haussé sur mes pointes alors, et le col tendu, je pus, par delà le moutonnement des têtes, apercevoir Mme Montessac et tout le reste me fut indifférent.

Je la voyais autant dire pour la première fois, mais sa grâce s'imposa d'un coup. De la nuque, pâle sous les nœuds de la lourde tresse, jusqu'aux fins talons, je devinai son corps, le parcourus, et m'en délectai comme d'une offrande personnelle. Je compris et goûtai le grand front large et les beaux yeux pleins de douceur, j'aimai le nez, la bouche aux fins coins d'ombre, et le dessin du cou, et l'équilibre superbe des épaules. Mon désir volait à cet ensemble merveilleux, je ne me reconnaissais plus, j'étais évadé de moi-même.

Quelque chose de considérable venait de se produire, que j'acceptais dévotieusement. Un regard bref avait jeté bas tous mes calculs. Dédaigneux de la foule, de la rumeur, je n'avais d'yeux que pour cette femme, et tous mes sens étaient prisonniers, attachés à son masque clair. Une magie insoupçonnée transformait mes réflexions. Je voyais choir mes risibles stratégies et je me laissais faire, et subissais le cher martyre, voluptueusement. Mon passé, douloureux ou puéril, mes bonheurs étriqués, mes re-

mords, Jeanne, l'odeur cadavéreuse de ma vie, l'avenir, tout cela enfin glissait, fondait, croulait en cascades le long de mon être, comme d'un corps un linge fatigué.

Toute à ses devoirs, je l'observais, et le geste menu de sa tête charmante. Elle avait les épaules découvertes, sans un bijou; parfois, dans de subites éclaircies, j'entrevoyais le haut de son corsage noir pailleté de jais, où se mourait une glycine; je dévorais des yeux ce fin profil et souriais à son sourire comme si nos destins fussent engagés; j'aurais crié de joie.

Un éclair de conscience déchira brusquement ce beau rêve et me remit sur terre; j'eus la sensation brève du réel. Une glace m'apprit l'inconvenance de mon regard; je compris que l'heure était de feindre et je rentrai dans la cohue, tendu pour le mensonge. Là, tout en promenant un visage impassible, je m'efforçai de réfléchir, de voir clair.

Que M^me^ Montessac fût jolie et me plût, cela n'avait rien d'extraordinaire, mais j'avais, de par le monde, rencontré suffisamment d'agréables personnes pour être averti. Je savais ce que valait le fameux mystère, et mes rares aventures avaient jusqu'ici passé dans le temps qu'elles avaient mis à naître. Comment expliquer alors ce désordre soudain, comment prêter au timbre d'une voix, à l'éclair d'un coup d'œil, un tel pouvoir magnifique et désolant? Il y avait là quelque chose d'anormal, de monstrueux à mon sens, mais qui me laissait aussi sans force et démuni.

Aimerais-je sérieusement, par hasard? Aimer... Je ne pus m'empêcher de sourire au passage de ce mot illustre et littéraire. Aimer... Le coup de foudre, alors!... Comme dans les romans.

Pourquoi pas?

Je fis appel à mes auteurs et cherchai des précédents. Le plus glorieux surgit, Roméo chez les Capulet!... Parbleu, oui!... Ah! que voilà bien mon affaire, et la belle

figure de jocrisse que j'avais à déambuler ainsi dans un bal!...

Je crois bien que je fus sur le point de rire. Soudain, ma gorge se serra.

Mme Montessac et un monsieur assis sur la même banquette me barraient le passage. J'allai droit sur eux; je perçus que la partie était sérieuse, et sentis le frisson de la petite mort.

— Vous errez comme une âme en peine, monsieur Verdier. Serait-ce votre ami Darnac que vous cherchez? dit-elle.

— Précisément, madame, fis-je avec une facilité de bon augure.

— J'espère qu'il ne m'a pas fait faux bond. Voulez-vous me permettre? ajouta-t-elle, et, présentant : Monsieur Jacques Verdier. Monsieur Hermann Jessen.

Nous nous saluâmes.

— Hermann Jessen est un artiste.

— Oh! amateur... dit le monsieur avec un fort accent.

— Artiste et amateur.

— Vous me gênez, madame.

— ... Et homme de goût, ajouta-t-elle.

— Madame... Madame... Que va penser M. Verdier qui est un critique distingué?

— Je penserai que vous avez de la chance, monsieur.

— Là! Voyez-vous! dit Mme Montessac. Je vous laisse faire connaissance, messieurs; d'ailleurs voilà mon mari qui s'agite : il faut que j'aille à son secours.

Elle se leva. Son corps sinueux ondula sous les paillettes et des soies frissonnèrent. Je suivis quelques secondes la fuite de ses hanches, et revins à l'homme, qui se carrait dans les coussins, l'air avantageux. A voir ces gros yeux clairs et ce masque béat, je le jugeai médiocre; d'ailleurs, sourdement, je le détestais. J'arrondis néanmoins un sourire:

— Eh bien, monsieur, voici l'art et la critique en présence.

— Balançoires, tout ça! Mme Montessac m'a traité d'artiste parce que j'achète de la peinture, et parce qu'elle voulait nous coller ensemble!... Ça ne tire pas à conséquence... Epatante, hein?

— Oui... oui... Alors, vous êtes collectionneur?

— J'ai soixante-quatre tableaux.

— Mâtin!

— Peuh!... Ça n'est pas toujours drôle.

— Et quel genre?... Quelle école?...

— Genre, genre.

— Ah! ah!...

— On a souvent des déboires là-dedans. Il y en a qui montent, c'est vrai, mais combien sur lesquels on ne retrouve pas son argent! Ainsi, tenez, il y a cinq ans, je me suis payé, au Salon, le Cornière... vous savez bien?... L'« Intérieur provençal »... la médaille d'honneur. Trente-deux mille, monsieur. Je croyais avoir fait un coup... Savez-vous ce qu'il vaut aujourd'hui?

— Douze cents.

— Vous en avez de bonnes, vous!... Douze cents!...

— Dame!

— Six mille!

— On vous les offre?

— On n'aurait pas le toupet!

— Dommage, je vous aurais dit de profiter.

— Dites donc... dites donc... C'est un bateau?

— Hé! hé... Six mille francs... Mettez-le un peu à Drouot, pour voir.

— Je préfère attendre. Un jour ou l'autre, il refera son prix.

— Je vous le souhaite.

— Douze cents!... J'aimerais mieux le brûler! Une toile que j'ai payée le prix d'une automobile... Faites-vous de

l'automobile, monsieur Verdier? Non? Vous avez bien raison. J'en avais une tout au début, monsieur, douze chevaux; carrosserie superbe. Je m'en suis défait.

— Ah!

— A cause de mon malheur.

— Ah!

— Vous comprenez, je n'aurais plus pu...

(... Cet homme est stupide, pensai-je, il ne *lui* est rien, je serais bien sot d'en être jaloux.)

— Ce sont des choses qui n'arrivent pas deux fois dans la vie. Ah! non, par exemple!

(... Et d'abord, s'il fallait suspecter tous ceux qui lui adressent la parole!)

— Rien que d'y penser, j'ai la chair de poule.

(... Et puis et puis, je ne veux pas, là! Je ne veux pas me laisser faire, je me débarrasserai de cette obsession, je la vaincrai...)

— Il y a pourtant deux années de cela! Comme le temps passe! Qu'avez-vous?

— Rien, rien.

(J'avais cru voir sa nuque entre des habits et m'étais levé.)

— C'est une chose dont le souvenir me hante, monsieur. Mais je n'en parle jamais, jamais! Figurez-vous que j'ai écrasé une femme, monsieur, une femme toute jeune et jolie!

(... Au fait, quel âge pouvait-elle avoir, elle? Vingt-huit ans au plus. Son mari en porte quarante...)

— La roue d'arrière lui a brisé la colonne vertébrale. Il a fallu un cric pour la dégager. Quel spectacle, monsieur! Ces gens qui m'injuriaient! Et du sang, du sang, partout!...

(... Je donne deux minutes à cet imbécile, pensai-je, et je vais à sa recherche. Il faut que je la revoie et que je lui parle, absolument.)

— Une femme élégante, pourtant! Une femme du

monde... avec des dessous, et d'un chic! Et une peau! Vous comprenez, il a fallu la déshabiller, son costume était en lambeaux, j'ai tout vu, mais tout, tout!

— Quel homme est-ce, Montessac? fis-je, pour couper court.

— Montessac? Bon garçon, pas bête; un peu fêtard.

— Tiens, tiens!

— Et noceur endiablé! Vous ne le connaissiez donc pas?

— Si, mais pas sous ce jour-là.

— J'ai soixante mille francs dans son affaire. En voilà un dont le divan pourrait raconter des histoires! Tenez, cette grande blonde, là, qui parle à sa femme!...

— Sa femme!... Monsieur, je dois précisément lui dire deux mots. Voulez-vous me permettre?

— Comment donc!

Libéré, je m'élançai, fendant les groupes, aimable quand même et la bouche en cœur.

— Madame, fis-je en l'abordant, souffrez que je vous remercie de m'avoir fait connaître M. Jessen.

— Il est charmant, n'est-ce pas?

— Tout ce qu'il y a de plus.

Elle pouffa de rire.

— Je gage que vous m'en voulez!

— Ma sympathie lui est toute acquise, madame, s'il est de vos amis.

— Vous êtes taquin?

— Je suis très sérieux.

— Et que vous a-t-il raconté, ce cher homme?

— Une histoire de femme écrasée, je crois.

— Comment, vous croyez?... Vous n'écoutiez donc pas?

— Faiblement.

— C'est très mal.

— Je pensais à autre chose.

— Jessen est un commanditaire de mon mari, nous le

voyons à ce titre dans certaines occasions, comme ce soir.

— A la bonne heure.

— Comment cela?

— Je craignais qu'il ne fût de vos intimes, oui. Pardonnez-moi cette hardiesse, madame, mais le ton de M. Jessen et ce que je sais de vous concordent si peu...

— On vous a parlé de moi?

— Un ami commun, oui.

— Darnac?

— Précisément.

— Peut-on savoir?

— Mme Montessac, m'a-t-il dit, est la plus exquise et la plus délicieuse des femmes.

Je prononçai ces mots avec lenteur et les ajustai, mes yeux dans les siens, pour faire balle. Une rougeur passa sur son front.

— Darnac est un serin, je vais le gronder.

— Vous me permettrez de le défendre.

— Vous aurez du mal.

— Pour commencer, je le mets hors de cause, et reprends son opinion à mon compte.

— Ça, c'est de la galanterie! N'importe, du moment que c'est pour sauver un ami...

— Alors, vous acceptez!

— Je pardonne.

— Et si j'insiste?

— Oh! oh!... On m'avait dit, à moi, que vous étiez un homme timide.

— C'est être bien timide, en effet, de ne point oser dire sa pensée, et bien lâche d'en être réduit à la cacher sous celle d'autrui... Madame, fis-je avec précipitation, car je sentais l'importance de l'heure, madame, je ne suis point si insensible au ridicule que vous pourriez croire, et j'ai conscience des sévérités que mériteraient mes propos.

— Comment ça?... pourquoi donc?... Je trouve que vous vous exprimez très bien.

— Vous n'y voyez qu'un badinage de salon et vous en riez, mais il y a plus...

— Ah!...

Au ton de ce « Ah », je sentis qu'il serait sage de mettre le frein; hypocritement, j'obliquai.

— J'ai un remords, madame, un gros remords.

— A mon endroit?...

— Oui, madame... J'ai eu l'honneur de vous être présenté chez Darnac, et par lui. Je ne sais si vous vous rappelez...

— Parfaitement.

— J'étais très préoccupé, un peu souffrant même, et j'ai si grossièrement manqué de tact...

— Envers moi?

— Oui, c'est tout juste si j'ai salué.

— Je n'ai pas souvenir.

— Ah! tant mieux! Figurez-vous, madame, que depuis ce jour je vivais dans l'angoisse, rien qu'à l'idée de vous voir... Vous ne sauriez croire à quel point j'appréhendais cette soirée, j'avais peur... peur...

— Peur... Que vous êtes enfant!

Ce mot « enfant » et l'accent qu'elle y mit marquaient une détente, je repris espoir.

— Et vous, comme vous êtes bonne!...

— Oh! voilà un mot bien gros!

— Je le pense en toute humilité, je vous jure.

— Ne jugez pas vite, monsieur Verdier, et ne jurez pas... Attendez.

— Point n'est besoin du temps, madame. La bonté, cela se sent.

Il y eut un court silence, puis j'osai lever les yeux vers elle, et mon regard chargé croisa le sien; ses paupières mollirent, elle ajouta :

— Vous êtes un véritable petit enfant...

Puis dans un sourire un peu contraint :

— Un tout petit, petit enfant!...

Le thème était bon et je l'eusse pu continuer avec fruit; la conscience de son trouble me fit en rester là. Insister pouvait tout compromettre, et l'essentiel d'ailleurs était dit. Je me levai. Une sorte de gloire m'emplissait, j'étendis vers elle une âme reconnaissante, asservie et protectrice.

— Je vous accapare sottement, madame, alors que vous avez tant d'obligations.

— Mais non!... C'est moi qui m'oublie!... Si vous n'avez pas mieux, venez un de ces mercredis, vous y rencontrerez vos amis et nous causerons.

— Tôt? ou tard?

— Tard si vous aimez le monde.

— J'irai tôt.

Une fois encore et pour une seconde, nos regards se joignirent, puis, sans rien d'autre, nous nous séparâmes, et je refermai mon cœur, en avare, sur son pesant trésor. Je rentrai dans la foule, où l'instant d'après je croisai Darnac dont à ma vue le fin visage rayonna.

— Eh bien! homme mystérieux, on vous trouve enfin.

— Mon cher, lui dis-je, je vous ai beaucoup négligé, aussi pour éviter tout reproche qui me serait pénible, je prends les devants. Du fond du cœur, je m'accuse, et m'excuse.

— N'en parlons plus. Que devenez-vous?

— Vous voyez.

— Je vous ai entrevu tout à l'heure. Vous parliez à Mme Montessac. Avez-vous fait un peu connaissance?

— Quelques propos indifférents.

— Dommage, elle vaut mieux. Avez-vous remarqué la beauté de son front.

— Non.

— Et l'attache du cou? C'est d'une pureté merveilleuse.

— Ma foi, non!

— Vous n'êtes pas amateur?

— Mais si! Seulement, dans tout ce monde on est bousculé.

— Faisons quelques pas?

— Volontiers.

— Et lui, Montessac... Comment le trouvez-vous?

— Jusqu'à présent, quelconque.

— C'est un sauteur, mais pas mauvais homme.

— Bon ménage?

— Peuh!

— Mais elle?

— Elle, c'est une femme admirable!

— Quel enthousiasme!

— Enthousiasme justifié.

Je rassemblai mes forces, et, d'un ton que je fis banal :

— Alors... Elle n'a pas d'amant?

— Vous êtes fou, mon cher!

— Et puis, ça la regarde!... Dites-moi, et la sculpture?

— Je patauge horriblement.

— Comme moi.

La conversation continua sur ce ton, sans que nous y fissions d'autres frais. Seule, du reste, la façade de mon être participait aux choses extérieures, et les glaces, au passage, m'en renvoyaient l'image impassible; au dedans, mon rêve couvait sa flamme. Je fis beaucoup d'amabilités à Darnac, et fus même prolixe, ce qui l'enchanta. A Mingrel, qui pérorait dans un groupe, j'adressai un « bonjour », il faut croire bien inattendu, ou charmeur, car il en resta médusé, son éternel pouce en suspens.

Nous fîmes ainsi plusieurs fois le tour des salons, devisant et serrant des mains au passage; je parlais intarissablement sur tout; deux fois je me surpris à rire, et fus même léger avec une dame à qui Darnac me présenta. Pour Jessen sur qui je butai, je trouvai des mots d'excuse spirituels, qui le congestionnèrent. Il se pendit à mes basques et voulut nous traîner au buffet; j'eusse cédé, Darnac évita.

— Je ne vous savais pas si mondain, me dit-il. Vous papillonnez, ma parole... C'est une révélation!...

— Le plaisir de vous voir.

Il daigna sourire.

J'étais transfiguré! Les mots les plus vains me sautaient aux lèvres, et je m'en étourdissais. De temps à autre, cependant, et pareil à l'enfant qui, pressé de voir son cadeau, entr'ouvre en chemin le papier, et jette un regard furtif, je plongeais dans mon cœur où dormait la merveille. Au bout d'une heure, Darnac, qui avait modèle le lendemain et n'aimait pas veiller, s'en alla. Je ne tardai pas à le suivre; j'avais hâte d'être chez moi, seul, et dans le silence de mes murs.

Porté par un tel élan, j'y fus bientôt, et, sous l'orbe adouci de la lampe, je retrouvai le lieu d'une existence dont la médiocrité m'apparut brutale, et d'un coup. Rien n'avait changé cependant et, dans ce sommeil qu'ont les choses la nuit, mes objets familiers demeuraient à leur place, silencieux et prêts à l'usage.

Un reste de feu mourait sous la cendre; sa lueur dorait le flanc d'un vase et, çà et là, quelques reliures. Je vis sur ma table le travail commencé, les feuillets noirs, et la plume, et les notes innombrables. Je vis tous ces témoins de mon labeur et de ma foi; leur inutilité navrante m'apparut et celle même de ma vie et son ordre pauvre. Je perçus quelle était ma faiblesse, je pris peur.

Le lendemain, sous l'influence d'un clair soleil, ces pensers durs s'atténuèrent. La soirée de la veille n'était pas un rêve, et ces minutes, je les avais bien vécues; j'en évoquai la grâce et l'enchantement; les blanches épaules, les hanches souples repassèrent, et l'œil profond, et le sourire attendri...

Vous êtes un tout petit enfant!... A ce souvenir, mon ardeur prit bientôt force et rebondit. Je résolus de vouloir, l'énergie avec laquelle j'assurai ma cravate fut l'immédiate manifestation de cette neuve volonté.

Pour parer néanmoins à des défaillances que je savais prochaines, je vérifiai l'emploi de mon temps et pris soin que pas une minute n'en demeurât inoccupée; — j'étais payé pour en savoir le prix, et ne craignais rien tant que le tête-à-tête avec moi-même. J'établis donc un horaire, et le fis rigoureux. Quelques instants étaient chaque jour réservés à ma culture physique, et je fis à cet effet l'achat d'un appareil extensible et d'haltères. Les premières semaines, j'en usai avec furie, puis mon zèle se relâcha, je finis par me défaire de ce matériel qui m'encombrait.

Tant d'ardeurs ne pouvaient être stériles, et mon travail sur « la Sculpture française au XIIe siècle » en porta les fruits; j'abattis en peu de jours une besogne considérable, et pris un tel goût à ce travail que le cadre forcément restreint dans lequel j'évoluais éclata bientôt, J'envisageai d'écrire un volume plutôt que de simples articles, et l'idée me vint de l'agrémenter de reproductions. La chasse aux documents me fut alors un but, et par là même une source de distractions qui ne contribuèrent pas peu à me maintenir en équilibre.

Je courus les musées, le Trocadéro, le Louvre, je voyageai, je correspondis, j'amassai des photographies et, bien que je ne fusse guère dupe d'un tel stimulant, je conquis une humeur reposée et pus converser sans épouvante avec mon cœur.

Je continuais néanmoins à fréquenter le jardin du Luxembourg; dans un coin, je découvris un banc d'où, par un angle calculé, je commandais les fenêtres des Montessac. Je pris l'habitude d'y porter mon travail, mais, sans grand fruit, je dois le dire. De cette observatoire, je voyais passer les bonnes, se baisser les persiennes, se mouvoir les rideaux, parfois même glisser une ombre à quoi mon imagination surchauffée ne savait donner qu'un nom.

De si minces aubaines me suffisaient, et les journées

qui m'en valaient quelqu'une comptaient parmi les bonnes. J'aimais solitairement, avec respect et timidité, mais mes ardeurs n'en étaient que plus vives. Rien n'autorisant à croire qu'elles dussent être couronnées, je me donnais beaucoup de fièvre sans autre effet.

Au premier mercredi, et bien avant le temps, j'étais prêt à me rendre chez M^me^ Montessac et j'errais aux alentours. La chose, en soi toute simple, avorta, bien que je n'eusse qu'à monter; mon éternelle irrésolution fit que, ballotté par un tas d'incohérences dont je sentis le ridicule, j'en restai sur le désir. Après quoi, sous prétexte qu'il était trop tard, je revins à mon troisième où j'accusai la destinée et chargeai le sort de mes maux.

La crise passée, je considérai que mon absence ne saurait être prise à mal, au contraire. Peut-être même y verrait-on quelque délicatesse, et je finis par m'en convaincre. La semaine d'après, j'osai jusqu'au bout.

Le cœur battant à rompre, j'effectuai mon entrée dans ce salon redouté, sans le moindre éclat, je dois le dire. Trois dames et un monsieur l'encombraient de leur présence, et les objurgations muettes que je ne cessai de leur adresser du coin où j'avais terré mes élans restèrent à ce point vaines que je crus un instant que ce serait à moi, dernier venu, de leur céder la place. Les choses, par bonheur, n'allèrent pas jusque-là.

J'admirai l'aisance avec laquelle M^me^ Montessac tenait tête à leurs fadeurs, et sa grâce à mener la conversation, comme j'eusse admiré le contraire, ou toute autre chose qui eût émané d'elle. Je me tins le plus modestement possible et n'aventurai que de rares propos, émasculés et ternes à souhait. On parlait théâtre — par hasard, — mais à la mollesse des réparties, je jugeai que le palabre tirait à sa fin; évidemment, le monsieur avait épuisé son fonds et les deux dames, après de courageuses tentatives d'éreintement collectif, se voyaient réduites au silence. Une diversion traîtresse sur M^me^ Z..., qui précisément

quittait la pièce, et son horreur de chapeau, rata. Il y eut un temps, un peu long; je le dégustai, puis, sur un geste du monsieur qui semblait réclamer l'attention, de noules péronnelles se tendirent, mais rien ne vint.

Enfin tout ce monde partit et je pus m'approcher. J'avais, la quinzaine écoulée, tant songé à cette visite, j'en avais si bien prévu l'ordonnance, qu'au premier contact, tout faillit se gâter. Rempli de passion, au point de n'être qu'en état de demi-conscience, je ne pouvais croire qu'il existât de sentiments semblables aux miens. A celle-là qui en était l'objet pouvais-je en prêter d'analogues, mais sur ce chapitre il ne suffit pas de décider. Je dus tout de suite rabattre mes prétentions, car, bien qu'issues du plus profond, les paroles que j'aventurai demeurèrent sans écho.

Sottement, je m'étais imaginé que, de nos dix minutes de causerie, M^me^ Montessac aurait conservé un souvenir intense; grande fut ma déconvenue quand, au rappel que je lui fis, j'obtins pour toute réponse un « Ah! oui » distrait, qui sur-le-champ me la fit prendre en horreur, elle, et toutes les créatures de son sexe.

Un sourire remit tout au point. Prudent néanmoins, je louvoyai, tournant autour des sujets avant de les entreprendre; je parlai de littérature, de la soirée, de Darnac, puis, par d'insensibles retours, j'en revins à elle et, par le choix des mots, le ton et certaines inflexions de voix que je savais caressantes, m'efforçai de lui plaire, et crois bien que je réussis.

Toutefois, bien que je fisse le possible pour me contraindre, mes yeux durent être plus expressifs encore que mes phrases, car, à chaque fois qu'ils croisèrent les siens, je la vis se détourner, battre des paupières et manifester un émoi, flatteur peut-être, mais gênant, et pour moi contagieux. L'exacte signification de cette entrevue et la portée de ce que nous échangeâmes ne m'apparut d'ail-

leurs que plus tard; sur l'heure, j'aurais été bien embarrassé de la définir.

Je n'en constatai pas moins, — et dans un tête-à-tête aussi chargé le fait est bizarre, — que pas une seconde ma raison ne m'abandonna. Je restai lucide, et mes désirs, pour sincères et violents qu'ils fussent, ne se manifestèrent que dans les limites où les inscrivit ma volonté.

Nous effleurâmes mille sujets, dont la plupart eussent en autre lieu passé pour insipides et l'étaient; mais les intentions dont je les nuançai rendirent leur sens assez clair pour que Mme Montessac n'y demeurât point indifférente; de nombreux symptômes la marquèrent; je n'eus garde d'abuser et veillai, tout en conduisant la barque selon mes intérêts, à ce qu'elle seule parût la diriger; je lui abandonnai sans peine ce mince honneur. Au total, gravement ou sous le couvert du badinage, mais sans prononcer un seul mot douteux, je parvins à dire à peu près ce que je voulais.

Rien n'était moins préparé que mon attitude; j'étais ardemment épris, voilà tout, et, seule, une sorte de divination lui donna ce tour qui ressemblait à une tactique. Sitôt dehors, je me le reprochai, mais pas à ce point cependant de n'en pas savourer les avantages.

Je ne fis durer ma visite que l'indispensable. Mme Montessac ne fit rien pour me contraindre, mais son « au revoir » m'enchanta.

— A mercredi, me dit-elle. Et elle ajouta : Je compte absolument sur vous.

Je ne fus pas mécontent de cette première escarmouche et le reste de ma journée s'en ressentit. Contre toute attente, je la terminai gaîment, et les sombres humeurs pour une fois m'épargnèrent. Je repris mon travail et collationnai mes documents avec une fougue dont quinze pages d'affilée furent le très appréciable profit.

Un soir, je trouvai dans mon courrier une lettre dont le timbre portait mention d'un village de la Côte-d'Or. Je devinai qu'il s'agissait de Jeanne, et je l'ouvris avec un sentiment de curiosité bien naturelle, mais sans la moindre appréhension.

La voici :

*Cher Monsieur...*

*Je me permets de vous écrire quelques mots, d'abord je vous avais promis mon adresse, et, si j'ai tardé à vous l'envoyer, c'est que je me suis de nouveau trouvée pas bien. Maintenant c'est fini, mais le docteur d'ici prétend qu'il faut que je reste le plus possible à la campagne, et je me décide à lui obéir.*

*Il n'a presque pas plu, et je passe toutes mes journées dehors; le pays est magnifique, je bois du lait et suis sûre que je vais engraisser. Je serais bien contente d'avoir de vos nouvelles, je pense souvent à vous qui avez été si bon, et également à M. Darnac; faites-lui mes amitiés si vous le voyez.*

*Votre bien dévouée*

JEANNE BARGUEIL.

*Mon adresse est : Chez Mme Moutte, à Venarey (Côte-d'Or).*

Mes dispositions étaient trop favorables pour que je pusse trouver à la lecture de ces lignes puériles autre chose que des motifs de contentement. La petite allait bien, et la distance, tempérant ce qui pouvait subsister de mes inquiétudes, me donnait toutes aises. Je tins à répondre de suite, et je le fis sous ces impressions.

De la même plume donc que j'eusse écrit à Mme Montessac, et si fort troublé d'elle, je fis une réponse où se mêlaient aux gentillesses de saison certains termes plus émus qu'il n'était séant. Emporté par mon allégresse, je confondis les choses et les personnes et, de la meilleure foi du monde, fis presque à l'une l'aveu qui revenait à l'autre. Sur quoi, l'esprit bien au repos et satisfait, j'allai dîner, puis au théâtre où j'achevai bonnement la soirée.

Plusieurs jours passèrent sans que le moindre nuage

vînt obscurcir une si belle quiétude, et les nouvelles visites à M^me Montessac ne firent que confirmer cet heureux état. Nous étions arrivés au point d'aborder les sujets sentimentaux sans contrainte; je m'observais néanmoins et tâchais non pas de briller, ce qui eût été médiocre, mais d'intéresser; j'usai de certains moyens que j'avais toutes raisons de croire efficaces. Dès la première minute m'était apparu chez cette adorable femme une droiture et une honnêteté si scrupuleuses que toute tentative de séduction directe eût échoué piteusement, — je m'en fusse au surplus montré bien incapable! Par contre, je ne sais quelle douceur dans le regard m'avait vite renseigné sur le côté accessible de son cœur : la bonté.

Bonne, elle l'était foncièrement et j'en fus dès l'abord saisi. De plus, sans enfants et vivant aux côtés d'un homme agréable, mais léger, et tout extérieur, ses immenses réserves de tendresse demeuraient quasi sans emploi. Je le vis bientôt lorsque, touchant certains points de ma vie, je me laissai aller à des confidences; son attention charitable et mutine devançait mes paroles et les encourageait. Aussi fus-je très vite pour elle sans secrets, car tant de délicatesse m'était chose si neuve, et j'avais d'autre part vécu si fort sevré de toute affection désintéressée, que je ne sus me retenir et m'abandonnai plus qu'il n'était séant. Je perdis même un peu la tête, si bien que, grisé par mes histoires, j'y ajoutai beaucoup de mon cru.

Cependant, bien que toutes ces douceurs me missent dans un état d'excitation facile à comprendre, je n'entrevoyais pas d'autre résultat. Moitié de force, moitié de bon gré, je prenais le mal en patience, — j'avais moralement de si délicates compensations! — mais les retours chez moi, et les soirées, manquaient d'agrément; trop d'images alléchantes y venaient hanter ma solitude et changer mes lis en fleurs de moindre pureté.

Au dehors, la vie suivait son cours, l' « histoire de la

Sculpture française au XIIe siècle » aussi; Montessac s'était emballé sur l'idée, en sorte que ma prose s'égouttait périodiquement dans *le Parthénon,* en attendant la consécration définitive du volume. Je reçus à ce propos quelques lettres de ton divers, la plupart réfutant des erreurs que je fus bien contraint de reconnaître, mais je le fis en dernière page, brièvement, et du plus haut que je pus. La riposte n'en vint pas moins, définitive, et si bien que je dédaignai d'y répondre. Ce n'était pas précisément la gloire, mais on s'occupait de moi.

Je continuais à voir Darnac, mais notre amitié pâtit quelque peu des circonstances. Certes, nous nous rencontrions avec le même plaisir, mais la conversation parfois devenait languissante; j'avais si peur de trahir mon secret que je pesais chaque mot et me défendais de tout abandon. A ce commerce, nous étions impropres, de sorte qu'il était bien rare qu'au bout de cinq minutes on ne se séparât, chacun ayant affaire de son côté.

On était au printemps et la saison s'annonçait merveilleuse. J'en profitai pour explorer les environs de Paris que je connaissais assez mal, et visitai Rouen, Compiègne, Chantilly, Chartres et Fontainebleau. Je rentrais ordinairement le soir, mais il m'arriva de passer la nuit, et rien ne m'était meilleur que d'ouvrir ainsi ma fenêtre, au petit jour, sur des paysages inaccoutumés, et d'en respirer la senteur à pleine gorge.

Un soir, je me trouvais à Saint-Germain, errant sur la terrasse, et si fort pénétré de ce lieu splendide que je n'en pouvais distraire mes yeux. Déjà le jour tombant massait en grandes ombres toutes ces formes aux ordonnances merveilleuses; j'en subissais le charme énervant pour l'âme.

Bientôt le crépuscule vint, et la nuit grise; l'horizon disparut d'abord, submergé, puis Paris, où luisaient des dômes, et, du côté de Marly, la Seine dont l'étain se

plomba. De-ci de-là des bois noircirent; le Vésinet, le Pecq, et la forêt brusquement dense, où tout chant cessa, d'un coup.

Un frisson courut et je sentis le froid de la pierre. Je me levai, car j'avais projeté de dîner à Paris, mais, toujours irrésolu, les raisons que je m'étais données s'en allaient une à une, des gens passaient, désœuvrés et bâillant de fatigue, d'autres couraient à leur train. Que faire? Flasque, j'hésitais toujours, quand, derrière moi, le sable grinça. Machinalement, je regardai. Accompagnée d'une autre personne, je reconnus Mme Montessac, et mon sang ne fit qu'un tour.

— Comment, dit-elle, c'est vous! En voilà une bonne surprise!... Ah ça! que faites-vous ici, tout seul, à pareille heure?

— Seul, je le suis toujours; quant à ce que je fais ici, j'étais précisément en train de me le demander.

— Vous rentrez à Paris?

— Si vous voulez.

— Comment, si je veux.

— Je ne puis me décider à rien. Aidez-moi.

— Impossible. Je pars.

— Alors, moi aussi.

— C'est votre droit.

— Voyons, madame, puisque j'ai cette chance invraisemblable de vous trouver là, laissez-moi l'épuiser jusqu'au bout, et vous accompagner?

— Voilà ce qui s'appelle n'y pas aller par quatre chemins! dit la dame qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

De quoi se mêlait-elle, celle-là? Méchamment, je la dévisageai, flairant la gêneuse. C'était une assez forte femme qui pouvait avoir quarante ans et débordait de partout. Sa robe de foulard bleu lui collait aux seins et aux cuisses, et, sous les bras, de larges croissants sombres y témoignaient une chaleur excessive. Un chapeau représentant

un perroquet crevé sur un lit de cerises vertes, — emblème sans doute — ornait sa tête poupine et souriante. Déjà je préparais quelque riposte, quand Mme Montessac intervint.

— Monsieur Jacques Verdier... Ma sœur.

Mes aigreurs se muèrent en un coup de chapeau grand style.

— M. Jacques Verdier dont tu m'as si souvent parlé... Je suis bien contente, monsieur, de faire votre connaissance.

Ah! l'exquise et fraîche créature! Et que je l'eusse embrassée avec plaisir!

... M. Jacques Verdier dont tu m'as si souvent parlé!...

Comme elle l'avait bien dit! Et quelle heureuse simplicité! Mon cœur sauta de joie; je voulus récompenser toute chaude cette bonne parole; malheureusement, mon zèle s'égara et je n'arrivai qu'à mêler dans un confus dithyrambe la nature, le ciel, la terre, le chapeau, les cerises et le perroquet. Néanmoins, pour affirmer ma gratitude, je me précipitai sur un petit sac qu'elle tenait, et par force m'en fis confier le soin; ce furent deux ou trois minutes de protestations et d'excuses, pendant lesquelles nous avançâmes de compagnie; je fus verbeux et pétillant.

A la gare, cette excellente dame, qui était à deux pas de chez elle, nous quitta, et j'assistai, déférent, aux embrassades, — un peu à l'écart, par discrétion, mais l'oreille tendue, ce qui me permit d'entendre ce compliment sans nul doute à mon adresse :

— Tu sais que je le trouve tout à fait bien...

Puis elle partit, et nous restâmes seuls.

— Madame votre sœur est une personne exquise, dis-je, pour m'engager sur un bon terrain.

— Voyez un peu l'heure, fit-elle, j'ai peur de me mettre en retard.

— Sept heures dix. Le train est à vingt et une, nous avons le temps. Vous avez votre billet?

— Oui... Alors vous rentrez?... décidément?

— Avec joie.

— Descendons, voulez-vous?

Des gens se pressaient, nous les suivîmes; arrivés au quai, j'ouvris un coupé au hasard, il était vide.

— Ça vous va-t-il?

— Comment donc!

— D'ailleurs, il n'est qu'à moitié crasseux; une erreur sans doute.

— Le fait est que cette compagnie...

— Une véritable dégoûtation...

— Le public est d'une tolérance!

— Il est idiot, le public!

— Enfin!... puisqu'il n'y a pas le choix, contentons-nous de ce qu'on nous donne.

— Il faut bien.

De tels propos sans malice nous permirent de nous installer heureusement; nous sûmes en enchaîner d'autres, mais l'énergie que nous mîmes à cet échange ne nous leurra ni l'un ni l'autre; nous fûmes tous deux conscients de notre trouble, et parvînmes mal à le cacher.

J'étais profondément ému, si ridicule que cela puisse paraître d'un homme de mon âge, et ce tête-à-tête, à la possibilité duquel je n'eusse même pas osé croire la minute d'avant, prenait à l'heure de sa réalisation une gravité qui bouleversait tout mon courage. Quel en serait le résultat? Vers quel sort orienterait-il ma destinée, et que serions-nous l'un pour l'autre, au débarqué? Toutes ces pensées me traversèrent l'esprit, séchant au passage ce qui pouvait y rester de bonne humeur. Pris de je ne sais quel sombre pressentiment, je m'angoissai.

Le train, d'un brusque effort, se mit en marche, nous jetant presque l'un sur l'autre. C'était une occasion de rire, je la saisis, et la prolongeai même au delà du rai-

sonnable. A ce rire, Mme Montessac fit un faible écho; puis le silence retomba. Nous tanguâmes ensuite sur des ferrailles, et le train s'engouffra dans le tunnel. Une atroce fumée noire envahit le compartiment; d'un même jet, nous nous précipitâmes à la portière, tirant ensemble sur la courroie.

Il fallut insister; toutes quatre, nos mains se touchaient, cramponnées, et sous mon souffle, très près, je sentais osciller les boucles de sa nuque.

— Ça y est!... dit-elle encore.

— Pas malheureux! ajoutai-je, en me penchant pour constater la fermeture; mais, un cahot plus violent précipita ma chute et je ne sus me retenir. Mes lèvres vinrent heurter le beau cou tiède, un peu en dessous de l'oreille; perdant toute retenue, j'appuyai par deux fois, goulûment.

Un long regard attristé coula sur moi de ses yeux; je tentai je ne sais quelle ébauche nouvelle de geste, elle l'interrompit :

— Asseyez-vous.

Et, comme je demeurais, elle appuya de sa main sur mon bras.

— Là... Et ne bougez plus.

Honteux, j'offris un visage de victime. Mes yeux quêtaient aux siens le bas prétexte d'un sourire.

— Votre présence me grise, pardonnez!

— Comme c'est dommage! dit-elle. Pourquoi ne pas vouloir que nous restions heureux?

— Pourquoi plutôt la nature veut-elle que nous autres hommes nous ne puissions aimer que par la violence!...

— La nature a bon dos.

Suppliant, je tentai de me rapprocher, le petit doigt ganté de blanc m'arrêta, mais, attendrie peut-être de tant de peine que je montrais, elle ajouta :

— Moi qui vous croyais un homme raisonnable...

Au ton, je la sentis désarmée; du plus drôlement que je pus, j'appuyai :

— Mais moi aussi, je me croyais un homme raisonnable!...

Le comique dut être intense et dépassa ma pensée. Elle éclata de rire.

— Etes-vous drôle, quand vous voulez!...

Je ne le voulais peut-être pas à ce point-là, mais fis néanmoins bonne contenance. Profitant même de l'accalmie, je trouvai moyen d'attirer à mes lèvres une main qui traînait et ne se défendit pas trop.

— Eh bien?... Eh bien?... Ça recommence!...

— Ça, lui dis-je, c'est dans le domaine public.

— Vous êtes stupide!

J'avais toujours observé que, lorsqu'une femme dit à l'homme qui la courtise : « Vous êtes stupide!... » elle est à moitié consentante. Fort de cette notion, je crus pouvoir oser, du moins je me l'imagine, car j'étais si ardemment épris et troublé que bien plutôt les mots jaillirent-ils d'eux-mêmes :

— Vous êtes si merveilleusement belle!...

Son beau visage rosit d'un coup; pudique, elle me toisa :

— Littéralement stupide!...

Mais c'était dit de tout autre manière. Je compris et me tins coi.

Le train roulait en plaine à grand fracas; nous avions, sans que j'y prisse garde, passé plusieurs stations et devions approcher de Paris. Pour couvrir ma défaite, je me collai le nez à la vitre, feignant de m'intéresser à ce qui se passait au dehors.

— Vous avez l'heure? dit-elle.

— Sept heures quarante-cinq.

— J'aurais dû prendre le train précédent, celui-ci n'arrivera jamais.

Ces mots tombèrent sur mon pauvre cœur, chacun faisant sa meurtrissure; je sentis une larme à mes cils.

— Où sommes-nous?

— Près d'Asnières, je crois.

— Merci.

Le sang aux tempes, j'attendis quelque chose de plus qui ne vint pas, et m'enfermai dans le silence; des minutes passèrent interminables.

Notre wagon sautait sur les rails; de ses ais disjoints, des roues, des essieux grinçants, sortait un vacarme infernal qui m'étourdit tout d'abord, mais à quoi je finis par m'abandonner. Bientôt, le bruit se mua en une sorte de rythme égal et persistant dont mes oreilles eurent tôt fait de noter l'ironie.

« Tu as gaffé!... Tu as gaffé!... Tu as gaffé! »

En vain cherchai-je à me distraire de cet écho fâcheux, toujours il insistait, tenace. Insidieusement alors je lui voulus imprimer de plus douces significations, je n'y parvins pas davantage; les voix hurlaient plus haut toujours...

« Tu as gaffé!.. Tu as gaffé!... Tu as gaffé!.... »

La situation se tendait.

Immobile, le coude sur l'appui-bras, l'index au menton, elle songeait, sans colère, me parut-il; même un commencement — ou une fin — de sourire errait à sa lèvre. Une seconde, je me repus de sa forme admirable; cela suffit pour modifier le ton du concert.

Oui, je l'aime!... Oui, je l'aime!... Oui, je l'aime!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Avez-vous fini de bouder, là-bas?

— Je ne boude pas, répondis-je, bête.

— Venez là.

Je m'avançai.

— Soyez bonne, dis-je, regardez-moi... et dites vous-même s'il ne faut pas avoir pitié...

— Je ne vous en veux pas.

— Laissez-moi vous aimer.

Les paupières basses, elle hocha doucement la tête.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce qu'il ne faut pas.

— Mais pourquoi?.. dites.

— Parce que.

— Alors?

— Alors voilà.

— Jamais?

— Jamais.

— Quelle tristesse!

— Mais non.

— Et comme vous êtes sûre de vous!

— Il le faut bien. Où irions-nous sans cela?

— Vous me désespérez.

— Soyez raisonnable, mon ami. Voyons, ne faites pas cette vilaine figure, et causons... gentiment.

— Et que pourrais-je bien vous dire à présent?...

— Soyez spirituel, — je sais que ça vous arrive.

Je levai les yeux; sans doute y lut-elle le muet reproche, car elle corrigea:

— Soyez vous.

— Moi!... je viens de l'être... en toute sincérité, je vous le jure.

— Ah!...

— Et si j'étais quoi que ce soit d'autre à cette heure, je mentirais.

Gênée, elle se tut... Mais nous entrions en gare; ce fut une diversion dont elle profita pour ses apprêts.

— Tâchez de m'avoir une voiture, dit-elle en débarquant; je suis horriblement en retard.

— Volontiers.

— Et quittons-nous bons amis.

La petite main s'avança, je la pris et la baisai.

— Et à mercredi sans faute.

— A mercredi.

Un fiacre errait, je lui fis signe, et Mme Montessac y sauta, cependant qu'elle m'adressait un dernier et amical salut. Déjà le cocher, ramassant les rênes, fouettait son cheval, quand je me précipitai, tournant vers elle une figure ravagée.

— J'ai bien... bien... bien... de la peine!

Comme dans une buée, je vis ses traits retournés, et ses beaux yeux infiniment tristes; puis le cheval partit et je restai tout seul.

FÉLIX VALLOTTON.

(*A suivre.*)

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

Eugénie de Guérin : *Lettres à Louise de Bayne* (*1830-1847*), textes inédits précédés d'une étude historique et littéraire, par Emile Barthès, 2 vol., Lecoffre-J. Gabalda, et à Albi. — Geneviève Duhamelet : *La vie et la mort d'Eugénie de Guérin*, Bloud et Gay. — Léon Bloy : *Lettres à l'Abbé Cornuau et au Frère Dacien*, Le Divan. — Henri Bachelin : *J.-K. Huysmans. Du naturalisme littéraire au naturalisme mystique*, Perrin. — René Martineau : *Autour de Léon Bloy*, Le Divan.

Eugénie de Guérin vécut, si on en excepte quelques échappées vers Gaillac, Albi, Toulouse et Paris, toute son existence au Cayla, château rustique que le facteur ne visitait pas tous les jours. Occupée par mille soins domestiques, elle n'en a pas moins laissé, en plus de son célèbre *Journal*, une volumineuse correspondance, d'une rare sensibilité. M. Emile Barthès a la bonne fortune de pouvoir nous donner aujourd'hui ses **Lettres à Louise de Bayne**, son amie des montagnes, de 1830 à 1847, cette Louise de Bayne qu'Eugénie aima d'une sorte d'amitié amoureuse, où elle semble avoir ajouté encore le souvenir du premier amour de Maurice pour Louise. Cette correspondance ne s'interrompit guère au cours de ces dix-sept années, pendant lesquelles Eugénie vécut une vie extérieure très simplifiée, mais d'une vie intérieure si intense, si compliquée, si inquiète, si fiévreuse. Elle avait donné toute sa vie à son frère Maurice dont elle avait deviné le génie, mais un génie dont la hardiesse païenne faisait peur à la fervente catholique qu'elle était. Quel roman que la vie d'Eugénie, telle que nous la raconte Geneviève Duhamelet, dans ce petit livre : **La vie et la mort d'Eugénie de Guérin**, d'après ses journaux, ses lettres, les souvenirs qu'elle a laissés, et cette sorte d'intuition féminine qui reconstitue une vie et une âme mieux que des documents. Je pense que dans ce livre de Geneviève Duhamelet il n'y a pas une faute de psychologie. De son lointain petit observatoire du Cayla, Eugé-

nie contemple le monde dont les bruits politiques, religieux et littéraires, parviennent jusqu'à elle. Et quelle répercussion peut prendre, dans cette âme profonde et sensible, une idée, un livre... C'est toute cette résonance de pensées, d'inquiétudes, qui se bouscule dans les lettres d'une si belle simplicité qu'elle envoie à Louise de Bayne.

Celle-ci n'est guère heureuse. Recluse dans ses montagnes de Rayssac — plus sauvages et moins accessibles encore que celles qui gardent le Cayla — elle aspire au monde, à ce monde qu'elle a dû quitter pour suivre son père, sous-préfet de Gaillac et démissionnaire en 1830. Et c'est là tout un drame. Ceux qui ont vécu dans la vieille tradition bourbonienne le comprendront plus aisément. Louis-Philippe est non seulement l'usurpateur, mais le révolutionnaire qui ramène le drapeau tricolore. En 1830, pour les familles nobles, le drapeau tricolore équivalait à ce que serait pour nous, aujourd'hui, le drapeau rouge. Tous les espoirs se portaient sur le frêle Henri V.

Quand cela finira-t-il ? Quand ce vilain roi (Louis-Philippe) s'en ira-t-il ? Car alors vous reviendrez...... Enfin le sous-préfet tricolore est connu — ... Nous avions sur notre banc (à l'église) les armes de France. Cette vue offusquait infiniment les regards républicains du premier chantre qui, dans un petit club, fait condamner les pauvres fleurs de Lys... « ... Figurez-vous que ces imbéciles, ces fous, ont porté en triomphe dans les rues d'Andillac le portrait de philippe (sans majuscule) et ce Lafayette... Mes paysans sont le diable, ils nous pendraient... »

Eugénie de Guérin était douce, on peut même dire affligée d'une sensibilité qui eût pu la mener, de son vivant, à la gloire littéraire, si elle n'avait tout reporté sur Maurice, et si elle avait été moins pénétrée de la vanité des choses humaines. Car, en plus de l'amitié qu'elle poussa jusqu'à un point où ce sentiment devient douloureux et s'approprie les tourments de l'amour, elle vécut tournée vers les choses éternelles. Ce fut sa consolation et aussi son inquiétude. Elle craignait, pour son frère, la contagion des idées du siècle. Ce siècle est bien malade, il ne s'est pas remis de la secousse révolutionnaire. La terreur est encore dans tous les yeux. La religion a évolué. D'abstraite et de théologique, elle est devenue avec Chateaubriand, Lamennais, Montalembert, l'école de la Chesnaye, sentimentale et sociale. Lamennais, qui fut le

maître de Maurice, sombre dans la révolte. Comment Eugénie ne s'inquiéterait-elle pas pour son frère. Elle est enveloppée dans ce mouvement, elle le subit, elle le sent surtout :

Les jeunes gens se laissent si aisément séduire par tout ce qui est nouveau et brillant, et puis, comment échapper à l'influence entraînante et si puissante de M. de Lamennais, quand on le voit et l'entend... Encore une fois, c'est un grand malheur pour le monde, quand de tels hommes y paraissent. — Tel fut Luther...

Mais, ce n'est là qu'un côté de la correspondance d'Eugénie ; ses lettres sont remplies de mille détails menus qui sont le tissu même de sa vie monotone. Quelle grâce revêtent ces petites choses, comme elle sait les animer, et quels trésors elle ramène d'une courte promenade autour du Cayla ! Ses préoccupations essentielles sont, répétons-le, d'ordre religieux, et pour elle le choix d'un confesseur, d'un « débrouilleur », comme elle l'écrit avec bonne humeur, guide précis sur le chemin du salut, l'emporte sur toute autre considération.

Eugénie, pourtant, ne se laissa pas envahir par un mysticisme négatif. Elle fut sainte en ce sens qu'elle ne se déroba jamais aux devoirs positifs de la vie, œuvrant, filant, cuisinant, surveillant elle-même la domesticité du Cayla patriarcal. Elle catéchisait les petits paysans, visitait les pauvres et les malades et, ce qui est le mieux, les aimait.

Ce monde si rapproché du nôtre, et auquel tiennent encore par une tradition directe beaucoup d'hommes d'aujourd'hui, semble cependant s'être reculé au fond des temps. Il est maintenant plus loin et certainement moins connu que le monde raisonneur et destructeur du XVIII$^{e}$ siècle.

En réunissant les lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne, M. Barthès apporte sa contribution à l'histoire générale, et il faut l'en remercier non seulement au nom des Guériniens, mais au nom de tous les curieux du passé.

§

**Lettres de Léon Bloy à l'Abbé Cornuau et au Frère Dacien.** Bloy sut se faire quelques rares, mais fervents amis parmi les prêtres. Les autres, comme il l'écrivait de l'un d'eux, avaient peur de l'artiste qui était en lui :

Il me voudrait *bondieusard*, persuadé que je ferais beaucoup plus de bien et que je parlerais plus dignement de Dieu et de sa Mère, si j'écri-

vais comme un cuistre. C'est exactement le niveau de la Bonne Presse qui a tant avili le christianisme depuis trente ans. Je ne crois pas cette maladie guérissable.

J.-K. Huysmans s'est heurté à la même méfiance des catholiques, méfiance générale à laquelle il faut encore ajouter celle de Bloy lui reprochant « son catholicisme de bibelot ». Mais le cas de Huysmans est au point de vue orthodoxe à la fois plus grave et plus compliqué. On suivrait les méandres de cette mysticité un peu diabolique dans le livre à la fois très subtil et très documenté que M. Henri Bachelin a consacré à **J.-K. Huysmans** : *Du naturalisme littéraire au naturalisme mystique*, le livre le plus complet et le plus compréhensif qui ait été écrit sur Huysmans, ses inquiétudes esthétiques ou religieuses. Pour Huysmans, la religion se confond avec l'esthétique, et ce seront toujours pour lui jusque dans les cloîtres les perpétuels dégoûts de M. Folantin. Bloy est sans doute moins exigeant au sujet du décor extérieur, mais la moralité de ce monde catholique qui ne veut pas reconnaître son génie lui semble vomitoire. Pourtant ce génie, il faudra qu'on le reconnaisse un jour, puisque cela fait partie des desseins de Dieu. Alors ce grand paresseux, qui est un laborieux, s'obstine dans cette confiance et, après chaque catastrophe littéraire, il se remet à espérer que cette fois il tient le succès, la gloire et la fortune. Et puis, chaque fois, il se résigne et veut comprendre que « Dieu ne voulait pas que je fusse récompensé par les hommes ».

Après quarante années de travaux et de souffrances dont quelques-unes ont été vraiment excessives, j'ai conquis une situation littéraire qui ne peut plus être sérieusement contestée, et en même temps je vis d'*aumônes*. Il y a là quelque chose d'inexplicable et qui peut paraître surnaturel. Quelques-uns de mes livres, tels que *l'Ame de Napoléon* ou *Sœur de sang*, auraient dû obtenir un très gros succès. Mais ils sont *signés de mon nom* et, par conséquent, étouffés par le silence de toute la presse. Beaucoup de personnes qui me liraient avec joie, avec enthousiasme, ignorent jusqu'à mon existence, n'ayant jamais entendu parler de moi, et sont forcées de me découvrir peu à peu. La consigne est celle-ci : « L. B. est un écrivain admirable, mais gardons-nous de rien faire pour lui. Ce serait du *vandalisme*. Il a de si beaux cris, quand il souffre. »

Bloy ne pouvait se rendre compte que ses petites histoires de Mélanie, ses perpétuelles prédictions de catastrophes prochaines,

faisaient sourire même le clergé le plus naïf. Il faut avouer que Léon Bloy se faisait de Dieu une conception assez singulière : un Dieu rageur qui commençait à en avoir assez qu'on se f... de lui et qui allait enfin se venger en anéantissant la société chrétienne. Ce Dieu qui n'est pas le maître chez lui fait un peu pitié et sa colère est bien puérilement humaine. Dans presque toutes ses lettres, d'ailleurs d'une calligraphie fort sage, Léon Bloy, sans se lasser, raconte à ses braves correspondants ces vieilles histoires d'almanach : « Il y a plus de cinquante ans, Mélanie déjà déconseillait d'habiter Paris dont elle voyait la destruction prochaine. » Aussi, très prudemment, Bloy s'était-il réfugié à Bourg la-Reine, tellement il avait confiance en la bonté de son Dieu.

En un autre petit livre : **Autour de Léon Bloy**, M. René Martineau a groupé quelques études se rapportant au pamphlétaire : Léon Bloy et Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy et Georges Landry, Léon Bloy et Josephin Péladan, etc., évocations et souvenirs.

JEAN DE GOURMONT.

## LES POÈMES

Charles Le Goffic : *La Visite nocturne,* avec traduction anglaise de R. Ashley Andra, Garnier frères. — René Berthelot : *Poèmes imités ou traduits de Shelley*, éditions G. Crès. — Maurice Pottecher : *La Galère de Myrto*, « Librairie de France ». — Jean Golay : *Rimes de Jeunesse*, « les Gémeaux ». — Charles Rochat : *Poèmes pour quelques-uns*, « Mercure de Flandre ». — Marius Brubach : *Le Studio Violet*, « la Griffe ».

La Bretagne nue, la nuit, le vent de norois. Dans la paisible demeure où s'est, méditatif, retiré le poète apparaissent deux figures pâles qu'il reconnaît sans frisson et sans crainte. Sur cette terre où les vivants sont moins vivants que les morts, la visite ne saurait surprendre d'Alan Seeger et de Quentin Roosevelt. Ils sont là, auprès de lui, silencieux, presque confus. Leur héroïque exemple a cependant été compris, suivi par les jeunes de leur pays ; combien sont tombés sur les champs de la France, à qui ils se dévouaient, bien qu'ils ne l'eussent point connue ! Mais, à présent, ils songent, ils sont soucieux. Hélas ! pas plus chez eux que dans d'autres contrées, les cœurs purs, les esprits désintéressés, les magnanimes ou les simples ou les conscients par l'esprit ou par le sentiment, n'influent sur les destinées du peuple. On accepte leur offrande de soi-même en holocauste, mais l'é-

goïsme des dominateurs, des dirigeants, des profiteurs, des hommes d'argent, conserve sournoisement la prédominance, spécule sur le sacrifice, en profite allègrement. Ah ! non, le barde breton ne confond pas avec cette tourbe avide le souvenir de ceux-là qui, sans arrière-pensée, se sont donnés à l'idée de la fraternité des peuples, au culte de la civilisation, à l'amour de la France intellectuelle et lucide. Non pas même ceux qui, reprenant la vieille illusion de l'abbé de Saint-Pierre, ont cru qu'allait régner sur le monde la Paix du Droit :

Et ce fut la victoire enfin, — si débonnaire
Que déjà le vaincu parle en maître au vainqueur,
Mais quoi ! l'on nous disait qu'elle ouvrait une autre ère...
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Nous expions l'erreur, mal éteinte en nos âmes,
D'avoir cru que, s'il est encor de justes lois,
Deux millions de morts et nos villes en flammes
Dans la grande balance auraient aussi leur poids.

Il appartient à M. Charles Le Goffic, par ce noble et simple poème, **la Visite nocturne**, d'avoir renouvelé le ton et l'ordonnance de la poésie patriotique. On lui trouvera ici quelques qualités de bonhomie mélancolique et familière, aucune déclamation, l'aversion du lieu commun, de la rhétorique fanfarante et vaine, une calme et profonde pureté de sentiment, un sentiment en somme largement humain et fraternel. Le poème, dédié « to the American Scholar », a été diligemment traduit strophe par strophe, vers par vers, et j'ai l'impression, en présence de cette version par M. R. Ashley Andra, d'une rare et merveilleuse fidélité au texte original.

« Shelley, frère divin du divin Lamartine », M. René Berthelot, en un poème liminaire, lui dédie ce recueil de **Poèmes imités ou traduits de Shelley**, dans un sentiment de profonde et admirative ferveur. On sent avec quelle force de passion concentrée il a désiré évoquer en français le meilleur et le plus précieux de l'œuvre de celui qu'il appelle « le plus pur et le plus tendre des humains ». C'est que quiconque a fréquenté Shelley en conserve sa vie durant l'émotion et le ravissement. A côté de Keats, plus haut que leur contemporain Byron, que leurs aînés Coleridge, Southey, Wordsworth, il n'a de culte que pour l'immortel esprit « que tu nommais tantôt la Mort, tantôt la Vie,

mais toujours la Beauté, la Lumière et l'Amour ». La musique, dit excellemment encore M. Berthelot, dans ses vers se confond avec la lumière et l'amour. Ils sont impondérables et ailés comme l'haleine d'une brise douce et incessante, et ce sont là des qualités malaisées à faire sentir au lecteur d'une traduction. F. Rabbe qui, avec une conscience admirable, a mis en français l'œuvre entière du poète anglais, a donné une version scrupuleuse quant à la matérialité verbale, si l'on peut dire, mais ne s'est nullement soucié de l'atmosphère et du ton. D'autres bonnes volontés s'y sont essayées avec plus ou moins de bonheur. Aucune ne surpasse en patience, en subtilité ingénieuse et précise la bonne volonté avertie, je dirais presque amoureuse de M. René Berthelot. Si, dans le recueil de poèmes traduits le plus récemment, édité dans la collection Garnier, et à qui, en vérité, je suis en droit d'accorder une certaine préférence, comme suit est rendu le début d'un fragment des plus pénétrants et des plus délicats :

La musique, quand molles meurent les voix,
Vibre dans la mémoire —
Les odeurs, quand suaves languissent les violettes,
Vivent dans les sens qu'elles aiguisent...

M. René Berthelot, qui observe sinon la rime, au moins l'assonance, et parfois la mesure plus précise du vers anglais, transcrit :

La musique, lorsque les voix baissent et meurent,
Vibre encor dans notre cœur.
Les odeurs, quand les violettes sont flétries,
Gardent une secrète vie...

On peut hésiter, choisir. Le mot à mot donne : « Musique, quand molles voix meurent — vibre dans la mémoire ; — odeurs, quand douces violettes languissent — vivent dans les sens elles excitent... » En tout cas, le scrupule et l'amour de celui qui a donné à ses traductions la forme volontaire de poèmes mesurés et rimés en français, l'ont conduit à de très belles réussites, et son œuvre satisfait à la fois qui y recherche soit le poète anglais ou un poète de langue française.

**La Galère de Myrto**, où vogue M. Maurice Pottecher à la rencontre de la nymphe qui occupe sa vie et son espoir, qui parfois du fond des horizons marins disparaît à ses regards anxieux, pour reparaître toujours belle, jeune et fraîche auprès du port,

au seuil de la demeure aimée, ne porte d'autre gréement que de sonnets tendus, graves et mélodieux, disposés selon les circonstances pour les souffles de chaque heure. L'inspiration austère et discrète du poète s'y satisfait, et ses vers sonnent toujours justes, dans la grâce et la précision. M. Pottecher ne risque sa fortune sur la mer qu'après s'être assuré de la faveur des muses et des dieux. Il ne risque guère l'aventure, et une des premières, durables impressions ressenties à la lecture de ces sonnets, c'est celle, si rare, d'une parfaite sécurité. L'invention est ici réglée par le goût, et le goût est excellent, comme toujours dans ce que M. Pottecher entreprend et écrit.

Modestement M. Jean Golay intitule son volume : **Rimes de Jeunesse**. Des « rêves de Mégare » aux chants d'amour, aux visions d'Orient, à la tristesse de « Pèlerinages », il éprouve la variété des thèmes poétiques. Si une personnalité puissante ou certaine ne se dégage pas des poèmes bien conduits, composés avec soin, qu'il nous donne, c'est beaucoup d'avoir réussi à n'apparaître ni banal ni monotone. Que sera l'avenir pour M. Golay ? Il est difficile de rien augurer. Il sied de faire grand crédit aux débutants.

M. Charles Rochat juge ses **Poèmes pour quelques-uns** à leur valeur précise lorsqu'il écrit :

Que soient ces poèmes
rugueux et ternes,
pauvres d'envol,
sentimentaux pas trop,
mais d'Homme !

D'homme, oui, sans cesse tenté par la tendresse et la bonté. Son orgueil est d'être rude, et d'être sec, de s'apparaître semblable à la machine brutale, mais on a beau faire : la vie est là qui heurte, affronte, assouplit. Qu'on le veuille ou non, les attitudes imposées s'usent avec le temps.

« Des vers qui voudraient être modernes — tout en demeurant des vers », des vers où l'auteur espère qu' « alternent l'Humour, le Sentiment et le Lyrisme ». Ainsi M. Marius Brubach caractérise l'ambition qu'il a voulu satisfaire en composant **le Studio Violet**. Il me gêne un peu, je confesse mon scrupule suranné, qu'on se puisse mettre trois pour « alterner », et je ne vois pas pourquoi, d'ailleurs, humour, sentiment, lyrisme de-

vraient alterner, au lieu de s'imprégner réciproquement, au lieu de se fondre et de se compléter. Pourquoi l'un exclurait-il les autres ? Il n'en est pas toujours ainsi, par bonheur, aux poèmes galants, impromptus, familiers de M. Brubach, et, si le prestige des faciles improvisations de M. Géraldy agit souvent sur son imagination mignarde, le lyrisme intervient souvent, qui élargit ses vers, les doue de charme, en approfondit la signification. Sans doute, rien jamais ne détournera M. Brubach de l'illusion qu'en écrivant : « C'est un café très chic », il soit ce qu'il appelle moderne. Il n'est que momentané, et, pardon de cette appréciation, vulgaire. Ronsard, qui fut prodigieusement *moderne* dans la pensée (sinon selon le langage) de ses contemporains, est éternel : ce qui implique qu'il demeure *moderne* pour chacun des âges qui lui ont succédé. Il en est de même tant de Moréas que de François Villon, pour ne m'arrêter qu'à de tels exemples. Le poète, s'il est un peintre, sera le peintre, mieux l'incantateur, non des mœurs (qui ont peu d'importance), mais de l'âme de son temps, — et cette âme, l'âme humaine, elle est la même, inépuisablement féconde, quelles que soient ou puissent être les mœurs, au long de tous les siècles. Ce n'est jamais au moindre qu'il faut satisfaire ; on ne tend jamais assez au grand, et au mieux.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Henri Deberly : *Le supplice de Phèdre*, Nouvelle Revue française. — Pierre Bost : *Crise de croissance*, Nouvelle Revue française. — André Lamandé : *Les enfants du siècle*, Grasset. — Gabriel d'Aubarède : *Le jeune homme puéril*, Plon. — Jean Marèze : *L'apprenti gigolo*, Ferenczi et fils. — Maurice Rostand : *L'ange du suicide*, E. Flammarion. — Gabriel Maurière : *Péché oublié*, Edition de France.

**Le supplice de Phèdre**. Dans le très remarquable recueil d'essais qu'il intitule *Défense de l'Homme*, M. René Lalou consacre au roman psychologique français une étude particulièrement intelligente, où il suit dans ses grandes lignes l'évolution de ce genre littéraire, en s'appliquant à en mettre en lumière la notion centrale. Nul doute pour M. Lalou que celle-ci ne soit la raison même, et que Descartes, ou sa méthode, n'ait exercé sur une bonne part de nos romans psychologiques (la meilleure, peut-être) une décisive influence. De là, le reproche devenu lieu

commun, que l'on fait à nos écrivains romanesques, de cerner avec trop de précision un caractère, ou de créer des personnages sans suffisante complexité, dominés par une passion maîtresse, absorbant toutes les autres. On leur oppose les héros des auteurs anglais et surtout russes, avec beaucoup moins de rigueur déterminés, plus oscillants ou vacillants, et l'on a beau jeu de montrer, ce faisant, comme ils paraissent simples ou simplifiés, en comparaison, et pour tout dire arbitraires et artificiels. Je ne nie pas les tendances de nos romanciers à éliminer d'un caractère les détails qui nuiraient à l'impression d'ensemble qu'ils en veulent donner. J'ai plusieurs fois constaté, moi-même, que tout absorbés qu'ils sont par les manifestations extérieures des êtres, ou leur stylisation, ils négligent d'observer les mouvements de leur vie subconsciente. Mais qu'on n'oublie pas que ces peintres ont des modèles. C'est d'après nature, et une nature qu'elle connaissait bien, que M[me] de La Fayette a dessiné *la Princesse de Clèves*, la plus cartésienne des héroïnes du roman psychologique français, au dire de M. Lalou. Si nos romanciers tiennent pour accessoires ou parasitaires les éléments qui entrent dans la vie profonde de leurs personnages, c'est que, chez les individus d'après lesquels ils ont créé ceux-ci, ces éléments sont secondaires en effet, ou subordonnés à l'autorité de l'esprit et de la logique. Le héros français se rassemble ou se concentre toujours, et lors même qu'une puissante passion le domine, c'est vers un but déterminé qu'il tend toutes ses forces affectives, avec la complicité de ses forces morales, pour se donner raison, même par l'absurde. Il n'est point tiraillé dans des directions opposées, ballotté par toutes sortes de courants contraires, soumis à des influences diverses...

Ainsi, Hélène, la Phèdre du roman de M. Henri Deberly, qui s'éprend de son beau-fils, est une logicienne passionnée. A l'éducation de l'enfant, puis de l'adolescent et du jeune homme entièrement livré à ses soins par un mari plus âgé qu'elle et que ses fonctions tiennent éloigné la plupart du temps, elle apporte une décision qui l'aveugle sur le caractère égoïste et bientôt sensuel de l'intérêt que lui inspire sa mission. Que le Français se plaise à faire usage de sa raison, cela ne veut pas dire qu'il s'en serve toujour à bon escient. Mais il est rare qu'il ne la compromette pas quand il se trompe. Hélène use de sophismes ; elle en joue

avec une subtilité de casuiste sous le couvert de laquelle son cœur se délecte et où son despotisme tendre s'exerce sans contrôle. Elle se perd, de la meilleure foi du monde, en s'enivrant d'une passion qu'elle ne manque jamais d'arguments pour se représenter comme son devoir... Partie d'une donnée fausse, à chaque pas qu'elle fait plus avant dans l'erreur, elle s'ingénie à se confirmer qu'elle est dans la vérité. Que veut-elle, sinon faire de Marc, son beau-fils, un être accompli, à défaut d'un homme supérieur, même au prix des sévérités qu'elle croit qu'il lui en coûte ? Mais, de prendre pour une œuvre de dévouement l'expérience la plus intéressée qui soit, et de considérer son bonheur propre comme celui d'autrui, rien de plus féminin. M. Deberly a fort rigoureusement suivi le développement de l'erreur initiale d'Hélène, et montré son autoritarisme foncier l'inclinant, peu à peu, à une tyrannie dont les accès de violence décèlent son trouble charnel. Elle est déjà envoûtée le jour où, non seulement avec brusquerie, mais avec un dépit rageur et qui insiste de façon quelque peu choquante, elle humilie la jeune fille qu'elle a surprise au bras de Marc dans le jardin du Luxembourg. Toutes ses pensées vont se ramener désormais à des préoccupations d'ordre physique, et il entrera toujours quelque chose de voluptueux dans ses émois, et jusque dans ses méditations en apparence les plus désintéressées et les plus pures. Elle en arrivera vite à éprouver pour son mari un dégoût — qu'il n'était point nécessaire que M. Deberly justifiât par de vilaines révélations d'alcôve — et quand elle apprendra que Marc a une liaison avec une femme plus âgée qu'elle, elle en sera au point où celle-ci n'aurait pas besoin de l'éclairer sur ses sentiments (au cours d'une scène, d'ailleurs, assez arbitraire) pour qu'elle se découvrît au bord de l'inceste. Je n'ai point analysé par le menu le roman de M. Deberly, qui s'enveloppe d'une atmosphère d'exaltante sensualité, mais je crois en avoir dit assez pour montrer de quelle main sûre et déliée la psychologie de son héroïne est tracée. M. Deberly a sacrifié à ce magistral portrait les figures secondaires de son drame, et Marc, notamment ne nous apparaît guère que comme sa belle-mère le voit : sous des dehors de jeunesse et de séduction, surtout comme une matière plastique et qu'elle éprouve une joie délicieuse à pétrir à son gré. Mais on ne saurait tenir pour un défaut, dans une œuvre comme celle-ci, la subordination des êtres et des événements à

une âme qui leur confère seule leur importance. Ce que je reprocherai plus sérieusement à M. Deberly, c'est d'avoir donné à Hélène une enfant que l'on entrevoit à peine, et qui, pas un instant, n'influe sur sa conduite ni n'entre en ligne de compte dans ses débats de conscience. Qu'Hélène s'intéresse moins à sa fille qu'à son beau-fils, qu'elle semble même — tant elle est accaparée par celui-ci, — n'avoir plus assez de cœur pour l'aimer, voilà qui aurait dû l'avertir de ce qu'il y avait d'anormal, sinon de monstrueux dans ses sentiments... Mais, en dépit de cette remarque, et des légères réserves que j'ai cru devoir faire, je n'en tiens pas moins le livre de M. Deberly pour un roman de tout premier ordre. Il est écrit, sans vains ornements, dans le style qui convenait, et ce style est d'un écrivain qui continue la tradition de nos meilleurs analystes et moralistes, si même on peut le chicaner sur de petits détails.

**Crise de croissance**. M. Pierre Bost est un très délicat romancier, et qui, entre autres qualités, possède celle de rendre familiers aux lecteurs les milieux de province qu'il décrit. Il sait surprendre l'âme des collectivités et nous en rendre sensibles les mouvements, et déjà, dans *Prétextat*, j'avais été frappé par l'art avec lequel il évoquait la population indigène et les baigneurs de la plage normande où se passe l'action de ce livre. Y a-t-il quelque unanimisme en tout cela ? Je le crois. Mais si Jules Romains applaudirait à la scène par quoi s'ouvre la nouvelle œuvre de M. Bost, et qui a pour théâtre la salle de concert de la petite ville de Brévalles, la discrétion avec laquelle cette scène est menée ne laisserait pas de lui paraître voisine de la timidité... C'est un jour que Brévalles s'est rassemblée pour écouter la musique, qu'Antoine Blon, qui vient de Paris pour y enseigner, fait connaissance avec elle. Il a cru pouvoir la braver, mais elle a raison de son audace et la retraite qu'elle le contraint d'effectuer est symbolique. Toutefois, il a plu à la seule créature de Brévalles à laquelle il pouvait plaire, c'est-à-dire à Reine Cézard, — l'étrangère — et dont l'originalité consiste, précisément, à renier par toutes ses manières la médiocre population au milieu de laquelle elle a échoué. Reine, qui est jeune fille, a pour amie une autre jeune fille, sa cadette, Marguerite Aussage, que son esprit éblouit, et dont le naïf enthousiasme concrétise, peut-être, l'aspiration confuse de Brévalles à sortir de soi. Mais le destin unira, en de-

hors de Brévalles qui n'aura eu d'autre rôle que celui de leur faire prendre conscience de leur amour, Antoine et Reine, les deux êtres d'exception, qui se seront donné d'abord la comédie, lui du cynisme, elle de la coquetterie, en manière de protestation contre l'honnêteté bourgeoise de la petite ville. Relative, notre originalité n'est souvent qu'un désaccord avec un certain ordre déterminé, ou un défaut d'adaptation à une harmonie particulière. Il y a, cependant, dans le roman de M. Bost, autre chose que l'illustration plus ou moins ingénieuse d'une thèse que j'interprète, peut-à ma manière... : une très fine et très vivante étude psychologique. Et Reine et Marguerite sont des figures comme on n'en rencontre guère dans la littérature actuelle. M. Bost, qui est sévère pour les jeunes gens de sa génération, fait plus de cas que la majorité d'entre eux de cet être complexe qu'on appelle une vierge et qui effrayait tant Baudelaire, parce qu'il se la représentait sous les traits de la petite Volanges du terrible chef-d'œuvre de Laclos. Avec beaucoup de subtilité, il a suivi dans deux tempéraments différents de jeunes filles, l'une un tantinet plus âgée que l'autre, les phases de ce qu'il appelle la « crise de croissance », c'est-à-dire l'éveil et l'épanouissement de la puberté, et il a composé deux bien jolis caractères. Il est un peu précieux, mais avec une élégance et sous des dehors de simplicité, de réserve même, tout à fait séduisants.

**Les enfants du siècle**. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire sur la foi du titre qu'il a choisi, un tableau de la génération qui a grandi pendant la guerre que M. André Lamandé a fait ici, mais le portrait d'un personnage, assez synthétique à son gré pour incarner cette génération. Or, cette génération est bicéphale et antithétique sous le double aspect où elle se manifeste, et ce n'est qu'un de ces aspects que Jean Montbazon, le héros du roman de M. Lamandé, offre à notre curiosité, sous ses apparences cyniques. Comme l'adolescent du *Diable au corps* de Radiguet, Jean Montbazon, joli garçon, riche, doué de brillantes facultés, ne s'embarrasse pas de scrupules. Au reste, son père qui, parti de rien, est parvenu à une situation de premier plan par des moyens qu'il rougira d'entendre rappeler, ne lui a guère enseigné qu'à mettre en pratique son énergie. Etre sain, cependant, Jean ne laisse pas, de temps en temps, de sentir sa droiture native, sinon sa conscience, se révolter contre la vulgarité

des appétits du monde au milieu duquel il vit, et il lui arrive d'éprouver quelque dégoût des besognes de chantage que lui fait exercer son père... Que sa belle-mère, sorte de Phèdre, comme l'héroïne de M. Deberly, mais de Phèdre parfaitement résolue à l'inceste, entreprenne de le séduire, il sera d'autant plus près de lui céder qu'elle aura étalé devant lui, dans une impudique confession, les turpitudes de son existence passée. Un effort de volonté virile le retient, toutefois, de succomber. Mais cet effort, c'est au prix seulement d'une farouche résolution qu'il parvient à le réaliser. Sans appui spirituel contre la tentation qui l'assaille, il n'a d'autre ressource que de la repousser d'un geste violent, et ce n'est que par un crime — qui du moins ne dure qu'une minute — qu'il se sauve de l'autre crime dont il lui eût fallu sans cesse se renouveler l'horreur : il précipite sa belle-mère dans un abîme... Tout ce drame, dans sa sobriété ramassée, est fort bien conduit. Sans doute, pour n'en point ralentir l'action, M. Lamandé ne s'est-il pas attardé à une analyse minutieuse des caractères de ses protagonistes, encore que ceux-ci soient suffisamment indiqués, à l'aide, il est vrai, de traits, mettons classiques, ou qui nous sont familiers. M. Lamandé a réservé pour la fin de son roman, dans les quelques pages où son héros s'interroge douloureusement, l'étude du problème que pose le cas de ce malheureux. Il accuse le matérialisme de notre époque, et il est curieux de rapprocher les griefs qu'il élève contre celle-ci de ceux qu'élevait contre la sienne Alfred de Musset. *Nil novi sub sole*. Plus ça change, plus c'est la même chose. Et l'on songe, à la fois, à la loi d'éternel retour de Frederick Nietzsche et à la loi de constance de Remy de Gourmont.

**Le jeune homme puéril**. C'est aussi un « enfant du siècle » que nous présente, ici, M. Gabriel d'Aubarède, mais s'apparentant, celui-là, non aux astucieux, mais aux abouliques dont M. Philippe Soupault a fixé le type dans *En joue...* Amoureux, adolescent encore, d'une femme mariée, Eveline, de quelques années seulement son aînée — ce qui n'est pas une particularité, car Chérubin a toujours eu du goût pour la femme en qui il devine une éducatrice possible — Stéphane, son héros, ne commence à se singulariser qu'en ceci qu'il a honte de ses meilleurs sentiments, qu'il affecte de persifler quand il est ému, et surtout que rien ne lui coûte autant que de prendre une résolution et

surtout d'agir. La guerre a achevé de le désaxer, et quand il en revient, c'est pour essayer de communiquer à Eveline, qu'il aime toujours, l'inquiétude et le malaise qui sont en lui. Il n'a pu prendre son parti de ce qui a été, opérer son redressement moral ou s'adapter aux circonstances, et plus il voit Eveline s'intéresser à lui, plus il s'ingénie à la tourmenter et à la décevoir pour la mettre (si j'ose dire) à son diapason. Il voudrait se prouver sa force en triomphant d'elle avec insolence. Le jour, cependant, où elle consent enfin, un peu par pitié, à se donner à lui, il la compromet pour rien. Blessé par le mari, il tâchera, au cours d'une douce convalescence, de se consoler de son destin dérisoire et de s'affranchir de sa malice, mais restera profondément empoisonné de rancunes, prêtes à jaillir à la première occasion. Cette confession (le récit de M. d'Aubarède est fait à la première personne) n'est peut-être pas une auto-biographie, mais elle en a tout l'air. Aussi bien, son intérêt réside-t-il dans la sincérité des notations qui la composent. C'est un début qui ne permet pas de se prononcer, quant à l'avenir de son auteur ni, surtout, de pronostiquer s'il sera, ou non, un romancier.

**L'apprenti gigolo**. Point de plus parfait animal humain que le héros de ce roman, extra-littéraire, en vérité, tant est complète l'indifférence que M. Jean Marèze y témoigne pour tout ce qui touche au style et à la composition et ressemble, de près ou de loin, au respect du lecteur. Au degré de cynisme où ce personnage est descendu, je crois, d'ailleurs, que l'intérêt psychologique disparaît. Aussi, considérons-nous Jean, qui fait profession de vivre des femmes, par paresse et sensualité, et parce qu'à fréquenter les bars il a trouvé tout naturel de pratiquer ce mode d'existence, moins comme un individu particulier que comme le représentant d'une faune particulière. Nous le regardons aller et venir et exercer ses instincts comme une bête — en nous étonnant des réactions, je ne dirai pas morales, mais sentimentales qu'il peut avoir encore. Nous nous refusons, en tout cas, à admettre que l'amour, en s'éveillant chez lui, le transforme au point de lui rendre odieuse sa vie passée et de le réduire au suicide. Déjà peu vraisemblables quant aux femmes, ces métamorphoses, chères aux romantiques, le sont encore moins quant aux hommes, fussent-ils, comme celui-ci, des apprentis dans leur métier. Toutefois, si le dénouement du récit de M. Marèze est faux, les détails

de ce récit ont un air de vérité qui ne trompe pas. A cet égard, il ne saurait laisser l'observateur des mœurs indifférent.

**L'ange du suicide**. Quand il n'emploie pas les vers, où son romantisme gentiment désuet trouve à s'exalter dans l'illusion du sublime, M. Maurice Rostand ressemble à l'albatros du sonnet de Baudelaire : « Ses ailes de géant l'empêchent de marcher. » Il révèle, en outre, une certaine naïveté, et le travers d'un esprit qui se laisse piper par les phrases. L'histoire est fade, et assez incorrectement écrite, du Rolla pour demoiselle honnête qu'il nous conte, dans le présent roman, en vue de nous convaincre qu'il est urgent de réintégrer la notion de Dieu dans les âmes. Quant à sa prétention — si prétention il y a — de nous avoir gratifiés de la nouvelle *Confession d'un enfant du siècle* qui s'imposait, je l'abandonne à M. Lamandé.

**Péché oublié**. Un mari trompe sa femme ; sa femme le trompe. Mais un accident, en faisant oublier sa faute à celle-ci, lui vaudra-t-elle le pardon de celui-là, qui est juge d'instruction et ne plaisante pas avec l'honneur conjugal ?... Telle est la question que pose le récit de M. Gabriel Maurière, et dont cet adroit romancier prend prétexte pour intéresser et émouvoir son lecteur de la première à la dernière ligne.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

*Jazz*, quatre actes de M. Marcel Pagnol, au Théâtre des Arts.

La vie de M. Blaise (Harry Baur), professeur de grec en province, fut consacrée à reconstituer sur des vestiges fort délabrés un palimpseste découvert autrefois par lui dans un tombeau égyptien. C'est un texte ignoré de Platon : *Phaéton*. Là-dessus repose et la gloire et la satisfaction du professeur, le respect, l'admiration de ses élèves, sa chaire universitaire, son fauteuil à l'Institut. Toutes ces belles choses sont renversées, car un savant anglais a retrouvé, lui aussi, à son tour, une autre copie du *Phaéton*, intacte celle-ci, et dont la teneur est juste l'opposé de ce qu'avait cru pouvoir reconstituer M. Blaise. Mais le plus fâcheux est que *Phaéton* n'est pas de Platon ; il est d'un antique spéculateur obscur d'Alexandrie.

Comme l'on comprend la déconvenue de M. Blaise ! Voit-on,

par exemple, dans quelques siècles, un croyant malheureux découvrir un poème de Mallarmé, et sortant un quelconque sur plaqué de M. Paul Valéry ! ou bien ayant cru déchiffrer une étude critique de Remy de Gourmont sur la poésie, et n'avoir sué sang et eau pendant trente ans que sur un article de M. Souday, ou du Père Bremond, ou de M. Thibaudet ! Certes, le coup au pauvre homme serait dur, et propre à le faire vaciller. Mais aussi quel insensible, quel cuistre, quel nigaud !

Dès lors, M. Blaise regrette fort (l'auteur voudrait que nous le prissions pour pathétique) d'avoir tout écarté de ce qui eût pu être joyeux dans sa vie pour un dévouement intellectuel, une application au travail qui ne lui apportent, à la veille de la soixantaine, que la plus déplorable mésaventure. Son dernier cours — car on l'avertit que sa chaire lui est retirée — il le consacre à exposer à ses élèves ses nouvelles idées. Il donne à toute cette jeunesse ses plus récent avis : laisser là études, humanités, culture, travail, et ainsi ne pas rater de jouir d'une manière moins difficile. On s'étonne de ne pas voir toute la classe crépiter de soudaine ivresse, soit par le spectacle du rustre en retournement de veste, soit par la perspective de ces nouveaux horizons, tout à fait imprévus dans les programmes de l'Université. Mais non, les bons jeunes gens sont seulement atterrés, ébaubis. Enfin M. Blaise a jeté son amertume, et qui veut suivre ses conseils les a. Il essaie lui-même de rattraper quelques bribes de ce qui lui a échappé et réussit à être agréé pour fiancé par M[lle] Cécile (France Demays) une élève attendrie qui lui est restée fidèle. Je veux dire seulement dans son malheur car, pour le reste, elle ne tarde pas à tomber dans les bras d'un beau Serbe qu'elle avait déjà remarqué devant. Celui-ci explique d'ailleurs à M. Blaise, fort exactement, comme la jeune fille sera beaucoup mieux à son affaire avec lui-même qu'avec le professeur. M. Blaise se jettera dans l'orgie montmartroise.

L'invention n'est pas d'une originalité sans pareille et ne vaut pas mieux que le thème du *Maufranc*, la dernière plaisanterie de M. Romains, où un mari qui s'embête avec sa femme prend une maîtresse, tandis que, ne trouvant pas la société à son goût, il lui fait des pieds de nez et va trouver le prêtre... Non, certes, ce ne sont pas là remarquables trouvailles. Mais, au sujet de **Jazz** (c'est le titre de la pièce), attendez ; voici la sauce à la mode du

jour chez une certaine catégorie de jeunes gens. L'auteur tire du domaine des Ombres (avec la ficelle déjà usée bien avant Pirandello) le petit bonhomme de vingt ans que fut autrefois le professeur Blaise, il l'apporte et le fait jouer un personnage mélodramatique dans la médiocre comédie ; et voilà, selon quelques éclairages et obscurités funambulesques, la représentation selon le procédé actuel. Ainsi la moindre invention deviendrait sublime, croit-on. Ce sera ce personnage — fantôme vivant — qui, dans le dédoublement en chair et en os, tiendra la discussion entre M. Blaise et lui-même, et sur son propre cas. Ce sera lui qui soufflera au professeur : « Tu m'as contraint, tu m'as fait perdre aux études le temps de l'amour, tu m'as empêché d'être beau, de connaître la beauté, les femmes, de pratiquer la volupté... Au moins, aujourd'hui où est éclatante ton incurie, dis-le à tous ces jeunes gens qui te sont confiés. Et puis, tu ne sais pas manœuvrer auprès des femmes. Tiens, à cette petite Cécile que tu convoites et qui représente ta dernière chance, tu ne sais pas parler. Retire-toi de là un instant que je m'y mette. » Et le jeune Blaise (Pierre Blanchar) dans le noir se substitua au Blaise barbon ; de quelques boniments opportuns il fait la pucelle tomber dans les bras du vieux Blaise... Mais, je l'ai dit, pour peu de temps, car c'est au beau Serbe que la caillette, joli produit négatif d'un tel maître, ira. Il y a bien encore des coups de revolver entre l'Ombre du jeune Blaise et le vieux Blaise, fort mécontents l'un de l'autre. Mais le plus clair est que ce sera la noce au tintamarre du Jazz qui les réunira, dans l'unique aspect d'un jouisseur tardif et énervé que guette le retour à l'enfance.

Dédoubler les gens en leur fantôme actif, ce n'est ni neuf ni intéressant. Encore ici n'y en a-t-il qu'un. C'est même en cela que réside l'originalité de l'auteur vis-à-vis de ses collègues en pièces de théâtre... En général, on pratique le fantôme sur une plus large échelle (même, chez Jouvet, on nous en a montré sur un navire, dans *Au grand large,* toute une cargaison d'importation) ; on en met un à chaque bâton. Chaque instinct, chaque entité, que dis je, chaque velléité, chaque façon d'être ou de se comporter a, dans un fantôme adéquat, sa commode personnification. Vraiment, on tient le public pour bonne pâte et que l'on peut le satisfaire à bon compte. Mais, au fait, y réussit-on ? Il est vrai que l'au-delà a toujours ses amateurs, comme le chardon

ses friands. « Perfectionnons les âmes qui nous sont confiées et continuons de vivre dans l'Infini, écrivait récemment notre inénarrable Cécile Sorel. J'en suis sûre, j'ai communié avec elles ! ». Réussit on à exploiter cette mine là ? Souhaitons-le pour nos jeunes fabricants, sinon leurs spectres et l'art, — et voire encore plus simplement la gaîté, le goût, l'entrain, — n'auraient plus d'excuse à venir si souvent tirer les spectateurs par les pieds...

Passons ici sur cette intervention du double fantomatique... Dans le fond, que de conceptions qui sentent leur primaire (il faut toujours en revenir là avec ces jeunes! (1). Est-ce que, pour un homme réellement supérieur, les joies de l'étude, du travail ne sont rien ou que peu? N'en valent-elles pas d'autres plus animales ? Et puis, qu'est-cequi empêche le cumul, l'équilibre réciproque des états successifs ? Quant à l'histoire du faux Platon, auquel tous les hellénistes et philosophes se seraient mépris pendant vingt-sept ans, c'est un conte pour enfants! Et dans tous les cas, celui qui aurait découvert et « reconstitué » un manuscrit digne d'une pareille méprise serait un fameux lapin ! et très éloigné du méticuleux et inférieur M. Blaise. Celui-ci n'est qu'un faux savant, un faux érudit, sans intelligence, sans caractère, sans critique, et qui s'est si lourdement fourvoyé par sa basse qualité. Mais est-ce cela que l'auteur a tracé, a souscrit ? Point du tout ; il le montre victime de la fatalité plutôt que de sa balourdise. Les discours qu'il met dans sa bouche (au *deux*) sont fort positifs pour expliquer qu'il brûle ce qu'il a adoré et que décidément l'instruction, ni le travail, ni la culture ne valent pas le temps que l'on y gâche. L'auteur ne voit pas comme nous dans son héros un pédant de la pire espèce. Il le caresse familièrement, alors qu'il y faudrait du fouet. Le sentiment règne où il faudrait du mordant satirique à traiter ce héros, ses bévues et son inconsistance, ses billevesées et sa platitude. Ici le pis est que l'auteur (qui paraîtrait un jeune helléniste si l'étalage qu'il fait de sa science ne la rendait quelque peu suspecte) est solidaire de M. Blaise. Disons

(1) D'ailleurs même leurs aînés les y précèdent et en échangent avec eux l'émulation. Ainsi, par exemple, si ce serait aller trop loin que de qualifier M. J. Romains de primaire, néanmoins comme d'autres, plus mandarins que lui, il a subi l'attraction du primaire, du normalien primaire si l'on veut. Et c'est alors le pis que l'esprit primaire dans la robe doctorale de l'instruction. C'est l'incurable.

franc que c'est lui le fantôme, et qui prendra certainement plus de consistance et meilleure tournure avec un peu d'âge. Ainsi la pièce assez juvénile et prétentieuse porte en elle certaines possibilités qui, par un heureux contresens, la rendaient positive. Par exemple, il suffirait qu'elle fût jouée en agression satirique contre elle-même pour que son inconsistance devienne l'élément d'une excellente démonstration positive. Pour que l'auteur eût eu une conception correspondante à cela en composant sa pièce, il eût fallu qu'il eût pu saisir soudain que son idée de la jouissance intégrale sensuelle, euphorique, supérieure à tout, est aussi naïve que celle, qu'il lui oppose, d'une application intégrale pratique de l'*idéal* platonicien. Ce sont là spécialisations à outrance de cabinet que l'expérience de la vie se chargerait de concilier en un compromis plus humain.

Et puis, il n'y a plus à notre époque d'homme instruit qui soit dupe du jeu des idées, — sauf peut-être Charles Maurras, — personne qui ne convienne qu'elles peuvent être chacune retournée et conforter avec une égale et nouvelle plausibilité tout aussi légitime. Seulement, les caractères particuliers de chacun de nous, les conformations morales spéciales, les départagent et les acquièrent, les unes ou les autres, selon leur plus ou moins de convenance, à notre impératif fondamental où bientôt elles prennent leur séance prédominante. La place plus ou moins importante des idées, leur influence, dans notre apparence extérieure, dans notre personne, dans notre vie, ah ! voilà qui est une autre affaire. Et si c'est de réfléchir, de méditer, qui est notre métier, ce serait être bien imprévoyant, bien inconséquent, que de tâcher à y soumettre, à y sacrifier les nécessités de la vie pratique, les usages récréatifs de la nature. Ainsi dans l'ensemble, parmi la diversité des aspects, il en est un, en tous cas (et c'est justement celui que M. Blaise regretta le plus d'avoir négligé), qui s'en accommoderait fort mal : c'est celui où la nature animale réclame sa distraction, son plaisir. Il doit y avoir là une hygiène particulière sur l'arrangement de laquelle il est des exemples fameux de réussite chez des personnages par ailleurs illustres, soit dans la chose littéraire, soit dans la chose scientifique, ou ailleurs, où il n'est pas question pour ces bons esprits d'apporter dans ces délassements ni leurs bouquins ni leurs cornues. La bibliothèque ou le laboratoire sont abandonnés momentanément pour le boudoir élégant

ou pour la chambre de la bonne (1). En vérité, lorsque l'on a affaire, on ne peut pas toujours ne penser qu'à la bagatelle, mais c'est un fait que, si occupé que l'on soit et si passionnément même, il faut composer avec elle, comme il faut composer avec les nécessités de l'alimentation, de l'aération, de l'exercice.

Avant la guerre, après la mort d'un illustre savant, on publia la correspondance ultra-intime et suggestive de sa femme avec son amant, deux autres illustres savants, correspondance produite, à l'appui d'une demande en divorce, par la femme de celui-ci. Il y eut scandale à l'époque. Mais cela n'a pas du tout soulevé les honnêtes gens, contrairement à ce que le publicateur espérait. On a simplement lu avec indiscrétion et curiosité, mais sans étonnement. En quoi donc cela se différenciait-il des millions de cas analogues et qui vont leur train dans les intimités ? Allons : son travail, sa vie, ses passions plus ou moins vives et plus ou moins régulières chacun les construit sous la protection de sa prudence et de sa souplesse. Voilà ce que le M. Blaise, de *Jazz*, n'a pas su réussir. Rudiment qui l'aurait dispensé d'une fusillade entre le jeune gaillard qu'il eût pu être et le barbon délirant qu'il est devenu.

Pour résumer, sur la pièce et sur le sujet, disons que pour prôner la noce, la coucherie, l'amour-tourment, comme étant essentiellement le but et la joie de la vie, « la chose en soi », il faut être : ou bien un tout jeune homme (comme l'auteur de *Jazz*, je pense) qui n'a pas encore accompli sa période de fou-

(1) Parmi les érudits réputés pour avoir parfaitement concilié l'amour et la science, Claude Fauriol, le fondateur de la philologie romane (un bel homme, d'après ses portraits), a eu notoirement les plus flatteuses maîtresses ; d'abord la marquise de Condorcet, née Grouchy, veuve du mathématicien philosophe, puis miss Clarke, femme des plus distinguées qui devint plus tard l'épouse du savant orientaliste et tint un salon célèbre dans le monde académique sous Louis-Philippe et le Second Empire. Parmi les autres conquêtes de Fauriol, qui eut, paraît-il, un ascendant prodigieux sur ses auditeurs de la Sorbonne et fut en même temps un véritable don Juan, on cite la Princesse de Belgiojoso, et plusieurs autres belles dames anonymes. Dans un genre tout opposé, le latiniste Tissot, de l'Académie Française, traducteur en vers des *Eglogues* de Virgile, qui professait au Collège de France il y a environ un siècle. De vieilles traditions orales le conservent au pire. Fort mal famé, on lui prêtait d'avoir été de ceux qui ont porté au bout d'une pique la tête de Mme de Lamballe et, entre autre guirlande, il passait pour pédéraste, et aussi pour pratiquer par goût *Venus multivaga*. Voilà deux exemples placés aux extrêmes.

gue, — ou bien un vieux cuistre qui n'a jamais su ce que c'était, et s'échauffe sur ce qui est resté mystérieux pour lui.

ANDRÉ ROUVEYRE.

## *HISTOIRE*

L. Halphen et Ph. Sagnac : « Peuples et Civilisations ». I. *Les Premières Civilisations*, par Gustave Fougères, Georges Contenau, René Grousset, Pierre Jouguet, Jean Lesquier. — V. *Les Barbares, des Grandes Invasions aux Conquêtes turques du XI<sup>e</sup> siècle*, par Louis Halphen. Alcan. — Louis Barthou : *Le Neuf Thermidor*, Hachette. — Mémento.

Le volume inaugural de l'Histoire générale (« Peuples et Civilisations ») publiée en vingt tomes, sous la direction de MM. Louis Halphen et Philippe Sagnac, est dû à la collaboration de MM. Gustave Fougères, Georges Contenau, René Grousset, Pierre Jouguet et du regretté Jean Lesquier. Ces savants, diversement mais également qualifiés par leurs contributions à l'archéologie et à l'histoire, nous présentent **Les Premières Civilisations**. En immédiate liaison avec les temps préhistoriques, elles nous mènent jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère et sont le début de l'Antiquité classique. L'habituelle division binaire — l'Orient et la Grèce — est ici toujours employée, mais fort rajeunie. Une mise au point documentaire, sous les divers rapports de la préhistoire, de l'archéologie et de l'ethnographie, ajoute de nombreux traits à la fresque des premières civilisations historiques formées en Egypte, dans l'Asie antérieure et en Grèce (y compris l'Archipel).

L'ouvrage se divise en trois parties. Il débute par l'étude des premiers royaumes et des premières civilisations depuis les temps préhistoriques jusqu'au deuxième millénaire avant J.-C., savoir : l'Egypte, le premier et le second royaume Sumérien et les autres civilisations archaïques de l'Asie occidentale ; les Sémites ; le premier royaume de Babylone ; la Grèce des Pélasges et le monde égéen depuis l'époque néolithique jusqu'à la fin du troisième millénaire avant notre ère. — Le livre II, particulièrement neuf, nous paraît-il, comprend une période qui s'étend du XX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Il étudie les Invasions indo européennes et retrace l'histoire des empires du deuxième millénaire, c'est-à-dire : l'Egypte sous la domination des Hyksos et son expansion en Asie sous les dynasties nationales ; la monarchie et la civilisation crétoises ; l'expansion achéenne et la civilisation mycé-

nienne ; l'Asie et l'Egypte au temps de l'empire hittite. — Durant le premier millénaire (en y ajoutant le XIe siècle), de « nouvelles forces » se développent dans le monde antique, et elles sont l'objet de la troisième partie, où l'on étudie : les peuples de Syrie et de Palestine avant la conquête assyrienne ; les peuples d'Asie Mineure et de Mésopotamie ; l'empire assyrien, la Grèce, du XIe siècle à la fin du VIe ; enfin les Iraniens et la fondation de l'empire perse.

Dans ces deux volumes, l'étude ethnographique est une importante dépendance de l'exposition historique, en tant qu'elle recherche les origines des peuples et leur action et réaction mutuelles. Il en sera sans doute plus d'une fois ainsi au cours de cette Histoire générale. Ainsi les migrations indo-européennes du deuxième millénaire avant J.-C. correspondent aux Grandes Invasions du Ve au XIe siècle de notre ère ; et, de nos jours, la Grande Guerre aura été le dernier grand mouvement de peuples. « L'histoire, même la moins proche dans le temps ou dans l'espace, selon la remarque de l'avant-propos de MM. Halphen et Sagnac, cessera peut-être d'apparaître comme étrangère à nos préoccupations actuelles. »

L'autre tome présentement paru de cette vaste série historique (dont il est le cinquième, trois tomes complémentaires, consacrés à la Grèce et à l'Orient classiques, puis à Rome, devant prochainement s'intercaler avant celui-ci) a pour titre : **Les Barbares, des Grandes Invasions aux Conquêtes turques du XIe siècle**. Il marque le début des temps médiévaux, comme le tome Ier marquait la phase archaïque des temps antiques. M. Louis Halphen y étudie ce qui domine, selon lui, l'histoire de ces sept siècles, c'est-à-dire « la mainmise des Barbares sur le monde ». C'est toute l'histoire du haut moyen âge (du Ve au Xe siècle et au delà) écrite au point de vue des Invasions. Toutes les grandes transformations historiques, la substitution tout entière du monde médiéval au monde antique, sont considérées comme la conséquence des Invasions.

A la page 73, M. Halphen observe, incidemment, dans une note, à propos d'un ouvrage de A. Dopsch sur les causes sociales du développement de la culture européenne depuis César jusqu'à Charlemagne, que, pour cet auteur, les « grandes invasions » ont eu une faible importance comme facteur historique. M. Hal-

phen n'insiste pas autrement. Mais il fait, d'autre part, des réserves sur les idées de Fustel de Coulanges, relatives à la romanisation de la Conquête franque. D'après les remarques de M. Halphen sur cette Conquête et sur les autres, sur les codes barbares, sur les survivances nordiques laissées par les pirates normands, etc., on serait tenté, au contraire de Fustel de Coulanges, si je ne me trompe, de « mettre l'accent », du moins dans cette partie, sur *Peuple* (1) plutôt que sur *Civilisation*. Insister, surtout en style bref, comme celui auquel nous sommes ici tenu, insister serait hasardeux. Disons seulement que M. Halphen a dû peut-être à cette façon de voir son sentiment de l'importance des Invasions barbares comme facteur historique, ou plutôt comme lien synthétique de l'Histoire du haut moyen âge (en y comprenant même la conquête turque du XIe siècle, qui fut la cause des Croisades).

Avec toute son importance, sa théorie des Invasions barbares n'a rien de romantique. Elle se rattacherait plutôt, par delà le romantisme, au classicisme. Il est curieux de retrouver dans un historien aussi oublié que l'Allemand Gatterer, qui écrivait dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, et qui, de même que son compatriote Schlözer, reprit quelques-unes des vues de Voltaire sur l'Histoire universelle, il est curieux, disons-nous, de retrouver chez Gatterer (à qui M. Halphen bien certainement ne songeait guère et que nous exhumons à titre de simple curiosité) comme un rudiment de la présente histoire des invasions de l'Europe occidentale. Cette histoire, dit M. Halphen, est « traitée dans ses rapports avec les révolutions de l'Asie ». De son côté, M. Ed. Fueter constate que Gatterer (2) attribue aux troubles de l'Asie orientale (comme suite, évidemment, de l'Invasion turque qu'ils ont déterminée) « la destruction de l'Empire d'Orient et la forme actuelle des Etats européens». Et plus loin, ce trait gauche, mais curieux, en ce qui concerne les Grandes Invasions : « Ce n'est qu'à partir de l'an 200 après J.-C. que la connaissance de l'Etat chinois prend de l'importance pour nous autres Européens. »

M. Halphen, maintes fois déjà, notamment dans une brochure sur « Les Origines asiatiques des grandes invasions », avait in-

(1) Peuple, au sens ethnographique.

(2) Ed. Fueter, *Histoire de l'Historiographie moderne*, traduit de l'allemand par Emile Jeanmaire, p. 465.

sisté sur la connexité de l'histoire d'Asie avec celle d'Europe. Nous avons constaté que sa méthode d'exposition de l'histoire des premiers siècles médiévaux provient de cette vue (1). Quant aux intérêts de la civilisation, les migrations, que cette méthode amène au premier plan de l'Histoire du haut moyen âge, n'ont, sous ce rapport, ni plus ni moins de valeur que celles, par exemple, du deuxième millénaire avant J.-C. D'une façon générale, après lecture, on n'est pas enclin, nous l'avons fait entendre, à s'exagérer cette valeur ; et c'est ce qui nous a fait dire que « l'accent » — dans le titre de l'œuvre — pouvait être placé, du moins pour ces premières parties, sur « Peuples » plutôt que sur « Civilisations ». C'est ainsi que les Etats et les Sociétés germaniques du VIe siècle, quelque importance qu'ait eue leur intervention, sombrèrent tous, — sauf les Francs, — dans des catastrophes. « Ce n'est pas dans le sens latin du mot seulement, observe M. Halphen, que les Germains du Ve siècle étaient des Barbares (p. 73). » Plus tard, des empires tels que l'empire carolingien et l'empire arabe méritèrent plus ou moins bien de la civilisation ; mais ils ne purent durer. En Occident, une sorte de nuit du monde, malgré quelques éclaircies, se prolongea pendant le IXe et le Xe siècle.

M. Halphen, d'ailleurs, dégage de son mieux la part constructive que des sociétés sans unité, sans consistance, peuvent revendiquer comme leur durant les premiers siècles du moyen âge. Il a marqué le rôle prépondérant du clergé dans la conception unitaire d'empire. Parlant du morcellement territorial qui suivit la disparition de Charlemagne, il ajoute : « L'Eglise, heureusement pour l'avenir du monde occidental, ne désespère pas », et il trace une esquisse du pontificat de l'énergique Nicolas Ier, précise les circonstances parmi lesquelles Othon Ier releva, en Allemagne, le titre impérial, et fait de son règne un tableau où s'accuse l'idée d'autorité, alors que partout ailleurs, dans l'Europe occidentale du Xe siècle, « les monarchies s'effaçaient peu à peu devant les idées féodales qui menaient droit à la dissolution de l'Etat ».

Ni ces idées féodales, dans ce qu'elles avaient elles aussi de constructif à leur manière, ni la royauté capétienne dont l'ordre s'ébauchait pour mettre là aussi quelque unité, ne paraissent, en

(1) Il n'est pas indifférent de rappeler, à ce sujet, de nos jours, l'agitation des nations d'Asie, consécutive à la Grande Guerre.

revanche, suffisamment traitées dès ce volume. Mais cette remarque pourrait bien tomber mal à propos, un tel sujet devant sans doute venir à son rang dans un prochain volume sur l'Europe et la civilisation européenne au temps des Croisades. Dans le présent volume, qui a pour objet une transformation sociale issue d'une cause catastrophique, bien des détails appartenant aux périodes de réaction, de réorganisation, ont dû être groupés dans les intervalles plus ou moins brefs des révolutions ethniques et politiques. Ce n'était pas toujours facile. Notons l'ampleur donnée à l'étude des peuples balkaniques : cela donne à penser que la question d'Orient paraît devoir être reprise de haut dans cette Histoire générale ; et signalons en finissant les précieuses bibliographies critiques jointes à chaque chapitre.

Dans la collection des « Récits d'Autrefois », publiée par la librairie Hachette, M. Louis Barthou a raconté **Le Neuf Thermidor**. Ce sont des pages fermes, sobres, animées d'une dramatique intensité contenue. Tout l'essentiel y semble dit des causes du Neuf Thermidor (« Avant ») et des scènes mêmes (« Pendant ») de cette terrible révolution politique. M. Barthou a résumé de son mieux ce que l'on sait du rôle prépondérant de Fouché dans la conjuration qui abattit Robespierre. La place semble lui avoir manqué pour exposer, avec tous les détails voulus peut-être, les motifs politiques et autres de la haine qui séparait Fouché de Robespierre, dont il avait été l'ami. Mais, — après son retour de Lyon, — sa lutte malheureuse, aux Jacobins, contre le dictateur terroriste, les intrigues occultes où il se réfugia, son effort tenace qui noua la coalition des ennemis de Robespierre, les Tallien, les Collot d'Herbois, les Fréron, les Billaud Varennes, etc., de sorte qu'au matin du Neuf Thermidor chacun avait son rôle, toute son action meurtrière de « meneur » enfin, tout cela se retrouve dans ces pages dramatiques. La part qui revint aux deux Comités (Salut Public et Sûreté générale) apparaît aussi. Thermidor fut un coup de l'émulation des peurs. Robespierre avait peur de désigner nommément ses ennemis, les « scélérats » sur qui pesait une menace d'autant plus affreuse qu'elle était vague (sa faute fut capitale en tout ceci, a bien montré M. Barthou) ; ses ennemis avaient plus peur encore de ses réticences. Mais leur peur, à eux, grâce au sang-froid de Fouché, — un lucide trembleur glacé ! — fut la plus prompte,

tandis que Robespierre perdit la tête. On pourra se reporter à M. Mathiez en ce qui concerne les idées de Robespierre. M. Barthou a fait surtout apparaître, ici, la déroute du tacticien politique, d'ailleurs médiocre, ou devenu tel.

Robespierre avait-il idée de faire cesser la Terreur ? M. Barthou ne le pense pas (il aurait même pu rappeler la lettre curieuse que lui adressa Payan à cet égard). Plus tard, sans doute... Tout le drame de Thermidor apparaît comme une fiévreuse et tâtonnante tentative de Robespierre pour faire sortir de l'épouvantable régime de Prairial l'anéantissement de ses ennemis politiques, des « indulgents », un nouveau 31 mai. Après quoi, s'il eût réussi, il fût revenu sans doute à une politique « plus humaine ».

MÉMENTO. — *La Revue des Etudes historiques* (juillet-septembre 1926). E. Cavaignac : Le régime de Théramène. (Etude de la Constitution de Théramène, 411. Mise en vigueur après la chute des 400, elle rétablissait, à Athènes, la démocratie pure, non sans la mitiger, d'ailleurs.) P. Coste : Les détenus de Saint-Lazare aux XVIIe et XVIIIe siècles. Marquis de Montmorillon : Thiers et la politique financière de M. de Villèle. (A propos de la conversion de la rente. Thiers admirait Villèle comme financier. C'est l'occasion d'une intéressante étude technique de la politique financière de Villèle.) Général P.-E. Bordeaux: Le général Louis Pelloux. (On avait oublié cet homme politique italien, qui fut président du Conseil des ministres pendant deux ans, 1898-1900. Sa carrière est d'ailleurs intéressante à connaître.) Comptes rendus critiques.

*La Révolution française* (juillet-août-septembre 1926). I. L'indemnité législative sous la Révolution, par A. Aulard. II. Un modèle « révolutionnaire » d'Anatole France, par Gaston Martin. (C'est Evariste Gamelin, peintre et juré du tribunal révolutionnaire. France, comme tout ce qu'il touchait, ne l'a pas rendu très sympathique dans son roman *Les Dieux ont soif*.) III. Le procès criminel de l'ex-législateur Ponterie-Escot, par Henri Labroue. (Ponterie-Escot tua l'amant de sa fille — situation qu'Elie Berthet a utilisée dans son roman *L'Assassin du Percepteur*. — Son procès fut surtout intéressant par les passions contre-révolutionnaires qui s'y mêlèrent.) IV. L'influence de la Révolution française sur les décembristes russes, par M. B. Mirkine-Guezevitch. Notes de lecture. Documents inédits. Chronique et Bibliographie.

*Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale* (octobre 1926). Prof. B. Shatzky : La question de Constantinople et des Détroits. Capitaine R. Villate : L'Etat matériel des Armées allemandes en août et septem-

tembre 1914. (L'Armée allemande, à la veille de la bataille de la Marne, n'était pas dans un état plus brillant que l'armée française. Les Allemands, en se présentant à la bataille, étaient loin d'être en posture de vainqueurs.) Documents : Rapport présenté par la Commission d'enquête américaine au Président Wilson, relativement aux « Buts de guerre et conditions de paix ».

EDMOND BARTHÈLEMY.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

E. Gley : *Les Grands problèmes de l'Endocrinologie*, J. B. Baillière. — Dr Pierre Mauriac : *Aux Confins de la Médecine*, Bernard Grasset.

Le professeur Gley, du Collège de France, est non seulement un physiologiste doué d'une réputation mondiale, mais encore un esprit philosophique et un homme soucieux des questions sociales. Au dernier Congrès de Physiologie, à Stockholm, il a fait un appel vibrant à la coopération intellectuelle des travailleurs des divers pays, et il a été unanimement et chaleureusement acclamé.

M. Gley, auteur d'un *Traité élémentaire de Physiologie*, devenu classique, a publié des *Essais de philosophie et d'histoire de la Biologie*, des *Etudes de psychologie physiologique et pathologique*, et un petit volume qui a eu beaucoup de succès : *Quatre leçons sur les Sécrétions internes*. Dans ce nouveau livre, **les Grands problèmes de l'Endocrinologie**, M. Gley a réuni diverses études qu'il a eu l'occasion d'écrire depuis une dizaine d'années sur les principales questions d'ordre général qui se sont posées en endocrinologie.

Trois des chapitres de ce livre sont des exposés historiques et critiques concernant la genèse et l'évolution de la notion de sécrétion interne. Rien n'est plus intéressant que l'histoire de cette notion au point de vue du sort et du développement des idées scientifiques. Une idée neuve et du plus grand intérêt biologique, sortie d'expériences précises et de résultats bien établis, est émise par un savant dont l'autorité est universelle ; ce savant, — c'est Claude Bernard lui-même, — l'exprime en des termes très clairs qui en rehaussent l'importance ; or, aucun chercheur ne s'engage dans la voie qui vient de s'ouvrir ; bien plus, des faits explicables par cette idée sont trouvés çà et là, et personne ne songe à les rattacher à la notion nouvelle. Les temps ne sont pas

venus. M. Gley recherche les raisons de ce long sommeil. Il faut qu'un autre grand physiologiste, Brown-Séquart, une trentaine d'années plus tard, retrouve la même idée, et quoiqu'il l'appuie sur des bases expérimentales beaucoup moins solides, cette fois la vérité éclate à tous les yeux. M. Gley montre les causes de ce changement. Voici que les travailleurs s'empressent, les travaux se multiplient. Et il suffit de feuilleter les derniers fascicules parus de l'*Année biologique*, recueil bibliographique international qui rend compte de toutes les recherches de physiologie et biologie générale, pour être frappé par le nombre considérable de travaux concernant les « associations fonctionnelles ». Il se trouve que les divers organes du corps sont solidaires les uns des autres, associés, un peu par l'intermédiaire du système nerveux, mais surtout par les sécrétions chimiques que chacun d'eux déverse dans le torrent circulatoire ; les sécrétions d'un organe A dans le sang sont susceptibles d'aller à distance activer un autre organe B. C'est là précisément l'idée géniale de Brown-Séquart, celle qui avait échappé à Claude Bernard, et qui, aussitôt dégagée, a eu une influence stimulatrice considérable sur les recherches des physiologistes. M. Gley est un de ceux qui ont le plus contribué à établir les méthodes à employer dans l'étude des sécrétions internes ou *endocrinologie*, — et c'est ce qui fait l'intérêt du présent livre.

Dans la seconde partie, je signalerai une étude sur les lois d'action des sécrétions internes, une autre, inédite, sur l'indépendance du fonctionnement des glandes endocrines vis-à-vis du système nerveux, et enfin l'exposé de deux des plus importants problèmes de la biologie générale, le problème de la formation de l'être et celui de la sénescence.

§

Il faut reconnaître que l'époque présente n'est guère favorable à l'élite que possède encore la curiosité universelle. La vie se charge de réduire les esprits les plus larges, de les amenuiser aux dimensions du cadre professionnel. Tel qui, adolescent, semblait destiné à réaliser l'honnête homme, ne connaît bientôt plus d'autre horizon que celui de sa besogne quotidienne. Il s'est muni d'œillères et a fermé toutes les fenêtres ouvertes au dehors. Seul, un petit coin du ciel l'intéresse ; et, en toute conscience, il l'explore à fond ; l'œil obstinément fixé, il perd toute notion des relations avec les domaines voisins ; négligeant l'en-

semble, il apprécie tous les phénomènes, tous les accidents du seul point de vue accessible à sa lunette... Certes, il est le premier dans sa partie... il n'en demeure pas moins un pauvre homme, un spécialiste, produit de ces « fausses études » que raillait Malebranche et que La Bruyère ridiculisa sous les traits d'Hermagoras.

Le Dr Pierre Mauriac, médecin des hôpitaux et professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, auteur de **Aux Confins de la Médecine**, a cherché un remède contre cette plaie qu'est la spécialisation, et il y a réussi, du moins pour lui même, si on en juge d'après la lecture de son livre.

L'art pour l'homme intelligent est aussi de savoir s'isoler, c'est-à-dire se ménager les loisirs, les lectures, les fréquentations nécessaires au développement de sa vie intellectuelle : s'abstraire de la besogne journalière et lutter contre ce poids mort qui nous retient toujours dans le même sillon, fuir souvent les opportuns et les sots, et se recueillir en compagnie de gens avertis, de bon goût et de haute culture. C'est en somme le problème de la vie de société, si complexe en tous lieux, mais particulièrement en province.

Le Dr Pierre Mauriac, se promenant aux confins de la Médecine, aborde, en esprit libre et indépendant, bien des questions : la spécificité et la personnalité biologique, les limites de la vie, le rajeunissement, la vieillesse, les maladies médicatrices .. Il juge Marcel Proust en médecin ; Proust considérait ses maladies comme « ses compagnes chéries » ; un mot du prince de Polignac l'amusait fort : « Un tel ? il ne peut être intelligent, il n'est pas malade ». Les Goncourt avaient déjà dit que la langue française, maniée et façonnée jusqu'à eux par des gens bien portants, devait être remaniée par les névropathes qu'ils étaient.

Fort bien le chapitre où le Dr Mauriac oppose Renan à Pasteur. Certes, il rend tout d'abord hommage à Pasteur, dont la gloire « reste entière et inviolée, car s'il eut des précurseurs dans le domaine de l'imagination, il n'en eut jamais dans le domaine expérimental ».

Il n'était pas de ces hommes tourmentés dont la névrose se confond avec le génie. « Ce fut un être simple, chaste, opiniâtre, équilibré ; et ceci est profondément encourageant que ce type d'humanité moyenne ait reculé les bornes du génie. » Son intelligence n'était pas telle qu'il éclipsât ses camarades ou ses concurrents. Tout dans sa vie fut ordinaire et de juste raison. Chez

Pasteur, il y avait, comme il l'a reconnu lui-même, deux hommes : le savant, et puis l'homme de tradition, de foi, de sentiment.

« La personnalité de Pasteur ne garde son auréole que dans l'atmosphère du laboratoire ; elle s'efface au contraire et devient médiocre, dès qu'il aborde les idées générales ». Au sommet de sa gloire, Pasteur devint ambitieux ; il voulut entrer à l'Académie française. Victor Hugo ne parut pas comprendre cette candidature : « Que feriez-vous, lui répondit-il, si je me présentais à l'Académie des sciences ? » Cependant Pasteur succéda à Littré et fut reçu à l'Académie le 27 avril 1882 par Renan.

D'emblée, Pasteur fut séduit par l'apôtre sincère et persévérant du positivisme ; ce saint laïque lui apparaissait comme le grand-prêtre admirable d'une religion d'erreurs. Pasteur, voulant expliquer ses divergences de vue avec Littré, mit en opposition la méthode du savant et celle de l'historien. « Pour juger la valeur du positivisme, ma première pensée a été d'y chercher l'invention. Je ne l'y ai pas trouvée. » La personnalité de Pasteur, avec sa sérénité, son patriotisme intransigeant, sa façon dogmatique de dire : « là est le bien, là est le mal », devait heurter celle de Renan. Celui-ci trouvait une matière à exercer sa verve ; il ironisa. Pasteur entrait confiant à l'Académie. « Ah ! ne vous y fiez pas trop, Monsieur, lui répondit-il, la zone de notre protection littéraire est bien large ; elle s'étend depuis Bossuet jusqu'à Voltaire. Souvent nous aimons à être l'asile des vaincus... » Puis : « La vérité est une grande coquette, Monsieur. Elle ne veut pas être cherchée avec trop de passion. L'indifférence réussit souvent mieux avec elle. Quand on croit la tenir, elle vous échappe ; elle se livre quand on sait l'attendre... »

Le dernier chapitre du livre du Dr Mauriac, a propos du « stupide XIXe siècle » est une réponse à Léon Daudet. Le Dr Mauriac examine deux jugements, ceux qui concernent Pasteur et Claude Bernard. Pour Daudet, la durée moyenne d'une théorie biologique est d'environ trente ans ; déjà les sérums et les vaccins perdent peu à peu de leur efficacité ; le pastorianisme laissera le souvenir d'une amusante panacée et sera un sujet de divertissement ou d'attendrissement pour nos arrière-neveux. Le Dr Mauriac proteste, et aussi en ce qui concerne Claude Bernard, que Daudet présente comme un « faux modeste » et le « fils du matérialisme ambiant ».

A propos, dois-je signaler une série d'articles qui paraissent dans *le Progrès Médical* sur **Auguste Comte et Claude Bernard ?**

L'auteur, Constant Hillemand, s'attaque à la personne morale de Claude Bernard, il accuse celui-ci d'avoir fait de nombreux emprunts à Auguste Comte, sans jamais avoir cité son nom. Candidat à l'Académie française et instruit par l'échec de Littré en 1863, a-t-il craint en nommant Comte d'indigner les Immortels dont son élection dépendait ? Ou bien « a-t-il cédé tout bonnement à la vilaine tentation de s'approprier les idées d'un penseur mis à l'index par l'Université, et dont la réputation pouvait paraître ne pas devoir survivre au silence officiel qui avait accueilli en France ses productions, et aux imputations de folie chronique portées contre lui par ses adversaires ? » On le voit, l'accusation est grave, mais les positivistes d'une sensibilité exagérée n'ont-ils pas déjà fait le même reproche à bien autres, à Renan, Taine, Spencer, Goyaux ?

G. BOHN.

## *SOCIÉTÉ DES NATIONS*

**Saint-Siège et S. D. N.** — Benoît XV, exclu du congrès de la Paix, frappa à la porte de la S. D. N. Quelle modestie ! Une fois de plus, le Saint-Siège tombait dans le piège temporel. A moins qu'il ne se soit cru assez fort pour assumer une direction après cinq années de fausse neutralité. Pie XI est revenu à la tradition : se servir des institutions existantes pour l'avancement de l'Eglise.

Juridiquement, la S. D. N. se compose d'Etats souverains. Le Saint-Siège n'est pas un Etat souverain, s'il n'y a pas de souveraineté sans territoire. Mais il y a d'autres impossibilités qui peuvent se résumer dans une antithèse : en face du Vatican romain s'échafaude à Genève le Vatican de la démocratie.

Il n'est pas facile de déterminer à quel point de sa courbe en est l'Eglise. Des observateurs impartiaux affirment, preuves en mains, que la Papauté est sortie plus forte de la crise mondiale. D'autre part, sous nos yeux, des régions se déchristianisent. C'est une constatation de fait.

Il n'y a pas d'exemple de société humaine ou animale sans religion. Tout se passe dans la termitière comme si les termites

avaient une religion. L'objet de la foi change, le besoin de Dieu ou d'absolu demeure. Par conséquent, une Eglise ne se vide ou remplit qu'au profit ou aux dépens d'une autre Eglise. Les périodes de foi et de scepticisme correspondent aux mouvements qui entraînent le sentiment vers les religions terrestres ou le ramènent à la religion du Dieu personnel et des miracles. Le sentiment religieux est si puissant qu'il oblige la théologie à formuler malgré elle des dogmes surnaturels : l'Immaculée Conception, et qu'il passe outre aux dogmes qui le gênent : l'Infaillibilité. Il faut soigneusement distinguer les travaux des docteurs de la tendance sentimentale. Les docteurs du xx^e siècle n'ont rien à envier à ceux de Byzance en fait de subtilité. Preuve en soient les commentaires qui ont accompagné la récente mise à l'Index de *l'Action française*. Quant au sentiment religieux, rien ne s'oppose à ce qu'il reflue un jour vers l'Eglise, quand auront été épuisées les doctrines issues du plan relatif. Car le besoin d'autorité alterne avec celui de libre examen et l'Eglise peut offrir un abri resté intact dans des tempêtes futures.

En attendant ce reflux, s'il doit se produire, on constate que présentement les religions terrestres gagnent du terrain. Ce sont notamment la religion patriotique, comme il arrive après les grandes guerres, et la religion démocratique. La religion patriotique a manifesté sa force le jour où l'Europe a répondu par l'indifférence à l'encyclique sur la destruction des Etats pontificaux. La religion démocratique a manifesté sa force le jour où un pape a posé sa candidature à un siège genevois. Mais les gestes de l'Eglise deux fois millénaire risquent de paraître incompréhensibles si on les envisage isolément, alors que dans leur ensemble ils révèlent le rythme d'une politique.

Comme tous les gouvernements, le Saint-Siège recourt à la force ou à la diplomatie pour arriver à ses fins, c'est-à-dire remplir sa mission. Mais le temps des croisades est passé. Passé aussi le temps des pieux massacres qui réjouissaient tant l'âme de Barrès : « Je tiens l'écrasement des bandes protestantes par le duc Antoine pour un des événements les plus heureux de ma vie antérieure. » Aujourd'hui les recours à la force se font par voie indirecte et détournée. On saura un jour la part de l'Eglise dans les présents troubles mexicains. Depuis toujours, le Saint-Siège se sert de l'empereur, du roi, de n'importe quel gouvernement,

même bolcheviste, pour augmenter sa puissance. Il est impérialiste, comme tout ce qui vit. Sa continuité est faite de revirements et de volte-face. Tantôt il tient tête, tantôt il biaise et louvoie. Il n'a pas seulement deux poids et deux mesures, mais cent mille, suivant le lieu et le temps. Il rend hommage à la force et s'incline devant le fait accompli. A travers un enchevêtrement infini apparaît le rythme d'une politique qui tour à tour se disperse dans l'action temporelle et se recueille dans l'unité et la prière.

Le Saint-Siège combat ou favorise la religion patriotique suivant les circonstances. Il la favorise quand il s'agit, par exemple, de résister à la révolution ou d'obtenir du gouvernement un bon concordat, mais les Polonais et les Irlandais ont éprouvé que le Saint-Siège sacrifiait tout aux intérêts réels ou apparents de l'Eglise. Le nationalisme représente en général des sentiments de tradition favorables à l'Eglise, mais les deux religions entrent tôt ou tard en conflit, parce que pour le Saint-Siège la nation n'est qu'une province. Or un des principes sur lesquels repose présentement la S.D.N. est celui de la souveraineté des Etats. Le Saint-Siège se place au-dessus des Etats. Il aspire au rôle d'arbitre suprême.

Même attitude du Saint-Siège à l'égard de la religion démocratique. Il la combat, mais s'incline devant le fait accompli. Qu'il s'agisse du courant populaire et mystique qui a donné naissance à l'ordre de saint François, ou du grand courant social qui a donné naissance, au XIX$^{e}$ siècle, à l'internationale socialiste et syndicaliste, le Saint-Siège cherche à utiliser les sentiments, à capter les forces, à prendre la tête du mouvement. De là, après la réaction de 1850, le ralliement à la République, à la justice sociale. Comme il s'est servi des empereurs, des rois, de n'importe quel gouvernement, même bolcheviste, le Saint-Siège se sert de la démocratie et tente d'organiser à l'intérieur des Etats les partis catholiques. Démocratie, soit, mais démocratie chrétienne. Et puisque la démocratie a élevé à Genève un temple de la paix, d'où on a été exclu, ne pas rester à l'écart, s'associer à cette œuvre. C'est pourquoi, le 1$^{er}$ janvier 1927, Mgr Maglione, au nom du pape, a béni le temple de la paix.

Cette bénédiction avait pour corollaire, en France, la mise à l'index de *l'Action française*, centre de la résistance à la démocratie et à la S. D. N. Mais il faut sortir de l'actualité pour com-

prendre. En réalité, *l'Action française* était condamnée en principe depuis longtemps. Léon XIII accorda un jour une audience à M. de Blowitz, correspondant du *Times* à Paris. Quand on en vint à parler du parti monarchiste, le grand pape se leva soudain et s'écria, le bras tendu vers le Crucifix : « Non, messieurs, l'Eglise ne sera jamais attachée à un autre cadavre que celui-là. » Cette vive parole tranche la question de principe dans un domaine où le pape n'est pas infaillible. Reste la question d'opportunité qui n'appartient qu'au Saint-Siège. Quant aux conséquences pratiques, la condamnation de *l'Action française* présente des avantages difficilement contestables, aussi bien pour l'Eglise que pour la cause royaliste. Tous les cartels à la longue créent une équivoque asphyxiante. Chacun reprend sa liberté. Charles Maurras semble de taille à substituer une nouvelle formule à celle du trône et de l'autel et les calculs de la curie ne seraient déjoués que si un Bossuet surgissait de l'épiscopat de France.

La bénédiction pontificale marque un moment de trêve entre deux religions rivales. L'Eglise catholique, apostolique et romaine peut maudire demain la petite sœur terrestre à qui aujourd'hui elle tend la main. Elle n'hésiterait pas, alors, à se servir du roi de France, s'il était revenu dans l'intervalle.

Les adversaires de la démocratie condamnent bruyamment l'étatisme, la centralisation. Or l'histoire de l'Eglise montre que le Saint-Siège s'est peu à peu approprié tous les droits, de convoquer les conciles, de les présider, de fixer l'ordre du jour. Cette évolution a trouvé son sommet dans le dogme de l'infaillibilité. Nul ne peut dire ce que sera le développement de la S. D. N. Elle en est, par rapport à la centralisation romaine, au stade des origines, c'est-à-dire au système épiscopal. Mais les religions terrestres s'usent vite, tandis que l'Eglise a toujours la ressource de faire retraite dans le ciel.

FLORIAN DELHORBE.

## *QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES*

L'évolution de la Marine française. — La suppression du Port de Rochefort. — Le Musée de la Marine au Louvre. — Mémento.

On se souvient du beau tapage qui s'éleva autour des décisions

de la Conférence de Washington. C'était en 1923. Je crois avoir été alors le seul, parmi les nombreux publicistes qui s'employèrent à commenter ces décisions, à annoncer qu'elles ne pourraient avoir que des conséquences heureuses pour le relèvement de notre **Marine nationale**. C'était d'une belle audace. De tous côtés, partaient des cris d'alarme. La coalition anglo-saxonne avait triomphé. La pire catastrophe se préparait. Le glas de la marine française sonnait. La suprême humiliation nous était imposée. Et avec ça, Madame ?

J'avoue que j'en aurais été effrayé si, depuis longtemps, je ne connaissais le dessous des choses et de quoi sont faits, le plus souvent, les grands mouvements d'opinion. En fait, le Congrès de Washington avait d'une part décidé de suspendre pendant dix ans la construction des cuirassés. Nos amiraux ont cru que c'était pour les punir d'en avoir fait un si magnifique usage pendant la guerre. En second lieu, le Congrès avait fixé à 170.000 tonnes le tonnage global des cuirassés, entrant dans la composition de la Flotte française. Or, ce chiffre représentait, à peu de chose près, le chiffre du tonnage total de nos cuirassés alors en service. Nous avions la ressource, si nous le jugions expédient, de construire une ou deux unités. Ces décisions ont été bienfaisantes pour toutes les marines militaires. C'est l'évidence même. Elles les ont obligées à se rabattre vers les bâtiments légers. Plus une marine compte d'unités flottantes, plus elle est active, plus sa capacité de rayonnement est grande. Mais elles ont été pour notre marine plus qu'un bienfait, une véritable sauvegarde, en lui inspirant de poursuivre une politique navale, s'adaptant mieux à nos besoins nationaux. Cesser de copier servilement les formules de l'Amirauté anglaise et renoncer au jeu stérile de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf. Pour tout homme de bonne foi, le Congrès de Washington, avec sa charte, marque le pas unique qu'on ait fait depuis la guerre, dans la voie de la compression des Dépenses militaires. C'est là un résultat concret. Remarquons, en passant, qu'on n'en pourrait dire autant de la Cour de Babel qui siège à Genève, où tout se passe en joutes oratoires. Il est probable qu'il en sera ainsi tant que la S. D. N. ne réunira pas dans son sein l'élite intellectuelle européenne et ne comprendra, en grande majorité, que des diplomates, qu'intéressent la représentation, les finesses protocolaires, les subtilités

juridiques, les réserves politiques, à un degré excessif, mais à un degré moindre les réalités où le monde moderne se débat.

Je reviens à mes moutons. Si je m'étais trompé cruellement en pronostiquant, au lendemain des décision de la Conférence de Washington, le relèvement de notre Marine nationale, il est clair qu'aujourd'hui, après trois années écoulées, la Marine française serait bien près de son dernier soupir. Elle ne serait plus seulement *en sommeil, en veilleuse*, comme l'écrivaient si souvent ceux qui prétendaient l'aimer et qui ne l'aimaient pas toujours d'une manière bien désintéressée, elle serait simplement à l'état de cadavre. Elle serait embaumée dans sa maison de verre de la rue Royale. Fort heureusement, il n'en est rien. Notre Marine nationale entre à pleines voiles, nous assurent toutes les voix de la Presse, dans la voie d'une Renaissance extraordinaire. M. H. Leygues, ministre, serait l'auteur de cette rénovation. Les uns l'appellent « le rénovateur de la Marine »; d'autres, simplement le restaurateur. Un député, à la tribune, s'adressant à lui, il y a quelques jours, résumait comme suit le sentiment d'admiration universelle qui s'attachait à son œuvre :

Pendant ces vacances, la presse, le quatrième pouvoir, nous a parlé très abondamment des choses de la marine. Je suis loin de le regretter. Vous vous êtes laissé prendre des interviews retentissantes. D'une façon à peu près constante, on vous a représenté dans votre cabinet de travail, sous un soleil irradiant d'automne venant caresser doucement vos épaules, qui étaient en quelque sorte celles du génie de la navigation.

Ce n'est pas trop dire. Mais, M. H. Leygues est trop avisé pour avoir tenté cette rénovation suivant une autre ligne que celle des décisions prises au Congrès de Washington, à moins qu'il fasse construire en cachette des cuirassés dans quelque chantier de la Garonne. Cela ne peut être. En deux mots, pour couper court, nous sommes à la veille de posséder une Marine neuve, comprenant 145 unités combattantes. La réalisation en sera achevée vers 1930. Eût-on écouté les partisans obstinés des *Capital Ships* que vers la même époque notre Flotte eût compté cinq ou six unités combattantes, de forte taille, il est vrai, mais à un milliard la pièce, épuisant à elles seules tous les crédits disponibles. Je le demande, quelle sera la marine la plus active, la plus entraînante, la plus attirante, la plus vivante, celle des 145 bâtiments légers, rayonnant sur toutes les mers, ou celle des six mastodontes, se

traînant du combat naval fleuri de Villefranche aux vins d'honneurs algériens, ébranlant du tir de leurs grosses pièces toutes les villas de la Côte d'Azur, pendant la paix, pour garder un silence prudent, la guerre venue, derrière d'infranchissables estacades.

On comprendra, je l'espère, que j'ai bien envie de manquer de modestie, moi aussi, pour avoir salué en son temps le signe nouveau que marquait pour notre Marine la Charte de Washington. Qu'on me laisse simplement me tourner aujourd'hui vers l'honorable M. H. Leygues pour lui dire très respectueusement ceci : Je ne puis, Monsieur le Ministre, vous prendre, même en me forçant, pour le Génie de la Navigation et me hausser ainsi au ton de vos thuriféraires ; je vous félicite, cependant, de vous efforcer aujourd'hui de donner confiance au public français dans la Marine de Bâtiments légers, qui va se substituer demain, et définitivement, je l'espère, à la Marine somptuaire, lourde et inefficace, que nous avons connue. Et soyez assuré que les difficultés de recrutement qui vous préoccupent tant à l'heure actuelle, après en avoir laissé saboter, je crois, sous l'un de vos règnes, des principes excellents qui avaient pour eux l'épreuve de l'expérience, s'aplaniront toutes seules le jour où votre jeunesse aura la certitude de retrouver une marine vivante, capable de satisfaire ses besoins d'élan, d'entrain, d'activité et d'ardente curiosité.

§

M. H. Leygues vient de **supprimer** le port de guerre de **Rochefort**, d'un trait de plume. C'est la sixième fois, si je ne me trompe, que cet arrondissement maritime est supprimé. Il ne s'en porte pas plus mal pour cela. Son Préfet maritime et ses nombreux officiers et fonctionnaires sont toujours debout. Mais puisque M. H. Leygues s'annonce comme notre Richelieu moderne, souhaitons-lui de conserver dans ses décisions la fermeté de son grand ancêtre. Sait-on qu'au cours d'une suppression antérieure, le port de Rochefort ne dut son salut qu'à l'intervention de P. Loti et de sa belle amie Madame Arman de Caillavet ? Nous l'ignorions pour notre part. La chose est assez piquante. On lit dans le livre *Le Salon de Madame Arman de Caillavet* ce qui suit :

Les journaux ayant annoncé la suppression du port militaire de Rochefort, Loti s'en émut, et demanda à Mad. A. de Caillavet de lui avoir

quelques précisions sur ce projet et d'employer toutes ses influences à le combattre.

Mad. A. de Caillavet lui répondit :

Mon cher maître

Voici les renseignements que Pelletan me donne pour vous ; ils me semblent assez rassurants et propres à vous satisfaire. D'ailleurs, votre vœu seul ne devrait-il pas suffire à sauver cette forteresse maritime ; les vœux des grands hommes ne sont-ils pas pour régler les destinées ?...

A vous en toute admiration et sympathie.

L. A. DE CAILLAVET.

Pierre Loti lui répondait à son tour :

Chère madame

Vous venez de faire pour mon pauvre Rochefort une démarche que je n'oublierai jamais et dont je vous remercie du fond du cœur... Voudriez-vous me permettre de conserver quelques jours la lettre de M. Pelletan ? Je n'ose le remercier directement ; si vous le voyez, voudrez-vous le remercier pour moi.

Veuillez agréer, etc.

PIERRE LOTI.

Ainsi, ce fut Loti qui sauva cette fois Rochefort, Loti, si détaché des contingences, comme il le laissait volontiers entendre. Qui aurait pu le croire animé à ce point de l'esprit de clocher, de ce petit patriotisme local qui ne désarme jamais devant l'intérêt général? Mais Loti n'avait-il pas à Rochefort son petit Musée, qu'il eût fallu déménager si la suppression avait été maintenue ?

§

Qu'on me permette un mot au sujet du **Musée de la Marine** au Louvre. Mon excellent confrère, M. Aug. Marguillier, qui tient au *Mercure* la rubrique des Musées, voudra bien me pardonner mon intrusion. Elle a pour excuse d'apporter, ici, un avis technique et désintéressé, qui pourra, je l'espère, permettre une décision dans un débat encore pendant entre les Administrations des Beaux-Arts et de la Marine.

Jusqu'à la fin de la guerre, le Musée de la Marine relevait du ministère des Beaux-Arts. A cette époque, l'Administration de la marine, qui visait à l'extension de ses services, réclama et obtint, du ministère de la Guerre, la *Défense des Côtes*, et du ministère des Beaux-Arts, la gestion et le contrôle du Musée de la Marine du Louvre. Ce furent ses deux grandes conquêtes de la Guerre. Or, l'administration des Beaux-Arts, de plus en plus embarrassée pour loger au Louvre ses acquisitions nouvelles, a pensé,

il y a quelques mois, à reprendre, en partie ou totalité, les salles occupées par les collections de la Marine. Celle-ci d'abord trouva assez légitime la réclamation de l'administration des Beaux-Arts. Mais au premier écho des pourparlers échangés entre la rue Royale et le Louvre, les ports de guerre du Ponant et du Levant, réveillant leurs vieilles rivalités, réclamèrent, chacun pour soi, l'honneur de recueillir les collections de la Marine, dans des locaux qu'il restait d'ailleurs à trouver. La discussion se prolongea quelque temps, puis soudain s'apaisa. On avait appris, sans doute, que la Marine restait sur ses positions.

Une question se pose donc aujourd'hui : les Collections de la Marine au Louvre ne contiennent elles que des souvenirs d'un passé illustre, dignes d'être conservés dans le premier de nos Palais Nationaux ? Tous les objets de ces collections présentent-ils un intérêt, soit artistique, soit historique, soit archéologique ? Une visite faite à ces collections, au mois de mars dernier, nous a permis de fixer nos idées à ce sujet. Nous avons revu, avec plaisir, ces choses charmantes et tout à fait précieuses, qui sont comme l'illustration la plus sensible de l'histoire et de l'archéologie navales.

Mais notre stupéfaction a été grande d'apercevoir, dans des salles dont nous n'avions pas souvenir, tout un bric-à-brac moderne, sans aucune espèce d'intérêt. C'est ainsi que, grâce au zèle indiscret et vraiment sans goût de l'administration de la Marine, se sont introduits au Louvre les objets les plus hétéroclites, tels qu'une torpille Whitehead, simple fuseau d'acier de cinq à six mètres de longeur, voisinant avec un appareil de scaphandre; des modèles de machines à vapeur dont un musée de Conservatoire des Arts et Métiers ne voudrait certainement pas ; des modèles de navires modernes, grossièrement exécutés, dont on ne voudrait pas davantage pour la vente dans un magasin de jouets ; enfin, occupant des mètres de cimaise, des plans de paquebots transatlantiques, montrant leurs aménagements intérieurs, comme on en voit dans tous les bureaux des Agences de nos Compagnies de navigation. Vraiment, le sans-gêne et la naïveté de l'Administration de la marine se révèlent là sous leur véritable jour. Nous sommes loin des précieuses et inestimables collections, créés sous la direction du V. A. Pâris. Il est donc permis de penser que, dès maintenant, sans faire tort à l'œuvre de ses devanciers, la

Marine pourrait rétrocéder à l'administration des Beaux-Arts au moins deux grandes salles. Mais, vraiment le Musée de la Marine est-il à sa place dans notre palais du Louvre ? Pourquoi la Marine y a-t-elle élu domicile ? Pourquoi pas la Guerre ? Le Musée de la Guerre est à l'Hôtel des Invalides. C'est, dans le vieil Hôtel de Mansard que, logiquement le Musée de la Marine doit trouver un jour sa place.

Mémento. — *Revue Militaire française* (nov.). Commandant Janet : Action d'une division encadrée dans une offensive d'ensemble. Colonel Lemoine : Communications et ravitaillements. Lieutenant-Colonel Baills ; L'emploi tactique du terrain, de Napoléon à nos jours. — *Revue Maritime*. Capitaine de vaisseau Laurent : Introduction aux études de stratégie. Commandant Bordenave : Soldes et pensions. Eug. Mazer : Les parachutes d'avions. — *Revue d'Etudes Militaires* (nov.) Le 23 août à la IVe Armée. Les Traités de Saint-Germain, Trianon, Neuilly, Sèvres, etc. — Signalons la réapparition de la revue illustrée *Armée et Marine*, réunissant les deux revues *Armée et Marine* et *Colonia*. — Signalons également une biographie très vivante de *Lazare Hoche* par G. Girard (N.R.F.), dont nous rendrons compte dans notre prochaine chronique.

JEAN NOREL.

## *LES REVUES*

*La Revue de France* : Poèmes inédits de Germain Nouveau et souvenirs de Jean Richepin. — *Nouvelle Revue française* : M. André Gide dénonce des atrocités en A. E. F. — Naissance : *Funambules*. — Mémento.

Le cher Jean Richepin, que la mort vient de prendre, a laissé des souvenirs de sa longue et belle vie. **La Revue de France** (1er janvier) en insère un fragment relatif à Germain Nouveau et à Rimbaud.

Du premier est ce quatrain qu'il a écrit sous sa photographie à vingt ans :

Sans verte étoile au ciel, ni nébuleuse blanche,
Sur je ne sais quel Styx morne, au centre de l'O
Magnifique qui vibre autour de lui sur l'eau,
Mélancoliquement mon esprit fait la planche.

De Nouveau est aussi cette « Chanson de mendiant » où il semble qu'une prévision de ses jours malchanceux ait inspiré le poète :

Je fais mon train
En mendiant mon pain.

Là-bas sur la montagne
Je bâtis ma maison
Avec du blanc d'Espagne
Et des petits bâtons.

Je fais mon train
En mendiant mon pain.

Je n'ai qu'une chemise
Pour mon équipement
Et quand vient la lessive
Je la sèche au beau temps.

Je fais mon train
En mendiant mon pain.

Quand je vais à l'église,
On me fait comme au roi :
Tout le monde s'empresse
De s'éloigner de moi.

Je fais mon train
En mendiant mon pain.

Ce qu'on voit à ma suite
A mon enterrement,

Ce sont les poux, les puces
Qui s'en vont en pleurant.

Je fais mon train
En mendiant mon pain.

Richepin possédait et a perdu — que ce serait admirable, si on le retrouvait ! —

un « cahier d'expressions » où il [Rimbaud] notait les mots rares, des fusées de rimes, des schémas d'idées, et qu'il m'avait donné.

On trouve, dans ces souvenirs de Richepin, de fort curieuses lettres de Nouveau, avec des poèmes, surtout amusants. Le lyrique des *Gueux* et de *La Mer* termine ainsi :

Entre temps, comme il avait fait la connaissance de Rimbaud, Germain Nouveau avait fait celle de Verlaine. Camaraderies désastreuses pour lui, je pense. Comme l'un et l'autre, il erre à l'aventure, s'attardant en chemin aux caboulots. Comme Rimbaud, il court l'aventure des voyages au loin, part professer le dessin en Orient, puis en Algérie ; comme Verlaine pleurant ses péchés dans *Sagesse*, il s'humilie dans *Savoir aimer*. Comme Rimbaud encore, il renie la poésie, il abjure

ses beaux projets, et ce livre paraît, par surprise, sous ce nom : G. N. Humilis, et même contre son gré.

Il devient fou, dans le midi ; on le soigne ; il sort de l'autre « maison des morts ». Il n'est qu'à moitié guéri, inguérissable. Il va en pèlerinage en Espagne, se jette à plat ventre dans les ruisseaux pour y boire ; on le rencontre, sous le porche des églises, mêlé aux mendiants, tendant la main comme eux.

Cependant, dans son cerveau brumeux, passe, par éclairs, le souvenir des anciens jours, des compagnons qu'il y avait et qu'il continue à aimer.

Savoir aimer suffit, savoir aimer délivre,

a-t-il écrit dans son livre. Hélas ! lui n'est pas délivré, prisonnier à perpétuité de sa raison vacillante.

Il m'écrit encore de temps en temps, propos de dément après les lettres pittoresques de jadis, si pleines de chaleur et de feu, billets de quinze lignes où il évoque, pêle-mêle, vivants et disparus, et peut-être ne se souvient-il plus nettement qu'il est ce même Germain Nouveau qui projetait de revivifier la poésie en la retrempant à la source populaire, pauvre vieux en enfance qui signe maintenant : La Guerrière !

§

Nous regrettons d'avoir (pages 167 et 168 du *Mercure* du 1er janvier) ironiquement parlé de l'humanité généreuse de M. André Gide. La suite de son « voyage au Congo » (**Nouvelle Revue Française**, 1er janvier) nous le montre bouleversé des cruautés infligées aux indigènes. Il accuse les blancs, fauteurs de supplices. Il a adressé un rapport au gouverneur général de l'Afrique Equatoriale française. Une enquête est ouverte.

Ce que Mirbeau reprochait aux Belges colonisant leur Congo (*La 628-E8*), M. André Gide en accuse aujourd'hui certains de nos coloniaux, en particulier un nommé Pacha :

Le 21 octobre dernier (il y avait donc de cela six jours), le sergent Yemba fut envoyé par l'Administrateur de Boda à Bodembéré pour exercer des sanctions contre les habitants de ce village (entre Boda et N'Goto). Ceux ci avaient refusé d'obtempérer à l'ordre de transporter leurs gîtes sur la route de Carnot, désireux de n'abandonner point leurs cultures. Ils arguaient, en outre, que les gens établis sur la route de Carnot sont des Bayas, tandis qu'eux sont des Bofis.

Le sergent Yemba quitta donc Boda avec trois gardes (dont nous prîmes soigneusement les noms). Ce petit détachement était accompagné de Baoué, capita, et de deux hommes commandés par ce dernier.

En cours de route, le sergent Yemba réquisitionna deux ou trois hommes dans chaque village traversé, et les emmena après les avoir enchaînés. Arrivés à Bodembéré, les sanctions commencèrent : on attacha douze hommes à des arbres, tandis que le chef du village, un nommé Cobelé, prenait la fuite. Le sergent Yemba et le garde Bonjo tirèrent sur les douze hommes ligotés et les tuèrent. Il y eut ensuite grand massacre de femmes, que Yemba frappait avec une machette. Puis s'étant emparé de cinq enfants en bas âge, il enferma ceux-ci dans une case à laquelle il fit mettre le feu. Il y eut en tout, nous dit Samba N'Goto, trente-deux victimes.

Mais, voici ce que M. André Gide a vu lui-même :

Nous avions le cœur si serré par la déposition de Samba N'Goto et par les récits de G., qu'à la rencontre que nous fîmes en forêt d'un groupe de femmes en train de travailler à la réfection de la route, nous ne pouvions même plus leur sourire. Ce pauvre bétail ruisselait sous l'averse. Nombre d'entre elles allaitaient tout en travaillant. Tous les vingt mètres environ, aux côtés de la route, un vaste trou, profond de trois mètres le plus souvent ; c'est de là que *sans outils appropriés*, ces misérables travailleuses avaient extrait la terre sablonneuse pour les remblais. Il était arrivé plus d'une fois que le sol sans consistance s'effondrât, ensevelissant les femmes et les enfants qui travaillaient au fond du trou. Ceci nous fut redit par plusieurs (1). Travaillant le plus souvent trop loin de leur village pour pouvoir y retourner le soir, ces femmes se sont construit dans la forêt des huttes provisoires, perméables abris de branches et de roseaux. Nous avons appris que le milicien qui les surveille les avait fait travailler toute la nuit pour réparer les dégâts d'un récent orage et permettre notre passage.

Le 30 octobre, M. Gide note :

Impossible de dormir. Le « bal » de Bambio hante ma nuit. Il ne me suffit pas de me dire, comme l'on fait souvent, que les indigènes étaient plus malheureux encore avant l'occupation des Français. Nous avons assumé des responsabilités envers eux, auxquelles nous n'avons pas le droit de nous soustraire. Désormais, une immense plainte m'habite ; je sais des choses dont je ne puis pas prendre mon parti. Quel démon m'a poussé en Afrique ? Qu'allais je donc chercher dans ce pays ? J'étais tranquille. A présent je sais ; je dois parler.

Mais comment se faire écouter ? Jusqu'à présent, j'ai toujours parlé sans aucun souci qu'on m'entende ; toujours écrit pour ceux de demain,

(1) A noter que cette route, qui fut particulièrement difficile à établir (en raison de la nature du sol) et meurtrière, ne sert exclusivement qu'à l'auto qui mène une fois par mois, au marché de Bambio, M. M.. , représentant de la Forestière, accompagné de l'administrateur Pacha. — *Note de M. André Gide.*

avec le seul désir de durer. J'envie ces journalistes dont la voix porte aussitôt, quitte à s'éteindre sitôt ensuite. Circulais-je jusqu'à présent entre des panneaux de mensonges ? Je veux passer dans la coulisse, de l'autre côté du décor, connaître enfin ce qui se cache, cela fût-il affreux. C'est cet « affreux » que je soupçonne, que je veux voir.

Les coupables que dénonce ou dénoncera M. Gide vont se défendre. Quelles armes pourront employer ces tortionnaires ? M. André Gide donne la preuve d'un beau courage en agissant comme il le fait là.

§

*Naissance :*

**Funambules** (n° 1, 1er décembre), directeur : M. An. Girard. Publication mensuelle, adresse : 19, boulevard Bineau, à Levallois (Seine).

Cette revue est un coup de sonde. Voici pourquoi :

Elle est libre — vraiment — chacun y prendra la responsabilité de ce qu'il écrit, donc les jeunes (et les autres) pourront y parler en toute liberté de ce qui leur plaît.

Les peintres même, chose rare, y auront la parole.

Les hommes de valeur, dès le premier numéro, donnent leur concours ; le public sera donc assuré de la qualité de cette revue.

... elle sera un coup de sonde, car elle montrera si ce que disent certains, qui sont nombreux, est vrai.

Certains disent que la jeune génération ne pense qu'à l'argent.

Certains disent que la muflerie est devenue la règle, et qu'il n'y a plus d'artistes faisant œuvre d'art patiente et amoureuse...

Est-ce vrai ?

Le nombre des numéros de cette revue répondra à cette question.

Le premier numéro de *Funambules* commence par un poème de M. Georges Rouault, « A feu Debureau » et en publie d'autres vers, avec de bien heureuses *Emotions chantées*, de M. Camille Mauclair, et une fort curieuse « Note sur mon père », de M. H.-R. Lenormand.

Mémento. — *La Revue hebdomadaire* (1er janvier) : Un beau poème de M. Schwab : « Lampe sur la tombe d'Elémir Bourges ».

*La Revue anglo-américaine* (décembre) : M. E. Legouis : « La verve bachique daus le théâtre shakespearien ». — M. Ch. Cestre : « La dernière œuvre dramatique d'E. O'Neill. »

*Le Correspondant* (25 décembre) : « Communauté des nations britanniques », par M. A. de Tarlé. — Fin des « Soirées de Saverne », par M. J. de Pange. — « H. Cochin », par M. J. des Cognets.

*La Revue Mondiale* (15 décembre) commence le « Journal d'enfance » de Marie Lenéru, avec préface de M. F. de Curel. — « Les compagnons du Tour d'Europe », par M. Pierre Descaves.

*La Revue de Paris* (1er janvier) : « Esquisse d'une réforme parlementaire », par M. H. de Jouvenel. — « Le frère de la Côte », par Joseph Conrad.

*Poésie* (décembre) : Poèmes de Mmes Hélène Picard, Mad. Chosson, J.-A. Bernier et de M.-M.-O. Charpentier, P. Verdier, G. Barrelle, André Romane, etc.

*L'Europe nouvelle* (1er janvier) : « Anglais et Chinois ».

*Revue bleue* (1er janvier) : M. C. Jullian : « Les temps de la Gaule romaine : la valeur morale des choses ». — « Byron et Médora », par M. R. Puaux.

*Le Crapouillot* (1er janvier) : « Cul d'Ours », par M. Georges Girard. — « Garden-party », de fort jolis vers de Mme Jeanne Ramel-Cals, illustrés par elle de dessins finement spirituels. — « Les morbides femmes au Cirque », par M. R. G. de La Serna. — « Venise », texte et dessins aussi de M. van Mopes. — « Franges », par M. J.-L. Vaudoyer.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Les débuts d'Henry Monnier, humoriste (*Le Figaro*, 8 janvier). — L'« Apollon de Pont-Audemer », sonnet inédit de Verlaine (*Le Figaro*, 8 janvier).

M. Jules Bertaut nous donne dans **le Figaro** (*Supplément littéraire*) une amusante étude sur les débuts d'un humoriste : Henry Monnier et Joseph Prudhomme. On nous montre ici l'ineffable M. Petit, chef de bureau qui eut l'honneur, un honneur dont il ne se douta jamais — de servir de modèle à l'immortel Joseph Prudhomme :

On a conté toutes sortes d'anecdotes sur le père de M. Joseph Prudhomme : on a dit sa vie turbulente et pittoresque, ses voyages en Angleterre qui eurent une si grande influence sur son talent, ses pérégrinations dramatiques en province, ses farces et son esprit de blague à froid. On a fort peu parlé de ses débuts et des cinq années qu'il passa au ministère de la justice comme expéditionnaire.

Rond-de-cuir ! Henry Monnier, ancêtre de Courteline, futur auteur des *Mœurs administratives dessinées d'après nature*, suite de planches lithographiées, se devait à lui-même d'avoir connu par expérience la vie de bureau et d'avoir étudié de près ceux dont il allait tracer de si extraordinaires caricatures.

A l'époque où il fut nommé surnuméraire aux appointements magni-

fiques de cinquante francs par mois, c'est-à-dire au début de la Restauration, le personnel des bureaux de ministères était étrangement recruté. Il se composait, comme sous l'Empire, d'éléments hétéroclites surgis d'un peu partout. A part les chefs qui étaient choisis parmi les neveux, gendres, cousins et petits-cousins des puissants du jour, la masse des employés présentait la mixture la plus bizarre. Il y avait d'anciens gardes-françaises ayant subsisté on ne sait comment sous la Révolution et trop heureux de trouver un morceau de pain pour leurs vieux jours; il y avait des commerçants ruinés, des danseurs de l'Opéra, d'anciens ténors devenus aphones, des intendants de vieille noblesse tombés dans la misère, et jusqu'à des moines soupirant au souvenir de leur grasse abbaye.

Tous ces gens, accourus des quatre coins de France et qui n'avaient jamais manifesté la moindre disposition pour les travaux administratifs, ne songeaient qu'à une chose, se maintenir le plus longtemps possible dans leur sinécure. L'affaire était assez malaisée à cette époque, l'habitude étant de faire des coupes sombres dans les bureaux à chaque changement de ministère. Aussi, que de conciliabules, que de potins, que de bavardages lorsqu'une crise politique était à la veille d'éclater! Et aussi que d'intrigues dans les couloirs, derrière les paravents fanés! Pas de semaine où un petit drame ne succédât à une comédie bouffe, pas de mois sans une bataille rangée entre « manches de lustrine », aussi acharnées que vindicatives! C'est dans ce milieu que pénétra le féroce observateur qu'était déjà Henry Monnier.

Il semble bien que, au début, on ne se méfia guère de lui. Très froid, de traits impassibles, d'une politesse excessive, cherchant à se concilier les bonnes grâces de ses collègues et y parvenant vite par une savante distribution de billets de théâtre, le futur créateur de M. Joseph Prudhomme se dissimulait du mieux qu'il pouvait pour observer avec plus de fruit. Il avait une remarquable écriture, et cette qualité, inestimable à l'époque, lui valut d'emblée la bienveillance de ses chefs.

L'un d'entre eux, un certain M. Petit, étonnait, paraît-il, les bureaux par sa dignité et son langage sentencieux. Dans son cabinet meublé d'acajou et où tout revêtait une uniforme teinte verte, chacun n'osait pénétrer qu'avec le plus profond respect.

Assis à sa table de travail, la tête engoncée dans un faux-col extraordinaire, des lunettes d'or sur le nez, le crâne chauve, vêtu d'un impeccable gilet blanc, d'une immense redingote et d'un pantalon à sous-pieds, c'était le portrait avant la lettre de l'immortel M. Prudhomme, et c'était lui, en effet, qui allait servir de modèle à son subordonné pour cette extraordinaire composition.

Chacun des gestes de M. Petit, chacune de ses attitudes, chacune de ses paroles étaient épiés par Henry Monnier et couchés par lui sur le

papier, soit par la plume, soit par le crayon. La morgue de ce chef, sa suffisance, le mépris qu'il avait pour ses employés, l'admiration qu'il professait pour sa propre suprématie, devenaient les thèmes magnifiques sur lesquels s'acharnait la verve de l'expéditionnaire. Les phrases qui tombaient étaient recueillies aussitôt que prononcées. Peu à peu, les traits du portrait se précisaient, et ce portrait devenait une véritable figure épique.

A côté de lui, d'autres types non moins curieux se profilaient sur un fond de cartons verts. Henry Monnier les a croqués au passage et on en retrouvera un grand nombre dans les *Mémoires de Monsieur Joseph Prudhomme*, qui, comme on le sait, sont une manière d'autobiographie. Il semble que ce soient moins, en général, de joyeux drilles, des farceurs à la façon des futurs héros de Courteline, que des ganaches. Telle conversation de deux de ces ganaches — qui se répéta, dit l'auteur, pendant quatre ans tous les matins — prend des proportions étonnantes par la profondeur de sa bêtise. Il y a là deux interlocuteurs, M. Génin et M. Mairot ; le premier, ancien précepteur d'une famille noble ; le second, moine défroqué, qui regrettent amèrement leur existence d'avant la révolution et se font sur leur bonheur d'antan des confidences mutuelles du plus haut comique.

Mais c'est surtout par le crayon que Henry Monnier devait rendre le spectacle hilarant qui se déroulait sous ses yeux. Croquis de directeurs de ministère, de chefs de division, d'expéditionnaires, les pieds enroulés dans un vieux châle, un garde-vue abritant leurs yeux, satire de la platitude humaine devant la toute-puissance des chefs. La *Réception ministérielle*, où l'on voit toute une division rendre, en habits de gala, ses hommages au nouveau ministre, est, à elle seule, une comédie extraordinaire. Tous ces bureaucrates qui, dès le seuil du cabinet ministériel, courbent leurs corps hiérarchiquement et s'abaissent d'autant plus qu'ils ont conscience de leur élévation administrative, vaut un poème. Elle suffirait à justifier l'effroyable tolle qui s'éleva contre l'expéditionnaire Henry Monnier lorsque parut cet album de caricatures où tous ses collègues pouvaient se retrouver comme au fond d'un miroir.

Depuis quelque temps déjà, ils le tenaient à l'écart, redoutant comme la peste ses mystifications qui, elles aussi, prenaient une allure épique. La disposition des chapeaux et des parapluies, l'échange des pardessus, les fausses nouvelles lancées et propagées, les dossiers mystérieusement évanouis et retrouvés aux quatre coins de Paris, l'enterrement commandé pour les funérailles d'un chef de bureau bel et bien vivant, toute cette gamme de blagues et de fumisteries que devait reprendre, cinquante ans plus tard, un Lemice-Terrieux ou un Sapeck, Henry Monnier les a inventées et pratiquées. Il a été le mystificateur à froid, l'insaisissable et horrible mystificateur qui torture ses victimes avec volupté.

On pense quel soupir de soulagement dans tous les bureaux du ministère de la Justice lorsque le bruit se répandit que l'exécrable Henry Monnier, l'affreux Henry Monnier venait enfin d'être révoqué. Ce fut une frénésie générale. Seul un homme conserva son calme olympien dans cette explosion de gaieté, et, continuant de répandre autour de lui préceptes et réflexions morales, ne se douta jamais qu'il avait pu servir de cible et de modèle à un subordonné : c'était l'ineffable M. Petit, le père de l'immortel Joseph Prudhomme.

§

Il y a 31 ans que Verlaine est mort, le 8 janvier 1896. A cette occasion, le *Supplément littéraire* du **Figaro** publie un sonnet inédit qui lui est communiqué par M. Maurice Monda : « Il le tient de M. Albert Messein et il fera partie du second volume des *Œuvres oubliées*, de Verlaine, qui paraîtra prochainement. »

L'APOLLON DE PONT-AUDEMER

Un solide gaillard ! dix-huit ans ; larges bras :
Mains à vous arracher la tête de l'épaule :
Sur un front bas et dur, cheveux roux coupés ras.
Puis à la danse, il a, ma foi, crâne air, le drôle.

Les enfants poussent drus aux filles qu'il enjôle.
Dans la puberté fière et fauve, le beau gas
Va, comme dans sa pourpre un roi qui sait son rôle
Et parle à voix hautaine, et marche à vastes pas.

Plus tard, soit que le sort l'épargne ou le désigne,
On le verra, bon vieux, barbe blanche, œil terni,
S'éteindre doucement, comme un jour qui finit.

Ou bien, humble héros, martyr de la consigne,
Au fond d'une tranchée obscure ou d'un talus
Rouler le crâne ouvert par quelque éclat d'obus.

P. VERLAINE.

9 septembre 1864.

R. DE BURY.

## *ART*

Exposition de portraits d'écrivains, galerie Marguerite Henry. — Exposition Béatrice How, galerie Drouaut. — Exposition Lucy Karadek, galerie Carmine. — Les artistes de Montmartre (à propos du roman de Léon Riotor : *la*

*Colle*). — Théophile Silvestre : Les *Artistes français* (réimpression), Bibliothèque dionysienne, 2 vol. (30 fr.) Crès et Cie, éditeurs.

A la galerie Marguerite Henry, une bonne exposition de **portraits d'écrivains**.

Les écrivains n'y sont pas tous représentés ni par conséquent tous les peintres qui, entre deux tableaux de leur manière ordinaire, ont cherché à reproduire de leur mieux les traits de leurs amis de lettres.

Le portrait est un art difficile, au moins un peu spécial. Des peintres sans valeur esthétique excellent à saisir une sorte de ressemblance photographique. Par ailleurs, si vous voulez vous faire une image exacte d'un personnage du passé, notamment d'une femme à beauté célèbre telle que Mme de Pompadour, et dont les effigies émanent de grands peintres, plus vous parcourez de témoignages gravés et regardez de témoignages peints, vous entrez dans plus d'indécision à vous figurer les traits réels et l'essence de sourire ou de mélancolie du personnage représenté par tant de talents ou de génies picturaux, dissemblables de vision et de technique.

De là à admettre que les portraits célèbres du passé nous apparaissent doués d'une vie merveilleuse et d'une parfaite exactitude parce que nous n'en avons pas connu les modèles, il n'y a qu'un pas, assez large, mais que certains critiques franchissent délibérément.

Ceci n'empêche point la véracité certaine de quelques beaux portraits peints par des véristes résolus, tels que Fantin-Latour et Courbet. Ceci n'empêche point l'espèce de vérité plate dont Bonnat revêtait les chefs de l'Etat placés, selon la juste expression de Louis Morin, à l'orifice d'un tunnel. Mais encore parmi les effigies de ce maître, en admettant que la vieillesse avait totalement dessiqué M. Thiers lorsqu'il en fit le portrait, on peut dire que son portrait de Renan est celui d'un bourgeois quelconque et qu'on n'y trouve pas ce fameux regard contemplatif, ce regard de Celte, ironique et méditatif, qu'ont célébré les contemporains et que Jean Boucher a donné avec les moyens pourtant moins faciles de la sculpture.

Le passé nous laisse peu de portraits significatifs, de ceux que le compas de la mémoire peut examiner. Parmi les plus beaux, il en est dont on discute l'attribution. Soit ce Berlioz de Daumier si âprement magnifique qui se voit encore (sauf changement) au

Musée de Versailles et que tant de commissions de musées de province avaient refusé, faute d'exact pedigree et parce qu'on avait peine à admettre que Daumier, qui avait déformé tant de visages par recherche du caractère, avait accompli un vrai portrait.

Déchenaud, qui vient de mourir, avait enlevé, sur fond vert olive, nombre de ses confères, avec une exactitude photographique. Mais l'art y manque et ce n'est pas cela qui enrichira les musées sans les alourdir. Par contraste, le portrait d'Empéraire par Cézanne semblait à ses amis peintres paradoxal, et si son Geffroy est exact, c'est dans l'aspect concentré et contracté de liseur où le modèle a posé. C'est une effigie, ce n'est pas une évocation complète. Un portrait de Carrière s'empreint des plus profondes qualités de méditation. Comparez son Edmond de Goncourt à celui de Raffaelli; c'est Raffaelli qui a donné le vrai caractère. Carrière dota Goncourt d'un regard de rêveur qui n'est point celui de l'historien et de l'observateur que fut Edmond de Goncourt.

D'ailleurs la vérité d'un portrait se modifie avec l'âge du modèle et, de même qu'il n'y a aucune similitude entre le Baudelaire de Deroy et celui de Manet, que ces deux portrait exposés, sans noms d'auteurs, pourraient paraître à des visiteurs qui les verraient pour la première fois juxtaposés dans une exposition, et quoiqu'ils soient tous les deux excellents, les portraits de deux personnes différentes, les portraits du même écrivain par deux peintres différents peuvent n'offrir aucune similitude, selon leur date et la personnalité du peintre.

Ceci dit, il y a de très bons portraits à la galerie Marguerite Henry, dont le Paul Valéry de Georges d'Espagnat, le Robert Rey d'Adrienne Jouclard, un portrait de Klingsor par lui-même, un Duhamel de Berthold Mahn, un Arcos d'Ottmann, un excellent portrait par L.-C. Breslau, un Paul Adam, vivement dessiné par Hermann-Paul, un beau dessin de Richard Rauft, un Charles Fegdal très vivant par Mme Charles Fegdal, un Paul Claudel, etc...

§

Mlle **Béatrice How** est notoire depuis longtemps comme peintre de l'enfance. Elle excelle à donner le vague de contour,

l'étonnement du regard et le charme indécis des figures enfantines. Elle place ses enfants graciles, représentés avec une extrême ténuité et une rare délicatesse, dans des décors aux couleurs tendres, très harmonieuses. Mais ce n'est point qu'un peintre de l'enfance. La nurse qui tient l'enfant dans ses bras, la mère qui examine anxieusement le petit être sont solidement représentés. Elle a aussi, dans son exposition, nombre de nus laiteux, enlevés en clair, sur des fonds clairs d'une rare finesse et aussi d'intéressants tableaux de fleurs.

§

Les paysages et les marines de Mme **Lucy Karadek**, dans leur joli charme paisible, sont joliment établis. Mme Lucy Karadek, qui a donné des maternités émouvantes de simplicité et des aspects de paysannes bretonnes d'un ingénieux primitivisme, franc et personnel, donne là des pages de nature, exactes et méditées.

§

Je ne veux point marcher sur les plates-bandes de l'excellent critique John Charpentier et parler du remarquable roman de **Léon Riotor**, *La Colle*, comme d'un roman.

Mais ce roman relève de la critique d'art par la juste évocation de toute une menue période d'art pictural montmartrois, dont les débuts furent l'ornementation murale par petits panneaux du Chat Noir et l'aboutissement la décoration murale, par grandes toiles marouflées, de la Taverne de Paris, de l'avenue de Clichy.

Ce fut moins une contribution à l'esthétique de la rue, une suite de la décoration des murs et palissades que créait Chéret par l'affiche, que la transposition à Paris de l'auberge de peintres, représentée avant Pont Aven, par Barbizon ou Cernay.

Le grand homme du mouvement fut probablement Steinlen, avec cette vaste synthèse de Montmartre, transgressant heureusement les vraisemblances topographiques, mais cataloguant si fidèlement la population de la butte. Mais Willette tint sa bonne place, avec sa jolie romance, avec ses envols de pécheresse aux ailes du Moulin, sous les yeux ébahis et les convoitises déçues de ces Pierrots si multiples, tantôt traditionnels, tantôt juvéniles, parfois écoliers et tout près, par l'âge et la désinvolture, des petits Poulbot, qui leur ont succédé dans l'humour.

L'esprit particulier du rapin de Montmartre trouvait des traductions diverses chez des Henri Pille, des Henry Somm, De Feure, et tant d'artistes qui se réduisirent à l'illustration, mais la pratiquèrent avec succès et y dépensèrent beaucoup d'esprit et d'ironie primesautière.

C'était une petite minute amusante de l'art parisien. On en trouve, chez Léon Riotor, une jolie étude romancée, en agrément de son roman.

§

Elie Faure a eu l'excellente idée de publier (dans sa Collection dionysienne), en deux volumes, une reproduction nourrie de notes et augmentée de pages éparses des *Artistes français* de **Théophile Silvestre**.

Silvestre y donne des portraits personnels, mouvementés et très vivants de Delacroix, Courbet, Rude, Ingres, Barye, Diaz, Decamps, Corot, Préault, Chenavard.

Elles sont toutes à lire pour tout ce qu'elles contiennent d'anecdotes justes, de traits de conversation fidèlement reproduits et, à côté de cette belle documentation, d'accent passionné.

Silvestre est un fervent de Delacroix et de Barye, et il les comprend.

Est-il toujours juste? Il dit de M. Ingres : « La manière de M. Ingres exclut naturellement l'imagination, la verve, l'originalité. L'idéal n'est ni dans les réminiscences, ni dans le plagiat... La composition pyramidale, le fini, la douceur matérielle du pinceau, tout cela n'a rien de commun avec le génie. Ce pourchas du joli et le soin donné aux inutilités dans la Stratonice tiennent à la fois des vignettes de mode et des poupées de cire... »

C'est évidemment de l'éreintement plus que de la critique. Mais Silvestre est-il plus sévère que ce peintre de grand talent qui dit en substance : « Ingres est très beau quand il copie du beau Raphaël, moins bon quand il copie des Raphaëls faux ou retouchés. » Question de terminologie.

Les articles de Silvestre tiennent de la passion avec laquelle ils ont été écrits, de sa connaissance de l'art et du métier du peintre, de l'athlétisme combatif de sa pensée, de l'exclusivisme de ses admirations et de sa valeur de styliste, un très vif intérêt. On les lit comme s'ils avaient été écrits hier. Cela prouve, outre sa vigueur propre, que les artistes qu'il aimait entre tous ont grandi

pour la postérité, et que sur bien des points il a été un clairvoyant.

GUSTAVE KAHN.

## *MUSÉES ET COLLECTIONS*

Les nouveaux enrichissements du Musée du Louvre. — Un nouveau musée national : Bois-Préau, annexe du château de Malmaison, fondé par M. et Mme Edward Tuck. Dons au musée de Malmaison. — Mémento bibliographique.

La conservation des peintures du **Musée du Louvre** expose en ce moment dans la salle Denon vingt tableaux qu'elle a récemment acquis ou reçus de divers donateurs. Cette fois, il n'y a qu'à se réjouir pleinement de ces enrichissements. Nous les avons signalés pour la plupart au lendemain de l'achat ou de l'acceptation de ces toiles (1) ; il suffira donc de les énumérer succinctement. Ce sont d'abord quatre importants tableaux de peintres du XVIIe siècle non encore représentés dans nos galeries : les deux beaux paysages d'Italie de Gaspard Dughet (le Guaspre) admirés en 1925 à l'Exposition du paysage français au Petit Palais ; une *Adoration des bergers* dans un curieux effet d'éclairage, par le peintre lorrain Du Ménil de la Tour, qui s'y montre parent et précurseur des Le Nain ; une œuvre due à la générosité de M. Georges Wildenstein, d'un artiste du nord de la France, Wallerant Vaillant, dont le Musée de Lille possède quelques toiles et qui s'avère, dans ce *Petit dessinateur*, émule de Lépicié. Puis, les *Noces de Thétis et de Pélée* de l'école véronaise du XVe siècle, dont nous avons parlé naguère ; la jolie petite toile de Fragonard, *Le Colin-Maillard dans un parc*, qui, à cause de la place importante prise dans cette œuvre par le paysage, apporte dans la série des Fragonard du Louvre une note nouvelle ; la lumineuse marine de Bonington, *Sur l'Adriatique*, acquise à la vente Warneck (mais pourquoi ne nous montre-t-on pas le beau *Paysage* de Brouwer provenant de la même vente ?) ; la première esquisse par David, de son tableau du *Sacre*, dont nous avons conté l'histoire ; les neuf Corot des legs Christian et Maurice Robert et de la donation Lemarinier, parmi lesquels on admirera surtout pour leur délicatesse la *Vue de Florence*, le *Village de Rosny* et le *Château de Rosny*, et les délicieux portraits de

(1) V. *Mercure de France*, 15 août 1926, p. 211 et suiv. ; 15 novembre, p. 220.

*M^lle^ Sennegon*, du jeune *Maurice Robert* et de *M^lle^ Charmoy* ; enfin trois œuvres dont nous n'avons pas encore parlé : une délicate *Vue du Nil* de Fromentin, léguée par M. Laurans avec les *Noces de Thétis et de Pélée* ; une charmante toile d'Alfred de Dreux, offerte par les fils de l'antiquaire Bruxellois Ernest Le Roy, dont la collection fut vendue à Paris au mois de décembre dernier : *Cavaliers dans un paysage* constitué par un coin de parc dont les frondaisons servent de fond et d'encadrement à un blanc castel au delà d'un étang où voguent une gondole et des cygnes et au devant duquel une amazone, une fillette et deux dandys chevauchent ces fines bêtes de race que l'artiste excellait à peindre ; enfin, légué par M^me^ Fantin-Latour qui vient de mourir, le grand tableau de famille où son mari l'a représentée en compagnie de ses parents, M. et M^me^ Dubourg, et de sa sœur, grave et harmonieuse composition qui compte parmi les chefs-d'œuvre de Fantin-Latour (elle figura à l'Exposition centennale de 1900), et qui complètera dignement au Louvre le bel ensemble déjà constitué par les groupes de portraits intitulés *Au piano* et *Le Coin de table*, ensemble auquel s'ajouteront plus tard l'*Atelier des Batignolles* du Musée du Luxembourg et l'*Hommage à Delacroix* de la collection Moreau-Nélaton.

Dans la salle des Etats, qui s'ouvre au fond de la salle Denon, on a accroché en hommage au grand poète de l'impressionnisme que fut Claude Monet, mort dernièrement, son portrait par lui-même, donné au musée par M. Clemenceau. Ce n'est qu'une exquisse fougueusement tracée, du masque seul de l'artiste déjà vieux ; mais cette étude vigoureuse, d'une étonnante *maestria*, est d'une vie extraordinaire.

La conservation a placé en outre dans la salle Henri II, située entre la salle La Caze et la salle David, un important tableau, dû à l'inépuisable générosité de M. Zoubaloff : *L'Amour et Psyché*, de ce François Picot, élève de Vincent, qui fut un des plus ardents champions de l'école académique. Peinte à Rome en 1817 (Picot avait alors trente ans), cette œuvre fut exposée à Paris au Salon de 1819 et fit la réputation de son auteur : avec son décor pompéien, au fond duquel, entre les colonnes à chapiteaux ioniques, s'aperçoit un paysage à cascatelles emprunté sans doute à Tivoli, la composition, qui montre Psyché endormie sur un lit de pur style Empire, et l'Amour s'enfuyant, chassé par

les premières heures du matin, répondait tout à fait au goût de l'époque. Elle excita l'admiration du duc d'Orléans, le futur roi Louis-Philippe, qui en fit l'acquisition, et la toile, plus tard, fit partie, jusqu'en 1848, de la galerie du Palais-Royal. Elle constitue un instructif et précieux document pour l'histoire de la peinture française au début du XIX$^{e}$ siècle (1).

§

Une donation princière vient d'être faite à l'Etat français. Deux généreux Américains, qui résident en France durant l'été et dont les libéralités envers notre pays sont déjà nombreuses, M. et M$^{me}$ Edward Tuck, ont, par acte notarié en date du 4 novembre, donné, sous réserve d'usufruit, aux Musées nationaux le magnifique domaine historique de **Bois-Préau** pour être rattaché plus tard au château de Malmaison, comme il le fut sous le premier Empire depuis son acquisition en 1810 par l'impératrice Joséphine, qui y avait installé sa bibliothèque, jusqu'à la mort du prince Eugène de Beauharnais, date où les deux domaines furent séparés. La propriété de Bois-Préau comprend un château du XVIII$^{e}$ siècle avec des dépendances et un parc de dix-huit hectares, agrémenté de deux pièces d'eau et planté d'arbres séculaires. Le conservateur de Malmaison, M. Jean Bourguignon, se propose d'installer dans le château une partie des collections d'art et d'histoire de son musée, trop petit pour les contenir toutes. M. et M$^{me}$ Edward Tuck ont ajouté à leur donation une somme de 500.000 francs, destinée à ces frais d'aménagement et à l'entretien de la propriété.

Trois dons marquants sont venus enrichir à son tour le musée de **Malmaison**. Une autre généreuse Américaine, M$^{me}$ Fahnestock Campbell, versait, il y a quelques mois, à la caisse des Musées nationaux la somme de 450.000 francs pour l'acquisition d'un magnifique tapis de la Savonnerie au chiffre de Napoléon, offert en 1809 par celui-ci au roi de Saxe (2) et qui est revenu en France à la suite de la révolution allemande. Il doit à son séjour

(1) M. L. Hautecœur a consacré à cette œuvre un très intéressant article, accompagné de sa reproduction, dans la revue *Beaux-Arts* du 1$^{er}$ décembre dernier

(2) V. l'histoire et la reproduction de cette pièce somptueuse dans la revue *Beaux-Arts* du 1$^{er}$ décembre dernier.

en Allemagne depuis cent ans d'avoir conservé le chiffre de l'Empereur : tous les autres tapis portant des emblèmes napoléoniens furent, en effet, sous la Restauration, envoyés aux Gobelins pour être modifiés. Il offre, sur un fond crême qu'encadre une bordure bleu de roi, un médaillon central violet où se détachent en or l'initiale N entourée d'une couronne, et, aux quatre coins, des foudres d'or sur champ violet ; des rinceaux verts, bleus et rouges entourent le motif central. — Un autre généreux donateur, originaire de la République argentine, M. Mariano de Unzué, a fait l'acquisition, pour l'offrir au même musée auquel elle avait été prêtée temporairement, d'une précieuse collection de robes lamées d'or et d'argent, portées par l'impératrice Joséphine et appartenant à la succession de Mme Salvage de Faverolles, exécutrice testamentaire de la reine Hortense. — Une autre collection du même genre, provenant, celle-là, de la layette du roi de Rome (robe et bonnet de baptême, avec d'autres robes et bonnets, mantelets, chaussons, brassières, etc.) vient de s'y ajouter grâce à la libéralité de MM. de Reinach-Foussemagne, arrière-petits-fils de Mme de Montesquiou, gouvernante du roi de Rome. Ces souvenirs ont pris piace, au second étage du château, dans deux vitrines encadrant une cheminée sur laquelle est posée la pendule du petit prince, récemment retrouvée par M. Jean Bourguignon à l'hôtel de la présidence de la Chambre des députés.

Mémento. — Plusieurs volumes nouveaux sont venus, ces temps derniers, enrichir la collection des catalogues des Musées nationaux. Ç'a été d'abord, au commencement de l'an dernier, le *Catalogue des bois sculptés et meubles* du Musée de Cluny, dû à la collaboration de l'ancien conservateur, M. Edmond Haraucourt, et de ses adjoints M. F. de Montremy et Mlle Elisa Maillard. Il fait suite au catalogue, précédemment paru, des œuvres en pierre, marbre et albâtre et, comme lui, est classé méthodiquement par nature d'objets : statues et statuettes (1), retables, hauts et bas-reliefs, figures articulées, etc. ; fragments d'architecture : lambris, stalles et mobilier religieux ; meubles civils, menus objets, ustensiles, instruments de musique, et, enfin, carrosses et traîneaux. Il est suivi de 32 planches montrant ces excellentes

(1) Nous avons vu avec plaisir qu'on avait rectifié pour une statuette provenant d'un *Pressoir mystique* l'erreur de dénomination que nous avions signalée ici (*Mercure*, 15 avril 1920, p. 509) ; mais pourquoi désigner comme « *Saint Georges* ou *Saint Michel* » la statuette de chevalier n° 14 de la donation Victor Gay, qui, manifestement, n'a jamais voulu représenter l'archange saint Michel ?

reproductions, 53 des pièces les plus remarquables choisies dans la plupart des groupes que nous venons d'énumérer.

Ç'a été ensuite, dans la série des catalogues du Louvre, où avaient déjà paru ceux de l'école française par M. G. Brière et des écoles flamande, hollandaise, allemande et anglaise par M. L. Demonts, le *Catalogue de l'école italienne et de l'école espagnole*, par M. L. Hautecœur, conservateur adjoint du département des peintures. Destiné à remplacer le catalogue sommaire dressé en 1903 par le même auteur, il contient, après une intéressante préface historique qui retrace le développement de ces collections du musée et que complète une utile bibliographie de tous les travaux importants dont elles ont été l'objet, des notices détaillées donnant sur chacune des œuvres exposées tous les renseignements désirables avec les derniers résultats de la critique historique à leur sujet. Combien l'étude des tableaux deviendra plus fructueuse avec un tel catalogue ! Quatre index — des peintres, des personnages et sujets représentés, des noms de lieux cités, enfin des donateurs et collectionneurs — complètent, avec 86 reproductions hors texte, cet excellent instrument de travail.

Trois autres catalogues sont des réimpressions : celui des *Antiquités de la Susiane* (*mission J. de Morgan*), dû au regretté Maurice Pézard et à M. Edmond Pottier ; complété sur certains points par ce dernier savant avec le concours de M. F. Thureau-Dangin, ce précieux guide, qu'accompagnent un aperçu de la civilisation élamite, un historique des fouilles opérées par la Délégation scientifique en Perse et une étude sur la céramique de la Susiane, est complété par 24 planches reproduisant les principaux monuments : statues, bas-reliefs, bijoux, céramiques, énumérés dans le texte. — Le catalogue de *La Chalcographie du Louvre* a été développé et divisé en deux volumes, rédigés par M. P.-J. Angoulvent : l'un est consacré à l'histoire et à la description des collections, et est accompagné de plus de 230 reproductions des principales gravures mises en vente ; l'autre donne la liste des 6770 planches éditées par la Chalcographie, avec une série de tables par sujets, par noms d'artistes ou de personnages représentés, par noms de lieux, et ce répertoire est complété par le prix de vente des épreuves, dont le bon marché devrait attirer davantage le public désireux de posséder de belles estampes. — Enfin, la troisième de ces réimpressions est celle du savant *Catalogue du Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye*, par le conservateur, M. Salomon Reinach. Il ne s'agit ici que du premier des deux tomes que comprendra cet ouvrage ; ce volume contient la description de tous les monuments et objets placés dans les fossés du château, au rez de-chaussée et à l'entresol et est accompagné de 286 figures.

De son côté, la belle publication, *La Peinture du Musée du Louvre*,

éditée, sous la direction de M. Jean Guiffrey, conservateur en chef du département, par l'*Illustration*, s'est enrichie d'un neuvième et d'un dixième albums : *L'Ecole française au XVIIe siècle*, par MM. Pierre Marcel et Ch. Terrasse (84 p. av. 95 reprod., dont 1 en couleurs ; 15 fr.), avec une introduction par le premier de ces auteurs et où les notices, excellemment rédigées, comme à l'habitude, sont accompagnées de reproductions des plus belles œuvres ; — *L'Ecole italienne des XIIIe, XIVe et XVe siècles*, par M. L. Hautecœur (110 p. avec 104 reprod., dont 1 en couleurs ; 20 fr.), auquel il faut donner les mêmes éloges qu'au catalogue officiel de la même école mentionnée plus haut.

AUGUSTE MARGUILLIER.

## *PRÉHISTOIRE*

**Chronique de Glozel** — M. Salomon Reinach nous écrit :

3 janvier 1927.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le *Mercure* (1er janvier, p. 191) que les termes de paléolithique et de néolithique furent « forgés » par G. de Mortillet. Cela n'est pas exact ; ils sont dus à Lubbock, plus tard Lord Avebury, dont le livre admirable, *L'homme avant l'histoire*, fut traduit dès 1866.

Permettez-moi d'ajouter, à propos de l'article de M. F. Butavand réimprimé p. 193 et suiv., que l'hypothèse de courtes inscriptions désignant les animaux gravés sur les galets me paraît tout à fait inadmissible. Celui qui croit avoir dessiné un sanglier ne se moque pas de lui-même en écrivant *sanglier* sur son dessin. Ces inscriptions — et j'ai remarqué qu'une de celles d'Alvao se retrouve presque identique à Glozel — ne peuvent signifier que *sacré*, *dédié* ou quelque chose d'analogue.

Sentiments distingués. S. REINACH.

Sur les fouilles de Glozel et à propos de la lettre de M. J. Loth, nous avons reçu la communication suivante :

Saint-Geniès-de-Malgoires, 3 décembre 1926.

Monsieur le Directeur,

Combien troublantes et... inattendues sont les découvertes de Glozel, dont votre revue nous apporte des études si intéressantes !

Il ne faut pas s'étonner si les préhistoriens sont en droit de demander toute la précision et l'exactitude d'usage, dans les questions d'ordre scientifique.

M. le professeur J. Loth, dans sa lettre au Dr Morlet (*Mercure de France*, numéro de décembre 1926, page 344), signale un : « masque néolithique sur la statue menhir de Saint-Cernin (Gard). »

Il n'y a pas de localité du nom de Saint-Cernin dans le Gard.

Des statues menhirs, la première en date trouvée dans ce département provient de Bragassargues et a été signalée par Galien Mingaud, dans le *Bulletin de la Société d'Etudes des Sciences Naturelles de Nîmes*, de 1906. En 1922, M. le professeur Perrier a présenté au Congrès pour l'avancement des Sciences de Montpellier la découverte d'une nouvelle pierre sculptée à Saint-Théodorit (Gard), proche parente de sa voisine de Bragassargues. Ces deux monuments font partie des collections de préhistoire du Muséum d'Histoire Naturelle de Nîmes.

En 1879, deux stèles sculptées à figures humaines, procédant des types rencontrés dans les grottes sépulcrales de la vallée du Petit-Morin, étaient mises à découvert dans un hypogée énéolithique, sur la commune de Collorgues (Gard), par un propriétaire-cultivateur, M. Teste, alors qu'il procédait au défrichement d'une parcelle de terrain. Cette découverte fut publiée par Lombard-Dumas et Rousset dans les *Mémoires de l'Académie de Nîmes* en 1889. Quelques années plus tard, Lombard-Dumas découvrait une troisième stèle anthropomorphe (*bi-sexuée*), dans la commune de Castelneau-Valence.

Des dalles plus frustes étaient signalées à Foissac (Gard) par un jeune et regretté archéologue, Ulysse Dumas, qui en 1908 découvrait à Saint-Victor-des-Oules (Gard) une très belle dalle, dont le sommet du visage est surmonté d'une petite croix gravée.

On a trouvé dans le Gard, antérieurement aux fouilles de Glozel, ces « faces de chouettes » sculptées qu'on retrouve sur les vases des collections Morlet et Fradin.

Quant au *swastika* gravé sur une plaquette de silex trouvé par M. Grand dans la station néolithique de la Fontaine-de-Mongros, commune de Junas (Gard), c'est au sympathique Dr Marignan, un des doyens de la préhistoire française et administrateur du Muséon Arlaten, que nous devons le travail qui a été publié sur ce rare débris, dans le *Bulletin de la Société Préhistorique de France* en 1909.

M. le professeur J. Loth ne trouvera point déplacé que nous ayons apporté ces précisions, salué les modestes chercheurs, rendu à César ce qui appartient à César et exprimé à M. le Dr Morlet et à M. Fradin tout l'intérêt avec lequel nous suivons les résultats de leurs fouilles si captivantes.

Agréez, etc. ALBERT HUGUES.

Les *Réflexions suggérées au Vieux Préhistorien* qui a nom Marcel Baudouin par les découvertes de Glozel et publiées dans la brochure indiquée dans la dernière *Chronique* sont nombreuses, au point que nous n'en pouvons signaler que quelques-unes. Pour l'auteur, l'authenticité ne fait pas de doute et n'en a

pas fait dès le début. A l'argument avancé par quelques-uns que Glozel est « trop riche », le Dr Marcel Baudouin répond :

On ne peut pas se figurer la quantité de pièces que peut fournir une station restée immaculée. La station sous-marine de Saint-Gilles-sur-Vic, par exemple, protégée par le manteau océanique depuis des milliers d'années, m'a fourni des tombereaux de silex taillés. La station de La Quina fouillée par Henri Martin est de même, semble-t-il, inépuisable. Avec les sculptures, il en est tout autrement.

Laissant de côté la discussion sur la nature de la fosse, que l'auteur regarde comme une cavité établie pour servir de dépôt cultuel et de temple souterrain, hypothèse qui en soi n'a rien d'invraisemblable, mais qui, pour être définitivement adoptée, devrait s'appuyer sur plusieurs parallèles complets et indiscutables, passons à l'interprétation des objets trouvés, étant entendu que le Dr Baudouin ne pouvait juger que d'après les pièces publiées par le Dr Morlet dans ses trois brochures de Vichy et dans le *Mercure de France*.

Tous ces objets seraient cultuels ; la station était un lieu de culte, mais non un village habité ni un atelier. Sur ce point, tout le monde a été d'accord dès le début ; pourtant certaines poteries présentent assez de traces d'utilisation (intérieur noirci, usure des bords, etc.), pour qu'on doive admettre une habitation du lieu au moins temporaire, et les regarder comme n'étant pas des *ex-votos*. Eliminons aussi la discussion sur le pseudo-Renne, qui est à peu près réglée. Mais ce qui est plus grave, c'est que le Dr Baudouin nie que les gravures de toutes sortes sur les galets en pierre dure, représentations figurées ou même signes plus ou moins alphabétiformes, puissent avoir été obtenues autrement qu'avec du métal :

Les gravures sur roches dures (haches polies, marteaux, etc.) n'ont pu être exécutées qu'à l'âge du cuivre. Je considère comme impossible de tracer les caractères de Glozel avec un burin de pierre sur du porphyre, etc. Mais ce qui prouve bien mieux que ces fines gravures sont de l'époque de ce métal, c'est la technique des lapidaires aztèques, qui étaient restés à l'âge du cuivre. Ceux-ci travaillaient en effet avec un instrument de *cuivre durci* et de l'émeri ; puis ils polissaient avec un bambou et du sable humide.

Dans ces conditions, la station de Glozel se trouverait donc fortement rajeunie et l'on aurait chronologiquement des équiva-

lences avec les civilisations de la Méditerranée orientale. Ce rajeunissement, le Dr Baudouin le justifie aussi par son étude des caractères sur briques et il pense que ce sont des transferts sur cette matière malléable des signes gravés antérieurement sur rochers. L'analyse lui donne : le cercle, le cercle pointé, la roue, le crochet, la croix à branches égales, le swastika, le cercle à croix, etc., signes qu'il interprète tous selon la théorie stellaire ou astrale qui lui est chère et à laquelle il a consacré déjà de nombreux mémoires. Ainsi le Cercle serait une Etoile, le Cercle Pointé serait le Soleil, le Chevron représenterait l'Equinoxe, et ainsi de suite. Et tout ce système hiératico-stellaire de notions et de représentations serait un reste de la civilisation de l'Atlantide, théorie à propos de laquelle le Dr Baudouin exhume une lettre de Schliemann publiée par son fils en 1912 et selon laquelle le *Secret de l'Atlantide* se trouvait au fond d'un pot, plus précisément un vase à « tête de chouette ».

De sorte que Glozel appartiendrait aussi à la civilisation atlantidienne :

> Si MM. Morlet et van Gennep connaissaient comme moi par le détail les fouilles de Troie et surtout le *secret* de Schliemann, ils seraient depuis longtemps de mon avis, car les ressemblances sont extraordinairement frappantes.

On peut ne pas attacher grande confiance à ces sortes d'histoires, qui rappellent trop les contes et légendes populaires à trésors placés sous un menhir qui va se promener pendant les douze coups de la messe de minuit. L'inscription trouvée sur le vase de Schliemann, écrite en caractères *phéniciens*, aurait signifié : « Don du Roi Chronos de l'Atlantide ». Si ce n'est pas un faux ou une bonne blague, comme les autographes de Vrain-Lucas, c'est du moins une impossibilité : le mot grec *Chronos* à quatre consonnes en caractères phéniciens anciens (Ahiram, etc.) est aussi impossible que *Baudouin* écrit en caractères arabes. Quant à la méthode d'analyse des inscriptions sur briques, elle souffre du même défaut que les tentatives de Déchelette pour classer les signes dits magiques, et que celle toute récente de Camille Jullian pour déchiffrer les tablettes de Glozel.

On n'a pas le droit de sortir chaque signe de son contexte et de l'interpréter isolément tant qu'on ne sait pas s'il s'agit d'une écriture figurative stylisée, ou syllabique, ou alphabétiforme. De

plus, c'est de nouveau reculer le problème ; car on ignore la langue des habitants de la prétendue Atlantide ; et il est enfin dangereux et même antiscientifique de donner un nom historique à une série de faits qui sont préhistoriques. Aussi ne peut-on accepter que sous bénéfice de contrôle ces conclusions du Dr Baudouin :

Il est facile de prouver que le dépôt effectué dans le petit monument souterrain est du Cuivre. La Station au milieu de laquelle il a été édifé était du Cuivre également. Preuves : verroterie, anneaux en schiste à inscriptions, signes à inscriptions inconnus au Robenhausien, vases à « tête de chouette », idoles en céramique ; brique cuite avec gravures analogues à celle de l'Allier avec parcelles d'oxyde de cuivre trouvée en Corse ; tablettes et plaquettes à inscriptions du Cuivre aux Etats-Unis et à Chypre. Une autre preuve : la Flèche polie et le Harpon en pierre sont aussi de l'Age du Cuivre. Le tout est de 5.000 ans avant J.-C.

C'est en somme la date à laquelle arrive aussi Salomon Reinach, plus ou moins. *Sub judice*... Mais ce qu'on ne peut comprendre, c'est comment le Dr Baudouin interprète les statuettes phalliques. Il dit que « le cône de la tête n'est pas un phallus, mais une corne, et que ces figurines sont des anthropomorphisations soit de la Vache (Grande Ourse) unicorne, c'est-à-dire de la Déesse du Pôle (Bovidé) (Corne droite), soit une corne de Chèvre ». Ma foi, une Vache ou une Chèvre, fût-ce avec une majuscule, et astrales par-dessus le marché, qui seraient pourvues de testicules, semblent invraisemblables. Mais, vous savez, chacun peut se tromper, et il y a tant de choses dans la Nature que nous ignorons...

MERCVRE.

## *ARCHÉOLOGIE*

Amédée Fayol : *Auteuil au cours des âges*, Ceccaldi, 41, rue d'Auteuil. — L. Barbedette : *Le symbolisme des tombeaux gallo-romains*, Revue archéologique. — Hubert-Fillay : *L'invitation au voyage*, éditions du Jardin de la France, à Blois.

Sur **Auteuil au cours des âges**, Mme Amédée Fayol vient de donner un intéressant volume, historique et anecdotique, et qui vient s'ajouter à la bibliothèque déjà si nombreuse qui concerne Paris.

Nous avons eu l'occasion déjà de l'indiquer, il n'y a que de

très vagues indications sur le moyen âge d'Auteuil. L'abbaye du Bec y eut des possessions. L'abbaye de Sainte-Geneviève eut également, à Auteuil, des fiefs avec droits de haute, moyenne et basse justice. Les serfs d'Auteuil avaient été affranchis par les chanoines dès le XIIIe siècle. La paroisse datait de 1192 et c'est vers 1330 que le hameau des Menuls, et plus tard Boulogne, furent séparés d'Auteuil. On sait qu'à l'époque la région donnait aux chanoines un vin qui faisait l'objet d'un important trafic. La première pierre de l'église, remplacée par la pâtisserie actuelle, avait été posée en 1319.

Mais la forme actuelle du mot : *Auteuil* paraît ne dater que du XVIe siècle. C'est aussi l'époque où paraît se constituer définitivement le village avec, au centre, l'église et la maison seigneuriale ; et déjà existent les voies les plus importantes du lieu : la route du bord de l'eau et la future route royale de Versailles. En 1651, il est fait mention pour la première fois d'un champ de courses à Auteuil où l'on vit courir, paraît-il, en tenue de jockey, le duc de Chevreuse et le prince d'Harcourt. Le village avait à cette époque 70 feux environ. En 1628, on y découvrit des sources et peu après Auteuil fut classé comme station thermale. Une source, rue de la Cure, fut exploitée sous Louis XV. Parmi les hôtes de marque que compta Auteuil dès lors, on peut nommer Molière qui habita au no 2 actuel de la rue d'Auteuil (vers 1667). C'est là qu'il recevait Lulli, Mignard, Racine, Boileau, La Fontaine, etc. Boileau vécut également à Auteuil, et plusieurs maisons de la rue portant son nom se trouvent indiquées comme ayant été celle où d'ailleurs il vécut longuement. Mais on pense en général que ce fut le no 26 qu'il occupa. Dans cette maison habitèrent, depuis, Chamfort au XVIIIe siècle, et ensuite Caulaincourt, duc de Vicence (1813). Mais Auteuil fut surtout à la mode au XVIIIe siècle. Rue Michel-Ange existe encore un très bel hôtel que fit construire une comédienne du temps, Mlle Autier, dont le talent et le charme, paraît-il, furent très goûtés à l'Opéra. — Il est ensuite question du château du Coq, près la rue Chanez actuelle et qui était entouré d'arbres séculaires faisant partie de la forêt de Rouvray. Ce château datait de Richelieu, puis appartint à Louis XV qui l'adjoignit à la résidence royale de la Muette. A l'époque moderne, une partie du château fut occupée par Guizot et Pasquier, et l'ensemble démoli en 1861.

Auteuil fut encore habité par Mme de Boufflers et Mme de Lamballe, qui eut à l'endroit près de la Seine un château et un parc superbe. La propriété de Mme de Boufflers, en 1791, couvrait 43 arpents, mais surtout il y eut là un des salons les plus renommés de la localité. Chez Mme de Boufflers fréquentaient Rivarol, Boucher, Champcenetz, le maréchal de Luxembourg, etc. On y voyait également Mme du Deffand, dont Horace Walpole fut amoureux à près de soixante-dix ans, et qui était devenue aveugle. Elle ne mourut que dans un âge très avancé. Sous le Directoire, les jardins de l'hôtel de Boufflers avaient été transformés en champs de blé.

On nous parle cependant de Mme Helvétius, qui joua un rôle important à Auteuil. Dans son salon fréquentaient : Turgot, qui habitait le château du Coq, dans le voisinage, et qui chercha un moment à épouser Mme Helvétius devenue veuve ; Chamfort, Fontanes, qui fut grand-maître de l'université et qui dut sa fortune à l'impératrice Joséphine ; Chateaubriand, alors petit officier ; André Chénier, Ducis, Roland, Franklin, Volney, Cabanis, Condorcet, Houdon, Malesherbes, Mirabeau, etc.

Un deuxième salon ensuite mentionné à Auteuil réunissait des *idéologues* hostiles au gouvernement de Bonaparte. — On y rencontrait Manzoni, Cabanis, Destutt, J. Chénier, Ampère, Maine de Biran, etc.

En 1787, Auteuil faisait partie du district de Corbeil; une loi de 1789 en fit une commune de la Seine, qui dépendait d'abord, avec Boulogne, du canton de Passy. Les deux paroisses de Passy et d'Auteuil furent séparées en 1672. — Vers 1800, Auteuil ne comptait que sept ou huit rues principales : la Grande-Rue, la rue de la Fontaine, la rue de la Seine, la rue du Bouys, la rue du Parchant, la rue Boileau (ex-rue des Garennes), etc.

La vieille église fut profanée durant la Révolution et devint successivement un club, une grange, une fabrique de salpêtre, — naturellement après le pillage de son mobilier. A l'angle de la rue du Bouys et de la rue Verderet, il y avait jadis un four banal et un puits, datant au moins du xve siècle. Dans l'antique rue Berton, on trouve encore une borne, posée en 1731, et qui marque la limite des anciennes seigneuries d'Auteuil et de Passy.

Auteuil fut transformé ; l'ancien village est devenu un quartier de villas; de 1.400 habitants qu'il comptait au commencement

du xx^e siècle, il a passé à 45.800 en 1921. Il s'est agrandi et transformé, mais conserve en grande partie sa physionomie ancienne, avec quantité de vieux hôtels, de parcs et de jardins, de vieilles rues, de sentiers et venelles que fréquentaient si volontiers les Parisiens d'autrefois. Au siècle dernier, Auteuil avait conservé l'attrait, — qui dure toujours, — de son site, de sa campagne, et ceux qui y vinrent furent légion, avec de Villemessant fondateur du *Figaro*, les frères de Goncourt, le Mage Papus (Dr Encausse), Henri Regnault, le sculpteur Carpeaux, etc. Mais je renverrai au volume pour toute cette partie moderne.

L'ouvrage de Mme Amédée Fayol est abondant en détails et retient volontiers le lecteur. C'est un volume de plus ; et il sera certainement mis en bonne place — dans notre bibliothèque du Vieux Paris.

§

Dans la *Revue Archéologique*, M. L. Barbedette publie une intéressante dissertation sur **le Symbolisme des tombeaux gallo-romains**, à propos des découvertes faites à Luxeuil, près de Plombières. Les tombeaux gallo-romains sont en effet très nombreux, paraît-il, à Luxeuil, dans l'ancien *Champ Noir*, qui était un cimetière.

On a voulu attribuer à ces tombeaux, souvent munis d'un couvercle à deux pentes, une origine chrétienne qui aurait fait remonter l'introduction du christianisme en Gaule aux II^e et III^e siècles. M. Barbedette discute longuement les prétendues preuves des conversions à la religion chrétienne que fourniraient ces tombeaux, et qui seraient très loin de la solution proposée.

§

De M. Hubert-Fillay, président de *l'Ecole de la Loire*, j'indiquerai une remarquable brochure qui peut servir d'introduction à un ouvrage sur les châteaux de la Loire. Cette *Invitation au voyage* est surtout la présentation du pays, du fleuve qui le traverse, de ses sites, de sa végétation, de son ciel aux teintes généralement si douces. C'est le décor où l'on trouve les châteaux de Blois, Fougères-sur-Bièvre, Plessis-lez-Tours, Chambord, Cheverny, Herbault-en-Sologne, Villesavin, Langeais, Azay-le-Rideau, Chaumont-sur-Loire, Amboise, Chenonceaux, Ussé, Villandry, La Morinière ; et *L'Ecole de la Loire*, qui pré-

conise ces délicieuses promenades, a déjà donné, du reste, d'intéressants résultats, par ses expositions comme par ses publications diverses.

Il y a là un effort qui ne peut être qu'encouragé. C'est de la bonne décentralisation.

CHARLES MERKI.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Le Divorce de Verlaine.** — Dans *Au cœur de Verlaine et de Rimbaud* (publié en 1925 aux Editions « Le Livre ») et le chapitre intitulé *Le Divorce de Verlaine*, je donne le jugement, en date du 24 avril 1874, qui « déclare les époux Verlaine séparés de corps et de biens ».

En le publiant, j'avais réservé ce qu'on appelle dans tout jugement *les qualités* : à savoir le préambule rédigé par l'avoué de la partie qui a gagné son procès, préambule qui contient les conclusions des parties et l'exposé des points de fait et de droit. Et je mettais cette réserve sur le compte de l'art. 853 du Code de procédure civile, qui, s'il autorise, à mon avis, malgré l'art. 3 de la loi du 27 juillet 1884, la publication des jugements de divorce ou séparation de corps, ne s'applique certainement pas aux qualités. En réalité, j'agissais par égard pour Georges Verlaine, que j'ai rencontré, de 1897 à 1899, chez Léon Deschamps, directeur de la *Plume*, et deux ou trois fois depuis. Décidé à défendre la mémoire de l'épouse contre les injustes accusations que tous les biographes verlainiens, à la suite de « ce nigaud de Lepelletier », ont porté contre elle, je songeais aussi au fils... Aujourd'hui, le fils de Verlaine et de Mathilde Mauté n'est plus, et sa famille paternelle se trouve complètement éteinte. Voici donc la partie intéressante des qualités, celle qui s'arrête à l'assignation donnée par Mme Verlaine à son mari, en vertu d'une ordonnance rendue par le président du tribunal de la Seine, le 16 octobre 1872.

*9 mai 1874. Verlaine contre Verlaine.* Audience du 24 avril 1874. — Entre Mme Mathilde-Sophie-Marie Mauté, épouse de M. Paul Verlaine, homme de lettres, avec lequel elle est domiciliée de droit, mais demeurant à Paris, rue Nicolet, n° 14, chez M. Mauté son père, où elle a été autorisée à résider par ordonnance de M. le président du Tribunal civil de la Seine en date du 16 octobre 1872, enregistrée, demanderesse comparant et plaidant par Me Magnier, avocat, assisté de Me Guyot-

Sionnet, avoué, d'une part, et M. Paul-Marie Verlaine, homme de lettres, demeurant à Paris, rue de l'Ecluse, 26, défendeur comparant et plaidant par Me X., avocat assisté de Me Perard avoué, d'autre part.

— Point de fait : A la date du 2 octobre 1872, Mme Verlaine présenta au président de ce tribunal une requête dans laquelle elle exposait qu'elle s'était mariée le 11 août 1870 ; que de cette union était né, le 30 octobre dernier, un petit garçon ; que ce mariage a été précédé d'un contrat reçu Taupier, notaire à Clichy, les 23 et 24 juin 1870, qui en a réglé les conditions civiles et qu'ils avaient adopté la communauté de bien réduite aux acquets ; que cette union, qui se présentait sous les auspices les plus favorables, parut, en effet, pendant la première année, donner toutes satisfactions aux époux et à leur famille ; que malheureusement, depuis un an environ, Verlaine, changeant de conduite avait de mauvaises connaissances et se livrait à la boisson et à l'absinthe ; que cet abus de liqueurs l'a jeté dans une sorte de surexcitation ressemblant au *delirium tremens* ; qu'il en résulte des scènes les plus graves qui mettent la vie de sa femme en danger et celle de son enfant ; qu'en outre, la connaissance qu'il avait faite d'Arthur Rimbaud, jeune homme de dix-huit ans, avait exercé sur lui la plus fâcheuse influence et que des faits de la plus monstrueuse immoralité avaient été révélés à la demanderesse ; qu'une première fois, au mois de février 1872, Mme Verlaine, pour échapper aux violences de son mari, avait commencé contre lui une demande en séparation de corps, mais que, sur les promesses de ce dernier, elle avait consenti à ne pas la suivre ; mais que non seulement elle avait été bientôt en butte à de nouvelles brutalités, mais qu'encore, après avoir tout tenté pour arracher son mari à la funeste domination de Rimbaud, elle avait eu à subir la révélation des faits d'immoralité les plus monstrueux ; qu'en cet état, la vie commune était désormais impossible et qu'elle se trouvait dans la triste nécessité de demander à nouveau la séparation, et à l'appui elle articulait les faits suivants :

1° — Au mois de septembre 1871, les époux vinrent demeurer chez les parents de la jeune femme ; la demanderesse espérait que la présence de ses parents forcerait son mari à apporter quelque retenue dans sa conduite et quelques ménagements à son égard et qu'elle pourrait faire ses couches dans de meilleures conditions, car, dès cette époque, Verlaine se livrait à la boisson de l'absinthe et était lié avec Rimbaud, qui avait déjà sur lui la plus grande influence ;

2° — Le 15 novembre 1871, à peine quinze jours après l'accouchement de sa femme, Verlaine, après avoir assisté à la première représentation de l'*Abandonnée* de Coppée, était resté à souper avec ses amis et avait passé une partie de la nuit à boire ; quand il rentra, il était dans un état de surexcitation indicible, et sans prétexte aucun

et sans ménagement pour la santé de sa femme et de l'enfant qu'elle nourrissait, il lui fit une scène des plus violentes qui ne cessa qu'à l'arrivée de M. Mauté, accouru pour protéger sa fille. On dut l'engager à aller prendre l'air pour calmer sa surexcitation ;

3° — Depuis cette époque, Verlaine alla de plus en plus au café, où il passait souvent des journées et une partie de la nuit à boire des liqueurs fortes et surtout de l'absinthe. Il rentrait à toutes les heures de la nuit dans un état voisin de l'abrutissement, faisant des scènes à sa femme et pourtant, aux observations si légitimes qu'elle lui adressait sur sa conduite et les fâcheuses conséquences qui pouvaient en résulter pour sa santé et sa bourse, il ne répondait que par violences et continuait sa vie oisive et abrutissante ;

4° — Le 13 janvier 1872, Mme Verlaine, souffrante, avait dû garder le lit et n'avait pu descendre pour dîner ; son mari, ainsi que cela lui arrivait souvent, n'arriva qu'à la fin du repas, et celui-ci fini, il monta chez sa femme et, sans même s'inquiéter de sa santé, il lui chercha querelle au sujet de sa tasse de café qu'il venait de prendre et déclara qu'il allait aller au café en prendre une autre; puis comme Mme Verlaine ne répondait pas : « Ton calme, dit-il, ton sang-froid m'exaspèrent, je veux en finir » ; puis, passant au paroxysme de la furie, il saisit brusquement son enfant et le jeta violemment sur le lit au risque de le tuer ; puis, saisissant sa femme par les poignets qu'il déchira avec ses ongles, la poussa sur le lit, se précipita à genoux sur elle et lui serra violemment le cou pour l'étouffer ; aux cris poussés par la demanderesse, M. et Mme Mauté accoururent et eurent beaucoup de peine à lui faire lâcher prise et à l'entraîner hors de la chambre.

5° — Le lendemain, Verlaine, qui avait promis d'être plus calme à l'avenir, de ne plus faire de scènes à sa femme et de faire des excuses à ses beaux-parents, oublia et refusa même d'embrasser sa femme en disant : « Ce sont des bêtises, cela ne vaut pas la peine. » Le soir même, il ne vint pas dîner et ne rentra qu'à minuit ; la demanderesse était couchée et à peine remise des émotions de la veille, son père suppliait M. Verlaine de respecter le sommeil de sa jeune femme, celui-ci ne tint aucun compte de ses observations et força sa femme à venir lui ouvrir la porte et ne se décida à se retirer que sur les injonctions réitérées de M. Mauté. Il descendit alors l'escalier en déclarant qu'il ne sortait pas, mais qu'il partait pour toujours et pour ne revenir jamais avec sa femme.

6° Depuis, en effet, Verlaine ne revint plus, rue Nicolet auprès de sa femme ; il avait pris domicile chez sa mère sans cependant toujours y habiter, mais il n'avait rien changé de ses habitudes de café et de boisson, il ne cessa de proférer des menaces de mort contre sa femme et les parents de cette dernière ; en un mot, le delirium-

tremens était devenu tel que pour échapper au danger qui les menaçait, elle et son enfant, Mme Verlaine se décida à former sa demande en séparation et, en attendant le jour de sa comparution devant M. le Président, elle alla passer quelque temps dans le Midi avec son père pour se remettre de ces vives émotions physiques et morales qu'elle avait eu à subir ; après plusieurs remises dues à la bienveillance de M. le Président, elle céda aux sollicitations et aux promesses de son mari et consentit à rentrer avec lui et à ne plus donner suite à sa demande, mais les scènes violentes recommencèrent immédiatement et il se remit à se griser plusieurs fois par semaine.

7° Le 9 mars 1872 (jour de l'Ascension) Verlaine rentra le soir complètement pris de vin et, à peine couché, il fit à sa femme les reproches les plus vifs parce que son père était revenu, puis s'animant sans motif il se mit à battre et à maltraiter sa femme avec la dernière brutalité, et comme celle-ci lui dit : « Vous êtes un lâche, vous feriez mieux de me tuer », il prit une allumette, l'alluma et l'approcha des cheveux de sa femme pour y mettre le feu ; le lendemain, tout le monde pouvait voir les traces des violences de Verlaine. Celle-ci avait la lèvre fendue et une bosse au front.

8° Vers le 15 juin, les époux étaient allés dîner chez Mme veuve Verlaine mère; là, sans aucune espèce de motif, le sieur Verlaine s'emporta contre sa femme et, tirant un couteau de sa poche, la menaça de la tuer. Au bout d'une heure de lutte, elle parvint à aller se réfugier chez un de leurs amis qui la fit reconduire en cachette chez son père; le sieur Verlaine ne tarda pas à y venir et comme Mme Mauté voulait s'opposer à son entrée dans la chambre où s'était réfugiée sa femme, il allait la maltraiter lorsque M. Mauté arriva lui-même au secours de cette dernière. Il fut reçu à coups de canne plombée et ce n'est qu'en le terrassant et en lui enlevant sa canne qu'il mit fin aux violences de Verlaine et le força à redevenir calme.

9° Le dimanche 7 juillet, Verlaine ne rentra pas chez lui où il avait laissé sa femme malade, attendant le médecin qu'il avait promis d'aller chercher; et après trois jours de recherches dans Paris, chez tous les amis de son mari et même à la Morgue, la demanderesse apprit qu'il était parti pour Bruxelles avec Rimbaud, abandonnant ainsi sa femme et son enfant et bientôt écrivit pour qu'on lui envoyât ses effets.

10° La demanderesse, poussant le dévouement et l'abnégation à la plus extrême limite, partit elle-même pour Bruxelles avec sa mère, le 21 juillet, dans l'espoir de le ramener et de pouvoir le faire échapper aux funestes séductions qui l'entouraient ; là les plus tristes aveux lui furent faits par son mari lui-même, mais cette jeune femme qui n'avait pas complètement compris, se méprit sur le sens de ses paroles, elle parvint à lui arracher un consentement de retour et ils partirent ensem-

ble pour Paris. Mais à Quevrain, où tous les voyageurs furent obligés de descendre pour la visite de la douane, Verlaine ne voulait plus remonter dans le train et laissa repartir sa femme avec sa mère.

11° Arrivée à Paris, les plus monstrueuses révélations lui furent faites sur la conduite de son mari, et les lettres de ce dernier ne lui laissent plus aucun doute sur ses relations avec Rimbaud.

Que ces faits constituent les sévices et injures graves prévus par l'art. 231 du Code civil ; qu'ils étaient de nature à justifier suffisamment la demande en séparation formée par la demanderesse. —En conséquence, elle suppliait qu'il plût à M. le Président l'autoriser à assigner son mari à comparaître devant lui aux jour, lieu et heure indiqués pour se concilier si faire se pouvait sur la demande en séparation de corps qu'elle se proposait de former. Sinon, l'autoriser à suivre sa demande. Cette requête fut répondue le 2 octobre 1872 d'une ordonnance conforme, en vertu de laquelle et par exploit de Me Guimard, huissier, du 5 octobre 1872, elle fit sommation à Verlaine à comparaître le 16 octobre suivant devant M. le Président pour s'y concilier, si faire se pouvait, sur la demande en séparation qu'elle était dans l'intention de former contre lui, sinon l'autoriser à suivre sur sa demande... Au dit jour, 16 octobre, M. le Président rendit une ordonnance dont voici la teneur : « Nous Président, donnons defaut contre Verlaine non comparant. Et attendu que sa femme persiste dans sa demande, les renvoyons à se pourvoir. Autorisons en conséquence la femme Verlaine à suivre sur sa demande en séparation de corps et à résider provisoirement rue Nicolet, 14, chez son père. Faisons défense à Verlaine de hanter sa femme dans ladite résidence. Autorisons cette dernière à faire cesser le trouble et à s'opposer à l'introduction de son mari, à le faire expulser avec l'assistance du commissaire de police et de la force armée, si besoin est. Disons que l'enfant issu du mariage sera placé sous la garde et surveillance de sa mère, ce qui sera exécutoire par provision.

Etc., etc... Le reste, qui est encore long, n'a qu'un intérêt de procédure jusqu'au jugement, pour lequel je renvoie aux pages 110 et 111 de mon ouvrage. Quant aux dépens auxquels le défenseur se vit condamné, ils s'élevèrent — ce qui n'était vraiment pas cher, ce serait bien autre chose aujourd'hui ! — à la somme de 428 fr. 84 c. Et un jugement de chambre du Conseil, en date du 6 août 1874, contraignit par toutes les voies de droit « M. Paul-Marie Verlaine, homme de lettres, demeurant à Paris, rue de l'Ecluse, n° 96, ci-devant, et actuellement détenu à la Maison de sûreté sise à Mons (Belgique) », à payer ladite somme à Mr Guyot Sionnest, avoué ayant occupé pour Mme Verlaine.

MARCEL COULON.

## CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Noëlle Roger : *Celui qui voit,* Paris, Calmann-Lévy. — Bernard Barbey : *La Maladère* ; Paris, Grasset. — Jules Baillods : *Le Navire, l'Auberge, la Montagne,* La Chaux-de-Fonds, chez l'auteur. — William Martin : *Histoire de la Suisse,* Paris, Payot. — Mémento.

Mme Noëlle Roger, dans ses premières œuvres, s'attachait à décrire, avec une sorte d' « hyperémotivité » bien féminine, de tendres et douloureux conflits d'âme. Elle aborde résolument, depuis quelques années, les grands sujets. Naguère encore, il suffisait, pour la bouleverser, d'une larme furtive sur le visage d'un enfant. C'est sans trembler qu'elle évoquera désormais les plus terribles catastrophes.

Elle ne craignit pas de nous montrer l'humanité moderne surprise par un *Nouveau Déluge.* Ce fut ensuite la tragique aventure de Silenrieux, qu'une greffe pratiquée dans sa substance cérébrale a transformé en un savant de génie : son intelligence devance de quelques siècles celle de ses contemporains, mais, parce que sa conscience n'a pas progressé au rythme de sa science, la passion de savoir ne le pousse qu'à détruire.

Aujourd'hui, c'est l'histoire de **Celui qui voit.** Au Turkestan chinois, un jeune lord a retrouvé, sur de vieux parchemins, les secrets par lesquels certains disciples de Çakya-Mouni acquéraient le don de seconde vue. Faute d'avoir atteint la sagesse en pratiquant l'ascèse bouddhique, il n'est pas préparé, lui non plus, à son redoutable pouvoir. Il veut s'en servir pour le bien, mais il n'arrive ni à se faire écouter des autres ni à conjurer aucun des malheurs, proches ou lointains, qu'il discerne infailliblement à travers le temps et l'espace. Sa découverte ne lui apportera que la souffrance et la mort.

Littérairement, le dernier ouvrage de Mme Noëlle Roger présente le grave défaut de répéter point par point les procédés de composition, les moyens de rhétorique employés par elle dans le *Nouvel Adam.* L'armature, l'allure générale du récit sont exactement les mêmes. Les personnages se groupent et se meuvent de façon identique : le docteur Savigné suit partout lord Clarence, tout comme le docteur Flécheyre accompagnait Silenrieux. L'auteur, entre parenthèses, fait une forte consommation de médecins et de savants.

Dans le *Nouvel Adam*, un minimum de crédibilité, une

incontestable noblesse d'intentions permettaient au lecteur de suivre allègrement l'histoire tout en s'intéressant à un débat psychologique. Ici, rien de pareil : une succession d'anecdotes, dont aucune ne paraît imprévue. Comme si le héros nous avait communiqué sa clairvoyance, nous devinons ce qui va venir.

Je crois décidément que le thème choisi par Mme Noëlle Roger relève de la théologie : un théologien seul pourrait dire sur l'omniscience de Dieu des choses acceptables. Mais prêter à un homme une divination universelle, c'est se lancer dans une impossible gageure. En veut-on une preuve ? En voici une, entre cent, que l'on pourrait extraire de ce livre. Un général, prévenu par lord Clarence qu'un détachement isolé, en Syrie, va tomber dans une embuscade, répond à cet avis par une demi-mesure : il double l'effectif. « Le malheur aussi fut doublé », constate Clarence en racontant l'histoire à son ami. S'il avait le don, il n'aurait rien dit, sachant que ses avertissements resteraient inutiles. Comment diable a-t-il pu prédire la tuerie sans se douter qu'il allait lui-même en aggraver l'effet ?

On voit par cet exemple qu'une entreprise aussi follement téméraire ne pouvait pas apporter à son auteur le résultat cherché : l'avoir tentée n'en demeure pas moins honorable.

§

« J'ai toujours aimé les sources : *Le Cœur gros* en était une, très profonde et très pure ; mais avec **La Maladère**, nous pressentons déjà le large fleuve. » Ainsi s'exprime M. François Mauriac dans sa préface au nouveau roman de M. Bernard Barbey. Il avait, en 1924, encouragé les débuts de ce jeune écrivain vaudois en leur procurant l'avantageuse publicité des *Cahiers Verts*. C'était d'ailleurs justice.

Les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent pas leur bonheur. Au temps lointain de l'avant-guerre, la fortune de M. Barbey eût semblé prodigieuse et je ne pense pas que M. François Mauriac, à son entrée dans la carrière, ait éprouvé de la part de ses aînés une sollicitude comparable à celle dont il entoure ses cadets. Encore une fois, l'auteur du *Désert de l'Amour* a eu très noblement raison de tendre la main à des « nouveaux » qui lui apportaient la *Relève du matin* ou le *Cœur gros*. La généreuse affection qu'il porte à M. Bernard Barbey comporte néanmoins,

pour ce dernier, certains périls. Parler d'un « large fleuve » à propos de la *Maladère*, c'est au moins une hyperbole. Et plus l'erreur du maître est sincère, plus elle risque d'égarer le disciple. Mais celui-ci a trop d'esprit, trop de modestie naturelle pour se croire — déjà — un grand romancier. Je le dis parce que j'aime son talent, parce que j'en attends de belles œuvres.

Il connaît sans doute mieux que moi les lacunes de la *Maladère*. Elles sont plus sensibles que celles de son premier livre, où tout se passait dans le cœur d'un enfant, où l'auteur — par une confidence à peine transposée — dévoilait un moment de son adolescence. Dans le *Cœur gros*, parlant de lui-même, il se connaissait bien et plus l'anecdote semblait fragile, plus l'élégante simplicité du ton produisait une impression de force. Dans la *Maladère*, ce même style pur et uni laisse entendre les ratés du moteurs. En d'autres termes, son charme discret ne suffit plus à nous empêcher de sentir ce qu'il y a d'arbitraire, d'incomplet, de confus dans la vision de l'écrivain, dans les réactions de ses personnages, dans le mécanisme même du drame.

Pourquoi Jacques a-t-il épousé Armande ? L'aime-t-il ? Est-ce qu'il est jaloux ? Quand il sent sa femme lui échapper, pourquoi n'essaie-t-il pas de la ressaisir, de la dompter ? Cette haine qui, peu à peu, s'empare d'Armande jusqu'à lui faire incendier la vieille maison de la Maladère, quelle en est l'origine ? A toutes ces questions, M. Bernard Barbey ne propose aucune réponse. Est-ce de propos délibéré ? Peut-être bien. Mais il faudrait alors inciter le lecteur à résoudre lui-même les énigmes posées par la confession réticente de Jacques. L'auteur le fait si mollement que l'on hésite un peu à se donner cette peine. Peut-être est-il de ceux qui ne savent que se raconter ou dire ce qu'ils ont vu. Dans cette hypothèse, comment aurait-il, à vingt cinq ans, pénétré tout le secret des cœurs, puisque, d'après MM. Mauriac et Maritain, c'est un secret fermé aux anges ? Les hommes le peuvent découvrir, mais il y faut le temps. A l'âge de Barbey, Guy de Pourtalès n'eût pas écrit *Montclar*, qui est aussi un roman à la première personne et qui, somme toute, provient d'un terroir analogue à celui où s'élèvent les murs calcinés de la Maladère.

Pour le *Cœur gros*, M. Bernard Barbey avait emprunté à M. Mauriac cette épigraphe : « Ce cœur gros de notre adolescence, accrochons-le quelque part en ex-voto, oublions-le, afin

que jaillisse en nous une autre source venue de plus loin, une eau plus secrète, plus contenue, plus riche, plus amère aussi ». C'est exactement la phrase que je voudrais l'engager à transcrire sur la dernière page de la *Maladère*. Au fait, il aura bien assez tôt l'occasion de la mettre en pratique : même s'il oublie les mots, la chose lui viendra comme l'esprit vient aux filles.

Sans doute il peut être dangereux, pour un jeune écrivain de chez nous, de connaître trop tôt, de respirer avec trop de délices, sinon l'odeur du vert laurier — car cet arbre n'est guère, sur les rives de la Seine, qu'un arbrisseau en caisse, adornant les terrasses des bistros —, du moins le bon parfum d'encre grasse que répandent les coupures recueillies par l'*Argus*. Ce péril, je crains pourtant de l'avoir exagéré. Il en est de plus redoutables. L'homme qu'il faut plaindre avant tous, n'est-ce pas celui que son destin condamne à vivre, avec la passion des lettres, dans une cité ingrate, vouée à l'industrie horlogère et aux querelles politiques ? On aime l'art, on lit tout ce qui tombe sous la main, on s'enthousiasme, on a des idées, du talent, peut-être du génie. Mais personne ne le sait. Pas d'amis pour vous comprendre, pas de public, pas d'éditeur ; pas même ce stimulant : la rosserie des confrères. Rien. Alors, on s'enferme. On triture ses rancœurs. On se persuade que personne, jamais, ne connut pareille infortune. Le soir, sous la lampe, on écrit avec fièvre. On s'exalte indiciblement. Tout cela fait un livre, qui s'appelle **Le Navire, l'Auberge, la Montagne**. Quand il est imprimé, on s'aperçoit en le relisant que, pour faire un sort à quelques phrases bien venues, à quelques belles images, à quelques cris justes et vrais, on a collectionné dans la gueule d'un four banal, sur trois cents pages, tous les lieux communs du pessimisme, toutes les rengaines humanitaires, tous les oripeaux fripés des rhéteurs romantiques. On se dit : « Ce n'était pas la peine ». Puis aussitôt : « Ça ne fait rien. Recommençons et faisons mieux ». C'est la grâce que je souhaite à M. Jules Baillods. Rien ne prouve qu'un jour il ne nous donnera pas une œuvre. A une condition : avant de se remettre à la besogne, qu'il s'efforce de discerner s'il est poète ou prosateur et, selon la réponse, qu'il s'attache soit à enfermer dans la dure prison des vers son délire métaphysique, soit à sortir résolument de lui-même pour regarder vivre les autres.

§

Dans une de ses *Paraboles* d'avant la guerre, Pierre Mille imagine un homme riche qui use de sa fortune pour encourager, dans son pays, les entreprises des partis subversifs. Ce millionnaire s'emploie si bien contre la patrie dont il tire sa richesse que la police finit par s'émouvoir. Sur le point d'être arrêté, l'homme s'embarque, avec son argent, sur le *Titanic*. Naufrage. Le fugitif, jeté à la mer, réussit à se hisser sur une épave. Une fois installé, il s'aperçoit que son radeau, assez vaste, robuste, équipé, tenant bien la mer, pourrait sauver d'autres vies et que, pour lui-même, ce serait tout bénéfice. Autour de lui, des nageurs luttent contre la mort. Il les appelle, les guide, les aide à le rejoindre. Bientôt, une douzaine de rescapés se trouvent réunis sur l'épave. L'existence du bord s'organise : on rassemble ses ressources, on les dénombre, on cherche à les accroître. Chacun des passagers reçoit sa fonction, sa consigne. Mais, dans les vagues, d'autres humains se débattent. Les accueillir, ce serait compromettre la sécurité de l'équipage : on les repoussera donc. Et quand ces malheureux veulent s'imposer, les gens du radeau, sans avoir besoin de délibérer, défoncent les crânes à coups d'avirons et, de leurs couteaux, coupent les mains qui s'agrippent. L'anarchiste millionnaire comprend, pour la première fois, ce que c'est qu'une patrie.

L'apologue vaut peut-être, dans une certaine mesure, pour toutes les nations. Il n'en est aucune à laquelle on puisse l'appliquer plus exactement qu'à la nation helvétique, constituée par l'accrochage successif de diverses cellules autour d'un noyau central. M. William Martin le démontre clairement dans l'ouvrage largement synthétique qu'il vient de consacrer à l'**Histoire de la Suisse** et qu'il a raison de définir : « essai sur la formation d'une confédération d'Etats ».

Ce vaste résumé est conçu un peu comme l'*Histoire de France* de M. Jacques Bainville, pour souligner, sans détails anecdotiques, l'enchaînement des faits, la constance de certaines lois essentielles. Il y réussit fort honorablement. Par l'esprit et par le style, il se rapprocherait sans doute bien davantage de son modèle s'il avait été composé par M. Gonzague de Reynold. « C'est lui, déclare M. William Martin dans son introduction, qui

aurait dû écrire ce livre ». On s'associe à cet hommage et à ce vœu.

Si la présente chronique était, en principe, vouée à l'histoire et à la politique — mais le lecteur sait qu'elle s'efforce d'être surtout littéraire —, il y aurait plaisir à discuter avec M. William Martin, à l'approuver en maintes occasions, à faire des réserves sur certains points. Faute d'espace et de temps, il faut se borner à quelques observations.

Cette nouvelle *Histoire de la Suisse* l'emporte par sa concision sur celle de M. E. Gargliardi, dont nous avons parlé ici même (1). Les idées générales s'y inscrivent en un dessin plus net, ce qui tient peut-être à l'avantage du vocabulaire français sur la terminologie toujours un peu nébuleuse et abstraite des œuvres allemandes ou traduites de l'allemand.

Des tendances de l'historien genevois, j'en veux retenir principalement deux, pour les objections qu'elles appellent. C'est d'abord une sorte d'impérialisme à retardement, qui incite M. Martin à prendre « le deuil des occasions perdues », à regretter que la Confédération, alors qu'elle le pouvait, n'ait pas réuni à son territoire Constance, Mulhouse, la Valteline, tout récemment encore le Vorarlberg. Les regrets sont toujours inutiles. Ensuite, rappelez-vous la fable du radeau : il lui faut pour flotter une charge déterminée et judicieusement répartie. Dans la constitution de la Suisse, l'auteur paraît sous-estimer certains facteurs importants, comme la géographie naturelle et le dosage des éléments ethniques. L'autre tendance, qui, par certains côtés, contredit la première, c'est un messianisme nouveau : le salut par la Société des Nations. Je ne saurais accorder à M. William Martin ni que la précellence de l'économique sur le politique se puisse targuer d'une preuve par les faits, ni que l'exemple de la Suisse implique nécessairement le triomphe universel du fédéralisme dans les relations des peuples. Dans six mille ans, peut-être, mais alors c'est d'une organisation interplanétaire que l'humanité attendra le règne du bonheur. Pour nous, mortels, continuons à méditer le conte du naufrage.

Mémento. — Un jeune poète fribourgeois, M. Fernand Zosso, m'envoie deux recueils de vers. Par lettre, il veut bien me demander ce que je pense d'un axiome de Nietzsche : « Toute pensée poétique passe

(1) Voir *Mercure de France* du 1er octobre 1925, page 255.

par les souterrains de la musique ». Je n'en pense rien. D'ailleurs, je n'ai jamais su lire les notes. Cela ne m'empêcherait pas de décerner à *Concerto* et surtout à *Syllabaire* les plus fervents éloges, si j'étais bien sûr que ces deux petits ouvrages soient au dadaïsme et au surréalisme ce que furent au symbolisme et au décadentisme les *Déliquescences d'Adoré Floupette*. Mais je n'en suis pas sûr. Néanmoins, M. Zosso est un jeune Helvète remarquablement dessalé.

RENÉ DE WECK.

## *LITTÉRATURE COMPARÉE*

Louis Reynaud : *Le Romantisme, ses origines anglo-germaniques*, Armand Colin. — Hans E. Kinck : *Les Tentations de Nels Brosme*, préface et traduction de A. Jolivet, Librairie Stock.

On fêtera en 1927 le centenaire du Romantisme en France. Et livres d'éclore... Pourquoi 1927 ? La préface de *Cromwell* ? Mais si **le Romantisme** est, comme on peut le penser, une attitude plutôt qu'un événement, une force et pas une doctrine, son anniversaire tombe tous les ans. Le livre compact de M. Reynaud (fort bien présenté par les éditeurs) n'apporte à l'éternel centenaire ni fleurs ni compliments Il démontre surabondamment les accointances étrangères du Romantisme et dévoile le noir complot, sans cesse renouvelé depuis deux siècles, qui livre aux ravages de ce barbare les chaumières innocentes de la littérature et de la pensée française. Thèse soutenable, mais qui demande soutien. Pamphlet vengeur qui serait plus convaincant s'il était agile et sportif. C'est moins la *matière* que la *manière* du livre que l'on regrette ici de ne point goûter. Trop de fusées, et qui ratent.

M. Reynaud vitupère ce qu'il appelle vingt fois la « science officielle », la « critique universitaire », découvre chez ses confrères « ignorance stupéfiante », « insuffisante information ». Cette hargne de bonne foi n'est pas nécessairement antipathique. Tout de même, quand un professeur crache en l'air des épithètes comme « Trissotins littéraires », il doit bien prévoir qu'un jour ou l'autre elles lui retomberont sur le nez. Si la « critique officielle » existe, ce n'est point à nous de la défendre. Mais M. Reynaud n'est-il pas « officiellement » professeur d'Université ? Cette révolte contre « l'autorité » n'est-elle pas d'essence romantique ? M. Reynaud en gémit quand il parle de Voltaire. Alors lui-même... ? Contaminé ? Il est vrai qu'il n'écrit pas comme Voltaire. On s'en aperçoit d'abord.

L'épithète de « primaire » ne me choquerait nullement, et pour cause. Mais tout ce qu'elle implique, au sens où l'emploient quelques survivants de la Morgue Universitaire, se trouve curieusement évoqué par ce livre d'enseignement dit « supérieur ». A partir de 1685, « dans la mesure où la France *décline*, l'Angleterre et l'Allemagne *montent* » (p. 2). « L'Angleterre, déjà renommée sous Charles II pour ses savants, se signale un peu plus tard par un Newton, un Locke... et sa carrière littéraire ne sera pas moins brillante que sa carrière politique (p. 3). » Chateaubriand « est un Bernardin de Saint-Pierre plus complet, plus achevé... *En bas*, le naturisme de Rousseau; *en haut*, un couronnement catholique... La *nature* lui a *dévolu* une de ces existences riches en émotions, etc. Il peut ainsi parfaire l'œuvre de son prédécesseur, *changer* les Etudes de la Nature en un Génie du Christianisme » (p. 144). Le même Chateaubriand sert de véhicule à l'impiété de Byron. Par là, « le déisme, le matérialisme anglo-germaniques coulent de nouveau *à pleins bords* dans un individualisme que l'intervention de notre compatriote n'aura servi qu'à rendre plus poétique » (p. 197).

Arrêtons-nous, le débordement continue. Une dialectique de même acabit laisse voir des ficelles grosses comme des câbles qu'on dirait, par surcroît, peintes au blanc de céruse. A Bordeaux, le jeune Montesquieu *doit* avoir fréquenté des Anglais. « C'est *certainement* à cette circonstance » que les *Lettres Persanes* empruntent « une liberté de langage inouïe chez nous » (compatriotes de Rabelais!)... un « parti pris de ne s'incliner devant rien, dont il n'y avait pas encore de traces en France » (pays de Montaigne!). « Chez nous, les intelligences sont plus droites, *plus simples* (que chez les Anglais...) !! Aussi notre « simplicité » se trouve-t elle envahie, abusée. C'est de la même façon que maint *Oberlehrer* a défendu depuis un siècle la pureté germanique contre les ruses de l'esprit welche.

Je suis bien forcé de relever ces faiblesses, ces maladresses. Elles trahissent, par endroits, l'inspiration patriotique et morale du livre, la puissance « mythogénique » qui s'y déploie, et le courage... un peu gauche, mais enfin le courage qui, malgré tout, rend cet ouvrage sympathique, entraînant. On serait excusable de ne pas le prendre au sérieux. Il mérite pourtant d'être discuté. « L'insuffisante information » n'est pas un monopole de

la « critique officielle ». M. Reynaud est loin, mais très loin d'être tout à fait renseigné sur l'histoire de la littérature anglaise. Par exemple, il paraît ignorer les parentés françaises des prétendus corrupteurs de la France, en particulier de Swift et de Sterne. A propos de son livre, c'est toute une doctrine (illustrée par d'autres), celle du *romantisme francophobe*, ou de la *xénophobie classique*, qu'il faudrait mettre en cause. J'y reviendrai.

M. A. Jolivet, professeur à l'Université d'Alger, vient de présenter aux Français **Hans Kinck** (1865-1926), déjà traduit en Hollande, en Allemagne, en Amérique, « à qui l'on reconnaît en Norvège, une place égale à celle d'Ibsen dans la littérature nationale. » Kinck a écrit huit romans, dix volumes de nouvelles, huit pièces de théâtre et dix recueils d'essais critiques. Son œuvre est nourrie par une solide culture d'historien, de philologue. C'est pourtant « le plus strictement norvégien » des écrivains de Norvège *den eiendommeligste og mest alsidige evne i vore tages norske literatur*, dit l'Encyclopédie récente de son pays. Il est allé trouver l'âme paysanne, sommeillant depuis le paganisme, tout au long des longs hivers, dans ce moyen âge de la durée et de l'espace qu'enferment les fjords prisonniers, les hautes vallées cellulaires. Il a senti la fruste Psyché se déchaîner, par les étés en coup de foudre des pays nordiques. Il aime en explorer les états intermédiaires, les vols de chauves-souris au crépuscule, parmi la Peur antique, le Repliement, la Répression, la Solitude, les Hostilités naturelles. Il a vu les instincts paysans se brouiller, se confondre, s'épanouir dans le grotesque, s'égorger sous l'action de l'amour, crever de jalousies, d'espionnages, de scandales, l'atmosphère engourdie où ils larvaient, se libérer par l'émigration, gangrener la politique, triompher par une prompte ascension « des énergies incultes », refluer vers le sol jusqu'aux païennes inconsciences de la race primitive par delà l'histoire et le christianisme.

Tel est le cas du *Pasteur* si vigoureux. Tout cela un peu trouble. Mais il n'y a dans ce roman ni creuse rhétorique, ni dialectique apparente, ni faux pittoresque, ni lyrisme verbal. Rien ne ressemble moins aux fautes de l'abbé Mouret que les « tentations du Pasteur Brosme ». Rien non plus d'analogue

aux innombrables « Aventures » de clergymen, de religieux, de nonnes, dont nos littératures ne sont pas encore purgées. L'auteur ne tend pas à « conclure ».Le personnage reste *en devenir*. La passion de Nils Brosme, ou plutôt ses dangereuses et crépusculaires velléités, sont comme tendues, agrandies sur un second plan : soupçons de la paroisse et de l'épouse désaxées. Au troisième plan, le souvenir omniprésent du naufrage moral où sombra son prédécesseur. « Entre ces trois plans, une sorte de vibration se produit, qui est la vie même du roman. » Cette préface de M. Jolivet est, comme sa traduction, comme l'ouvrage traduit, un travail de maître. Beau livre dans une collection qui honore le directeur, les éditeurs.

Je dirai un jour les rapports du Norvégien Kinck avec le Finlandais Zivy (*Les Sept Frères*, préface : Lucien Maury ; traduction : Perret, librairie Stock), avec le Polonais Reymont, avec les « Néo-Terriens » américains, espagnols, italiens, anglais, qui, depuis Thomas Hardy, creusent le tuf de la race et de l'espèce. Kinck démontre que ce mouvement universel est une des faces modernes de l'éternel romantisme.

Ceux qui ne font qu'avoir *lu*, au lieu d'avoir *vécu* leurs littératures contemporaines, ont-ils pourtant le droit d'ignorer que, pour une moitié au moins du monde civilisé, le Romantisme est une Renaissance continue, un retour aux sources, enfin un *humanisme* agrandi qui déborda le cartésianisme, comme le cartésianisme avait débordé la scolastique, cherchant l'essence et le tout de l'homme toujours plus loin et plus profond ? Au début du *Pasteur*, Kinck fait dire à son porte-idées :

> Dans le Nord, la Renaissance a pris le nom de romantisme... Romantisme signifie manifestation de l'âme bien plus que catégorie littéraire... éruption naturelle et nécessaire d'une race... besoin qu'éprouve un peuple d'épanouir sa réalité la plus intime...

Chaque peuple y travaille selon son tempérament. Celui de la France est généralisateur, sa réalité c'est l'universel. Il est conforme à son génie d'absorber les romantismes et de fondre les classicismes en une ferveur humaniste. Bien loin d'être une « irrévérence » inoculée aux Français par ce mythe intrigant de « l'Anglo-Germain » qu'invente et invoque M. Louis Reynaud, le romantisme français serait ainsi, comme a dit Kinck, la

« conscience d'une originalité de race ». Qui sait, donc, si M. Reynaud, et d'autres plus justement notoires, ne seront pas aux yeux de la postérité les vrais Romantiques d'aujourd'hui ? Le retour aux origines, à l'essentiel, la révolte contre l'état de choses établi, fût-ce une démocratie littéraire, voilà, en tout cas, des attitudes proprement romantiques.

Avec des dates arbitraires, un point de départ artificiel, on peut tout démontrer. Les inspirateurs de ces Romantiques anglais qui nous auraient corrompus, n'étaient ce pas leurs Elizabethains? Je ne sache pas qu'Hamlet ou Jaques soient moins romantiques que Werther ou Manfred ? M. Reynaud doit s'en douter. Mais il lui faut sa conjuration « anglo germaine » avec la ruine du Grand Siècle pour objet : elle *doit* donc partir de Bayle, Swift et Voltaire, se tramer à Genève, à Leyde, et même à Twickenham.. Qui l'eût dit, que Pope enfantait Victor Hugo ? Mais, au fait, Jésus-Christ aussi était un romantique ! Peut-être, après tout, chaque classicisme contient-il un romantisme en puissance, et réciproquement. Et puis n'en voilà-t-il pas assez de tous ces « ISME » auxquels on fait dire ce qu'on veut ? Abstractions qui marchent, s'accordent, se gourment. Illusion du Concret, déplacement du réel : cause de mille erreurs et cent mille disputes. (Voir à ce propos de très intéressants articles d'Arnaud Dandieu dans *le Monde Nouveau* sur les Mystiques Modernes : avril 25; janvier, avril, septembre 26).

L'abus de l' « Influence », voilà bien le vice des *littératures comparées*. On ferait des livres sur les origines franco-germaniques du romantisme anglais, ou anglo-français du romantisme allemand, tout aussi convaincants que celui de M. Reynaud sur les origines anglo-germaniques du romantisme français. Ce divorce progressif entre notre littérature et la nation, que dénonce avec raison M. Reynaud, le « Gréco-Latinisme » n'y contribuerait-il pas autant que « l'Anglo-Germanisme », s'ils *existaient*, s'ils *contribuaient* ? « Origines », « Influences », « Romantisme », « Classicisme », ces jetons verbaux sont une monnaie toujours variable et souvent avariée, utile aux échanges, mais impuissante à créer. Comme tout signe imparfait, ils ne représentent jamais la substance et pas même la structure, de leur objet. J'ai hâte de revenir aux exemples concrets, aux cas particuliers, aux existences *humaines*.

ABEL CHEVALLEY.

## LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Sara Teasdale : *Dark of the Moon*, Macmillan Co. — Amy Lowell : *East Wind*, Houghton Mifflin Cº. — Harriet Monroe : *Poets and their art*, Macmillan Cº. — Francis W. Hirst : *Life and Letters of Thomas Jefferson*, Macmillan Cº. — Mémento.

**Sara Teasdale** n'est pas une débutante. Elle a beaucoup produit. Ses vers de jeunesse ne nous ont jamais paru assez caractéristiques pour que nous les signalions à nos lecteurs. Ils ne manquent ni de musique ni de grâce, mais n'offrent pas cette saveur particulière des poètes américains comme Robinson, Sandburg, Kreymborg, Lindsay et quelques autres qui sont à l'origine de la renaissance poétique des Etats-Unis. Il faut reconnaître que Sara Teasdale ne s'est jamais beaucoup préoccupée d'intentions morales ou philosophiques. Elle a chanté comme chantent les oiseaux. Femme, elle a dit un cœur uniquement occupé d'amour, de printemps et de roses. Que lui importait d'être née en un pays qui réclamait des poètes? Elle était restée sourde à l'appel de Walt Whitman. L'avait elle jamais lue ? Les femmes n'aiment pas Whitman. Sara Teasdale doit le détester.

Ses oreilles ne doivent percevoir que la fine musique des Elizabethains, des Métaphysiciens du XVIIᵉ siècle et des petits poèmes de John Keats. Personne ne songe à trouver à redire à cette attitude. Sara Teasdale a eu pour elle les jeunes gens, les musiciens en quête de douces paroles, et les vieilles filles. Les marchands de carte postale ont dû piller son œuvre. Et les jeunes pasteurs savent de ses quatrains mieux que leur bible. Destinée enviable, en somme. Car il n'est vraiment de poésie que dans le cœur des jeunes gens, et les pasteurs et les vieilles filles ont une éternelle jeunesse.

Pourquoi me laissai-je gagner par le dernier volume de Sara Teasdale ? Dois-je en être inquiet ? Je ne puis m'empêcher de me laisser bercer par des vers comme ceux-ci que je choisis presque au hasard :

*It is enough of honor for one lifetime*
*To have known you better than the rest have known,*
*The shadows and the color of your voice,*
*Your will, immutable and still as stone.*

Et surtout :

*Not by the sea, but somewhere in the hills,*
*Not by the sea, but in the uplands surely*
*There must be rest where a dim pool demurely*
*Watches all night the stern slow-moving skies.*

Chez Sara Teasdale, qui a maintenant connu l'épreuve de la vie, est née une plainte qu'on chercherait en vain dans ses premières œuvres.

Et je ne sais pourquoi cette plainte transforme toutes choses. Elle dit à la mer :

*You make us believe that we can outlive death,*
*You make us for an instant, for your sake,*
*Burn, like stretched silver of a wave,*
*Not breaking, but about to break.*

C'est bien cela : le moment arrive pour tout le monde où l'on se sent promis à la mort, et alors un absurde instinct lutte contre elle, et le poète est peut-être à ce prix.

Voici le second livre posthume d'Amy Lowell. A sa mort, son importante étude sur John Keats sortait de l'imprimerie. Nous l'avons signalée en temps voulu. Il faut y revenir chaque fois qu'on relit ce poète, car Amy Lowell apporte de la lumière en bien d'obscurs endroits. Au lendemain de sa mort, de pieuses mains ont recueilli assez de matière pour alimenter trois volumes, *What's O'clock*, dont il a été rendu compte en ces colonnes, **East wind** qui nous parvient aujourd'hui, et un troisième annoncé pour le courant de cette année. Amy Lowell travaillait avec ténacité et une persévérance que le mal n'arrêtait pas. Elle avait essayé tous les genres, tous les tons, chanté sur tous les modes. La fin de sa vie était préoccupée de cas psychologiques qui lui paraissaient jeter sur l'âme humaine les plus étranges clartés. Elle les contait avec une ardeur désespérée. C'était des histoires de folie et de mort, de suicide souvent. On aurait dit que, sous son regard serein et dans la fluidité de sa voix, la mort révélait déjà sa présence. Quand je repense à son accueil, à son port majestueux d'aristocrate exilée, la douceur de ses adieux, et que je me tourne vers ce livre frémissant de folie, d'extase anormale et de désespérance, j'avoue que tout jugement critique me devient impossible.

*Vent d'Est* est un document humain. Il y a donc des âmes, en

Amérique, qui deviennent folles de toujours contempler le même paysage.

Il y a donc des yeux pour désirer un changement d'horizon :

> Ah! si je pouvais voir l'Océan,
> Ou quelque grande ville,
> Je sens parfois que ça irait mieux.

Tout n'est pas joie insouciante et confort, là-bas. On meurt derrière les gratte-ciel. On pleure sur les marches des chemins de fer aérien. Je ne conseille pas *East wind* à tout le monde.

Par contre, tous ceux qu'intéressent les lettres anglaises doivent lire le recueil que **Harriet Monroe** vient de publier. Rédactrice en chef de *Poetry, a magazine of verse* (Chicago) elle est restée en contact avec tous les poètes d'Amérique et quelques-uns d'Angleterre pendant plus de 15 ans. Ce qu'elle dit de Robinson, de Pound, de Lindsay, de Sandburg, de Masters, de Frost, de Kreymborg, etc., est souvent puisé dans une correspondance, souvent dans ses souvenirs personnels, et c'est ce qui donne à son livre cet air bonhomme, clair, modeste, plaisant. Elle n'apporte aucun jugement définitif. Les poètes dont elle parle sont trop proches de nous. Et Harriet Monroe est trop intéressée, à la tête d'une revue de vers, pour parler *ex cathedra*.

Son recueil sera précieux à qui voudra faire l'histoire du mouvement poétique des Etats-Unis depuis 1911. On verra (page 263 etc.), que la grosse affaire des débuts fut : Qu'est-ce que le rythme de la poésie anglaise ? L'Amérique doit-elle accepter le rythme de Chaucer, de Shakespeare, de Keats ou de Tennyson sans contrôler ? N'y a-t-il pas tout un travail d'adaptation nouveau à tenter ? Whitman semblait indiquer la voie.

Il faut rendre hommage au labeur et à l'activité d'Harriet Monroe qui a conduit sa barque à travers maint orage, avec une foi enviable.

§

Les historiens trouveront dans le livre de Hirst sur **Jefferson** abondance de documents. La figure de Jefferson, gouverneur de Virginie, puis ministre américain en France, puis président des Etats-Unis, ressort avec clarté des commentaires de l'auteur et sa personnalité se dégage de fragments de lettres cités avec à propos.

Mémento. — On annonce le livre d'Emory Holloway sur Walt Whitman. Nous en rendrons compte à nos lecteurs.

George Sterling, poète, s'est suicidé à San-Francisco.

La maison de Walt Whitman à Camden (New-Jersey) vient d'être restaurée et ouverte au public.

Excellente traduction et bonne notice concernant l'auteur de trois nouvelles de Sherwood Anderson, par M. Bernard Fay aux « Cahiers du Mois » (n° 18).

JEAN CATEL.

## *GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI*

**Adolphe van Bever**. – C'est bien à moi qu'il appartient de parler de lui. Nous nous sommes connus, Adolphe van Bever et moi, à l'âge de onze ans, à l'école communale de Courbevoie, lui mon aîné d'un mois. Pendant longtemps, nous nous sommes vus presque chaque jour. C'est seulement ces dernières années, qu'il s'était mis un peu à voyager, qu'il allait passer l'été à la campagne, qu'il était aussi devenu difficile à voir à cause de ses travaux, que je le voyais un peu moins. Nous avons vécu ensemble les jours de la jeunesse pauvre, les premiers à les prendre gaiement. Jamais rien de vulgaire entre nous, jamais rien de ces propos ni de ces bas plaisirs qu'on voit souvent aux jeunes gens. Jamais non plus la moindre brouillerie. Egalement, de l'un à l'autre, la plus grande discrétion, le plus complet désintéressement.

Je me souviens d'un propos qu'il me tint un jour. Sa situation s'était un peu améliorée, alors que la mienne restait la même. Il plaçait des contes dans des journaux. Il était fiancé. Un peu de bonheur lui venait. J'avais été quelque temps sans aller le voir. Il me le reprochait. Mon souvenir est si précis que je revois l'endroit : la porte de l'hôtel que j'habitais rue de Savoie. « Toi, me dit-il, tu es l'ami des mauvais jours. Quand on a de l'argent, on ne te voit plus ».

Van Bever était né à Paris, dans le douzième arrondissement, le 25 décembre 1871. Son père était né à Bonsecours, près Rouen. Son grand père paternel était Gantois, né d'un père hollandais. Sa mère était Parisienne, née de parents normands.

Son père, fort bel homme, que je revois très bien, était indus-

triel à Courbevoie : impressions en couleurs sur étoffes. Sa mère était morte quand il avait trois ans. Son père s'était remarié, avait un autre fils de ce nouveau mariage. Van Bever eut là, avec son frère, de quatre ans plus âgé que lui, une enfance peu heureuse, frappé à l'excès pour la moindre chose, attaché pendant des heures, (il avait cinq ou six ans), au pied d'une table pour expier le moindre manquement. Un jour, il rentra de l'école une main tuméfiée par un coup de règle que lui avait appliqué le maître. Son père prit son chapeau, alla sur-le-champ se plaindre au directeur d'une pareille brutalité. Il tenait, sans doute, à ce qu'on n'empiétât pas sur ses prérogatives.

La maison occupait de nombreux ouvriers. L'enfant devait, en toute saison, se lever le matin bien avant leur arrivée, balayer les ateliers, tenir propre les établis, allumer les feux, mettre tout en ordre, gagner ainsi la nourriture qu'on lui donnait. Le personnel comprenait aussi quelques gamins comme apprentis. Quand l'inspecteur du travail passait pour sa visite, on envoyait vivement se cacher dans la cave ces apprentis qui n'avaient pas l'âge légal. L'inspecteur voyait dans un coin de l'atelier un petit bonhomme pâlot, résigné, au visage triste et pensif. Il interrogeait le patron de la maison : « Et celui-là ?... — Celui-là ? répondait le père. C'est mon fils ». L'inspecteur n'avait rien à dire. La loi ne protégeait pas l'enfant de l'exploiteur.

Van Bever a offert un rare exemple de précocité littéraire. Tout enfant il eut l'amour des livres, la passion de la lecture, malgré le soin qu'on avait de mettre au feu tous les livres qu'on lui découvrait. A douze ans, se relevant, le soir, sans faire de bruit, quand tous étaient couchés, et s'installant dans la cuisine de la maison, il écrivait là, pendant une partie de la nuit, à la lueur du feu brûlant dans une chaudière, des drames inspirés par ses nombreuses lectures, dans lesquelles les dramaturges allemands, Schiller notamment, occupaient la plus grande place. A seize ans, il faisait chaque dimanche à la mairie de Neuilly des conférences, même fort suivies, sur l'histoire du théâtre français. Je me rappelle mon étonnement, mon effarement même, un dimanche qu'il vint me trouver chez mon père et me demander, comme la chose la plus naturelle, sans doute parce que j'étais le fils d'un comédien, de le seconder dans ces conférences en lisant ou récitant à ses auditeurs des fragments de tragédies.

Je l'ai aussi connu à Courbevoie rédacteur dans un de ces petits journaux comme en comptent toutes les banlieues. Il s'était choisi pour les articles qu'il y publiait ce singulier pseudonyme : Raoul Cohen. Je dois avoir encore dans un tiroir une photographie qu'il me donna alors, avec une dédicace signée de ce nom. Je le revois en tout cas très bien : sanglé dans une petite redingote, coiffé d'un chapeau haute forme, les cheveux lui tombant sur le col, déjà actif, entreprenant, courant partout, ayant mille projets en tête, jamais las, jamais découragé, léger d'argent et riche de gaieté, et avec cela doux, poli, courtois, obligeant, la délicatesse et la civilité mêmes, tel qu'on l'a toujours connu, et moqueur, railleur sans arrêt, comme il arrive souvent à ceux qui ont beaucoup souffert étant enfant. Il exerçait alors sa causticité, dans ce petit journal, sur un conseiller municipal de Courbevoie, nommé Roland, de son état pharmacien place de l'Eglise, et qui, à la lettre, ne dormait plus de tous les brocards qu'il lui décochait. Il s'était amusé, par exemple, à le faire descendre du neveu de Charlemagne, ce que les boutiquiers de Courbevoie avaient fini par croire fermement. « Ce Roland sonnait du cor, écrivait-il. Le nôtre a bien dégénéré. En fait de cors, il se contente de les soigner. » Quand un article de ce genre venait de paraître, il s'amusait à passer et repasser devant la boutique du « potard », comme il l'appelait également, et on voyait le pauvre Roland fuir vers le fond de son officine pour être moins vu du « pamphlétaire ».

Je saute bien des détails, bien des circonstances. La vie fut longtemps difficile pour van Bever. Ce que je vais dire touchera certainement tous ceux qui l'ont connu. A un certain moment, il n'eut d'autre ressource, pour vivre, que d'accepter un emploi de commis chez un marchand de porcelaines et faïences, boulevard Saint-Michel, une boutique contiguë au magasin de cafés qui se trouve tout prêt de la rue Cujas. Il se tenait là, allant et venant sur le trottoir, ou posté sur le seuil de la boutique, surveillant l'étalage, accueillant les clients, et quand il y avait une livraison à faire en ville, partait dans Paris, l'épaule chargée d'un panier de vaisselle. C'était en 1889. Je peux préciser l'époque. J'étais alors employé au journal *La République française*, Chaussée d'Antin. Quand il avait une livraison dans les environs,

notamment au marché de la Madeleine, il venait me voir au journal, bavarder, se reposer un peu de sa charge.

Il alla ensuite habiter à Saint-Denis, où il avait trouvé un emploi chez un industriel, pour surveiller des ateliers. Cela se passait certainement en 1890. C'est à ce moment qu'il vint habiter pendant quelque temps avec moi, dans une chambre au sixième étage, 14, rue Monsieur-le-Prince, où il arriva au beau milieu d'une nuit me demander l'hospitalité, ayant perdu son emploi à Saint-Denis et mis à la porte par son logeur, faute d'argent. Il avait terminé à cette époque une adaptation des *Brigands* de Schiller, qu'il chercha pendant longtemps à faire jouer, courant de théâtre en théâtre. J'écrivis même une petite romance qu'un personnage devait chanter dans une scène. Il n'aboutit qu'à faire admettre à la lecture, au Théâtre des Ternes, une autre de ses productions dramatiques, un vaudeville : *Trente jours de permission*, dont il escomptait déjà les droits d'auteur et qui ne fut jamais représenté.

Il fut rédacteur pendant quelque temps, en 1891 ou 1892, au *Parti ouvrier*, sous la direction Allemane. J'y collaborai également, par sa protection, avec un article signé Paul Forestier.

En 1892, nous fondâmes ensemble une revue de quatre pages : *Les Indépendants*, dont la rédaction était chez moi, rue Amyot, et qui n'eut qu'un numéro. Cet unique numéro faillit bien ne pas voir le jour. Au dernier moment, pas un sou pour payer l'imprimeur, tout au bout de l'avenue de Saint-Ouen. Je réussis heureusement à faire un petit emprunt et van Bever répandit notre revue dans les kiosques à journaux et chez les libraires, autant que le permettait notre modeste tirage. Si je ne me trompe, le Dr Binet-Sanglé collabora à ce numéro avec des vers signés Charles Ténib, ainsi que M. Pierre Trimouillat et M. Xavier Privas, alors à ses débuts de chansonnier. Van Bever avait aussi organisé, comme annexe à cette revue, et sous le même titre, des soirées qui se donnaient dans le sous-sol d'un café, boulevard Sébastopol.

Il a été secrétaire du Théâtre de l'Œuvre, que venait de fonder M. Lugné-Poe, à la période héroïque de ce théâtre, au temps qu'on jouait Ibsen à la grande clabauderie de la critique dramatique parisienne. Il tenait là également l'emploi de souffleur, de contrôleur, jouait un rôle dans une pièce quand celui-ci

manquait d'interprète, figurait dans une autre, et courait Paris chez les gens riches, les amateurs d'art, pour les faire s'abonner, venir en aide, par leurs souscriptions, à la nouvelle entreprise dramatique. L'administration de l'Œuvre tenait en deux petites pièces sur cour, rue Turgot. Van Bever avait là son logement et de façon pas embarrassante, n'ayant aucun mobilier, et comme garde-robe ce qu'il avait sur lui. Tout le monde parti, il tendait un hamac dans un coin et y dormait tout habillé. Il tint le rôle de l'Homme saoul dans *Un Ennemi du Peuple*, le rôle d'Espérandieu dans *la Vie Muette*. Quand on joua *Le Chariot de Terre cuite*, pièce hindoue, on voyait à un moment passer et repasser sur la scène un petit homme tout nu, entièrement passé à l'ocre. C'était van Bever dans une nouvelle création (1).

Il quitta l'Œuvre en 1896, occupa pendant quelque temps quelques petits secrétariats : chez Auguste Germain, courriériste théâtral à l'*Echo de Paris*, chez Henry Bauer, pour le classement de sa bibliothèque, chez un nommé Emile André, directeur d'un journal d'escrime, curieux personnage qui faisait une collection de chapeaux et circulait en toute saison vêtu d'une pelisse et coiffé d'un chapeau de paille.

En 1895, avec un de nos camarades, Pierre Guédy, mort depuis, il fonda une autre revue : *L'Aube*. Il entra ensuite au *Magazine International*, que dirigeait M. Léon Bazalgette.

Il fut ensuite, pendant deux mois, tout à fait occasionnellement, employé à l'Assistance publique, au bureau de la mairie du Ve arrondissement, place du Panthéon.

En 1897, il entra comme secrétaire au *Mercure*. Cette même année, il se maria, en septembre. Au mois de janvier suivant, se montrèrent les premiers symptômes de la maladie qui devait faire de lui, pendant vingt-neuf ans, le mot n'est pas trop fort, un véritable martyr.

C'est pendant son passage au *Mercure* qu'il fonda les Latins, une entreprise théâtrale qui n'eut que quelques spectacles, faute d'argent qu'il eut l'idée du Salon d'automne, fondé en 1902 sur les principes mêmes qu'il avait formulés, et qu'il créa la collection des *Maîtres du livre*, dont le premier volume paraissait en 1911 avec *les Déliquescences d'Adoré Floupette*. En 1912,

(1) A Rotterdam, dans une tournée de l'Œuvre, il joua le rôle du médecin dans *Pelléas et Mélisande*.

van Bever quittait le *Mercure* pour se donner tout entier à ses travaux.

Il a été jusqu'à la fin d'une activité, d'une entreprise, d'une résistance surprenantes. Quand une de ces crises qui le tenaient quelquefois au lit pendant plusieurs semaines était passée, on le voyait aussitôt se remettre au travail. La souffrance n'avait atteint en rien non plus sa courtoisie, son obligeance, même son humeur caustique, sa tournure d'esprit malicieuse. Moi-même, je n'ai jamais entendu de lui un mot pour maudire la vie qui lui était faite. Pure façade, paraît-il. Les siens, M. Yves Gandon, qui fut son dernier secrétaire, l'ont entendu plus d'une fois désirer mourir.

On a eu raison de rappeler son soin à ne désobliger personne. Il en a donné un dernier exemple en voulant se faire enterrer religieusement, bien que resté profondément athée, — il n'a pas eu de prêtre à son lit de mort, — uniquement pour ne pas faire de peine, — ce fut son mot, paraît-il, — au curé de Grosrouvre, avec qui il entretenait des relations de bibliophile.

Il faut noter aussi le respect de soi et la politesse à l'égard d'autrui, qu'il a gardés jusqu'au bout. De plus en plus malade, il était arrivé, les derniers temps, à redouter les visites. Quand il ne pouvait se dispenser de recevoir, il faisait attendre un peu, il se rasait soigneusement, se coiffait, s'habillait, et seulement alors se présentait au visiteur, retenant les cris que la douleur faisait monter à ses lèvres. Les crispations de son visage montraient seules les souffrances qu'il endurait.

Il a eu la chance d'avoir dans sa femme une compagne admirable, digne de la plus grande estime, qui non seulement l'a soigné et soutenu pendant vingt-neuf ans, mais encore lui fut une aide dans ses travaux.

J'avoue que sa mort m'a laissé, le premier jour, sans chagrin. Une vie si douloureuse enfin terminée ? Je voyais là un tel soulagement, une telle délivrance ! J'ai passé une nuit à veiller, à deux pas de lui, assez indifférent. Mais, en le conduisant à Grosrouvre, quand j'ai approché de ce pays qu'il avait choisi pour y passer ses vacances, quand j'ai vu le petit cimetière dans lequel il a voulu être enterré, quand je suis entré ensuite, pour la première fois, dans cette maison qu'il s'était fait construire, dont il avait été si heureux et dont il a si peu joui, que j'ai été touché !

J'ai pensé au compagnon de ma jeunesse, à notre amitié de plus de quarante années.

On pourrait mettre sur sa tombe l'épitaphe de Scarron.

PAUL LÉAUTAUD.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

S. Cosmin : *L'entente et la Grèce pendant la Grande Guerre* (1914-18), Paris, Société mutuelle d'Edition. — Louis Rambert : *Notes et Impressions de Turquie. L'Empire Ottoman sous Abdul-Hamid II*. Genève, éditions Atar. — *Correspondance des Consuls de France concernant l'Egypte de 1802 à 1804*, publiée par G. Douin, Le Caire, Publications de la Société de Géographie d'Egypte. — G. Douin : *Les premières frégates de Mohamed Ali (1824-7)*. Ib.

M. S. Cosmin a pensé que le moment était venu de réviser le procès de l'affaire grecque, tel que l'a établi la propagande alliée de 1914 à 1917. Cette revision fait l'objet de **l'Entente et la Grèce pendant la Grande Guerre,** compilation de documents diplomatiques déjà publiés, agrémentée de réflexions et de considérations politiques.

Les **Notes et Impressions de Turquie**, récemment publiées, de feu Louis Rambert, de son vivant directeur général de la Régie des Tabacs de Constantinople, sont fort disparates. De tous petits incidents domestiques y voisinent pêle mêle avec de graves événements politiques. M. Rambert n'était pas un écrivain, ni un observateur très perspicace. Il enregistrait tous les bruits qui lui parvenaient et notait par le menu toutes les choses qu'il voyait autour de lui. Tel quel, cependant, son journal constitue un document pour la connaissance de l'Empire Ottoman sous Abdul-Hamid II (1895-1905).

M. Georges Douin a lu dans le *Mercure* du 15-VI-1922 cette note au bas d'un écho (1) :

El Djarbati fut outrageusement pillé par un négociant du Kaire, Félix Mengin. Cet individu signa la traduction de cette partie des chroniques qui va de 1801 à 1823 et, sous le titre *l'Egypte sous le gouvernement de Mohamed Ali* (Paris, 1823-4), eut l'impudence de dédier ce larcin, comme son propre ouvrage, à Chateaubriand. A son tour, un certain P. Mouriez, compilateur d'une *Histoire de Méhémet Ali* (Paris, 1856) plagia copieusement le plagiaire Mengin.

La remarque était nouvelle. Elle frappa M. Douin, qui fit comme

(1) Qui avait pour titre : *Le Centenaire d'Abdel-Rahman el Djabarti, chroniqueur égyptien*, p. 859, note 2.

jadis le sieur Mengin : il se l'appropria. Il l'a resservie, sans, bien entendu, citer sa source, en tête de l'introduction qu'il a rédigée pour la correspondance des Consuls de France concernant **l'Egypte de 1802 à 1804**. Ce n'est pas une édition critique qu'il a donnée, mais une vulgaire copie des dépêches que Brune et Sébastiani de Constantinople, Corancez d'Alep, Mathieu Lesseps et B. Drovetti d'Alexandrie envoyaient à Talleyrand, et de quelques instructions que celui-ci adressait à ces agents.

Les unes et les autres proviennent, pour la plupart, des cartons du Quai d'Orsay. Aucune note, pas le moindre commentaire. Il en fallait pourtant ici. Les écrits des consuls ne sont pas paroles d'Evangile, loin de là. Ces citoyens étaient plus ou moins fidèlement renseignés par les espions à leur solde, qui ne se gênaient pas, quand l'adversaire y mettait le prix, pour les tromper. Les nouvelles qu'ils transmettaient en France n'étaient pas toutes, non plus, de première main.

Au reste, cette période de l'histoire de Méhémet-Ali est fort bien connue. Nous possédons sur elle le témoignage du cheikh précité el Djabarti, contemporain du Pacha, qui mérite autant sinon plus de crédit que les citoyens Lesseps et Drovetti, connaissant ce qu'ils ignoraient, la langue et les usages du pays, les diverses factions et leurs champions respectifs. Un travail vraiment utile, c'eût été d'annoter Djabarti, tâche qui exige beaucoup plus de science que celle à laquelle se livre habituellement M. Douin et qui consiste à faire copier, puis à classer par ordre chronologique des papiers d'archives. La publication de cette correspondance consulaire eût dû, semble-t-il, incomber de droit à de jeunes effendis tels que Mohammed Sabry, ex-auditeur de M. Aulard à la Sorbonne, Hussein Husny, ou quelque autre licencié ou docteur, — turc, arabe, copte, voire fellah — de Toulouse ou de Montpellier. Mais, apparemment, Fouad Pacha tient en si piètre estime les talents de ses sujets qu'il ne les juge même pas propres à cette besogne de scribes. C'est tout au plus s'ils lui paraissent bons à traduire les documents dont « regorgent » les archives du « royaume ».

« L'histoire de l'Egypte gît dans cette poussière. » M. Douin s'abuse. Ce qui gît dans les cabinets de débarras des ministères égyptiens, ce sont des pièces officielles sans grand intérêt, dans le genre de cette lettre de Palmerston à Méhémet, autour de laquelle on fit au Kaire, récemment, un tapage excessif. C'est se

méprendre grossièrement sur le caractère de l'égorgeur des Mamelouks que de supposer seulement qu'il fiait au papier ses pensées secrètes.

M. Douin a eu aussi l'ambition d'écrire le chapitre liminaire de la marine du Macédonien qui subjugua l'Egypte, en racontant l'origine et le sort des **Premières frégates de Mohamed-Ali (1824-1827)**. Mais, tout compte fait, il n'a écrit que le troisième chapitre de cette histoire. Les premiers vaisseaux du Pacha datent de 1809, et sa flotte composée de deux frégates, de bricks et de corvettes armés en course, s'était, dans l'intervalle, à ce point accrue qu'en 1824 il envoyait au secours du Padichah près de cinquante unités. La monographie de M. Douin, « évocation de la marine du passé », est prolixe. « Puisse-t-elle, déclame l'auteur, puisse-t-elle susciter parmi la jeunesse égyptienne d'aujourd'hui le goût de la mer, génératrice de tant d'héroïsmes et de si grandes vertus ! » Au rebours de ce que souhaite M. Douin, il se pourrait que cette évocation suscitât chez les effendis le goût de copier ou de compiler, à son exemple, les pièces d'archives, occupation qui leur serait assurément plus profitable. Quant au goût de la mer, c'est un privilège des *Ingliz*.

AURIANT.

## *OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914*

*Der Weltkrieg 1914 bis 1918, bearbeitet im Reichsarchiv*, Operationen zu Lande, III, Berlin, E. S. Mittler.

Le tome III de l'histoire de la **Guerre Mondiale**, rédigée par les Archives de l'Etat allemand, est dû comme le tome I à de nombreux collaborateurs dont le travail a été révisé par le général major Rudolf vicomte Borries et par le prof. Aloys Schulte. Il comprend les événements du 27 août au 4 septembre 1914 sur le front occidental.

Le 27 août, Moltke, ayant constaté que les Alliés avaient été vaincus sur tout ce front, ordonna : 1° la 1re armée continuera la poursuite à l'ouest de l'Oise *vers la Basse-Seine* ; 2° la 2e armée marche par La Fère et Laon sur Paris ; 3° la 3e armée marche sur Château-Thierry ; 4° la 4e armée marche par Reims sur Epernay ; 5° la 5e armée, augmentée du 6e corps, marche sur Châlons et Vitry-le-François ; 6° la 6e et la 7e armées empêcheront les Français d'avancer. Si la possibilité s'en offrait, la 6e,

franchissant la Moselle entre Toul et Epinal, marcherait sur Neufchâteau.

Quand cet ordre fut donné, la situation des Alliés n'était en réalité dangereuse qu'à leur gauche. Mais là, les Anglais avaient été battus le 27 au Cateau et se retiraient fort désorganisés. Les 2e et 3e armées allemandes suivaient simplement notre 5e armée. Les 4e et 5e armées all. essayaient de forcer la Meuse et trouvaient l'opération plus difficile qu'elles n'avaient imaginé. Mais il ne pouvait pas servir à grand'chose d'arrêter les 2e, 3e, 4e et 5e armées all. si on n'arrêtait pas la 1re. Pour le tenter avec chances de succès, il eût fallu : 1° que des forces prises aux points les moins menacés fussent transportées en hâte à l'ouest des Anglais ; 2° que Joffre et ses subordonnés ne crussent point follement à la nécessité de l'attaque à outrance pour vaincre. Il devait encore passer du temps avant qu'ils commençassent à le comprendre. Le 25 au soir, Joffre se décida à réaliser la 1re condition. Dans son *Instruction générale* n° 2, il annonça l'intention d'arrêter l'ennemi sur la ligne Verdun-Laon-Saint-Quentin-Ham-Bray. Une 6e armée, composée des 3 ou 4 divisions territoriales du général d'Amade, de 2 divisions de réserve (la 61e et la 62e) qui avaient débarqué le 25 à Arras, du corps Sordet (3 divisions de cavalerie) devait être formée à la gauche des Anglais et confiée au général Maunoury, rappelé de Lorraine avec sa 55e et sa 56e divisions de réserve, qui devaient s'embarquer à partir du 27 à Saint-Mihiel pour Montdidier. Le 7e corps et des bataillons de chasseurs devaient aussi y être joints du 26 au 28. Le 26, Joffre alla à Saint-Quentin pour gagner l'assentiment de French à ces dispositions. French, quoique « de mauvaise humeur » d'avoir été exposé aux attaques de forces très supérieures, donna son consentement vers 11 h. Mais pendant ce temps, Smith Dorrien s'était sans ordre arrêté au Cateau-Cambrésis et y avait été mis en quasi-déroute. Joffre, sans doute parce qu'il l'avait appris, alla le 27 voir une seconde fois French qui était à Noyon et lui demanda de nouveau son concours en lui promettant que la 5e armée attaquerait à sa droite pour le soulager. French refusa de s'engager, tout en laissant quelque espoir qu'il défendrait la ligne La Fère-Noyon au sud de l'Oise. Joffre n'en fit pas moins donner impérativement à Lanrezac l'ordre d'arrêter sur l'Oise avec 1 corps (face au nord) les Allemands qui le suivaient et d'attaquer avec les 3 autres vers

l'ouest. C'est un des ordres les plus fous qui aient jamais été donnés : sur une ligne de 60 kil., dont le centre n'était pas à plus de 20 kil. de la 5ᵉ armée, se trouvaient 7 corps allemands victorieux, encadrés de chaque côté par 3 autres. Lanrezac dut obéir. Mais le même jour et le lendemain, les 5 ou 6 divisions de d'Amade qu'il n'avait su, on ne sait pourquoi, faire reculer au même pas que les Anglais, se trouvèrent prises entre les corps de la 1ʳᵉ armée allemande qui allait du Cateau vers Péronne et furent mises en déroute à Combles, Sailly-Saillisel, Bertincourt (à l'E. de Bapaume), Moislins, le Mesnil, Rocquigny et Bellenglise, non sans avoir, malgré les situations paradoxales où elles étaient placées, donné des preuves de valeur. La ligne de la Somme fut même entamée le 28. Joffre n'en renouvela pas moins ce jour-là l'ordre à Lanrezac d'attaquer « sans s'inquiéter de l'armée anglaise » qui continuait à battre en retraite. Le 29, ce qui avait débarqué des renforts de la 6ᵉ armée fut, à Proyart, rejeté en arrière, après une vigoureuse résistance. Simultanément, Lanrezac attaquait de Guise à La Fère les têtes des colonnes allemandes, mais échoua partout. Bülow avait cependant eu l'impression « d'être engagé dans un combat pénible avec des forces en apparence supérieures » et avait demandé l'appui de Kluck vers 18 h. Mais ce général se résolut à le lui refuser « pour en finir avec l'ennemi qu'il avait sur son front avant que celui-ci ait été renforcé ». Erreur heureuse pour nous, car, le 30, les troupes de la 4ᵉ armée ne rencontrèrent plus nulle part les Alliés. Kluck prépara alors la marche de son centre et de sa gauche vers l'Oise pour intervenir dans la bataille si c'était nécessaire. Seulement, du fait de son mouvement ce jour-là, son infanterie occupait la ligne Pont Noyelles-Moreuil-Roye-Fréniches, distante de 15 à 75 kil. de Chauny, où il lui eût été si facile d'avoir 1 ou 2 divisions d'infanterie le 30 au soir. Les 3 divisions de cavalerie elles-mêmes étaient dans les environs de Roye. Seules les 2 divisions de cavalerie de Bülow à Noyon et à Ourscamp étaient en situation de frapper le soir du 30.

Grâce au voyage de Joffre de Marles à Compiègne (où il vit French), le 29 au soir Lanrezac ne reçut aucun ordre du grand-quartier général. Il y téléphona alors pour savoir s'il devait « s'attarder, au risque de se faire prendre ». En l'absence de Joffre, Belin ne sut que lui répondre. Ce ne fut qu'à 23 h. que

Joffre donna l'ordre de retraite, mais il fut si maladroitement transmis que Lanrezac n'en eut connaissance que le lendemain matin 30 vers 8 h. Il prescrivit alors à ses troupes « de gagner le jour même les hauteurs situées au nord de la ligne formée par la Serre inférieure et la Souche, afin de pouvoir, le 31, se replier entièrement derrière cette ligne ».

L'ordre de Moltke du 27 ordonnait à Kluck de se diriger vers la Basse-Seine. Le 30 au soir, Kluck se décida à l'enfreindre et à obliquer vers Compiègne-Noyon. Energiquement exécuté avec l'idée de couper Lanrezac, ce mouvement eût pu partiellement réussir : de Fréniches à Vauxaillon (sur le chemin de fer de Laon à Soissons, à mi-distance entre ces deux villes), la 18e div. d'inf. n'avait que 35 kil. à faire et 5 div. de cav. pouvaient l'accompagner. Heureusement, Kluck ne vit que partiellement ce qu'il pouvait faire. Vers 9 h., il est vrai, il télégraphia à Marwitz : « Franchissez l'Oise à Bailly (à 8 kil. au S. de Noyon) et portez-vous sur Vauxaillon ». Mais ce radiogramme fut heureusement intercepté par la tour Eiffel. Elle le transmit d'urgence à Lanrezac qui demanda du secours à Haig. Celui-ci répondit ne le pouvoir, à cause des ordres de French. Il y eut un moment d'angoisse à la 5e armée. Le col. Daydrein la sauva en proposant d'enlever une brigade à l'aide de 7 trains vides restés à Laon. Quand les Allemands arrivèrent le soir près de Vauxaillon, la brigade était en place.

La 3e armée all., qui marchait à l'est de Bülow, eût pu faire à notre 5e armée encore plus de mal que Kluck. L'ordre de Moltke du 27 lui prescrivait de marcher vers le S.-O. Au contraire, le 29, sur les cris d'appel urgent qui lui étaient adressés par la 4e armée all. engagée dans une lutte pénible contre la nôtre qui voulait l'empêcher de passer la Meuse, elle se dirigea vers le S. E. Mouvement d'ailleurs inutile, car quand elle se trouva en situation d'aider la 4e, celle-ci n'en avait plus besoin. « Si la 3e armée, dit la *Weltkrieg*, avait marché dans la direction Laon-Guignicourt qui lui avait été prescrite le 27, elle n'aurait peut-être pas pris à dos Lanrezac, mais elle lui aurait porté un coup dans le flanc droit pendant sa retraite. »

Bülow lui-même avait essayé de barrer le chemin à Lanrezac avec ses 2 div. de cav. Le 30, à 16 h. 45, il leur avait télégraphié de fermer la route au sud-ouest de La Fère-Laon. Elles étaient

à Noyon. Richthofen, leur chef, ne les fit pas bouger ce jour-là. Le lendemain, il passa l'Oise sans difficulté, mais ne poussa pas droit à Vauxaillon. Quand il en approcha le soir, les nôtres, on l'a vu ci-dessus, étaient arrivés. Quant à l'infanterie de Bülow, elle s'était peu à peu massée pour lutter contre Lanrezac et ne pouvait plus agir que contre ses arrière-gardes. Bülow croyait de plus son chemin barré par La Fère. Après que ses troupes se furent reposées le 31, il ordonna d'attaquer cette place forte le 1er : il fut bien surpris quand il appris vers midi qu'elle était évacuée.

Kluck, Bülow, Hausen et Richthofen ont donc eu entre leurs mains les 30 et 31 août le sort de la guerre : grâce à l'attaque insensée prescrite par Joffre, ils pouvaient prendre 12 divisions françaises d'un seul coup et presque sans perte.

Malgré quelques combats malheureux (comme ceux qui résultèrent de l'offensive de l'armée de Foch près de Rethel), la retraite française s'effectua sans grandes pertes. Kluck continua vers le S.-E. et fut d'abord approuvé par Moltke. Mais le 4 sept., celui-ci reçut « d'un agent très sûr » la nouvelle que le IXe et le XIe corps fr. étaient transportés vers l'ouest. Il comprit que de Paris une offensive était à craindre et ordonna de Luxembourg que la 1re armée surveillerait la capitale au nord de la Marne et la 2e au sud. Ayant reçu cet ordre, Kluck, qui avait 4 corps d'armée sur 5 au sud de la Marne, le considéra comme inexécutable. L'attaque de l'armée de Maunoury le lendemain allait le contraindre à l'exécuter.

ÉMILE LALOY.

## PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie

**Comte Ernest de Ganay :** *Chantilly au XVIIIe siècle.* **Avec de nombr. illust.; Van Oest.** « »

### Art

**L. Bachelin :** *Esquisse esthétique sur l'œuvre du peintre Stoica D,* avec de nombr. illust.; Cartea Romaneasca, Bucarest. « »

**Denise Jalabert :** *La sculpture gothique;* Stock. 3 »

## Esotérisme et Sciences psychiques

Albert Letellier : *Si le Christ n'a pas vécu?* Edit. Adyar. 12 50

Dr Eugène Osty : *Une faculté de connaissance supra-normale : Pascal Forthuny;* Alcan. 12 »

E. Francis Udny : *Le christianisme primitif dans l'Evangile des douze Saints,* traduit de l'anglais; Edit. Adyar. 15 »

## Littérature

Marquis d'Argenson : *Adrienne Lecouvreur et Maurice de Saxe. Leurs lettres d'amour;* Messein. 15 »

René Benjamin : *Minerve et le charcutier.* Edit. définitive avec une préface inédite et un index des noms cités; Nouv. Libr. nat. 25 »

Mme Louis Cambier : *Simples souvenirs;* S. n. d'édit. « »

André Florent : *Mon Courtil;* Edit. du Capitole. 10 »

Charles Maurras : *Quand les Français ne s'aimaient pas,* chronique d'une renaissance, 1895-1905. Nouv. édit. contenant les passages supprimés par la censure et un index des noms cités; Nouv. Libr. nat. 25 »

Marguerite Moreno : *La statue de sel et le bonhomme de neige,* souvenirs de ma vie et de quelques autres; Flammarion. 12 »

Georges Normandy : *Jean Lorrain.* (Coll. La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains.) Avec des illust.; Rasmussen. 10 »

Joachim Rolland : *Le théâtre comique en France avant le XVe siècle,* essai bibliographique; Edit. de la Revue des Etudes littéraires. 30 »

X : *Sidi Maurras ben Ma'aras ou le Maure pion;* S. n. d'édit. « »

## Musique

Henri de Curzon : *Léo Delibes, sa vie et ses œuvres, 1836-1892;* Legouix. « »

Jean Marnold : *Le cas Wagner. La Musique pendant la guerre;* Legouix. 8 »

## Philosophie

Prince d'Altora Colonna de Stigliano : *Dialogues contradictoires sur la destinée et la douleur humaines,* 1re série; Plon. 12 »

J. Anglas : *D'Euclide à Einstein;* Stock. « »

Henri Delacroix : *Psychologie de l'art,* essai sur l'activité artistique; Alcan. 50 »

Comte H. de Keyserling : *Le monde qui naît,* traduction et préface de Christian Sénéchal; Stock. 12 »

Andriès H. D. Mac Leod : *Sur diverses questions se présentant dans l'étude du concept de réalité;* Hermann. 25 »

Hélène Metzzer : *Les concepts scientifiques.* Préface de M. André Lalande; Alcan. 12 »

Camille Spiess : *Gobineau et sa philosophie;* Delpeuch. « »

## Poésie

Charles-Adolphe Cantacuzène : *Identités versicolores;* Perrin. « »

Francis Norgelet : *Fresques de l'Ile de France;* Monde contemporain, 3, villa Brune, Paris. « »

## Politique

Ludovic Naudeau : *L'Italie fasciste ou l'autre danger;* Flammarion. 12 »

## Roman

Henri Bachelin : *Dondon Juan;* Nouv. Revue critique. 10 »

Henry Barthez : *Cléopâtre la voluptueuse;* Figuière. 12 »

Edouard Boucher : *Trop laid;* Hachette. 10 »

H. Dupuy-Mazuel : *Le joueur d'échecs;* Albin Michel. « »

Léon Frapié : *La divinisée*, roman d'une femme; Flammarion. 12 »
Edouard Pichon : *Contes couleur de moi;* D'Artrey. 12 »
Princesse Mirza Riza Khan-Arfa : *Un violon chanta;* Flammarion. 10 »
Han Ryner : *La vie éternelle*, roman du mystère; Edit. Radot. 12 »
Pierre Sichel : *Banal ou les ruses de la presse.* Avec un portrait de l'auteur par Paul Valéry, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. « »
Alexandre Sux : *L'assassin sentimental;* Agence mondiale de librairie. 12 »
Pierre Valdagne : *Entre l'amour et les affaires;* Flammarion. 12 »
Marcelle Vioux : *Fleur d'amour;* Fasquelle. 12 »

Sociologie

M. Augé Laribé : *Syndicats et coopérations agricoles;* Colin. 9 80

Théâtre

Jean Richard-Bloch : *Le dernier empereur;* Nouv. Revue franç. 10 50 + 20 %
Julien Guillemard : *Blanche ou le Prix de la gloire*, comédie en un acte en vers; La Mouette, Le Havre. 4 »
H. R. Lenormand : *Théâtre complet.* V : *Le Lâche*, pièce en 4 actes et 10 tableaux; Crès. 12 »
Armand Lunel : *Esther de Carpentras.* Avec un portrait de l'auteur gravé sur bois par Georges Aubert; Nouv. Revue franç. « »

Sports

Jep Pascot : *Six maillots de rugby.* Préface du Dr Paul Voivenel; Cahiers de France, Poitiers.

Voyages

Henry Bordeaux : *Dans la montagne des Druses;* Plon. 8 »
Gilbert de Neufville : *En chaland sous les Tropiques;* Grasset. « »
Georges G. Toudouze : *La Sicile, île d'or, île de feu.* Avec 38 photogr. h. t.; Berger-Levrault. 25 »

MERCVRE.

## ÉCHOS

Mort d'Adolphe van Bever. — Théodore Duret. — Henry Monnier et Béranger. — Mort d'un personnage de J.-K. Huysmans. — Lettres et poésies érotiques de Maupassant. — Le séjour de Kropotkine en Suisse. — L'origine française de Frédéric Chopin. — Abel Hermant et l'Académie française. — Une protestation de M. Robert H. Sherard. — Un article sur le « Mercure de France ». — Erratum. — Le Sottisier universel.

**Mort d'Adolphe van Bever.** — Adolphe van Bever est mort le vendredi 7 janvier, à 10 heures et demie du soir, à l'âge de cinquante-cinq ans. Il s'était fait connaître et apprécier comme érudit, comme bibliophile, créateur de collections de livres de luxe, et par de nombreuses rééditions de textes qui vont de Ronsard à Jean-Jacques Rousseau et à Baudelaire. On lui doit notamment les *Poètes d'aujourd'hui*, recueil de morceaux choisis des poètes du mouvement symboliste, la collection des *Maitres du Livre*, qui fit la réputation de la

Librairie Crès, et les quatre volumes de poésie régionaliste connus sous le titre : *Les Poètes du Terroir*. Il avait commencé tout récemment aux Editions Crès une nouvelle collection de luxe : *Le Musée du Livre.*

Il avait été, de 1897 à 1912, secrétaire au *Mercure de France*, qu'il quitta pour se donner tout entier à ses travaux.

Notre collaborateur Paul Léautaud, qui le connut tout enfant et qui fut lié avec lui jusqu'au dernier jour, donne dans ce numéro (*Gazette d'hier et d'aujourd'hui*) un aperçu rapide de sa vie.

Adolphe van Bever, qui eut une enfance peu heureuse, fut d'une grande précocité littéraire. Après une jeunesse fort pauvre, alors qu'il commençait à entrevoir des jours moins difficiles, il ressentit les premiers symptômes du tabès qui devait faire de lui, pendant vingt-neuf années, un véritable martyr, sans qu'il s'arrêtât pourtant de travailler, d'entreprendre, montrant dans sa souffrance une activité et une résistance surprenantes dans ce petit corps, demeurant également l'homme le plus courtois et le plus serviable.

M. Maurice Renard l'a justement caractérisé dans l'excellente et brève allocution qu'il a prononcée sur sa tombe, comme délégué de la Société des Gens de lettres. « Etre bon et souffrir. Travailler et souffrir ». Adolphe van Bever était tout entier dans ces mots.

Il avait épousé en 1897 M^lle^ Marguerite de La Quintinie, descendante du jardinier de Louis XIV. Un banquet lui fut offert, il y a quelques années, sous la présidence de Maurice Barrès, à l'occasion du centième volume des *Maîtres du Livre*. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

Ses obsèques religieuses ont eu lieu le mardi 11 janvier à Grosrouvre (Seine-et-Oise) où il s'était fait construire, il y a deux ans, une petite maison en plein bois pour y passer ses vacances.

Voici une bibliographie complète de ses travaux :

*Méditation sentimentale sur Desbordes-Valmore*, Paris, Bibl. de l'Association, 1897. — *Contes de poupées*, Paris, Bibl. de l'Association, 1897. — *Poètes d'aujourd'hui, 1880-1900*, Morceaux choisis accomp. de notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie (en col. avec P. Léautaud), Paris, Mercure de France, 1900. — *Un conteur florentin du XVI^e^ siècle. Anton-Francesco Grazzini, dit le Lasca* (en col. avec E. Sansot-Orland), Paris, Leclerc, 1903. — *Anton-Francesco Doni, contantes des Conteurs Italiens* (*XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles*), trad. littérale, trait (en col. avec Sansot-Orland), Paris, Bibl. Intern. d'Ed., 1903. — *Les Poètes satyriques des XVI^e^ et XVII^e^ siècles*, Paris, Bibl. Intern. d'Ed., 1903. — *L'honnête dame et le philosophe*, nouvelle morale, trad. de Niccolo Granucci, avec une notice sur l'auteur, etc. (en col. avec Sansot-Orland), Paris, Bibl. Intern. d'Ed., 1903. — *Œuvres galantes des Conteurs Italiens* (*XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles*), Trad. littérale, acc. de notices biographiques et historiques, et d'une bibliographie critique (en col. avec E. Sansot-Orland), Paris, Mercure de France, 1903. — *Œuvres galantes des Conteurs italiens* (*XV^e^ et XVI^e^ siècles*), seconde sé-

rie, Paris, Mercure de France, 1904. — *Les Conteurs libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, E. Sansot, 1904 et 1905. — *Maurice Maeterlinck*, biographie suivie d'une bibliographie, Paris, E. Sansot, 1904. — *Les Gaillardises du sieur de Mont-Gaillard, dauphinois*, suivies d'autres poésies du même auteur, publiées d'après l'éd. or. de 1606, avec une préface et des notes, Paris, E. Sansot, 1905. — *Œuvres poétiques choisies d'Agrippa d'Aubigné*, publiées sur les éd. or. et les manuscrits, avec une notice biogr., des notes historiques et critiques et des variantes, Paris, E. Sansot, 1905. — *Essai de bibliographie d'Agrippa d'Aubigné*, suivi de cinq lettres inédites de Prosper Mérimée, Paris, Soc. de l'Hist. du protestantisme français, 1905. — *Œuvres poétiques du sieur de Dalibray*, Paris, E. Sansot, 1906. — *Le livre des rondeaux galants et satyriques du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, E. Sansot, 1906. — Ronsard : *Livret de Folastries*, pub. sur l'éd. or. de 1553 et aug. d'un choix de pièces d'expression satyrique et gauloise, Paris, Mercure de France, 1907. — *Contes et Conteurs gaillards du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Daragon, 1906. — *La Pléiade française. Les Amours et autres poésies d'Estienne Jodelle, sieur du Lymodin*, Paris, E. Sansot, 1907. — *La Guirlande de Julie*, Paris, E. Sansot, 1907. — *Poètes chrétiens du XVI<sup>e</sup> siècle*, textes choisis publiés avec des notes (sous le pseudonyme de Henry de la Maynardière), Paris, Bloud et C<sup>ie</sup>, 1908. — *Le Cantique des cantiques*, mis en vers françois par Pierre de Courcelles (1564), pub. avec une notice (musique notée), Paris, imp. Marcel Fortin, 1909 (exemp. unique). — *Les poètes du Terroir du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Delagrave, 1909, 1910, 1911 et 1912, tomes I, II, III, IV. — *Poètes d'aujourd'hui*, nouv. éd. (en col. avec P. Leautaud), Paris, Mercure de France, 1908, 2 vol. — *La Fleur de poésie françoise*, Paris, Sansot, 1909. — *La Pléiade française. Les Amours et Nouveaux Eschanges des Pierres précieuses de Remy Belleau*, suiv. d'autres poésies du même auteur, Paris, Sansot, 1909. — *Collection des plus belles pages : Tristan l'Hermite*, Paris, Mercure de France, 1909. — *Priapées de François de Maynard* (sous le pseudonyme de « Un bibliophile gascon »), Sansot, 1909. — *Conteurs galants du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Michaud, s. d., (1910). — *Contes et facéties galantes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Michaud, s. d., (1910). — *Contes et facéties galantes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> série, Paris, Michaud, s. d., (1911). — *Contes et facéties galantes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 3<sup>e</sup> série, Paris, Michaud, s. d., (1911). — *Epigrammes de Jean-Baptiste Rousseau* (sous le pseudonyme de « Un bibliophile parisien »), Sansot, 1911. — Louvet de Couvray : *Les amours du chevalier de Faublas*, notes et préface, Michaud, s. d., (1911). — *Mémoires secrets de Bachaumont*, Préface et notes, Michaud, s. d., (1911). — *La France pittoresque et artistique*, Michaud, 1911. Ouvrages parus : *Normandie, Bourgogne, Touraine, Savoie* (en collaboration avec A. Van Gennep), *l'Alsace et la Lorraine*. — *Les Maîtres du Livre*. Collection d'ouvrages de luxe, 15 mai 1911, Crès et C<sup>ie</sup> (120 volumes) terminée en 1925. — *Le Livre catholique* : Louis Veuillot : *Les Odeurs de Paris;* Pascal, *Pensées*, Crès et C<sup>ie</sup>, 1912. — J. du Bellay : *Divers jeux rustiques et autres œuvres poétiques*, E. Sansot, 1912. — J.-J. Rousseau : *Les Confessions*. Edition intégrale, publiée sur le texte intégral conservé à la Bibliothèque de Genève, accompagnée de variantes extraites du manuscrit de la Chambre des députés, de notes et d'un index et suivie des *Rêveries du promeneur solitaire*, G. Crès et C<sup>ie</sup>, 1913. — *Variétés littéraires* : Maurice Barrès : *l'Abdication du poète*, Edit. Crès et C<sup>ie</sup>, 1914. — *Théâtre d'Art* : Oscar Wilde : *Salomé*, Edit. Crès, 1916. — Baudelaire : *Les Fleurs du Mal*, édition revue sur les textes originaux, accompagnée de notes et de variantes, Crès et C<sup>ie</sup>, 1917. — Ch. Baudelaire : *Le Spleen de Paris*, éd. revue sur les textes originaux, accompagnée de notes et de variantes, Crès et C<sup>ie</sup>, 1917. — Ronsard : *Livret de Folastries*, Mercure de France, 1919. — Choderlos de Laclos : *Les Liaisons dangereuses*. Etude et bibliographie, éd. G. Crès, 1920, 2 volumes. — *Anthologie littéraire de l'Alsace et de la Lorraine, du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. Notices biobibliographiques, Delagrave, 1920. —

Alfred de Vigny : *Poésies complètes.* Edition décorée par Louis Joux et portrait gravé de Baudier. Préface et notes, G. Crès, 1920. — *Œuvres galantes des conteurs italiens de la Renaissance* (avec la collaboration de Ed. Sansot-Orland). Edition décorée par Louis Joux, G. Crès et Cie, 1921. — Stendhal : *La Chartreuse de Parme*, texte revu sur l'édition originale, publié avec des additions et des notes. Préface. Edit. G. Crès et Cie, 1922, 2 volumes. — Chamfort : *Maximes et Pensées*, suivies de *Dialogues philosophiques.* Notes et index, Paris, G. Crès et Cie, 1923. — P. Verlaine : *Correspondance*, publiée sur les manuscrits originaux avec préface et notes, Messein, 2 vol., 1922 et 1923. — Baudelaire : *Les Fleurs du Mal*, G. Crès et Cie, 1923. — Chamfort : *Caractères et Anecdotes*, notes et index, Paris, G. Crès et Cie, 1924. — Baudelaire : *Les Fleurs du Mal* (nouv. édition), texte revu sur les originaux, accompagnées de notes et de variantes, Crès et Cie, 1925. — J.-J. Rousseau : *Confessions.* Edition intégrale publiée sur le texte autographe conservé à la Bibliothèque de Genève, avec une introduction et suivie d'un index, 3 volumes in-8°, Garnier frères, 1926. — *Bibliographie et Iconographie* de P. Verlaine, publiées d'après des documents inédits (en col. avec M. Monda), Messein, 1926. — Collection *Musée du Livre*, Edit. Crès, 1926 : Edgar Poe : *Poésies*, traduction de Stéphane Mallarmé. Racine : *Port-Royal.* Maurice Barrès : *Le jardin sur l'Oronte.* Charles Maurras . *L'Etang de Berre.* Pierre Louys : *Poésies.* En préparation : La Bruyère : *Caractères.* Pierre Loti : *Ramuntcho*, etc., etc. — Préfaces des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, Paris, 1908. *La Sorcière*, de Michelet, Paris, Chevrel, 1911. — Bibliographies d'un grand nombre de brochures des collections : *Les Célébrités d'Aujourd'hui*, Sansot, éd. *Les Hommes et les Idées*, Mercure de France. — Notice pour *Amours des amours*, de Jacques Peletier du Mans, pour la Société des Médecins bibliophiles, 1926. — Divers ouvrages préparés pour les Collections : *Variétés littéraires et classiques*, Edit. Crès.

§

**Théodore Duret.** — Théodore Duret, le critique d'art dont le nom est inséparable de l'histoire des batailles de l'impressionnisme, est mort le 16 janvier, en son domicile, 44, rue d'Amsterdam. Il était âgé de 89 ans (né à Saintes, le 19 janvier 1838). Après avoir fondé, en 1868, avec Eugène Pelletan le journal républicain *La Tribune* (où Zola collabora), il fut maire du IXe arrondissement pendant le siège de Paris, fit, avec Cernuschi, un voyage en Orient, dont il écrivit la relation, et ne cessa de défendre tenacement les idées artistiques qui lui étaient chères en la personne de Courbet, de Manet, de Monet, de Renoir, de Sisley, de Cézanne, de van Gogh, de Toulouse-Lautrec, auxquels il consacra études, articles et monographies. Il avait fréquenté le grenier d'Edmond de Goncourt, lequel rapporte quelques-uns de ses propos sur Whistler dans le tome IX de son journal.

On doit à Théodore Duret une dizaine de volumes documentaires ou critiques sur l'art et une *Histoire de quatre ans* (1870-1873), publiée de 1876 à 1881 en 3 volumes in-12.

§

**Henry Monnier et Béranger.** — Le cinquantenaire de la mort d'Henry Monnier, dont il a été parlé ici même (1), serait insuffisam-

(1) *Mercure de France*, 1er janvier 1927.

ment évoqué si on ne rappelait les planches libres — Champfleury se montre à leur sujet d'une discrétion exagérée — dont la muse facile de Béranger lui fournit les sujets.

Publiées une première fois à Bruxelles en 1827, elles firent trois ans plus tard l'objet d'un nouveau tirage : *Bérangiana mis en action*, ou Choix de ses Chansons badines — Bruxelles, Vimaert, 1830 ; in-32, de 29 pages. Le volume, entièrement gravé, contenait quinze chansons et autant de gravures coloriées, « copiées sur la suite de l'édition complémentaire de 1828 ».

Les chansons composant ce recueil étaient les suivantes : I. La Bacchante ; II. Ma grand'mère ; III. Le vieux célibataire ; IV. Jeannette ; V. La Vivandière ; VI. Les Clefs du Paradis ; VII. Le bon ménage ; VIII. Les Révérends Pères ; IX. La Marquise de Pretintaille ; X. Octavie ; XI. Mon Curé ; XII. L'Accouchement ; XIII. Les Mœurs ; XIV. Le Tour de ronde ; XV. Les Deux Sœurs.

On remarquera que de ces quinze chansons, les quatre dernières seules appartiennent aux *Gaietés*. Les onze autres figurent dans l'édition devenue classique des *Œuvres complètes de P.-J. de Béranger*, que publia Perrotin et qu'illustrèrent Charlet, A. de Lemud, Johannot, Daubigny et autres. — P. D.

§

**Mort d'un personnage de J.-K. Huysmans.** — On sait que J.-K. Huysmans n'est pas tendre, dans ses *Foules de Lourdes*, pour le style des constructions du sanctuaire pyrénéen et les statues qui le peuplent. La plupart des personnages lourdais sont également silhouettés sans indulgence. L'un des rares qui aient échappé à ses critiques est le « feutier de la grotte », c'est-à-dire l'employé chargé de l'entretien des cierges qui brûlent jour et nuit.

Cet homme, que J.-K. Huysmans qualifie de « vestale en pantalon », vient de mourir nonagénaire. M. Paul Dubié, qui nous donne cette nouvelle, nous apprend qu'il s'appelait Jean-Marie Lafont et — premier titulaire de l'emploi — qu'il demeura feutier de la grotte pendant une cinquantaine d'années.

On disait, dans le pays, qu'il était parent de Bernadette Soubirous. Mais tous les Lourdais ne sont-ils pas, plus ou moins, parents de Bernadette ? — L. DX.

§

**Lettres et poésies érotiques de Maupassant.** — M. Edmond Spalikowski a signalé, dans un écho du *Mercure de France* (p. 507 et 508, 15 janvier 1927), l'existence de lettres « impubliables » adressées par Guy de Maupassant à son ami Robert Pinchon, dit *La Toque*,

lettres qui sont actuellement entre les mains de M. Victor Sanson, collectionneur normand.

Rappelons, pour compléter l'*Erotika* de Maupassant, la pièce intitulée *La Maison turque à la feuille de rose*, analysée ici même (*Mercure*, 1er juillet 1925, p. 279) et les trois poèmes publiés à Bruxelles, en 1881, *dans le Nouveau Parnasse satyrique du XIXe siècle*, p. 136 à 138, pièces dont voici les titres : *69*, *La femme à barbe*, *Ma Source*. — L. DX.

§

**Le séjour de Kropotkine en Suisse.**

Monsieur,

Permettez à un de vos abonnés de signaler une petite erreur, p. 225 du n° 685, article de Bienstock : séjour à Genève de Kropotkine de 1900 à 1916.

En fait, Kropotkine avait été expulsé de Suisse dès 1881, puis de France à sa sortie de Clairvaux en janvier 1886. De cette date à son départ pour la Russie après la Révolution de 1917, il a habité l'Angleterre : Londres, la banlieue, enfin Brighton. Tcherkesof, de son vrai nom Pcherkechvili, prince géorgien, mort en 1925, habitait aussi l'Angleterre de 1900 à 1916, sauf pour quelques séjours en Belgique et, sous un faux nom, dans son pays natal.

Salutations.

PAUL RECLUS.

**L'origine française de Frédéric Chopin.** — Plusieurs journaux ayant annoncé que M. l'abbé Evrard, curé de Xaronval et de Marainville, avait découvert l'origine lorraine du père de l'illustre compositeur, nous avons reçu de M. Edouard Ganche, président de la *Société Frédéric-Chopin*, la lettre suivante :

Mon cher Directeur,

Il y a quelques mois, des Archives restituées par les Russes aux Polonais étaient mises en ordre à Varsovie. M. Pereswiet-Soltan trouva un dossier concernant Nicolas Chopin, professeur au lycée de Varsovie. Sur un papier officiel, le père du musicien demandant sa retraite avait écrit le véritable lieu de sa naissance, Marainville, et la date.

Dès que nous eûmes lu ce nom de Marainville, nous désirâmes avoir tous les actes de l'état civil pouvant se rapporter à la famille de Nicolas Chopin et afin d'y trouver peut-être les causes psychologiques de sa mystérieuse disparition de son pays. Nous apprîmes donc à M. l'abbé Evrard, curé de Marainville, que la famille française de Chopin avait habité cette commune et nous lui demandâmes de bien vouloir nous délivrer une copie des pièces concernant l'objet de nos recherches, demande que nous aurions pareillement faite à n'importe quel employé de l'état civil dans une mairie.

M. l'abbé Evrard sollicitait aussitôt les livres que nous avons écrits sur

Frédéric Chopin et tous les renseignements pouvant l'instruire. Quelques jours après, il nous remettait une copie de plusieurs actes de baptême, de mariage, de décès, mais en même temps, et avec une rapidité surprenante, M. le Curé de Marainville faisait savoir à tous les journaux du monde que cette question des origines lorraines de Chopin l'avait toujours passionné et qu'enfin ses grands travaux d'érudit venaient d'aboutir à cette découverte importante pour laquelle M. Edouard Ganche s'était inutilement livré à des recherches.

Nous laissons à chacun le soin d'apprécier ce procédé.

Veuillez agréer, etc.. EDOUARD GANCHE.

§

**Abel Hermant et l'Académie française.** — « L'auteur d'*Ermeline*, roman nouveau. Juvénile et blondissime, rose de teint, bleu de regard, promène sa distinction anémique dans les bureaux des revues graves et dans les derniers salons où l'on académise... Signe particulier : — Quoique seulement trentenaire, n'ose jamais, quand il traverse le pont des Arts pour aborder la rive gauche, regarder en face de lui. »

Par une curieuse rencontre, nous retrouvions dans la collection du *Figaro* de 1892 (29 février) cette silhouette de M. Abel Hermant le jour même où l'on annonçait que le romancier pose de nouveau sa candidature à l'Académie française, au fauteuil de René Boylesve cette fois. — L. DX.

§

**Une protestation de M. Robert H. Sherard.** — Nous avons reçu la lettre suivante :

Château Piccioni, Ile Rousse, Corse, 2 janvier 1927.

Monsieur,

On me signale, dans votre numéro du 15 décembre, quelques lignes malveillantes à mon adresse de la plume de M Davray en guise de revue de mon livre sur Maupassant. Sachant que c'est M Davray qui s'occupe dans votre revue des lettres anglaises, j'avais prié mon éditeur de ne pas vous en faire le service. Il y a bientôt vingt années que M. Davray m'a fait l'honneur de se déclarer, comme nous disons en Corse, « en inimitié » avec moi et cela parce que j'avais relevé une calomnie mensongère qu'il avait fournie à un auteur anglais qui depuis ce temps est devenu le Georges Ohnet du Royaume-Uni. Ce mensonge avait trait à ma modeste collaboration avec Alphonse Daudet, lorsque nous nous trouvions ensemble à Brown's Hôtel à Londres en 1895. Ni Davray ni le Georges Ohnet britannique en herbe ne pouvaient digérer l'honneur à moi fait par l'auteur de *Sapho*, et l'auteur anglais publiait là-dessus quelques inexactitudes dans une brochure de réclame personnelle qu'il éditait annuellement dans ce temps là. Il ne me paraît pas usuel pour une revue de l'importance du *Mercure de France* de publier des appréciations sur un livre dont ni l'auteur ni l'éditeur n'avaient demandé cette notice . M. Davray croit me blesser en parlant de mon style journalistique. Or, il y a plus de trente ans que j'ai quitté le journalisme. M. Davray y est toujours actif et le mépris qu'il implique

pour son métier me fait penser au proverbe anglais qui dit que c'est un bien vilain oiseau qui salit son propre nid. Les attaques de M. Davray me portent d'ailleurs assez de chance. Il y a vingt ans, il qualifiait de travail incohérent, dans le *Mercure de France*, ma biographie d'Oscar Wilde. Le public anglo-saxon et les éditeurs de l'étranger se sont chargés de lui répondre à ce sujet.

Et à propos du pauvre Wilde, laissez-moi exprimer mon étonnement que dans sa traduction de *De Profundis*, dernièrement parue chez vous, mon « *inimico* » ait laissé passer les trop belles choses que Wilde a dites sur mon compte. Lorsque je vis cela, je me suis dit que vingt années avaient tout de même apaisé la rancune de M. Davray et qu'il avait enterré la hache. Mais non. Voilà que ça recommence, et sans doute, quand paraîtra le livre sur la Révolution française que je prépare à ce moment, M. Davray le trouvera aussi incohérent que mon *Wilde* et mon *Maupassant*, qui, à part votre collaborateur, ont eu et ont une presse magnifique.

Veuillez agréer, etc.

ROBERT H. SHERARD.

§

**Un article sur le « Mercure de France ».** — La *Revue des Lectures*, le périodique de l'abbé Bethléem, qui veut être le guide et le conseiller des lecteurs catholiques, publie dans son numéro du 15 décembre l'étude suivante que nous croyons curieux de reproduire :

MERCURE DE FRANCE

LA PLUS IMPORTANTE DE NOS REVUES INTELLECTUELLES. LARGEMENT ÉCLECTIQUE, INFORMÉE ET INTÉRESSANTE, ELLE EST NETTEMENT MAUVAISE, ANTI-CHRÉTIENNE, IMMORALE OU FANGEUSE DANS UN GRAND NOMBRE DE SES RUBRIQUES ET DE SES ROMANS. ELLE NE DOIT DONC ÊTRE LUE, MÊME PAR LES LETTRÉS ADULTES, QU'AVEC UNE EXTRÊME CIRCONSPECTION.

*Mercure de France* est, par une sorte de paradoxe, la seule revue « de jeunes » du temps du symbolisme qui soit demeurée. Fondée en 1890 par Alfred Vallette et quelques jeunes gens, comme il se fondait sans compter des revues au quartier latin, elle sut rallier peu à peu les plus remarquables têtes du mouvement symboliste. La revue prospéra, créa une maison d'édition vite connue, et l'ensemble est demeuré solide.

Aujourd'hui, *Mercure* est la plus importante de nos revues intellectuelles. Elle est à peu près uniquement littéraire et cela fait sa force pour un certain public. En outre, elle a un jeu de rubriques de quinzaine extrêmement riche.

Ses numéros comportent 288 pages de texte serré, plus les pages de publicité. Quatre ou cinq articles forment la première partie, sur des sujets d'histoire ou de psychologie littéraire. On y publie des poèmes courts, bien choisis au point de vue esthétique, et des romans souvent plus qu'audacieux.

Les articles sont fréquemment contestables dans leur fond. L'éclectisme le plus large est la loi de *Mercure* On le rencontre dans les articles, on le retrouve dans les rubriques si nombreuses qu'on ne pourrait les énumérer toutes. Rappelons que Remy de Gourmont, mort depuis, y publia ses *Epilogues*,

d'un fanatisme antireligieux très poussé. Son frère, Jean de Gourmont, tient, à la même place, une rubrique de littérature dans un esprit assez semblable.

Les romans étaient précédemment confiés à Rachilde (Mme Alfred Vallette). La rubrique est maintenant tenue par M. John Charpentier et c'est un progrès. Les revues sont examinées par M. Charles-Henry Hirsch, dont l'esprit est fréquemment mauvais. La chronique d'histoire par M. Edmond Barthèlemy est plus satisfaisante. M. Henri Mazel fait une chronique de science sociale toute orientée vers les idées nationales. Mais M. Camille Vallaux, qui parle de la géographie, ne craint pas d'y constater la « malfaisance de la Genèse ». Des chroniques d'ethnographie et de paléontologie par M. van Gennep essaient de se tenir sur un terrain scientifique impartial. Il eût suffi cependant de dire qu'une rubrique d'histoire des religions a été parfois signée P.-L. Couchoud pour comprendre que l'éclectisme de la revue est au bénéfice de l'hostilité aux idées catholiques.

Nous relevons dans quelques numéros récents des articles caractéristiques à ce point de vue : ceux de Georges Batault sur saint François d'Assise (1er octobre 1926) et de G. Welter sur *Le poison juif* (1er septembre 1926), contenant des attaques contre la Bible ; des nouvelles d'un ton très moderne comme *La vision de saint François,* de Alexandre Munir (15 octobre 1926) ; *Pierre de lune*, de Blasco Ibañez (15 septembre 1926) ; *Sous le soleil,* de Michel Artzybacheff (1er novembre 1926) ; un roman pornographique, *Printemps sexuels,* de Alfred Machard (du 1er juillet au 15 août 1926) ; un autre roman, aussi remarquable par ses préjugés de primaire anticlérical que par l'incohérence de sa composition, *L'Abbaye*, de Henri Bachelin (du 15 août au 15 octobre 1926).

Ces divers auteurs, comme du reste les spécialistes attachés à la « Revue de la quinzaine » que nous avons cités plus haut, ne s'affichent pas généralement comme anticléricaux à la manière de M. Homais. Mais ils n'admettent nullement le surnaturel et s'efforcent de tout expliquer par le jeu des causes physiques.

Cette manière de combattre la religion n'est pas la moins dangereuse : elle vide les âmes de toute croyance, sans que les âmes s'en aperçoivent ou en souffrent. Aussi quels que soient les mérites réels de *Mercure*, on n'en doit permettre la lecture qu'à des catholiques très instruits, très versés dans les matières philosophiques et exégétiques, capables de critique et obligés par état de se tenir au courant du mouvement intellectuel.

JEAN DE LARDÉLEC.

§

**Erratum.** — Dans l'écho : *Deux emplois du mot « emprise »* (numéro du 15 janvier 1927, p. 511) lire au deuxième paragraphe : « Enseignée par des hommes de talent qui ont acquis *sur* leurs adhérents une véritable emprise. »

§

**Le Sottisier universel.**

Elle aurait pu lui dire, à peu près comme la Zulietta de Venise à Jean-Jacques : *Lascia le donne, e studia la filosofia.* — PAUL SOUDAY, *Le Temps*, 7 janvier.

Aussitôt il fut à mes genoux, me serrant dans ses bras, en proie à une émotion si violente que je perçus le martèlement de son cœur contre mon épaule. — ASHLEY MILNER, *L'Aurore en feu*, feuilleton du *Temps*, 1er janvier.

M. Morand est moderne, très moderne. Son livre aussi. Point d'itinéraire. Il mène son récit à une folle allure, mettant ainsi qu'il dirait « en première ». — AURIANT, *Les Marges*, 15 décembre.

Une fois de plus, j'ai écrit, devant mon bureau, la vieille devise du Téméraire, que connait bien mon tenace compatriote Raymond Poincaré : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » — LOUIS FOREST, *L'Animateur des Temps nouveaux*, 31 décembre.

Quatre des évêques chinois sont en robe rouge : le cinquième, Mgr Aloysius Tcheng, porte l'épiscopat en gris, l'ancienne couleur de l'ordre. — *Le Journal*, 20 décembre 1926.

C'est dans cette vieille bâtisse, située dans la 2e rue de la 212 West, à New-York City, que le Tigre habita, il y a quarante ans. A cette époque, on ne connaissait pas beaucoup, en France ni en Amérique, M. Georges Clemenceau, cet obscur petit professeur. — *Paris-Midi*, 11 janvier 1926.

Cet étang était entouré d'un magnifique bouquet de peupliers séculaires. Il appartenait à l'Etat qui le vendit à la société des Glacières de Paris, avant la création de la ligne électrique Invalides-Versailles, inaugurée en 1902. La société ne fabriquant plus de glace artificielle céda l'étang à un particulier, il y a dix-huit mois environ. — *Le Journal*, 17 janvier.

Pour mordre, il [un requin] s'est retourné et l'on a vu son ventre blanc et deux mamelles comme des pis : une femelle. — P. H. HOUREY, *Le Crapouillot*, 1er octobre.

En ce sens la « consultation » du *Malade imaginaire* reste un chef-d'œuvre. On ne trouvera jamais rien de mieux que l'effarante conclusion : — Et voilà pourquoi votre fille est muette ! — CURNONSKY et J.-W. BIENSTOCK, *Le Musée des Erreurs*, p. 205, avant-propos du chap. XIII, *Jargon scientifique*.

Ad. van Bever... est mort le dimanche 8 janvier. — LÉON TREICH, *Nouvelles littéraires*, 14 janvier.

---

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

---

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

# TABLE DES SOMMAIRES

DU

## TOME CXCIII

—

CXCIII N° 685. — 1er JANVIER



CXCIII N° 686. — 15 JANVIER

**DERNIÈRES PUBLICATIONS**

**JEAN BABELON**

Conservateur-adjoint du Cabinet des Médailles

## LA MÉDAILLE ET LES MÉDAILLEURS

Un petit volume in-4 de la *Collection l'Art et le Goût*, avec 32 phototypies hors texte.. **60 fr.** (*sans majoration*)

---

**COMTE FÉLIX DE LUCKNER**

Commandant du voilier pirate « *L'Aigle de la mer* »

## LE DERNIER CORSAIRE (1914-1918)

Souvenirs traduits de l'allemand par LOUIS BERTHAIN

Un volume in-8 de la *Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre Mondiale* avec 15 illustrations hors texte.............................. **18 fr.** (*sans majoration*)

---

**ARTHUR DREWS**

Professeur de philosophie à l'Ecole technique de Carlsruhe

## LE MYTHE DE JÉSUS

Traduit de l'allemand par ROBERT STAHL

Un volume in-8 de la *Bibliothèque Historique*..................... **25 fr.** (*sans majoration*)

---

**MARGUERITE LIPS**

## LE STYLE INDIRECT LIBRE

Le style indirect libre.— Partie descriptive.— Le style indirect libre dans ses rapports avec l'indirect subordonné et le direct. — Origine du style indirect libre. — L'évolution du style indirect libre dans la littérature française.— Le style indirect libre en allemand et en anglais.— Historique des recherches sur le style indirect libre.

Un volume in-8 de la *Bibliothèque Scientifique*.................... **25 fr.** (*sans majoration*)

---

**PAUL SALKIN**

Conseiller à la Cour d'Appel de Katanga (Congo belge)

## LE PROBLÈME DE L'ÉVOLUTION NOIRE
## L'AFRIQUE CENTRALE DANS CENT ANS

**Préface de M. MAURICE DELAFOSSE**

Ancien gouverneur des colonies, professeur à l'Ecole coloniale et à l'Ecole des langues orientales

Un volume in-8 ........................................................ **20 fr.** (*sans majoration*)

---

**LOUIS FRANCK**

**Ministre d'Etat, Gouverneur de la Banque nationale de Belgique**

## LA STABILISATION MONÉTAIRE EN BELGIQUE

La crise financière. — Le premier projet de stabilisation et son échec. — Les fonds d'amortissement de la dette. — La consolidation de la dette flottante. — La loi des pleins pouvoirs. — La régie industrialisée des chemins de fer. — La réforme monétaire.

Un volume in-8 raisin de la *Bibliothèque Technique* ............. **15 fr.** (*sans majoration*)

## ÉMILE VERHAEREN

# Les Débâcles

MANUSCRIT

REPRODUIT EN FAC-SIMILÉ

PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE SUR

LA CRÉATION POÉTIQUE CHEZ VERHAEREN

par

ANDRÉ FONTAINE

Un fort volume in-8 raisin dans un emboîtage, tiré à 315 exemplaires, savoir :

90 ex. sur hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 90, à. 248 fr.
210 ex. sur vélin Madagascar, numérotés à la presse de 91 à 300, à... 230 fr.
15 ex. sur hollande Van Gelder, marqués à la presse de A à O. H. C.

## ÉMILE DESPAX

# La Maison des Glycines

— POÈMES —

**Un volume in-16. Prix.......................... 12 fr.**

*Il a été tiré :*

33 ex. sur hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 33, à. 60 fr.
165 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 34 à 198, à...... 35 fr.

Il a été fait un tirage in-8 raisin à

25 ex. sur hollande Van Gelder, marqués à la presse de A à Z, à.. 100 fr.



## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON & A LA MÉDITERRANÉE

# De Nice à Marseille en autocar P.-L.-M.

Si vous voulez voir la Côte d'Azur sous son plus bel aspect, allez de Nice à Marseille en autocar P.-L.-M. Le voyage se fait en un jour et demi, avec coucher à Hyères ou Toulon dans les deux sens. Les voitures suivent le bord de la mer et permettent de visiter, non seulement les grandes stations mondaines, mais aussi les stations plus intimes et plus reposantes de la Côte de l'Estérel et de la Côte des Maures.

A partir du 5 janvier, un nouveau Service permettra de se rendre de Nice à Marseille, ou inversement, en un jour.

D'autres Services fonctionneront, à dater du 1er janvier, dans la région des Maures et de l'Estérel.

Signalons également que des Services d'excursions sillonnent les environs de Nice, Cannes, Saint-Raphaël, Sainte-Maxime, Hyères, Toulon et Marseille.

Les voyageurs peuvent se procurer dans les Agences et Bureaux P.-L.-M. de renseignements, comme aussi dans les Agences de voyages, des billets combinés comprenant à la fois des parcours en chemin de fer et des trajets en autocar. Ces billets offrent une réduction de 5 % sur le prix du voyage en autocar.

---

## CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI ET COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS

# LE NOUVEAU SUD-EXPRESS

*I weep for you if you confess*
*You've never met the Sud-Express*

« *Je pleure pour vous s'il vous faut avouer n'avoir jamais fréquenté le Sud-Express* », s'écrie un poète anglais dans un élan d'enthousiasme inspiré par le nouveau matériel de ce train.

Ancêtres des trains de luxe européens, disparu le 2 août 1914, restauré seulement en 1922, le Sud-Express avait conservé son ancien matériel, remis à neuf sans doute, mais il faut bien l'avouer, démodé. Admirés quand ils étaient neufs, ses salons à l'aspect sévère et au mouvement de roulis parfois vif, faisaient quelque peu triste figure auprès des luxueux wagons-lits bleus de son jeune rival nocturne « Pyrénées-Côte d'Argent ».

A leur place glissent maintenant sans secousse de longs salons métalliques, vêtus de couleur claire et gaiement marquetés de fleurs. Plus de sièges fixes, mais de moelleux fauteuils à inclinaison variable. Plusieurs cuisines permettent au voyageur, à son gré, d'aller prendre ses repas dans un wagon-restaurant distinct, ou de se faire servir à sa place. Ainsi le temps passe rapidement et sans fatigue.

Le train part tous les jours de PARIS-Quai d'Orsay à 10 h. Aux premières heures de la nuit il est à Biarritz (20 h. 58), et à la frontière espagnole (21 h. 21).

En raison du surécartement des voies péninsulaires, il faut se transborder dans un confortable wagon-lit, mais ce n'est vraiment que le passage du salon à la chambre à coucher, et le lendemain, sans nouveau changement, on arrive à MADRID pour déjeuner (10 h. 40), ou à LISBONNE pour dîner (18 h. 46).

Le Sud-Express trouve à MADRID de bonnes correspondances vers l'Andalousie et le Maroc; notamment un service de Wagons-Lits tri-hebdomadaire, en destination de GILBRATAR, conduit la nuit suivante à ALGESIRAS, en correspondance avec un bateau régulier pour TANGER. Le Maroc se trouve ainsi à 2 jours et 6 h. de PARIS.

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
nrf
R. C. Seine : 35.806
3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VIe
TÉL. : FLEURUS 12-27

PAUL LÉAUTAUD

# LE THÉATRE DE MAURICE BOISSARD

1907-1923

*

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE . . . . . **10,50** + 20 %

## EXTRAITS DE PRESSE

...C'est le merle qui siffle au milieu des serins.

AURIANT, *Les Nouvelles Littéraires*, 20-11-26.

...Je n'ai voulu que vous donner envie de faire connaissance, si vous n'avez pas encore eu ce bonheur, avec cet écrivain d'une originalité si rare : une originalité naturelle etqui ne se force jamais.

ANDRÉ BILLY, *L'Œuvre*, 30-11-26.

...Un tour de conversation des plus agréables, d'un style classique, allègre, piquant, d'une difficile simplicité, malicieux et caustique... Maurice Boissard, délicieux de hardiesse, exquis d'impertinence, mordant et sage...

GEORGES BERGNER, *Journal de l'Est*, 1-12-26

...Un critique dramatique vivant et acerbe, un des rares critiques indépendants que le théâtre connaisse...

ELEUTHÈRE MARTIN, *L'Impartial Français*, 5/6-12-26.

...Quelque chose d'utile à relire... La promenade de Maurice Boissard autour du théâtre est d'un fructueux enseignement et plait, parce qu'elle est d'un homme de caractère qui, même lorsqu'il a tort, retient par sa loyauté.

HENRI DE NOUSSANNE, *Comœdia*, 14-12-26.

...Autant de phrases, autant de piqûres mortelles... Et ne criez pas au cœur sec. Sous le sarcasme, Boissard, ce timide, cache une sensibilité bien vive. Amusez-vous de ses saillies, mais tenez-le pour plus habile à reconnaitre le beau que tel critique à la cervelle encombrée de théories...

ROBERT MARIN, *Sélection* (Anvers), 15-12-26.

...Les gens atteints par les traits d'un tel sagittaire l'ont traité de cynique, soupirent de tant de méchanceté, d'insensibilité. On a vu plus haut si M. Léautaud mérite ces reproches. La vérité sort de sa bouche et de sa plume, naturellement...

FRANÇOIS PEYREY, *L'Écho d'Alger*, 31-12-26.

..Aucun respect des idoles, aucune pruderie... Il raconte tout bonnement ce que les gens n'osent plus dire. Son rire est une vengeance saine, sa moquerie délivre des contraintes.

GEORGES BOURGUET (*Cahiers du Sud*, Marseille), n° Janvier 27.

nrf **Achetez chez votre Libraire**

# ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

## ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.......... 12 »
Confession de Minuit. Vol. in-16........... 12 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 12 »
Deux Hommes. Vol. in-16..................... 12 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16................. 12 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16............... 12 »
Journal de Salavin. Vol. in-16............... 12 »

## LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16................................................ 12 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16........ 12 »
Les Plaisirs et les Jeux, **Mémoires du CUIP et du TIOUP.** Vol. in-16 12 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16 ............... 12 »

## PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16...... 12 »
Entretiens dans le tumulte, **Chronique contemporaine, 1918-1919.** Vol. in-16........................................ 12 »

## POÉSIE

Elégies. Vol. in-16......................................... 9 »

## THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.............. 12 »
La Journée des veux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez. Comédie en un acte. Vol. in-16......... 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18.............. 7 50

## CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON & A LA MÉDITERRANÉE

# De Nice à Marseille en autocar P.-L.-M.

Si vous voulez voir la Côte d'Azur sous son plus bel aspect, allez de Nice à Marseille en autocar P.-L.-M. Le voyage se fait en un jour et demi, avec coucher à Hyères ou Toulon dans les deux sens. Les voitures suivent le bord de la mer et permettent de visiter, non seulement les grandes stations mondaines, mais aussi les stations plus intimes et plus reposantes de la Côte de l'Estérel et de la Côte des Maures.

A partir du 5 janvier, un nouveau Service permettra de se rendre de Nice à Marseille, ou inversement, en un jour.

D'autres Services fonctionneront, à dater du 1er janvier, dans la région des Maures et de l'Estérel.

Signalons également que des Services d'excursions sillonnent les environs de Nice, Cannes, Saint-Raphaël, Sainte-Maxime, Hyères, Toulon et Marseille.

Les voyageurs peuvent se procurer dans les Agences et Bureaux P.-L.-M. de renseignements, comme aussi dans les Agences de voyages, des billets combinés comprenant à la fois des parcours en chemin de fer et des trajets en autocar. Ces billets offrent une réduction de 5 % sur le prix du voyage en autocar.

---

## CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI ET COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS

# LE NOUVEAU SUD-EXPRESS

*I weep for you if you confess*
*You've never met the Sud-Express*

« *Je pleure pour vous s'il vous faut avouer n'avoir jamais fréquenté le Sud-Express* », s'écrie un poète anglais dans un élan d'enthousiasme inspiré par le nouveau matériel de ce train.

Ancêtres des trains de luxe européens, disparu le 2 août 1914, restauré seulement en 1922, le Sud-Express avait conservé son ancien matériel, remis à neuf sans doute, mais il faut bien l'avouer, démodé. Admirés quand ils étaient neufs, ses salons à l'aspect sévère et au mouvement de roulis parfois vif, faisaient quelque peu triste figure auprès des luxueux wagons-lits bleus de son jeune rival nocturne « Pyrénées-Côte d'Argent ».

A leur place glissent maintenant sans secousse de longs salons métalliques, vêtus de couleur claire et gaiement marquetés de fleurs. Plus de sièges fixes, mais de moelleux fauteuils à inclinaison variable. Plusieurs cuisines permettent au voyageur, à son gré, d'aller prendre ses repas dans un wagon-restaurant distinct, ou de se faire servir à sa place. Ainsi le temps passe rapidement et sans fatigue.

Le train part tous les jours de PARIS-Quai d'Orsay à 10 h. Aux premières heures de la nuit il est à Biarritz (20 h. 58), et à la frontière espagnole (21 h. 21).

En raison du surécartement des voies péninsulaires, il faut se transborder dans un confortable wagon-lit, mais ce n'est vraiment que le passage du salon à la chambre à coucher, et le lendemain, sans nouveau changement, on arrive à MADRID pour déjeuner (10 h. 40), ou à LISBONNE pour dîner (18 h. 46).

Le Sud-Express trouve à MADRID de bonnes correspondances vers l'Andalousie et le Maroc; notamment un service de Wagons-Lits tri-hebdomadaire, en destination de GILBRATAR, conduit la nuit suivante à ALGESIRAS, en correspondance avec un bateau régulier pour TANGER. Le Maroc se trouve ainsi à 2 jours et 6 h. de PARIS.

# OFFICIERS MINISTÉRIELS

***Ces annonces sont exclusivement reçues*** **par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.**

Vente sur licitation au Palais, à Paris,
le 23 Février 1927, en un seul lot,

## UN TERRAIN A COLOMBES

(Seine), rue Saint-Denis, sans numéro, lieudit « Le Village ». Section A. J. Ilot 1 du lotissement. Contenance 1.030 mètres 68. **Mise à prix : 85.000 fr.** S'adresser, pour renseignements, à 1° M^e PELLERIN, avoué, 3, Place Saint-Michel, Paris; 2° M^e MAROITE, notaire, 9, Boulevard Saint-Michel, Paris; 3° Au greffe des criées; 4° sur place pour visiter.